J. M. J.

LA VIE CHRÉTIENNE

D'APRÈS LE CARDINAL PIE

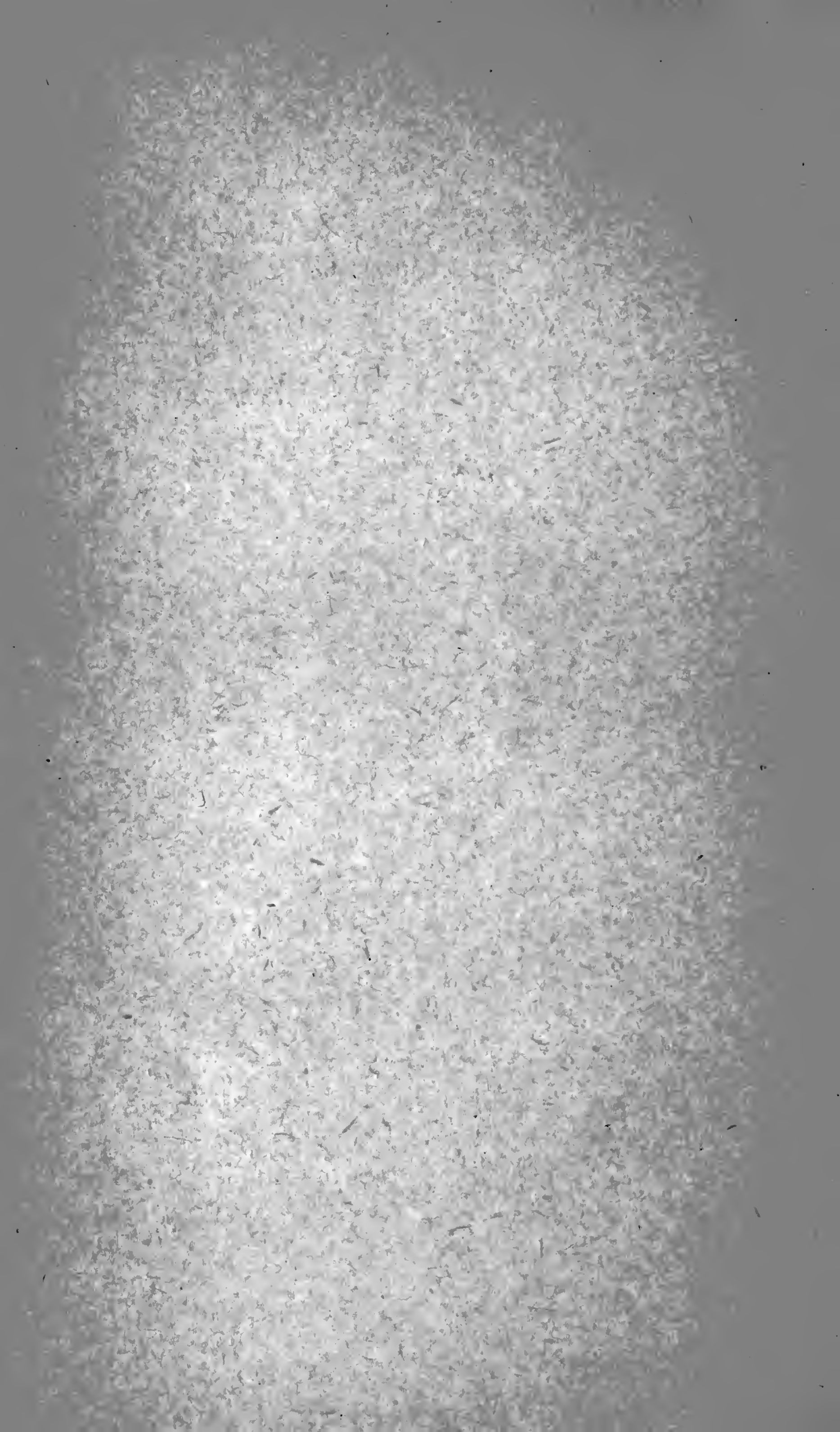
OUVRAGE PUBLIÉ PAR M. L'ABBÉ TEXIER
Directeur de la *Revue des Prêtres de Marie, Reine des cœurs.*

MAISON ALFRED MAME ET FILS

1921







LA
VIE CHRÉTIENNE
D'APRÈS LE CARDINAL PIE

Nihil obstat :

24 décembre 1920.

A. FLEURY

Imprimatur :

Turonibus, die 11a januarii 1921.

H. PASQUIER,

V. G.

L'auteur proteste que dans l'exposé de la doctrine du cardinal Pie, et dans les qualifications qu'il donne à ce grand Évêque, il n'entend pas aller contre les décisions de l'Église ni prévenir ses jugements. Il s'en déclare le fils le plus humble et le plus soumis.

J. M. J.

LA VIE CHRÉTIENNE

D'APRÈS LE CARDINAL PIE

OUVRAGE PUBLIÉ PAR M. L'ABBÉ TEXIER

Directeur de la *Revue des Prêtres de Marie, Reine des cœurs.*





TOURS

MAISON ALFRED MAME ET FILS

AGENCE A PARIS. — 6, RUE MADAME (VIe)

1921

UN MOT AU LECTEUR

Le pieux Religieux qui a écrit de nombreux articles dans la *Revue des prêtres de Marie, Reine cœurs*, sous le titre de CONTEMPLATIF, me demande d'être le parrain de son nouvel ouvrage, comme je le fus des deux autres : *le Prêtre de Marie*, et *les Paroles de la sainte Vierge*. Je le fais bien volontiers par affection pour le cher moine, et aussi parce que LA VIE CHRÉTIENNE est un livre du plus haut intérêt, appelé à faire beaucoup de bien. L'auteur a voué un vrai culte au cardinal Pie, Évêque de Poitiers. Ses œuvres sont, depuis longtemps, ses livres de chevet. Après les avoir lues et relues, dans le silence de l'étude et de l'oraison, il a voulu les faire goûter à beaucoup. Sans doute la collection de ces volumes si substantiels se trouve dans de nombreuses bibliothèques, surtout sacerdotales; mais le peuple ne les lit pas. Les prêtres eux-mêmes n'ont pas le loisir de parcourir souvent toutes ces belles pages et de jouir de tant de choses excellentes qui y sont contenues. Notre auteur a fait un choix. Abeille diligente, il a réuni tout ce qui pouvait servir de nourriture exquise au clergé et aux fidèles et l'a présenté d'une façon attrayante et méthodique. C'est la vie chrétienne, enseignée par un des plus illustres

Pontifes des derniers temps, dans sa nature, ses effets, ses moyens, ses destinées; c'est la grâce, semence divine, croissant et se développant sous l'influence de l'Esprit-Saint au moyen des vertus et des dons, et produisant des fruits excellents pour la vie éternelle.

Il faut surtout remarquer un côté caractéristique de cet ouvrage, c'est que l'auteur a cherché, à l'occasion des enseignements du grand Cardinal, à faire entrer quelque peu les lecteurs dans l'intimité de sa belle âme, pour montrer qu'il a lui-même pratiqué ce qu'il professait et qu'il fut aussi *saint* que docteur. Ce point de vue est laissé habituellement dans l'ombre, quand il est question de l'Évêque de Poitiers, et il était juste qu'il fût mis en lumière. Aussi un bon juge a-t-il dit du présent travail que *c'était un panégyrique du Cardinal Pie écrit par lui-même.*

Souhaitons-lui plein succès, à la gloire de l'éminent Pontife, et pour le triomphe des saines doctrines dont il fut l'ardent et infatigable défenseur. Que la Vierge Marie, qu'il a tant aimée et si bien prêchée, donne à sa voix une nouvelle éloquence, plus persuasive que jamais! *Defunctus adhuc loquitur.*

Saint-Laurent-sur-Sèvre, le 16 juillet 1920.

En la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel.

J.-M. TEXIER.

PRÉFACE

« Si les Saints n'apparaissent pas fortuitement sur la scène du monde, ce n'est pas non plus le hasard qui, après leur mort, détermine l'époque de leur glorification. Dans le ciel des élus, ainsi qu'au firmament visible, c'est sur un signal du Très-Haut que les étoiles, longtemps cachées et comme endormies dans un point reculé de l'espace, accourent en criant : « Nous voici ! » et qu'elles commencent de briller pour obéir à Celui qui les a faites : *Stellæ vocatæ sunt, et dixerunt : adsumus, et luxerunt ei cum jucunditate qui fecit illas*[1]. »

Ces paroles sorties des lèvres de l'illustre Évêque de Poitiers, dans le panégyrique de la Bienheureuse Germaine Cousin, peuvent se dire également du surcroît de splendeur dont il plaît parfois à l'infinie Bonté de faire rayonner ici-bas l'auréole de ses élus.

La mémoire du Cardinal Pie n'a pas cessé de briller dans l'Église de Dieu, alors surtout que le saint Pontife, qui la dirige d'une main si sage et si ferme vers ses destinées éternelles, n'a pas craint

[1] Bar. III, 35.

d'appeler l'ange de Poitiers son directeur et son maître.

Quelle gloire apportait à l'Église de France, en paraissant en ce monde, l'enfant de l'humble artisan de Pontgouin! Quelle gratitude dès lors nous devons pour ce don à l'auteur de tout bien, et quels hommages il convient que nous offrions à celui qui a si magnifiquement réalisé les desseins paternels de Dieu et qui peut, du ciel encore, continuer à être pour nous l'auxiliaire de la Providence!

Aux regards de la souveraine Justice, ce sont nos bonnes œuvres seules qui font notre gloire, et la récompense n'est accordée qu'aux actions accomplies pour Dieu : elles doivent donc former aussi le thème des louanges que nous adressons aux élus. *Et laudent eam in portis opera ejus*[1], a fait écrire l'Esprit-Saint à la fin de l'éloge de la femme forte. Or peut-on encore ajouter quelques fleurons à la couronne que tant de mains expertes et autorisées ont tressée en l'honneur de l'illustre Prélat?

On a exalté les nobles qualités du vénéré Pontife, la force et la douceur de son administration; on nous a parlé de la science du docteur, du talent de l'orateur et de l'écrivain; on nous a montré le dévouement et l'intrépidité du courageux athlète qui sut dire la vérité en face de César et parut toujours au premier rang dans les combats de la foi.

Mgr Baunard, en particulier, a fait ressortir, dans

[1] Prov. XXXI, 31.

son admirable Histoire, le grand esprit de foi et le sens surnaturel qui n'ont cessé d'inspirer la conduite de Mgr Pie. Il nous a révélé l'homme intérieur avec son charme, sa bonté, ses éminentes vertus. Mais n'est-il pas possible de mettre davantage en lumière « ce docteur des âmes pieuses dont plusieurs des écrits sont comme une source substantielle du véritable ascétisme et de la parfaite piété[1] ».

« Je ne sais pas un serviteur de l'Église plus admirable et plus dévoué que mon cher Évêque, écrivait de l'Évêque de Poitiers, en 1857, au début de son épiscopat, son plus intime confident, Mgr Gay. La nature et la grâce se sont unies pour enrichir cette âme, et il fait, des dons qu'il a reçus, un emploi merveilleux. Que Dieu lui prête vie et le sanctifie de jour en jour davantage ! Ce sera un des Évêques les plus illustres de notre temps : je dis illustre aux yeux de la foi et de Dieu, car, hors de là, tout est vain, et je ne connais personne qui le sache mieux que Monseigneur[2]. »

Comment s'étonner, alors que Mgr Pie a persévéré, durant toute sa vie, avec cette ferveur à négocier l'intérêt unique de sa sanctification personnelle, de la valeur des enseignements si pleins de doctrine et de sagesse qu'il a donnés aux âmes pieuses, pour les conduire dans les voies de la perfection chrétienne?

A notre humble avis, il reste à relever dans ses

[1] *La Vierge Marie,* d'après le Cardinal Pie, CIII.

[2] Correspondance de Mgr Gay, *Lettres de Direction spirituelle,* 4e série, p. 158.

œuvres les principes qu'il a mis en relief de l'ascétique chrétienne, c'est-à-dire les données et les lois de cette partie de la science sacrée qui guide les âmes dans leur ascension vers Dieu.

L'Évêque de Poitiers nous fournira lui-même le plan de cette étude.

« Toutes vos occupations, disait-il un jour, dans l'église de Montierneuf, à la confrérie des Jardiniers, ont des analogies avec les choses les plus élémentaires et les plus élevées de la vie chrétienne. En quoi consiste le jardinage? A bêcher, à semer, à arroser, à sarcler, à greffer, à émonder, enfin à cueillir et à récolter. Mais qu'est-ce donc que nous faisons, nous jardiniers des âmes, si ce n'est tout cela?

« L'âme, c'est une terre qui ne produit plus guère que des épines; il y faut la culture, l'assolement, l'engrais. Les premiers éléments de la vie chrétienne, ce sont les vérités de la foi, les préceptes de la religion. Il faut les semer dans l'âme par l'instruction religieuse, par la prédication, Puis, quand les vertus sont nées, il faut les arroser, les féconder. Cette irrigation se fait par les eaux de la grâce, par les flots du sang de Jésus-Christ, que distribuent les canaux des sacrements, les conduits de la prière. Mais ce n'est pas tout : le mal se glisse dans le bien, l'ivraie dans le bon grain; il faut arracher ces mauvaises herbes, ces racines toujours prêtes à renaître et qui ne tardent pas à empoisonner le jardin entier si l'on en épargné un seul brin. Puis il faut greffer; c'est

toute une science : il s'agit d'enter une espèce franche sur le sauvageon, mais sur un sauvageon qui lui soit assimilable. Ainsi notre nature, outre son âcreté native, ayant contracté une amertume extrême par l'effet du péché, il faut y enter l'espèce franche par l'insertion de la grâce. La nature raisonnable n'a point droit sans doute à cette greffe ; pourtant, même après son altération par le péché, elle est apte à la recevoir ; et l'être humain, par cela qu'il est intelligent et moral, est susceptible de s'assimiler la nature divine, s'il plaît à celle-ci de s'unir à la nature humaine. Enfin le jardinier doit émonder ; il doit émonder au-dessous de la greffe, si des branches gourmandes, parasites, viennent à détourner la sève au profit du sauvageon : *contemplantes ne quis desit gratiæ Dei; ne qua radix amaritudinis, sursum germinans, impediat*[1]. Il faut émonder même les branches de l'espèce affranchie, afin que l'arbre produise davantage, selon les paroles de Notre-Seigneur : *et purgabit eum ut plus afferat*[2]. »

Nous parlerons donc tout d'abord dans ce travail de l'état de la terre qui est abandonnée à notre culture, c'est-à-dire de l'âme humaine, dans laquelle Dieu lui-même a infusé sa propre vie, qui est la vie chrétienne. Nous verrons quelle est la nature de cette vie, quelles sont ses conditions d'accroissement. Puis, dans une seconde partie nous étudierons les obstacles qui s'opposent à cette vie et à ses progrès.

[1] Œuvres, t. IV, p. 279-280. — Hebr. XII, 15. — [2] Joan. XV, 2.

La troisième partie, enfin, traitera des moyens de la cultiver et de l'embellir.

Puissent ces pages porter à beaucoup d'âmes quelques gouttes de cette eau de la sagesse dont la Mère de la divine Grâce avait désaltéré si délicieusement son fils de prédilection, et devenir pour elles cette source vive qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle. Puissent-elles accroître ainsi la gloire accidentelle de Celui que Dieu, nous l'espérons, a depuis longtemps introduit dans la félicité du ciel, suivant qu'il le disait lui-même : « Le juste recueillera de nouveaux fruits en considération des âmes qu'il aura contribué à former[1]. »

[1] Œuvres, t. IV, p. 38.

LA

VIE CHRÉTIENNE

PREMIÈRE PARTIE

NATURE DE LA VIE CHRÉTIENNE

CHAPITRE Ier

DE L'ORDRE SURNATUREL

La vie chrétienne, c'est la vie même de Dieu communiquée surnaturellement à l'homme par le Christ Jésus, en qui elle trouve son type et sa plénitude.

Le glorieux successeur de saint Hilaire, si ardent à défendre les droits de Dieu et de la grâce contre les fauteurs du matérialisme, nous explique longuement ce mystère caché de toute éternité, dans le sein de la Bienheureuse Trinité.

« Dieu doit à chacune des créatures qui sortent de ses mains les éléments essentiels qui la constituent dans son ordre d'existence. Mais si élevé que soit l'homme dans l'échelle de la création terrestre, il reste néanmoins un être créé; et, par conséquent, la sphère intellectuelle et morale dans laquelle il se

meut est nécessairement limitée, tout comme la sphère qu'il habite. De quelques dons transcendants qu'on la suppose douée, la nature rencontrera toujours ses frontières extrêmes qu'elle ne peut dépasser; il y a pour elle des colonnes d'Hercule au delà desquelles il ne lui est pas possible d'avancer.

« Mais ce que le Dieu créateur ne doit pas à l'homme, ce que l'homme n'est pas même susceptible de recevoir de lui, ni comme portion intégrante de sa nature, ni comme appendice naturel de ses facultés, Dieu peut le lui départir à titre d'ajouté surnaturel [1]. »

« En effet, on ne prouvera jamais que le Créateur, après avoir tiré l'homme du néant, après l'avoir doué d'une nature excellente, n'ait pas encore le droit de perfectionner son ouvrage, de l'élever à une destinée plus excellente encore et plus noble que celle qui était inhérente à sa condition native [2]. » — « La plus vulgaire logique enseigne que la toute-puissance étant un des attributs certains de Dieu, il n'est permis de marquer à cette toute-puissance d'autre barrière que celle de l'impossible et de l'absurde. Or, non seulement le fait de l'Incarnation et de tout l'ordre surnaturel qui en découle ne saurait être taxé d'absurdité et de contradiction dans les termes; mais, l'hypothèse nous en étant divinement présentée, notre esprit en conçoit aisément la convenance et l'avantage [3]. »

Quel obstacle Dieu pourrait-il, en effet, trouver à l'accomplissement de ses desseins? Qui pourrait l'empêcher de communiquer à l'homme sa propre vie,

[1] Œuvres, t. III, p. 152. — [2] *Ibid.*, t. II, p. 383. — [3] *Ibid.*, t. III, p. 153.

qui est une vie de connaissance et d'amour? « La nature humaine est apte à la recevoir, et l'être humain, par cela qu'il est intelligent et moral, est susceptible de s'assimiler la nature divine, s'il plaît à celle-ci de s'unir à la nature humaine[1]. »

Mais n'est-il pas préférable que chaque être reste dans sa sphère? « N'est-ce pas un ordre plus normal? Comment accorder deux choses si distantes de tout point, notre nature créée et la nature incréée? Dans cette alliance de l'humain avec le divin, n'arrivera-t-il pas nécessairement que l'humain sera effacé, sera absorbé, si même il n'est meurtri et broyé? Un des écrivains sacrés a énoncé une maxime très vraie et il a tracé une règle très sage quand il a dit : « C'est prendre un lourd fardeau sur ses épaules que « de s'unir à plus qualifié que soi. N'entrez pas en « société avec plus riche que vous. Quel profit y aura- « t-il pour le vase de terre à voyager en compagnie du « vase de fer? Dans le contact, c'est le vase d'argile « qui sera brisé[1]. » Ainsi en sera-t-il de l'homme dans l'alliance que le système chrétien lui propose avec Dieu. — A cela nous répondons, en nous aidant de saint Thomas :

« Oui, l'instinct le plus naturel et le plus impérieux d'un être, c'est le désir de sa conservation, et l'être ne serait pas conservé s'il était substantiellement transformé dans une autre nature... Ainsi, pour parler d'une façon vulgaire, l'âne n'ambitionne pas d'être cheval, parce que s'il était transféré dans une nature supérieure à la sienne, il cesserait d'être lui-même. Mais si l'homme ne peut désirer un degré

[1] Œuvres, t. IV, p. 279. — [2] Eccli. XIII, 2-3.

supérieur de nature, auquel il ne saurait parvenir sans cesser d'être homme, il ne s'ensuit pas qu'il ne puisse aspirer, Dieu l'ayant ainsi permis et ordonné, à des augmentations accidentelles susceptibles de se développer en lui sans que le sujet soit altéré[1]. Or, encore bien que les dons surnaturels de la grâce soient d'un ordre tout à fait supérieur à la nature créée dans laquelle ils éclatent, encore qu'ils soient appelés à y produire des effets permanents et éternels, ils n'y sont néanmoins que de magnifiques accidents qui n'absorbent pas la substance où ils sont reçus. La liqueur de la gloire, si forte et si exquise qu'elle soit, ne brise pas le vase qui lui sert de récipient. Ce qui nous permet de compléter notre réponse en reprenant les paroles mêmes de l'objection :

« Oui, l'âme qui s'allie avec Dieu par le baptême « prend un poids sur elle », mais un poids très glorieux et très doux. Dieu, le riche par excellence, veut cette association de notre nature indigente avec sa nature très opulente. Quand notre vase de terre s'approche de ce vase d'or, il n'y a pas de collision possible. Ce mystère s'appelle le mystère de la grâce ; rien de plus suave, de plus moelleux que la grâce. »

Ce qui était possible, Dieu l'a réalisé, « obéissant alors non pas à sa justice, ni même seulement à sa sagesse et à sa Providence ordinaire, mais par un acte pur de sa bonté et de sa miséricorde, ou plutôt, comme parlent les saints Livres, par un transport, par un excès d'amour ; c'est en quelque sorte le trop-plein de sa propre nature qui déborde dans la nôtre, et qui, par un accident divin et permanent, fait entrer

[1] Sum. Th. p. I, q. LXIII, art. 2.

ainsi notre nature en participation de la sienne.

« Tel est l'ordre surnaturel, l'ordre de la révélation et de la grâce, dont, par une suite adorable des divines dispensations, le mystère du Fils de Dieu fait homme est le principe et le fondement, le centre et le nœud, et dont la vision béatifique du ciel est pour nous le terme et le résultat final [1]. »

« Cette récompense, grande jusqu'à l'excès, c'est Dieu lui-même [2] : Dieu contemplé, Dieu possédé, non pas simplement dans son image et dans ses œuvres, mais directement et dans son essence. « Mes « bien-aimés, dit l'apôtre saint Jean, nous sommes « maintenant les fils de Dieu, et le dernier mot de « notre destinée n'est pas dit : ce que nous serons un « jour ne paraît pas encore. Nous savons que quand « Dieu se montrera, nous serons semblables à lui « parce que nous le verrons tel qu'il est. Et qui- « conque a cette espérance se sanctifie comme il est « saint lui-même [3]. » Oui, tel est le but de notre sanctification surnaturelle durant la vie présente; tel est le terme de notre éternelle destinée : être semblables à Dieu, parce que nous le verrons tel qu'il est; le voir dans sa lumière, l'aimer de son amour, vivre de sa vie, être avec lui « comme des dieux », des dieux non point par le développement de notre propre nature, mais par la participation de la nature qui lui est propre. Entendons encore le grand Apôtre : « Maintenant, nous voyons dans un miroir « et en énigme, » c'est-à-dire, nous ne voyons qu'un reflet et nous le voyons dans un jour obscur ; « mais

[1] Œuvres, t. III, p. 152-153. — [2] Hebr. XI, 26. — [3] I Joan. III, 2-3.

« alors nous verrons face à face et à découvert [1]. » N'ayant point de voile sur la figure, et contemplant la gloire du Seigneur, nous serons transformés en la même image, avançant de « clarté en clarté » sous le soleil radieux de l'essence divine, attempérée à nos regards par l'humanité sainte, et « communiquée à notre être par l'esprit de Jésus [2] ».

Cette faveur sans prix fut libéralement octroyée au premier homme, qui, en s'éveillant dans la vie, se trouva élevé à l'ordre surnaturel, et fait participant de la vie même de Dieu; eu égard au Christ béni qui devait naître de sa race, et qui, Fils unique du Père, en vertu de l'union hypostatique, attirait déjà, dans les desseins éternels, à tous ceux qui participeraient à sa nature humaine, la grâce de pouvoir devenir les fils adoptifs du Très-Haut.

Le péché originel, qui mit obstacle à la réalisation de ce plan primitif, ne réussit qu'à rendre plus abondante la miséricorde qui avait éclaté dans ce premier appel de Dieu, en faisant acheter par le sang de Jésus crucifié la faculté pour l'homme déchu de recouvrer la grâce.

Écoutons les accents de gratitude de notre Pontife pour ce bienfait sans prix de notre filiation divine et de notre relèvement par Jésus :

« Ah ! c'est ici qu'éclate l'immense charité de notre Père qui est aux cieux. Il n'a de toute éternité, et il n'aura dans tous les siècles qu'un seul et unique Fils par nature. Mais, bien que ce Fils lui suffise, et qu'en lui toute sa force essentielle d'engendrer soit épuisée, il a voulu néanmoins, non point par l'exi-

[1] I Cor. XIII, 12. — [2] II Cor. III, 18. — Œuvres, t. V, p. 147-148.

gence impérieuse de son propre bonheur, mais par le désir du bonheur de ses créatures, élargir le cercle de sa famille divine, communiquer à d'autres dans le temps le titre qui appartenait à son Verbe de toute éternité. O admirable économie de la grâce, dispensation magnifique du sacrement de la piété divine! Le Verbe, qui était et qui sera à jamais l'unique Fils, égal et consubstantiel à Dieu, s'est manifesté dans la chair. De cet instant, il y eut un homme qui put s'appeler et qui fut pleinement le Fils de Dieu. Cet homme toutefois n'étant qu'une seule et même personne avec le Verbe divin, la qualité d'enfant de Dieu demeurait dans son inaccessible unité et n'entrait pas encore dans le nombre. Sans doute, par l'effet de l'Incarnation, l'humanité entière acquérait une affinité précieuse avec Dieu; un vestige de parenté divine reluisait déjà au fond de cette nature que le Fils de Dieu s'était appropriée, surtout si l'on considère que le fabricateur du monde, dans l'acte même de sa puissance créatrice, s'était proposé son Fils incarné comme type original et comme fin de toutes choses, et qu'il avait surnaturellement déposé dans tous les êtres, par le don de leur vocation et de leur prédestination, un germe initial d'assimilation divine. Mais là ne devait pas s'arrêter le mystère de la déification. L'homme avait perdu par le péché le privilège de sa vocation et de sa destinée surnaturelle. Dépouillé des dons gratuits, il était blessé jusque dans sa nature. Car, encore bien que la nature eût conservé ses attributs propres et essentiels, elle avait éprouvé un préjudice immense par la perte du surcroît d'opulence dont elle avait été d'abord enrichie. Tombée de ces hauteurs auxquelles elle avait été

appelée, dévêtue de ce second ornement dont elle avait été parée, son état était un état de déchéance, de dépouillement, de souffrance, que dis-je? un état de péché et de damnation. Dommage irréparable, si le Verbe, qui avait été le moyen de tout, ne s'était fait le remède de tout.

« Il était convenable, dit saint Paul, que Celui « pour qui et par qui sont toûtes choses, et qui avait « appelé ses créatures à la gloire d'être ses enfants, « procurât par la passion de son Fils la consomma-« tion du salut dont ce même Fils était le premier « auteur [1]. » C'est ce qui est merveilleusement advenu. « Car lorsque nous étions morts par le « péché, » et qu'ainsi nous avions perdu le titre d'enfants de Dieu, « Jésus-Christ nous a fait revivre « avec lui, nous remettant nos fautes, effaçant la « cédule qui nous était contraire et arrachant l'arrêt « de condamnation pour le clouer à sa croix [2]. » Il y a plus. Ce sang du Christ, qui a fait revivre le décret de notre adoption, est devenu l'agent et l'instrument de sa mise à exécution.

« En effet, par la vertu de ce sang précieux, répandu une seul fois sur le Calvaire, la dette générale de l'humanité a été soldée au ciel; mais, de plus, par la vertu active et continue de ce même sang, les âmes individuelles ont été et seront, jusqu'à la fin des âges, conçues et enfantées à la vie divine. « A « tous ceux qui l'ont reçu, dit l'Évangéliste, le « Verbe venu en ce monde a donné le pouvoir de « devenir les enfants de Dieu [3]. » Recevoir Jésus-Christ, c'est croire à sa parole. La foi est donc la

[1] Hebr. II, 10 — [2] Coloss. II, 13-14. — [2] Joan. I, 12.

condition première de la justification. Cependant la foi ne confère encore que « la puissance de devenir « enfant de Dieu ». Le phénomène de la seconde naissance, le prodige de la génération spirituelle ne s'achève pas par la foi seule. En règle générale, il y faut le sacrement. Or le sacrement, par qui la vie divine est ou infusée ou accrue dans l'âme, n'est autre chose que l'infiltration du sang de Jésus-Christ dans cette âme. Dans la Loi nouvelle, plus encore que dans l'ancienne Alliance, l'intervention du sang est nécessaire, et les mystères surnaturels ne s'opèrent point sans le sang[1]. « Si le sang des boucs et des taureaux, « et l'aspersion de l'eau mêlée avec la cendre d'une « génisse, avaient une si grande vertu de sanctifica- « tion, combien plus efficace sera le sang de Jésus- « Christ circulant par le canal des sacrements[2] ! » Le prophète Ézéchiel a vu, dans un songe mystérieux, un conduit souterrain qui partait du côté droit du sanctuaire, et dont les eaux charriaient jusque sous le seuil du temple, dans un sable d'or et de pourpre, les particules du sang des victimes et les cendres des holocaustes[3]. Et une voix lui dit : « Bon nombre de poissons se présenteront là où « débouchent ces eaux, et tout ce que touchera l'eau « de ce torrent sera guéri et vivra[4]. » Merveilleuse image des eaux du baptême qui, s'échappant du flanc du Sauveur, ou bien du pied de la coupe eucharistique, et emportant en elles les fécondes énergies d'un sang prolifique, inoculent l'être divin de la grâce et la semence divine de la gloire à toutes les âmes que baigne la fontaine du baptistère sacré[5].

[1] Hebr. IX, 22. — [2] *Ibid.*, IX, 13-14. — [3] Ezech. XLVII, 1 et s. — [4] *Ibid.*, XLVII, 9. — [5] Corn. a Lapid. in Ezech. XLVII, 1.

« On ne saurait donc trop affirmer la réalité de notre qualité d'enfants de Dieu. Encore une fois, Jésus-Christ seul possède ce titre par nature, et nous n'y participons que par adoption. Mais combien cette adoption dépasse toutes les adoptions humaines ! Si un homme et une femme, privés du bien de la fécondité, veulent introduire à titre de fils un étranger dans la famille, un acte est dressé devant l'officier public, un contrat est signé, des engagements sont pris, le nom et l'héritage des adoptants passent à l'adopté. Mais tout cela est extérieur. Celui qui prend désormais le nom n'appartient pas pour cela à la race. S'il porte un cœur noble et reconnaissant, il épousera les sentiments, les pensées, les traditions de sa famille adoptive ; il lui vouera amour et obéissance ; mais à cette filiation factice et conventionnelle il manquera toujours le lien d'origine, le cri du sang. Il n'en va pas ainsi dans l'ordre de notre filiation surnaturelle. Le jour où nous devenons chrétiens, notre initiation ne nous confère pas seulement le nom, elle ne nous agrège pas seulement à la maison, elle ne nous engage pas seulement envers la doctrine de Jésus-Christ : elle imprime dans notre âme un sceau de ressemblance, un caractère indélébile ; elle nous communique intérieurement « l'esprit d'adoption des enfants dans lequel nous crions : Père [1]; enfin par l'action sacramentelle du baptême et des autres signes, et mieux encore par la liqueur eucharistique, elle insinue au plus intime de notre être le sang de celui en qui nous sommes adoptés [2]. Par là, nous entrons authentiquement dans sa race :

[1] Rom. VIII, 15. — [2] Hebr. IX, X, 19.

Ipsius enim genus sumus. Et parce que nous sommes de la race de Dieu : *genus ergo cum simus Dei*[1], parce que notre filiation n'est pas purement nominale, mais rigoureusement vraie et réelle[2], nous devenons héritiers de plein droit et à titre de pleine justice[3], héritiers du Père commun que nous avons avec Jésus-Christ, cohéritiers par conséquent de l'aîné de notre race : *Si filii, et hæredes, hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi*[4]. Et c'est ainsi que, demeurant toujours le Fils unique du Père, il est cependant le premier-né d'un grand nombre de frères : *primogenitus in multis fratribus*[5], et qu'il ne déroge point à sa propre dignité en leur donnant cette glorieuse qualification : *propter quam causam non confunditur fratres eos vocare*[6]. De là aussi cette locution si usitée selon laquelle nous ne formons avec Jésus-Christ qu'un seul et même corps, dont il est la tête, et dont nous sommes les membres[7]; corps dont toutes les parties, unies et liées par des jointures régulières, se prêtent un mutuel secours d'après une opération assortie à la mesure de chaque membre, et forment cette organisation hiérarchique qui établit la dépendance dans l'unité, l'ordre dans la multiplicité. Rien n'est familier à la tradition des premiers siècles comme cette doctrine de l'incorporation des hommes à Jésus-Christ, et des privilèges ainsi que des obligations qui en résultent pour nous[8]. »

Conçoit-on qu'en face d'une telle magnificence l'homme reste froid et abuse de sa liberté pour repousser de telles avances ?

[1] Act. XVII, 28-29. — [2] I Joan. III, 1. — [3] II Tim. IV, 8. — [4] Rom. VIII, 17. — [5] *Ibid.*, VIII, 29. — [6] Hebr. II, 11. — [7] I Cor. XII, 27. — [8] Passim in Epist. S. Pauli.

« En nous assignant une vocation surnaturelle, Dieu a fait acte d'amour, mais il a fait aussi acte d'autorité. Il a donné, mais en donnant il veut qu'on accepte. Son bienfait nous devient un devoir. Le souverain Maître n'entend pas être refusé. Si l'argile n'a pas le droit de dire au potier : « Pourquoi fais-tu de « moi un vase d'ignominie[1] ? » elle est infiniment moins autorisée encore à lui dire : « Pourquoi fais-« tu de moi un vase d'honneur ? » Quoi donc ! ouvrage rebelle, vous vous plaignez de ce que celui qui vous a pétri de ses mains, qui a tout droit sur vous, use de son autorité suprême pour assigner à votre obscurité une place brillante au delà des astres ! Humble esclave de celui qui vous a donné l'être, vous vous plaignez de ce qu'il vous tire de la poussière pour vous ranger parmi les princes des cieux ! Le souverain domaine que Dieu peut exercer sur vous à son gré, vous trouvez mauvais qu'il l'exerce par la bonté ! Phénomène monstrueux de l'ordre moral, vous êtes indocile au bienfait, révolté contre l'amour ! Eh bien ! le domaine imprescriptible de Dieu s'exercera sur vous par la justice. Malheureux mendiant du chemin, le Roi vous avait invité aux noces de son Fils, au banquet éternel de la gloire : c'était à vous de vous acheminer et de revêtir la robe nuptiale de la grâce pour être admis; vous vous êtes présenté sans cet ornement prescrit; il n'y aura point de place pour vous, même dans un coin de la salle, même à la seconde table; vous serez chassé dehors, jeté dans les ténèbres extérieures, là où il y aura des pleurs et des désespoirs[2]. Le même Dieu

[1] Rom. IX, 20. — [2] Matth. XXII, 12-13.

qui dans l'ordre de la nature, par suite de transformations physiques, fait passer incessamment les êtres inférieurs d'un règne plus infime à un règne plus élevé, avait voulu, par une transformation surnaturelle, vous faire monter jusqu'à la participation, jusqu'à l'assimilation de votre être créé à sa nature infinie. Substance ingrate, vous vous êtes refusé à cette affinité glorieuse, vous serez relégué parmi les rebuts et les déjections du monde et de la gloire; portion résistante du métal placé dans le creuset, vous ne vous êtes pas laissé convertir en l'or pur des élus, vous serez jeté parmi les scories et les résidus impurs. Noblesse oblige : c'est un axiome parmi les hommes. Ainsi en est-il de la noblesse surnaturelle que Dieu a daigné conférer à la créature. La qualité d'enfant de Dieu, le don de la grâce, la vocation à la gloire, c'est là une noblesse qui oblige; quiconque y forfait est coupable, coupable envers le souverain domaine de la paternité divine qui punira en esclave celui qui n'aura pas voulu être traité en fils[1]. »

Mais même ici-bas, et dans l'ordre purement naturel, l'homme qui rejette les offres du ciel ne saurait garder sa dignité première. « Si quelqu'un, a écrit le Sage, fût-il éminent parmi les fils des hommes, se trouve privé de votre sagesse, il a tout juste la valeur du néant[2]. »

Mgr Pie développe avec éloquence cette doctrine divine : « Depuis le péché d'Adam, la terre n'avait plus connu que l'homme diminué, raccourci, l'homme blessé, meurtri, mutilé : autant de nouveau-nés, autant d'avortons; ce n'étaient que des

[1] Œuvres, p. 383-385. — [2] Sap. IX, 6.

débris d'hommes, ou des commencements, des inchoations d'être humain. Par suite de sa déchéance, la race humaine était réduite à des à peu près et à des semblants : *et ecce quasi quis*. Mais, à partir de l'enfantement virginal de Marie, l'homme a refait son apparition sur la terre, il y a reparu avec avantage ; et non pas seulement l'homme d'en haut, l'homme de la grâce, mais encore l'homme d'ici-bas, l'homme de la société terrestre. C'est l'humanité entière, envisagée sous toutes ses faces, qui a pu dire à Bethléem : « Voici que je suis rentrée en possession de l'homme par Dieu : *Concepit et peperit dicens : Possedi hominem per Deum*[1]. »

« Car, mes Frères, Jésus-Christ lui-même n'est l'homme, l'homme parfait, que parce qu'en lui l'humanité a été refaite et restaurée par la divinité. Il ne fallait rien moins que cela. C'est l'union hypostatique de la nature divine avec la nature humaine qui a restitué à celle-ci la beauté première de son type, la meilleure partie de ses privilèges, la plénitude de ses avantages[2]. »

Soyons saintement jaloux de garder le haut rang d'honneur auquel Dieu nous a placés, et efforçons-nous de suivre, dans notre conduite, les conseils si sages que donnait l'Évêque de Poitiers aux fidèles de Séez le 22 juin 1858 :

« Au nom de Dieu, mes Frères, pas de prostration devant ce qui nous est inférieur. Abaissez-vous par humilité, abaissez-vous par charité ; faites-vous petits par condescendance pour gagner et pour ramener vos frères : oui ; mais n'abaissez jamais avec vous votre

[1] Gen. IV, 1. — Œuvres, t. VII, p. 349.

foi, n'abaissez jamais votre caractère de chrétien. S'il s'agit de questions purement humaines, de sciences purement humaines, de qualités purement humaines, que la palme de la supériorité soit adjugée aux profanes lorsqu'elle appartient aux profanes : cela est de justice, et le chrétien, en pareil cas, ne doit pas seulement être juste, il doit être généreux. Mais s'il s'agit de questions qui touchent par un côté ou par un autre à la doctrine de Jésus-Christ et à la tradition de son Église, de grâce, ne laissez jamais transporter la cause de Dieu devant le tribunal des mondains. « C'est à l'homme spirituel, « dit saint Paul, qu'il appartient de juger toutes « choses; et, quant à lui, il a le droit de n'être jugé « par personne : *Spiritualis autem judicat omnia, et* « *ipse a nemine judicatur*[1]...» — « Ne savez-vous pas « que les saints, c'est-à-dire tous les vrais chrétiens, « doivent juger ce monde[2]? » Chrétien, mon Frère, vous acceptez le banc des accusés : vous vous trompez de place; ce n'est pas la sellette du prévenu, c'est le tribunal du juge qui vous convient. Le régulateur est entre vos mains; n'allez pas vous laisser toiser et mesurer à la mesure de l'homme, vous qui tenez le mètre divin. Non, vous dirai-je avec le grand Apôtre, n'allez pas vous laisser redresser et réformer selon les doctrines variables de ce siècle[3], vous qui devez redresser et réformer ce siècle selon la règle invariable qui vous a été donnée, la parole de Dieu et l'enseignement de son Église. N'allez pas vous laisser juger dans ce demi-jour incertain que le même Apôtre appelle le jour de l'homme[4], et qui est tout

[1] I Cor. II, 15. — [2] *Ibid.*, VI, 2. — [3] Rom. XII, 2. — [4] I Cor. IV, 3.

au plus la lumière pâle et vacillante de l'astre des nuits, vous qui pouvez et qui devez juger de toutes choses dans la pleine lumière du soleil de la révélation divine. Aux hommes de son temps qui hasardaient des appréciations sur sa personne, Jésus-Christ répondait : « Ce que mon Père m'a donné est plus « grand que vous tous et que toutes choses : *Pater* « *meus, quod dedit mihi, majus omnibus est*[1]. » Quand le chrétien est cité devant l'opinion du monde, qu'il se souvienne d'une parole analogue qui nous a été dite par saint Jean : « Celui qui est « en vous est plus grand que celui qui est dans le « monde : *Major est qui in vobis, quam qui in mun-* « *do*[2]. » Le monde? Mais, depuis que les principes qu'il professe l'ont davantage séparé de Dieu, il ne sait plus se tenir debout, il ne sait plus durer : ses institutions croulent chaque matin; il chancelle comme un homme ivre; sa sagesse n'a jamais été plus courte, son habileté plus impuissante. Franchement, le moment serait mal choisi au chrétien pour humilier sa foi, sa doctrine devant les doctrines du monde. Ce qui est fort, ce qui est vivant n'a pas d'appui ni de conseil à recevoir de ce qui meurt, de ce qui succombe. La voix de saint Cyprien, faisant écho sur les rivages d'Afrique à la voix du prêtre de Carthage, s'élève pour nous dire que « celui-là n'a « rien à demander au siècle qui est plus grand que « le siècle : *Nihil appetere de sæculo potest qui sæculo* « *major est*[3]. »

Quels accents! qu'elle est sublime la dignité du chrétien! et combien nous devons être disposés à

[1] Joan. x, 29. — [2] I Joan. IV, 4. — [3] Liv. II, ep. II. — Œuvres, t. III, p.123-125.

tout sacrifier plutôt que de consentir à lacérer ou à laisser lacérer nos titres de noblesse divine, à l'exemple de celui qui écrivait, sur son billet de vote au Concile du Vatican, ces paroles de saint Hilaire, véritable programme de son épiscopat : *Melius est mihi mori in hoc sæculo quam alicujus dominante potentia castam veritatis corrumpere virginitatem.*

CHAPITRE II

LA SEMENCE DIVINE

L'état surnaturel de l'homme consiste donc dans sa vocation à la vision intuitive, à la jouissance béatifique de l'essence divine qui lui est réservée dans l'autre vie. Mais ici-bas, que lui confère cette vocation toute gratuite ?

Il possède le germe de cet avenir glorieux. Appelé à devenir Dieu, par similitude, il a en lui-même la semence même de Dieu : *Semen ipsius in eo manet*[1]. Or ce germe divin c'est la grâce.

« La grâce, dit notre éminent Docteur, est un accident divin et permanent qui fait entrer notre nature en participation de la nature même de Dieu[2]. » — « Elle imprime dans notre âme un sceau de ressemblance, un caractère indélébile[3].

« La grâce n'est pas une seconde substance qui élimine la nature et qui se substitue à elle ; c'est une addition, c'est un surcroît divin qui l'élève,

[1] Joan. III, 19. — [2] Œuvres, t. III, p. 152. — [3] *Ibid.*, t. V, p. 139.

qui l'ennoblit, qui la couronne et la perfectionne. Loin d'être l'anéantissement de la raison, la foi en est l'exercice le plus sublime, puisque c'est la raison de l'homme adhérant à la raison de Dieu. Loin d'être la dépression de la nature, la grâce, au contraire, en est plus que l'apogée, puisque c'est la nature élevée au-dessus d'elle-même[1]. »

Au ciel même, le don de la gloire respectera notre personnalité. Combien plus la grâce doit-elle la laisser subsister ici-bas !

« Notre nature raisonnable, continue notre Pontife, ne sera point accablée, anéantie sous le coup des fulgurations de la gloire ; mais elle restera elle-même, avec ses facultés natives, avec ses énergies propres, avec ses trésors acquis de science humaine et naturelle, avec ses habitudes particulières d'élévation intellectuelle et de distinction morale. L'âme ne perdra point là-haut son originalité distinctive et sa physionomie individuelle, puisqu'au contraire elle sera le sujet en qui éclatera la lumière supérieure et transcendante de la gloire, diversifiée dans les élus, non seulement selon le degré, le nombre et le mode de leurs mérites surnaturels, mais encore selon les nuances variées de leurs qualités naturelles. Le sujet humain sera redressé dans ce qu'il aurait eu de défectueux, il sera amplifié et développé dans ceux de ses éléments essentiels qui seraient restés jusque-là inertes ; mais en recevant les augmentations infinies dues à la libéralité gratuite du Tout-Puissant et au sang fécond du Rédempteur, il ne subira aucune diminution de ce qui est sien. Encore une fois donc,

[1] Œuvres, t. III, p. 122.

il n'y a point d'effacement à craindre en ce monde ni en l'autre, point de suppression ni totale ni partielle des éléments constitutifs de l'être humain à redouter par suite de cette merveilleuse appropriation de la divinité à l'humanité qui s'est accomplie dans l'Incarnation de Jésus-Christ, et que sa grâce reproduit dans tous les fidèles en attendant la consommation de la gloire[1]. »

A l'occasion du neuvième anniversaire de sa consécration épiscopale, Mgr Pie, commentant le passage de nos saints Livres qui traite du salaire des ouvriers envoyés dans la vigne, a donné sous une forme des plus ingénieuses le même enseignement. « Le don de la grâce est figuré par le denier, c'est-à-dire par le nombre dix. La grâce, c'est une valeur ou décuple, ou centuple, ou au delà, qui vient s'ajouter à la nature, précisément comme dans le nombre dix, un second signe qui n'aurait pas de subsistance par lui-même, étant ajouté au premier, lui apporte un large surcroît. Dans cette table de la multiplication, la première colonne représente la nature; l'ordre de la grâce ne se produit qu'aux colonnes subséquentes, où toutes les valeurs de la première vont en se décuplant : *invenit in eis decuplum*[2], ou même en se centuplant : *centuplum accipiet*[3]. Celui-là donc qui s'arrête, qui se fixe dans le nombre neuvième, celui-là qui, touchant pour ainsi dire du doigt l'ordre de la grâce, prélude de l'ordre de la gloire, ne sait pas faire un dernier effort pour l'atteindre, celui-là reste dans sa pauvreté, dans son indigence; il reste dans le trouble, dans l'obscurité, dans la vulgarité de cette vie basse

[1] Œuvres, t. V, p. 148. — [2] Dan. I, 20. — [3] Matth. XIX, 29.

et agitée. Il n'a point su arriver jusqu'au denier de la vie supérieure, de la vie céleste[1]. Et comment obtiendrait-il cette récompense, lui qui n'a point consacré à Dieu la dîme, c'est-à-dire la dixième part qui devait lui revenir : *Cunctorum quæ dederis mihi, Domine, decimam offeram tibi*[2] ? Étant demeuré en deçà de ce nombre dixième, et n'ayant point offert à Dieu la dîme de lui-même, il n'en recevra point le denier de la perfection et de la béatitude[3]. »

Quelle n'est donc pas la puissance, la richesse de cet *accident divin !* « Un seul atôme de grâce vaut infiniment plus que tous les plus riches attributs de la nature, si la nature est isolée de la grâce ; un seul atôme de foi vaut infiniment mieux que toutes les conquêtes de la science, si la science est séparée de la foi. Saint Paul l'a dit dans son grand et incomparable langage : *Quod stultum est Dei, sapientius est hominibus ; et quod infirmum est Dei, fortius est hominibus*[4]. »

Dieu a fait une place d'honneur à sa grâce :

« Il a voulu que celle-ci, comme une reine, eût, dans la nature, une servante toujours à ses ordres. La création, nous dit le Sage, obéissant à son auteur, et se modifiant, se transfigurant de mille manières, s'est mise au service de la grâce, qui est la nourricière des âmes ; afin que vos enfants bien-aimés reconnaissent, ô Seigneur, que les fruits de la nature ne suffisent pas seuls à sustenter les hommes, mais que c'est la foi divine qui conserve ceux qui croient en vous[5]. »

[1] *Mystic. numer. signific. a P. Bongo,* De num. IX. — [2] Gen. XXVIII, 22. — [3] Œuvres, t. III, p. 310-311. — [4] I Cor. I, 25. — Œuvres, t. III, p. 122. — [5] Sap. XVI, 24-26.

Mgr Pie développe longuement cette pensée du Sage. En partant du sujet qui a donné occasion à son instruction, la bénédiction d'une voie ferrée à Niort, il nous montre avec quel à-propos la grâce sait profiter des inventions nouvelles du génie humain pour multiplier ses propres conquêtes :

« Cette appropriation, cet assujettissement de toutes les choses terrestres aux vues surnaturelles de Dieu n'a jamais été plus sensible que de nos jours. Vous avez cru peut-être ne donner des ailes qu'à l'humanité, vous en avez donné au christianisme. Vous avez cru ne travailler que pour les intérêts temporels d'ici-bas, vous avez travaillé pour la cause de l'Évangile et du ciel. Ce réseau magique, qui enserrera bientôt notre planète tout entière dans ses anneaux de fer, devient à son insu le conducteur, le propagateur de la vérité et de la grâce. L'apôtre de Jésus-Christ, auquel il fallait des mois et des années pour aborder aux rives infidèles, s'élance sur le cheval de feu que la science lui amène ; et, fendant en quelque sorte les airs, comme le prophète que l'ange du Seigneur portait par les cheveux, il s'étonne d'être déjà dans Babylone qu'il n'avait jamais vue[1]. Ou bien, comme le diacre Philippe qui cheminait tout à l'heure sur la route de Jérusalem à Gaza, voici qu'il est miraculeusement transporté dans le pays d'Azot dont il évangélise les bourgs et les cités[2]. Oui, désormais, le prêtre, le pontife peuvent se mouvoir, se multiplier avec la même facilité que la grâce dont ils sont les dispensateurs, et la lenteur de leurs pas n'apporte presque plus de retardement aux prompts

[1] Dan. XIV, 35. — [2] Act. VIII, 40.

effets de la parole qu'ils annoncent. Un agent plus subtil, plus délié dans sa nature, plus multiple, plus diversifié dans ses effets que celui qui se dégage des appareils scientifiques de l'homme, glisse le long de ces lignes, et va toucher les cœurs d'un trait ferme et victorieux. Et ainsi, les nouvelles combinaisons de la matière ont fait naître de nouvelles ressources pour la providence de Dieu, qui s'empare de tous les moyens, qui se saisit de toutes les formes pour se communiquer aux âmes : *ut innotescat multiformis sapientia Dei*[1] *!* »

La grâce, d'ailleurs, n'est pas ingrate : « Elle est pour la nature une auxiliaire libérale, une amie généreuse, une libératrice désirée, une restauratrice nécessaire. » — « Éclairée de sa lumière et réchauffée par son souffle, la nature déploie toutes ses facultés avec plus d'aisance et de facilité que si elle était retenue captive dans les limites de sa propre sphère. Aussi le chrétien fidèle s'écrie-t-il volontiers avec le Psalmiste : « Seigneur, j'ai vu que tout le reste était « restreint et borné ; mais votre loi est d'une ampleur excessive... J'ai commencé à marcher au « large, parce que j'ai observé vos commandements[2]. »

« Nous savons, en effet, que le Dieu créateur et régénérateur a conçu et exécuté toutes choses dans une parfaite unité de plan et avec des proportions d'ensemble admirablement combinées ; de telle sorte que tout ce qui est vrai, utile, commandé dans l'ordre de la religion et de la grâce, est toujours bon, salutaire, désirable, quelquefois même nécessaire dans

[1] Sap. VII, 22-24. — Œuvres, t. II, p. 460-461. — [2] Ps. CXVIII, 96, 45. — Œuvres, t. V, 145.

l'ordre de la nature. Dieu, ouvrier suprême et législateur unique, ne peut jamais se contredire lui-même. Comme il embrasse d'un seul coup d'œil tous les détails multiples de son œuvre, il n'est point à craindre qu'il fasse entrer dans la composition du tout des parties qui se repoussent et s'excluent entre elles. Ce serait un blasphème de l'assimiler à l'architecte imprévoyant qui surmonte son édifice d'un couronnement sous lequel la base s'affaisse, ou bien au législateur oublieux qui ajoute à son code des textes successifs qu'on ne saurait concilier avec les précédentes dispositions de la loi. Non, notre Dieu a tout disposé avec poids, nombre et mesure[1]; unis par un lien étroit, les divers règnes de la nature et de la grâce se prêtent un mutuel secours et conspirent harmonieusement à leur fin commune. Le royaume de Dieu contient en lui-même et donne par surcroît tous les autres biens[2]; et, parce qu'il a les promesses de la vie future, il n'est pas pour cela dépourvu de celles de la vie présente[3]. »

Sachons, nous aussi, faire l'harmonie entre la nature et la grâce et, favorisant les inclinations vertueuses qui sont en nous, nous montrer intransigeants pour nos instincts pervers. « Le christianisme, a dit le docte Prélat, c'est l'édifice de la grâce s'élevant sur les ruines de la nature[4]. »

Élevons-nous donc, ou plutôt vivons sur les hauteurs. C'est l'exhortation que le Cardinal adressait aux fidèles de Séez.

« Les âmes sanctifiées par la grâce sont appelées dans les saintes Écritures les montagnes de Dieu.

[1] Sap. xi, 21. — [2] Luc. xii, 31. — [3] Œuvres, t. III, p. 575. — [4] *Ibid.*, t. III, p. 663.

C'est qu'en effet, nous dit Tertullien, rien n'est plus haut, rien n'est plus grand que le chrétien. Vous êtes d'une grande race, répondait le vieux Tobie à l'archange Raphaël, qui venait de lui révéler le nom sous lequel il devait se faire connaître à lui : *Ex magno genere es tu.* Chrétiens, mes frères, nous tous qui avons été baptisés en Jésus-Christ, nous sommes de la plus grande race du monde, nous sommes de race divine, car nous sommes de la race du Christ qui est le Fils de Dieu[1]. »

[1] Œuvres, t. III, p. 122.

CHAPITRE III

LES SUIVANTES DE LA GRACE

La grâce est une reine : Dieu n'envoie jamais sur la terre cette fille du ciel sans lui donner un cortège royal. Partout où elle pénètre, elle amène les vertus infuses à sa suite pour embellir son palais et compléter son action. Ceci est de rigueur.

« L'homme tout entier, dit Mgr Pie, étant appelé à vivre d'une vie surnaturelle, la grâce dès lors doit s'ajuster à toutes ses facultés. Et de même que, dans la nature, nos actes sortent régulièrement des puissances qui leur sont analogues et qui sont permanentes dans l'âme, de même aussi Dieu crée en nous des habitudes et des puissances surnaturelles, des vertus spéciales et divines qui, perfectionnant tout ensemble notre intelligence et notre volonté, deviennent le principe régulier de nos actes surnaturels, comme notre raison est le principe de nos pensées et de nos raisonnements, comme notre volonté est le principe de nos résolutions et de nos vouloirs. »

[1] Œuvres, t. VII, p. 224.

Ces habitudes surnaturelles sont d'un ordre bien supérieur à celui des habitudes naturelles de nos puissances, et nous mènent plus loin.

« Considérez, mes Frères, disait l'abbé Pie aux fidèles de Chartres, le 3e vendredi de Carême 1845, ce qui se passe dans le monde physique. Quelles sont, dites-moi, ces eaux qui montent et qui jaillissent d'elles-mêmes jusqu'à des hauteurs prodigieuses ? Sont-ce celles qui ont leur source dans la plaine, dans la vallée ? Non, ces eaux peuvent être plus ou moins limpides ; mais elles séjournent, et souvent elles croupissent dans le lieu qui les a vu naître. Les eaux ascendantes, jaillissantes, ce sont celles qui, ayant pris naissance au sommet des montagnes, et descendues dans la vallée ou dans les entrailles mêmes de la terre, remontent comme d'elles-mêmes au niveau de leur source.

« Mes Frères, cette loi de la nature est l'image d'une loi surnaturelle. Quelles sont, dans l'homme, les pensées, les affections, les œuvres qui peuvent s'élever, élever l'âme jusqu'à la hauteur des cieux, jusqu'à la demeure de Dieu ? Sont-ce les œuvres, les vertus humaines, naturelles ? Non, filles de la terre, elles sont et demeureront à jamais terrestres ; elles n'ont point en elles l'énergie de s'élever au-dessus de la terre : la terre est leur principe, elle sera leur terme ; la raison, la nature est leur berceau, elle sera leur tombe : *de terra, terrenus*. Les œuvres, les vertus qui peuvent élever l'âme jusqu'à la hauteur du ciel, ce sont celles qui viennent du ciel et qui retournent comme d'elles-mêmes vers leur source : *De cœlo, cœlestis*. « L'eau que moi je donnerai, dit « le Fils de Dieu, le Roi du ciel, l'eau que moi je

« donnerai, dans le cœur où je l'aurai versée, devien-
« dra une fontaine jaillissante jusqu'à la vie éternelle :
« *Aqua quam ego dabo, fiet in eo fons aquæ salientis*
« *in vitam æternam.* » Venues de Dieu, elles conduisent à lui : descendues des collines éternelles, elles y remonteront par leur propre vertu. De là ce cri de David, qui, soupirant après la montagne du Seigneur, levait les yeux vers cette montagne d'où devait lui venir le secours pour y arriver : *Levavi oculos meos in montes, unde veniet auxilium mihi.*

« Que l'homme, abandonné à lui-même et à ses propres forces, que l'homme, par les œuvres et les vertus que lui inspirent la raison et la nature, soit impuissant à obtenir la félicité éternelle que Dieu prépare à ses élus; en d'autres termes, que la vie et les vertus du sage, du philosophe, de l'honnête homme, du bon citoyen, soient sans aucune proportion avec la gloire divine qui nous est promise, c'est là, mes Frères, une vérité de foi qu'on trouve à chaque page des Écritures : « Sans moi, dit le Sei-
« gneur, vous ne pouvez rien faire : *Sine me nihil*
« *potestis facere.* » — « Nous sommes incapables, dit
« saint Paul, de former de nous-mêmes, comme de
« nous-mêmes, une seule bonne pensée, et si nous
« en sommes capables, c'est par l'assistance divine. »
— « Dans l'ordre du salut, dit saint Augustin, ni
« peu, ni beaucoup, nous ne le pouvons faire qu'avec
« la grâce de celui sans lequel on ne fait rien. »

« Mes Frères, en ce siècle de fausse philosophie, où l'on répète sans cesse qu'avec sa nature et sa raison l'homme se suffit à lui-même et peut atteindre toute la perfection et tout le bonheur désirables, il est important de proclamer les doctrines de l'Église.

Le moderne naturalisme y trouvera son jugement comme les erreurs les plus anciennes dont il est la reproduction. Entendez le Concile de Trente : « Si « quelqu'un dit que l'homme, par les œuvres faites « selon la doctrine de la nature ou de la loi humaine « et sans la grâce divine, puisse être justifié : qu'il « soit anathème ! Si quelqu'un dit que la grâce « divine est donnée à l'homme pour qu'il puisse plus « facilement mériter la vie éternelle, comme s'il le « pouvait par lui-même quoique avec plus de peine : « qu'il soit anathème ! Si quelqu'un dit que, sans « l'inspiration de l'Esprit-Saint et son secours, « l'homme puisse croire, espérer, aimer ou se « repentir, de façon à obtenir la justification et à « mériter la gloire du ciel : qu'il soit anathème ! » Et ici, mes Frères, la raison est d'accord avec la foi, comme le remarque le grave Bourdaloue ; car la raison nous dicte assez d'une part que le moyen doit être proportionné à la fin, par conséquent que des actions purement naturelles ne peuvent nous conduire à la félicité surnaturelle ; et, d'autre part, que des actions surnaturelles et dignes du royaume de Dieu ne peuvent partir d'une nature aussi faible que la nôtre, si Dieu ne prend soin de la seconder et s'il ne l'élève au-dessus d'elle-même.

« Au contraire, mes Frères, que l'homme constitué en grâce, l'homme qui a recouru aux moyens établis de Dieu pour la justification, que cet homme, avec le secours de la grâce, puisse faire des actions, pratiquer des vertus qui lui confèrent un droit rigoureux à la gloire : c'est là un autre dogme de foi également fondé sur l'Écriture et sur l'enseignement de l'Église. Le juste qui vit de la grâce reçoit l'esprit

d'adoption des enfants de Dieu ; en devenant fils, il devient héritier, il a droit à recueillir sa portion d'enfant, d'enfant de Dieu, d'héritier du royaume. C'est saint Paul qui parle, et il dit ailleurs : « C'est « pourquoi, mes Frères, abondez en toutes sortes de « bonnes œuvres, sachant que votre travail n'est pas « stérile devant le Seigneur. Car Dieu n'est pas injuste, « pour oublier vos œuvres et l'amour que vous lui « avez témoigné[1]. »

Parmi ces secours divins, ces aptitudes surnaturelles, la foi obtient le premier rang, « en ce sens qu'elle est la racine première de la grâce, comme la grâce est la racine et le germe de la gloire ; elle est le fondement posé en nous par la grâce du baptême et la mère du repentir[2]. »

Voyons, d'après les enseignements de notre Pontife, quelle est la nature de la foi, son utilité et quelles obligations elle impose :

« La foi est une vertu d'en haut, dépassant nos puissances naturelles de toute la supériorité que la grâce a sur la nature, et nous rendant capables d'adhérer à la révélation comme il convient : *credere sicut oportet*, c'est-à-dire de croire à la parole de Dieu d'une manière digne de Dieu, salutaire pour l'âme et méritoire du ciel[3]. »

« La foi n'est pas un être subsistant en lui-même, c'est un accident divin qui se produit dans un être capable de le recevoir[4]. » Or, c'est avant tout à l'intelligence que la foi vient se surajouter. Loin donc de détruire la raison, elle la suppose nécessairement. « Si donc vous commencez par adjuger à la philo-

[1] Œuvres sacerdotales, t. II, p. 224-227. — [2] Œuvres, t. VII, p. 399-400. — [3] Œuvres, t. VII, p. 224. — [4] Œuvres, t. III, p. 166.

sophie le monopole de la raison de l'homme, vous ne présentez plus à l'élément révélé qu'une matière aveugle sur laquelle il n'a pas de prise et avec laquelle il ne peut s'assimiler et se combiner. C'est dans l'homme tout entier, et, par conséquent, c'est avant tout dans la raison, qui est la première et la plus indispensable des facultés constitutives de l'homme, que la foi veut et doit pousser ses racines. La religion surnaturelle ne sera qu'un pont jeté en l'air et perdu dans les nuages, si l'une des piles n'est pas solidement assise dans notre nature raisonnable ; c'est un navire lancé du ciel, qui flotte dans l'espace, et à qui tout abordage vers nos rives est impossible, parce qu'il n'a aucun moyen de jeter l'ancre sur la terre ferme de l'humanité[1]. »

Est-il, en effet, une nécessité que la raison nous prêche avec plus d'instance que celle de la foi ?

« S'il est une vérité pratique qui s'impose à l'esprit sans qu'on puisse ni sensément la discuter, ni légitimement s'y soustraire, c'est que, Dieu étant le créateur de l'homme et par conséquent son maître, l'homme est, selon toute l'étendue de son être, dans une entière dépendance envers lui. Et ce que la raison nous crie non moins fortement, c'est qu'étant elle-même une créature, puisqu'elle n'est autre chose que la faculté divinement donnée à notre âme de connaître la vérité, elle est, par sa nature même, la sujette de cette vérité ; de telle sorte que s'il plaît à la vérité increéée, qui est Dieu, de se révéler à l'homme d'une manière plus excellente et dans des proportions plus considérables qu'elle ne l'a fait en le créant,

[1] Œuvres, t. III, p. 167.

l'homme, sous peine de trahir la raison et sa conscience, doit soumettre à Dieu qui lui parle son intelligence et sa volonté, c'est-à-dire il lui doit pleine croyance et pleine obéissance : *Quum homo a Deo tanquam Creatore et Domino suo totus dependeat, et ratio creata increatæ veritati penitus subjecta sit, plenum revelanti Deo intellectus et voluntatis obsequium fide præstare tenetur.*

« Combien il est indigne, observe saint Ambroise, « que nous croyions au témoignage rendu par des « hommes sur un autre homme, et que nous ne « croyions pas au témoignage que Dieu se rend à « lui-même : *Quam indignum est humanis testimo-« niis de alio credamus, Dei oraculis de se non cre-« damus*[1]. » Ce serait une indignité, mais aussi et d'abord une absurdité. Et le bon sens est d'accord avec le concile pour dire anathème à qui prétendrait que la raison est tellement indépendante que la foi ne puisse lui être commandée de Dieu. »

N'est-ce pas, d'ailleurs, un besoin de la nature de se laisser conduire ?

« A son entrée dans le monde, l'enfant y trouve à la fois et la nourriture nécessaire à son existence et la main qui lui offre cette nourriture. L'enfant croit à sa mère; il accepte d'elle, sans raisonner, les aliments qu'elle lui présente. Et si l'enfant ne devait accepter de nourriture que quand il sera capable de discerner par lui-même et d'analyser les propriétés de cette nourriture provisoirement, il commencerait par mourir.

« L'Esprit-Saint a dit que le juste vit de la foi.

[1] S. Ambros., *De Abrah.*, t. I, c. III.

Cette proposition est susceptible d'être beaucoup plus étendue : ce n'est pas seulement l'homme surnaturel et spirituel, c'est l'homme physique et matériel lui-même, c'est l'homme tout entier qui ne vit que de la foi. Et je ne parle pas seulement de l'enfant, je parle de l'homme à tous les âges. Réfléchissez-y, et vous verrez que si l'homme voulait connaître par lui-même l'essence intime des choses avant d'en faire usage, cet homme devrait renoncer à l'étude, à la société, je dis plus, à la vie. Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous veilliez, soit que vous dormiez, quoi que vous fassiez, homme de science ou de plaisir, dans la santé comme dans la maladie, partout et toujours, je vous vois condamné par la nature à faire l'acte de foi humaine. L'homme individuel, l'homme social, l'homme savant n'est possible qu'à cette condition ; et il n'est pas une seule circonstance de la vie où l'homme ne soit forcé de dire : *Credo*, je crois[1]. »

Mais quelle certitude plus grande dans ce *Credo* dit sur la parole de Dieu : « La certitude de ma foi possède un caractère qui ne se trouve dans aucune de mes autres convictions. Ce que je sais par ma raison, par le témoignage de mes sens ou de mes semblables, ce que je sais le plus indubitablement, je ne le sais néanmoins que d'une certitude humaine. Mais ce que je sais par la foi, repose sur la parole de Dieu et sur la véracité divine elle-même[2]. »

« Ce qui décide en effet l'adhésion, ce qui en est la cause formelle, comme on dit en théologie, ce n'est pas et ce ne peut jamais être une évidence que

[1] Œuvres sacerdotales, t. II, p. 593-594. — [2] *Ibid.*, p. 591.

la raison nous donne de la vérité proposée, mais bien l'autorité de Dieu lui-même qui nous la propose. C'est là, ainsi que le définit le deuxième canon attenant à ce chapitre, le caractère essentiel et spécifique de la foi; et quiconque prétendrait en substituer un autre, détruirait complètement la notion de la foi chrétienne et encourrait la note d'hérésie[1]. Sur le témoignage de Dieu, nous tenons pour certain et affirmons ce que Dieu dit, précisément parce qu'il le dit, et que lui qui nous parle est de tout point infaillible. D'où vient que la foi est, par elle-même et avant tout, un appui immédiat qu'il nous est donné de prendre sur l'inerrance absolue de Dieu. Et c'est par voie de conséquence, mais de conséquence inévitable, qu'elle est une participation réelle de notre intelligence à sa lumière personnelle et essentielle, une communion au Verbe dans lequel Dieu se connaît et se dit lui-même, dans lequel et par lequel il connaît toutes choses et dit toutes celles qu'il lui plaît de dire[2]. »

Mais pour mieux préparer nos âmes à cette foi nécessaire, sans laquelle il n'y a pas de salut à espérer, puisqu'elle est le principe même de nos rapports surnaturels avec Dieu, et le germe de cette vision intuitive en laquelle consiste l'éternelle béatitude; pour que notre raison, affaiblie par la chute et désormais prompte à s'effrayer de tout ce qui porte le caractère divin, puisse néanmoins paisiblement et suavement se laisser prendre et emporter sur ces hauteurs si éloignées de son lieu d'origine; pour qu'en se surmontant lui-même, ce qui renferme ordi-

[1] Cap. III, canon II. — [2] Œuvres, t. VII, p. 225.

nairement un sacrifice à cause de la sublimité et de l'obscurité relative des dogmes que Dieu lui enseigne, l'esprit humain puisse se rendre compte que ce sacrifice est juste et avantageux ; à cause de cela, Dieu ne s'est pas borné à agir intérieurement sur nous par des illuminations, des impulsions et des assistances toutes divines, il a encore entouré sa révélation d'une splendeur de crédibilité humaine qui, au jugement même de la raison, ne peut être produite que par lui seul. De sorte que cette révélation nous arrive signée d'un nom divin et marquée d'un sceau qu'on ne peut ni méconnaître ni contrefaire.

« Cette splendeur, cette signature, ce sceau inimitable, ce sont certains faits surnaturels, particulièrement les miracles et les prophéties, qui, ne pouvant évidemment procéder que de la toute-puissance et de la science infinie de Dieu, attestent par là même son intervention personnelle et deviennent pour nous la confirmation de ses dires. Moyens merveilleux et adorables, puisque ces signes, étant exclusivement divins, sont en même temps éminemment populaires, et que tous, jusqu'au plus petit et au plus faible, peuvent très facilement reconnaître que le seul Tout-Puissant est capable de les opérer[1]. »

« Ainsi, la foi n'est pas, comme on l'a dit, chez nous un acte spontané, irréfléchi, aveugle, de l'intelligence, un acte qui provient plus ou moins de l'émotion de la sensibilité et de l'enthousiasme du cœur, mais qui appartient exclusivement à la période de notre enfance intellectuelle et sert de prélude aux actes rationnels proprement dits. Sans doute, s'il est

[1] Œuvres, t. VII, p. 226-227.

question de cette virilité que saint Paul nomme « la plénitude de l'âge parfait du Christ[1] », et qui, en attendant qu'elle constitue notre béatitude céleste, est déjà l'objet de nos aspirations et de nos espérances ; à ce point de vue, il est vrai que la foi dont nous vivons tous ici-bas, est réellement un état de préparation et d'enfance[2]. Mais c'est confondre les ordres les plus distincts et brouiller toutes les notions, que de faire de ce prélude déjà divin de la vision béatifique le prélude d'un développement humain et terrestre de notre intelligence : de telle sorte que la philosophie de nos docteurs profanes devienne le dernier terme, l'épanouissement et comme le triomphe suprême de la théologie chrétienne. Tandis qu'en vérité le développement le plus parfait de la raison naturelle et, partant, de la philosophie qui y correspond, ne suffit pas même à nous donner accès dans l'ordre du vrai surnaturel, ni conséquemment à nous découvrir la lumière la plus élémentaire de la théologie. « Si quelqu'un, dit le Sage, est consommé en « savoir parmi les enfants des hommes, mais que la « Sagesse divine soit absente de lui, il ne sera « compté pour rien[3]. »

« La foi, chez les chrétiens, implique donc toujours et indispensablement la raison; elle l'implique comme puissance en tous ceux qui en reçoivent la vertu infuse par le baptême, puisque les êtres raisonnables sont seuls capables de ce sacrement : elle l'implique comme acte chez tout adulte qui fait acte de foi. Notre concile de Périgueux a longuement expliqué ces choses (Tit. I, ch. vi). L'acte de foi chré-

[1] Ephes. iv, 13. — [2] I Cor. xiii, 11-12. — [3] Sap. ix, 6.

tienne est donc réellement rationnel, et c'est une nécessité qu'il le soit : il l'est ou il n'est rien.

« Et pourtant, répétons-le, ce n'est pas de là qu'il tire sa nature propre et son caractère spécifique, car alors il ne sortirait évidemment pas de l'ordre naturel. Cet acte prend son caractère et son espèce du principe tout divin qui donne à l'âme la force de le produire, à savoir l'illumination et l'inspiration intérieures du Saint-Esprit ; il les prend également de la source divine où il aboutit, à savoir la parole révélée de Dieu, ou plutôt Dieu lui-même qui parle personnellement. C'est ce qui rend essentiellement surnaturelle cette vertu théologale de foi, bien qu'elle ne puisse passer à l'état d'acte sans le secours actif de la raison.

« Et de là vient aussi que cette foi, prise en elle-même, et alors qu'elle n'a pas cette plénitude et cette vigueur qui la font « opérer dans la charité », comme parle saint Paul, demeure néanmoins un don de Dieu ; et l'âme qui, ayant perdu la grâce sanctifiante sans perdre la foi, accomplit un acte de cette vertu, fait par là même un acte surnaturellement bon et se référant au salut, quoique, vu l'état de péché où elle se trouve, elle n'en doive pas recevoir la récompense dans le ciel. Un tel acte suppose encore dans l'âme une racine de vie divine ; il suppose du côté de Dieu une grâce actuelle et déjà très élevée et très forte ; il suppose du côté de l'homme un consentement et un concours librement donnés à cette grâce, et une véritable obéissance rendue à Dieu. D'où vous voyez qu'étant nécessairement rationnel, l'acte de foi est nécessairement libre aussi[1]. »

[1] Œuvres, t. VII, p. 228-231.

Ce qui entrave si souvent, hélas! cette liberté et retient dans l'erreur des âmes naturellement avides de vérité, c'est que cette foi est faite pour agir, elle demande à agir, c'est l'action qui est sa vie : *fides sine operibus mortua est.*

Mgr Pie prouvait cette vérité par le témoignage même de saint Hilaire : « Il en est plusieurs, observait-il avec lui, qui se glorifient, et avec raison, de leur orthodoxie parfaite, mais chez qui la pureté de la croyance et du langage est démentie par les faits et gestes de leur vie. La volonté ne se mettant pas d'accord avec l'esprit, et le cœur se laissant dominer par les passions, ces chrétiens haïssent en secret les vérités qu'ils professent, et ils sont ennemis des principes qu'ils publient[1]. Or le disciple de Jésus-Christ est un soldat, et la grande règle de sa milice est de suivre les commandements[2]. La première impression de la foi doit être l'obéissance, et le respect sincère de la religion gît dans la fidélité à l'observer[3]. »

Mais les actes qu'avant tout la foi réclame, ce sont ceux qui l'affirment et la proclament. Rien n'est permis à l'enfant de Dieu de ce qui pourrait la blesser.

« L'Église enseigne que, par la suite du baptême, l'homme est tenu pour tout le reste de sa vie à croire et à professer la doctrine chrétienne. Pas la moindre place n'est laissée chez lui au doute volontaire, à l'hésitation, à l'abstention, à la neutralité. Dès que l'enfant baptisé devient adulte, dès que sa raison s'éveille, si l'éducation de ce néophyte s'accomplit dans les conditions régulières de la famille et de la société chrétienne, aussitôt, par un procédé aussi

[1] Tract. in Ps. XIV. 9. — [2] *Ibid.*, in Ps. CXVIII. — [3] Œuvres, t. VI, p. 132.

doux que fort, l'acte de foi s'élance et fleurit sur la racine préexistante de l'habitude infuse de cette même vertu. Et depuis cet instant jusqu'à la fin de sa vie, il ne peut sans crime remettre sa foi en question; il ne peut céder un seul instant au doute sérieux et pratique en matière de religion, sans violer l'engagement sacré et obligatoire de son initiation baptismale[1]. »

Entendons maintenant avec quelle sainte énergie notre Docteur condamne les malheureux qui osent prétendre que cet enfant jadis baptisé n'est plus soumis aux directions de la foi.

« Comment s'exprime la philosophie séparée par la bouche de cet homme baptisé, de cet enfant de l'Église, de ce membre du corps mystique de Jésus-Christ? Elle ose bien lui faire dire qu'il porte en lui une raison *indépendante et souveraine*, une raison *dont les forces naturelles suffisent pour atteindre à toute la vérité*, une raison *qui doit être tout*, une raison *relevée de l'ancienne subordination que lui infligeait le Moyen Age*, etc., etc. Non seulement elle lui attribue le droit, mais elle lui enjoint le devoir de ne soumettre son esprit à aucune autorité, à aucun dogme, sous peine d'outrager sa propre raison et de se reléguer lui-même parmi les parties incultes de l'humanité qui sont régies par l'entraînement aveugle du sentiment, et qui sont incapables de s'élever à la hauteur de la philosophie. En un mot, le baptême avait fait cet homme chrétien; la philosophie lui déclare qu'il ne méritera jamais le nom de philosophe, s'il est fidèle à son baptême, s'il s'en rapporte

[1] Œuvres, t. III, p. 169.

à la doctrine de Jésus-Christ. « Oui, dit un écrivain « ecclésiastique qui s'assure chaque jour un rang « plus distingué parmi les philosophes chrétiens de « ce siècle (Père Gratry), oui, il y a une conspira- « tion pour exclure de la philosophie tout homme « qui s'élève avec elle à la foi du Christ, » à plus forte raison, tout homme qui s'en tient à cette foi en vertu de son baptême. Comme les Juifs anciens, « ils sont convenus que si quelqu'un le confesse « comme Christ, celui-là sera mis hors de la syna- « gogue. *Jam enim conspiraverant Judæi ut si quis* « *eum confiteretur esse Christum, extra synagogam* « *fieret.* »

« Or, être baptisé, et nonobstant les motifs de crédibilité qui sont toujours offerts au chrétien en proportion des justes exigences de sa raison, ne pas accepter, dans la pleine lumière de son intelligence et dans le libre assentiment de sa volonté et de son cœur, le fait de la divinité de Jésus-Christ, et, par une suite nécessaire, la vérité de toute sa doctrine et l'obligation de toute sa loi; être baptisé, et se tenir pour libre et indépendant dans ses pensées en présence de toutes les questions tranchées par l'autorité des Écritures et de la Tradition, pour libre et indépendant dans ses actes en présence des préceptes positifs de Jésus-Christ et de l'Église; être baptisé, et penser et dire qu'on peut obtenir le terme heureux de sa destinée finale par le seul exercice de ses facultés naturelles, par la seule pratique des vertus naturelles; en un mot, être baptisé, et faire profession pure et simple de philosophie humaine, s'en remettre sur tous les points au libre examen et au doute philosophique, et cela non seulement par mé-

thode, par abstraction, par hypothèse, par procédé scientifique et sous toute réserve de la foi religieuse, mais d'une façon pratique et absolue : disons-le sans détour, ce n'est là rien moins qu'être apostat de son baptême, c'est tomber au-dessous des païens. L'apostasie de l'empereur Julien l'entraîna, je le sais, jusqu'aux pratiques idolâtriques; mais cette apostasie était consommée par cela seul qu'il en avait appelé de sa foi au tribunal de la philosophie humaine. Or jamais empereur païen ne fut pour les chrétiens de son époque un objet de répulsion et d'horreur comme ce déserteur de la foi. C'est qu'en effet, si grave que soit en lui-même le péché d'infidélité volontaire, comme nous allons le dire tout à l'heure, ce péché prend encore un caractère plus odieux chez celui qui abandonne la foi après l'avoir reçue. « Leur seconde « condition, dit le Prince des apôtres et le Docteur « suprême de la foi, est pire que la première; car il « leur eût été meilleur de ne point connaître la voie « de la justice que de retourner en arrière après « l'avoir connue, et de se retirer de la loi sainte qui « leur avait été notifiée[1]. » Je dirai le reste du texte malgré sa crudité; il est bien fait pour inspirer à tous les relaps de notre époque une juste horreur de leur état. « Car poursuit saint Pierre, ils ont vérifié « ce proverbe : Le chien est revenu à son vomissement, et le pourceau, après avoir été lavé, s'est « vautré de nouveau dans la fange[2]. » Aussi le supplice de ces baptisés, redevenus infidèles par le rejet de la doctrine de leur baptême, sera-t-il plus rigoureux. « Le serviteur qui connaît la volonté de son

[1] II Petr. II, 20. — [2] *Ibid.*, 22.

« maître et qui ne l'accomplit pas, a dit Jésus-Christ,
« sera châtié davantage; tandis que celui qui ne
« l'aura pas connue et qui aura fait des choses
« répréhensibles sera moins châtié[1]. » — « A ceux
« qui abandonnent volontairement la foi après qu'ils
« l'ont connue, écrit saint Paul aux Hébreux, il ne
« reste plus d'hostie pour leurs péchés, mais une
« attente effroyable du jugement et l'ardeur d'un feu
« jaloux qui doit consumer les adversaires du Christ.
« Car si celui qui abjurait la loi de Moïse était
« impitoyablement condamné à mort sur la déposi-
« tion de deux ou trois témoins, de quel plus grand
« supplice ne sera pas jugé digne celui qui aura
« foulé aux pieds le Fils de Dieu, qui aura tenu
« pour une chose vile et profane le sang de l'alliance
« par lequel il avait été sanctifié, et qui aura fait
« outrage à l'esprit de la grâce[2]? »

Mais espérons pour nous un sort plus propice et un salutaire effet des divines miséricordes. Soyons fiers de notre foi, montrons-nous reconnaissants de ce don inénarrable et demeurons-lui fidèles.

« On célèbre ces inventeurs, écrit notre Prélat, qui trouvent le moyen d'étendre la portée de nos organes physiques. Qu'un télescope nouveau, plus puissant que les anciens, vienne à être découvert, c'est dans tout le monde savant une explosion de joie et un concert de louange; on a le sentiment d'un grand service rendu, et l'on ne marchande pas la gratitude. Mettons que ce soit là le principe d'un grand progrès dans la science de l'astronomie ou de la mécanique céleste, et qu'on y prenne occasion de

[1] Luc. XII, 47-48. — [2] Œuvres, t. III, p. 169-172. — Hebr. X, 26-29.

mieux comprendre le système général du monde : il y a là un précieux accroissement que nous aimons à reconnaître. Mais alors, comment apprécier celui que le christianisme nous offre et nous procure? Car ici ce ne sont plus les yeux du corps dont la portée se trouve augmentée ; ce n'est plus dans l'ordre créé qu'il nous est désormais permis de pénétrer plus profondément, c'est dans l'ordre incréé, dans l'ineffable harmonie de la vie personnelle de Dieu. Ce n'est pas un nombre restreint de privilégiés qui se trouvent mis en possession d'une ressource et d'un gain scientifique, c'est le genre humain tout entier, y compris les déshérités de la fortune et de la science, qui s'enrichit d'un bien supérieur, non pas seulement intellectuel, mais moral, non pas seulement temporel, mais éternel. A quel titre se plaindra-t-on de l'avoir gratuitement reçu, quand toute une vie passée à genoux dans la prière et dans les larmes ne constituerait pas un titre de justice pour l'obtenir?

« Et voyez jusqu'où va la bienveillante libéralité de Dieu quant à ce principe et à cet objet de connaissance surajoutés à notre raison. Il se pourrait, à la rigueur, que Dieu nous donnât de temps à autre le spectacle de ce que la révélation nous découvre, sans créer pour cela, en nous, cette habitude surnaturelle de la foi qui, pénétrant notre âme et y restant à l'état fixe, y devient un second œil intérieur et supérieur, un principe immanent et un organe infatigable de considérations, de perceptions, de connaissances divines, et comme une autre nature dans l'ordre surnaturel. De plus, si délicat déjà et si généreux en ce qui touche le principe de la foi, Dieu n'a pas été moins magnifique dans ce qui en constitue

l'objet : car, en définitive, cette foi, d'un si haut prix que la moindre de ses données surpasse en excellence tout ce que la raison la plus forte et la plus exercée peut nous faire découvrir, elle n'est que le prélude de cette vision parfaite qui nous fait connaître Dieu comme nous sommes connus de lui. Donc, s'écrient les Pères du Vatican avec le grand Apôtre, « ce que Dieu nous a révélé par son Esprit, « c'est ce qu'aucun des princes de ce siècle n'a « connu[1]. » Et, avec le Fils unique de Dieu, ils rendent hommage au Père « qui a caché ces choses « aux savants et aux prudents, et qui les a manifes- « tées aux humbles et aux petits[2] ».

Écrions-nous donc de concert avec Mgr Pie :

« *Credo*, je crois, et le symbole de ma foi est mon premier bien et mon plus précieux trésor. Périsse tout le reste, pourvu que ma foi me demeure! Je suis assez riche, si je crois : *Credo*[3]. »

[1] I Cor. II, 7-9. — [2] Matth. XI, 25. — Œuvres, t. VII, p. 240-242. — [3] Œuvres sacerdotales, t. II.

CHAPITRE IV

L'ESPÉRANCE ET LA CHARITÉ

La foi montre la voie qui mène à Dieu, l'espérance et la charité y font avancer l'âme. Par ces deux vertus, la volonté s'attache au souverain bien envisagé comme la fin béatifique de l'âme ou aimé à cause de ses perfections infinies. Demandons à l'ange de Poitiers de nous faire entrer dans l'intime de ces deux puissances surnaturelles et de leur action sur notre âme.

« Trouver Jésus, c'est espérer en lui. L'espérance, cette vertu qui ferait encore le charme de la vie dans l'ordre purement naturel, quand même elle ne serait pas une condition essentielle de l'éternel bonheur; l'espérance chrétienne, cette attente du ciel et cette ferme confiance que nous y arriverons avec le secours d'en haut : c'est encore Marie qui est le plus puissant soutien de cette vertu, c'est elle qui nous la rend douce et facile. L'Église la nomme à juste titre la mère de la sainte espérance : *Ego mater sanctæ spei*[1].

[1] Eccli. XXIV, 24.

« Il semble qu'il n'y ait rien de plus facile, parce qu'il n'y a rien de plus doux que d'espérer. Cependant nous sommes toujours sur la pente du découragement et du désespoir. Qu'il est pénible, l'état d'une âme depuis longtemps ensevelie dans le péché, et qui commence à entrevoir la laideur de ses fautes! ou bien encore, l'état d'une âme longtemps fidèle, longtemps vertueuse, et qu'un moment de vertige a précipitée dans une faute grossière! Quand, après l'instant de la passion qui étourdit, qui enivre, quand, après l'heure de la démence et de la folie, elle retombe sur elle-même et qu'elle aperçoit la profondeur de sa chute, le crime de son ingratitude et de son infidélité, où donc aller? de quel côté se tourner? Dieu, c'est sa justice qui nous épouvante, c'est son regard scrutateur qui nous effraie. Mes Frères, il est des plaies qu'on n'ose montrer qu'à sa mère. Voyez-vous cet homme désespéré qui vient de perdre sa fortune, sa réputation, son honneur : il vous dira que, s'il n'avait pas une mère, il en finirait avec la vie. Oh! que de désespérés sans Marie! Que de fois (plusieurs de ceux qui m'entendent me donnent certainement leur assentiment), que de fois entre le désespoir et notre âme il n'y a eu que l'intervalle d'un *Souvenez-vous, ô très douce Vierge Marie!* La dernière forme que puisse prendre l'acte d'espérance, c'est le *Memorare, o piissima Virgo.*

« Cela est vrai dans une infinité de circonstances; cela est vrai surtout dans ces terribles anxiétés que nous concevons parfois concernant la grande affaire de notre salut, de notre prédestination.

« *Quis potest dicere : Ego de electis sum?* Qui peut dire : Je suis du nombre des élus? Voilà, au

jugement de saint Bernard, le sujet de notre grande, de notre douloureuse perplexité sur la terre. Qui peut dire : Je suis du nombre des prédestinés?

« Toute la tradition des Pères et des docteurs nous répond : Celui qui aime Marie. La tendre dévotion à Marie est la marque la plus certaine du salut. Et la théologie, par ses oracles les plus autorisés, tels que saint Thomas et saint Bonaventure, en donne des raisons profondes.

« Parlant du livre des élus, l'Apocalypse lui donne deux noms, ou plutôt elle complète le premier nom par un second : « *Liber vitæ, liber vitæ Agni*[1] : Le « livre de vie et de l'Agneau. » Qu'est-ce à dire? Le livre de vie, c'est l'entendement du Père. Or, ce que l'entendement du Père a conçu et enfanté de toute éternité, le sein de Marie l'a conçu et enfanté dans le temps. Le même Verbe qui est sorti du Père, c'est lui, exactement le même, plus un corps et une âme, qui a été mis au monde par Marie. Mais le Père, en concevant éternellement son Verbe, conçoit avec lui et par lui tous les fils adoptifs qui doivent lui être conjoints pendant l'éternité. Donc Marie, en concevant temporellement Jésus, conçoit par le même moyen tous les prédestinés, tous ceux qui sont appelés à former le complément mystique du corps naturel de Jésus. Et voilà pourquoi l'ange annonçait à Marie : *Quod nascetur ex te sanctum vocabitur Filius Dei*[2]. Ce qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu; non pas celui qui naîtra, non pas *qui*, mais *quod*, pour marquer l'être collectif auquel Marie devait donner naissance. Le livre des élus, si j'ose ainsi parler,

[1] Apoc. XIII, 8; XVII, 8. — [2] Luc. I, 35.

existe en double partie. Le texte original et primitif est en l'entendement divin : la copie exacte et authentique est dans le sein de Marie, et là ce livre s'appelle le livre de l'Agneau : *Liber vitæ et Agni.*

« Or voulez-vous savoir si vous êtes inscrits au livre de vie? Je vais vous l'apprendre autant qu'il est permis ici-bas. Allons chercher votre nom. Où donc? Dans l'entendement du Père? Non, ce livre est inaccessible et il est fermé. Mais peut-être saurons-nous lire dans le cœur de Marie. Tous ceux dont les noms sont inscrits là sont des prédestinés. Tous ceux qui appartiennent à Marie appartiennent à Jésus. Et comment lirai-je dans le cœur de Marie? Comment, mes Frères? En lisant dans le vôtre. Sentez-vous dans votre cœur un amour tendre et fort, un amour invariable pour Marie? Oui. Eh bien! si vous aimez Marie ainsi, elle vous aime de même. Si son nom est gravé au fond de votre cœur, le vôtre est également gravé au fond du sien Or, encore un coup, le cœur de Marie est la copie authentique du livre de vie; et aucun nom n'est écrit dans les entrailles de la Mère de l'Agneau, qui ne soit écrit aussi dans le sein du Père, dans l'entendement générateur du Verbe et de tous ceux qui, en participant à la filiation du Verbe, sont appelés à partager avec lui le glorieux nom de Fils de Dieu.

« Voilà pourquoi l'Église est unanime à proclamer que la dévotion à Marie est le signe le plus assuré de la prédestination. Il a été dit à cette divine Vierge de plonger, d'envoyer ses racines dans tous les élus : *Et in electis meis mitte radices*[1]. Oui, vraiment, ô Marie,

[1] Eccli. XXIV, 13.

c'est par vous que nous avons l'espoir, que nous avons la confiance d'arriver à posséder votre Fils. De tous les habitants de la gloire on peut dire : *Invenerunt puerum cum Maria matre ejus*. Travaillez donc, chrétiens, cela ne tient qu'à vous, travaillez en aimant beaucoup Marie, en servant fidèlement Marie; travaillez à rendre votre prédestination et votre vocation certaines. Oui vraiment, ô Marie, vous êtes la mère de la sainte espérance : *Ego mater sanctæ spei*[1]. »

Mais on peut pécher contre l'espérance autrement que par le découragement et le désespoir. La présomption essaie aussi de saper dans l'âme chrétienne les fondements de cette vertu, et avant tout cette présomption satanique qui prétend se passer de Dieu et caractérise la philosophie antichrétienne.

« Il est impossible, disait notre Docteur, de nier la profondeur du mal qui s'opère à cette heure dans toutes les couches de la société. Tant de raisons secrètes poussent l'homme à « dire dans son cœur : « Il n'y a pas de Dieu[2] », que les visées les plus absurdes de l'athéisme et du panthéisme ne laissent pas de faire leur chemin dans une foule d'intelligences et de volontés intéressées à les accueillir. Puis, cette plénitude de soi qui fait le caractère de la génération contemporaine, le paroxysme d'orgueil auquel l'a portée la célèbre déclaration de ses droits, la surexcitation entretenue en elle par deux ou trois inventions bruyantes, qui ne devraient pourtant pas troubler sa modestie puisqu'elles n'ont rien de commun avec le génie, les flatteries qu'on lui prodigue, les espérances dont on la berce, l'avenir illimité

[1] Œuvres, t. V, p. 450-453. — [2] Ps. xiii, 1.

qu'on lui montre, enfin et surtout l'affaiblissement de la raison publique enivrée et comme asphyxiée par les vapeurs de tant d'encens, tout cela a prédisposé l'humanité d'aujourd'hui à ne pas repousser de trop loin l'idée de sa déification ; et quand des sophistes viennent lui démontrer, dans un langage caressant et avec un appareil pompeux d'érudition et de raisonnement, que s'il existe un Dieu, ce Dieu n'est autre chose qu'elle-même, ou que du moins elle en est une portion intégrante, la partie même la plus saillante, elle se laisse volontiers dire ces choses. Ou si chacun en particulier, retenu par un reste de modestie et par la conscience de ses côtés faibles, recule devant cette apothéose, on l'accepte à tout le moins pour l'humanité collective, et particulièrement pour l'État, pour « l'Homme-Peuple », qui est comme le cœur, la tête, le bras, en un mot la personnification vivante et le pouvoir exécutif de la pensée et de la volonté générale. Tristes aberrations dont il faut rougir pour notre siècle, et qui, heureusement, ne sont pas imputables au plus grand nombre[1] ! »

C'est une illusion analogue que celle de ces hommes, chrétiens de nom, qui pensent pouvoir, par des vertus purement humaines, mériter les éternelles récompenses. Avec quel zèle le jeune Vicaire général de Chartres combattit cette fausse espérance : « O vous qui m'entendez ! vous, mes Frères, qui appartenez au monde de la grâce par le baptême, mais qui, depuis longtemps, depuis l'âge de raison peut-être, spéculativement et pratiquement, par vos idées comme par vos œuvres, ne vivez plus que de la vie

[1] Œuvres, t. V, p. 50-51.

de la nature : hommes terrestres, qui ne pensez, qui n'agissez que dans le cercle étroit de la nature, qui n'avez pas d'autre horizon que l'étroit horizon de la nature, qui ne connaissez pas les cieux nouveaux et la terre nouvelle, les cieux de la gloire et la terre de la grâce; vous pour qui la plus noble et la plus excellente moitié de la création, celle des choses invisibles et surnaturelles, est comme si elle n'était pas : mon frère, que je vous plains, et que je voudrais que vous sentiez enfin aujourd'hui l'insuffisance des vertus humaines et naturelles, la nécessité de vivre d'une vie plus parfaite et plus élevée.

« Voyez donc, mon frère, le temps vous échappe, les années s'écoulent, et vous n'aurez rien fait pour mériter les années éternelles! Je vois bien que vous êtes bon père, bon époux, ami fidèle, citoyen dévoué; je vois que vous êtes homme d'étude, de devoir, de conscience; je vois tout cela, et c'est parce que je le vois, que je verse des larmes inconsolables. Si je croyais aux Champs-Élysées de Virgile au lieu de croire au ciel de saint Paul; si mon paradis pouvait être la demeure des Sages au lieu d'être la demeure des Saints, j'aurais espoir pour vous peut-être. Mais je ne puis m'abuser : si vous demeurez là où vous en êtes maintenant, n'ayant pas en vous la grâce qui est la racine et le germe de la gloire, vos œuvres auront été entièrement improductives pour l'éternité. *Scribe virum istum sterilem,* dit le Seigneur. Écrivez sur le front de cet homme : *Stérile*. Car, encore une fois, tout fruit qui n'aura pas puisé dans la tige qui le nourrit le suc de la grâce, qui n'aura pas été mûri par les influences du ciel, ne sera jamais servi sur la table du Père céleste. Et si les Anges, trompés par

une apparence de fraîcheur et de maturité, s'approchaient pour le cueillir et le porter dans la gloire, à l'instant ce fruit s'évanouirait, se dissoudrait entre leurs doigts, comme ces raisins de Gomorrhe, beaux et séduisants à l'œil, et qui tombent en poudre dès qu'on veut les porter à la bouche.

« Mes Frères, vous qui êtes justes selon le monde, devenez donc justes selon Dieu, afin que votre justice soit couronnée. Peut-être, mon frère, êtes-vous cet homme dont la cité, dont la contrée tout entière célèbre la bienfaisance : peut-être poussez-vous jusqu'au degré héroïque la perfection des vertus humaines. Je vous loue, j'espère que la grâce de Dieu vous touchera un jour : mais en attendant, je vous dirai avec saint Augustin : « *Magni passus, sed* « *extra viam* : Vous faites là de grands pas, mais « c'est hors la voie. » Si aucun principe céleste ne vient vivifier vos œuvres héroïques, filles de la terre, elles auront toute leur récompense sur la terre. Vous entendez retentir autour de vous des accents de reconnaissance, des pleurs peut-être mouilleront votre cercueil, votre mémoire demeurera en bénédiction parmi les hommes; mais qu'est-ce que tout cela? *Receperunt mercedem suam, vani vanam.* Qu'est-ce que cela, si, tandis qu'on vous loue là où vous n'êtes plus, vous ne trouvez pas le bonheur là où vous êtes? Que dis-je? Entendez le mot terrible de saint Augustin parlant des sages et des héros : *Laudantur ubi non sunt, cruciantur ubi sunt.* Ce qui me conduit à ma seconde réflexion : insuffisance des vertus humaines, et, par conséquent, nécessité de la vie surnaturelle pour éviter l'enfer[1]. »

[1] Œuvres sacerdotales, p. 227-229.

Enfin il est un autre ver rongeur de l'espérance chrétienne, c'est l'attache excessive aux prospérités de la vie présente. Pourquoi désirer le ciel, quand on se trouve si bien ici-bas? Avec quel tact et quel accent de vérité Mgr Pie signalait ce danger si fréquent, dans un discours prononcé à la bénédiction de la première pierre du viaduc de la Voise : « Ajouterai-je, Messieurs, que la prospérité matérielle d'un peuple ne fournit pas à elle seule toutes les conditions de sa durée et de sa gloire; que si c'est la justice qui élève les nations et le péché qui les précipite dans l'abîme[1], trop souvent l'affaiblissement des vertus morales et des nobles sentiments se fait sentir en proportion des progrès du bien-être et de la fortune publique : *Prodiit quasi ex adipe iniquitas eorum*[2]. En un mot, qu'à côté des brillants avantages que nous promettent ces nouveaux prodiges, il faut s'attendre à trouver de nouveaux dangers. En admettant l'exagération de leurs pressentiments, faut-il refuser toute sagesse, toute justesse de vues, à ceux qui craignent que le même véhicule qui favorisera par sa rapidité les intérêts commerciaux ne donne des ailes à la corruption? qu'en même temps que les fleuves ne seront plus tranquilles dans leurs lits ni les montagnes sur leurs bases, les positions sociales ne s'ébranlent et les existences privées ne veuillent plus s'écouler dans le silence et la satisfaction d'une heureuse médiocrité? que la facilité du déplacement et du transport n'enfante le *mal inquiet*[3], dont parle l'Écriture, et ne finisse par altérer cet esprit de *cité*, d'où vient le mot *citoyen*, et aussi le beau mot de *civilisation*, dont nous

[1] Prov. XIV, 34. — [2] Ps. LXXII, 7. — [3] Jac. III, 8.

sommes si fiers, et par dissoudre ces liens précieux de famille, de municipe et de patrie, en dehors desquels il ne reste plus que l'humeur nomade et vagabonde et l'indifférence cosmopolite des peuples barbares?

« Messieurs, à ce point de vue encore, au point de vue moral, oh! qu'il est nécessaire à nos siècles modernes, à nos sociétés avancées, que la religion et la prière viennent bénir et sanctifier leurs travaux et leurs conquêtes, afin que la main divine, comme le demande l'Église, nous en fasse éviter tous les maux et recueillir tous les biens[1]!

« Il y eut avant nous, Messieurs, des peuples riches et puissants; il y eut surtout, dans les temps anciens et primitifs, un peuple dont l'Écriture nous a gardé l'histoire en quelques lignes, et qui porta jusqu'aux dernières limites le développement des arts et le raffinement des vices[2]. Ces enfants des hommes, ainsi que les appelle le texte sacré, appliquant exclusivement à la matière cette noble intelligence qu'ils avaient reçue du Créateur, et qui, malgré le ravage du péché, se ressentait encore de sa vertu première et de sa force native, produisaient encore chaque jour de nouvelles conceptions, bâtissaient les villes, travaillaient les métaux, perfectionnaient les arts agréables; et chaque jour aussi ils attiraient parmi eux les enfants de Dieu, tentés par de riches alliances avec leurs filles, en qui brillaient tous les dons les plus séduisants de la nature et de la fortune[3]. Or, Messieurs, ce premier de tous les peuples, dont la civilisation, et aussi la corruption, ne sera jamais égalée

[1] Orat. Eccles. — [2] Genes. IV, V, VI. — [3] *Ibid.*

peut-être par la civilisation, ni heureusement par la corruption des siècles modernes, ce peuple que l'Esprit-Saint a nommé un « peuple de Géants », savez-vous pourquoi il a disparu de la terre? L'Écriture va vous le dire : « *Non exoraverunt antiqui Gigantes, qui destructi sunt confidentes virtuti suæ* : Les anciens Géants n'ont pas prié, et ces hommes qui se fiaient à leurs forces ont été détruits[1]. »

« Messieurs, nous voulons rendre justice à notre siècle : par plus d'un côté, c'est un siècle géant. Mais au milieu de toutes ces merveilles et de tout l'éclat de cette gloire, la religion regarde autour d'elle avec anxiété. Car, hélas! si la prière allait se taire parmi nous; si l'esprit allait cesser de purifier, de vivifier la matière; si les hommes, croyant se suffire à eux-mêmes, allaient dire à Dieu de se retirer[2]; si le malheur que Mardochée suppliait le Seigneur d'écarter de son peuple quand il disait : « Ne fermez pas « la bouche de ceux qui chantent vos louanges[3], » allait fondre sur nous, le jour ne tarderait pas à venir où, sur les ruines fumantes de notre patrie et sur les débris dispersés de notre civilisation, les générations pourraient dire : « Ces hommes géants n'ont pas prié, « et tandis qu'ils se confiaient en leurs forces, ils ont « été détruits. »

« Mais il n'en sera pas ainsi, Messieurs; et quand je vois en ce jour les chefs du peuple et les magistrats de mon pays s'incliner devant le Dieu des nations, et placer sous la protection du Très-Haut les glorieuses entreprises qui doivent accroître la prospérité de la France, je me rassure, et je m'écrie avec le

[1] Job xxi, 14. — [2] Eccli. xvi, 8. — [3] Esth. xiii, 17.

Psalmiste : « Béni soit le Seigneur, qui, en nous « dotant de mille autres biens, ne nous a pas retiré « celui de la prière : *Benedictus Dominus, qui non « amovit orationem meam a me*[1] *!* »

« Que d'autres, pour célébrer les gloires de la France, proclament avec transport le bonheur d'un peuple, dont les greniers sont si pleins qu'ils regorgent : *promptuaria eorum plena, eructantia ex hoc in illud;* dont les troupeaux sont abondants et fertiles : *oves eorum fœtosæ;* dont les fils ressemblent à une plantation de jeunes oliviers, tandis que leurs sœurs sont parées avec luxe et ornées comme des temples : *quorum filii sicut novellæ plantationes... filiæ eorum compositæ, circumornatæ ut similitudo templi;* dont les villes sont remplies de riches palais et d'habitations commodes, dont les places publiques et les rues n'entendent plus jamais ni les plaintes du pauvre ni les clameurs de l'émeute : *non est ruina maceriæ, neque transitus; neque clamor in plateis eorum;* que d'autres félicitent ma patrie de tous ces avantages : *Beatum dixerunt populum cui hæc sunt!* Moi, je consens à joindre ma voix à leur voix, pourvu qu'on me laisse ajouter : Heureux le peuple qui, enrichi de la graisse de la terre, ne laisse pas d'implorer les rosées du ciel! Heureux le peuple, à la fois puissant et religieux, fort et soumis, qui sait commander à la nature et obéir au Créateur! Heureux en un mot, le peuple grand et fidèle dont le Seigneur est toujours le Dieu : *Beatus populus cujus Dominus Deus ejus*[2]. »

Après avoir traité de l'espérance, venons-en à la charité.

[1] Ps. LXV, 20. — [2] Œuvres, t. I, p. 34-37. — Ps. CXLIII.

S'il nous faut aimer Dieu, parce qu'il est notre Dieu, c'est-à-dire la fin de notre cœur, sa souveraine béatitude, nous devons l'aimer et plus encore parce qu'il est Dieu, c'est-à-dire l'amabilité infinie. C'est un précepte de notre religion et Marie nous en rend la pratique facile.

« Il est en effet grand nombre de personnes, même chrétiennes, qui se persuadent, bien à tort, que l'acte même d'amour de Dieu pour lui-même est une chose très difficile, qui est seulement le partage de quelques âmes parfaites : vertu héroïque, à laquelle le commun des hommes n'est pas appelé. Il y a là une erreur grossière, un oubli impardonnable des premières notions de la loi comme de la foi chrétienne. La charité, c'est-à-dire l'amour de Dieu à cause de ses suprêmes perfections, et indépendamment de tout retour sur nous-mêmes (ce qui fait la différence entre cette vertu et la vertu d'espérance), la charité, ainsi définie, est la vertu nécessaire à tous les chrétiens : par conséquent, il faut que de temps à autre le chrétien produise l'acte de charité, l'acte d'amour de Dieu pour lui-même et par-dessus toutes choses. Ceci est de stricte obligation. Ce qui n'est que de conseil et de perfection, c'est le degré, c'est l'intensité, et surtout l'habitude du pur amour.

« Or, pour accomplir le précepte de la charité, à plus forte raison pour arriver à la perfection de la charité, Marie est notre plus assurée ressource, notre plus puissant secours.

« Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton « esprit, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes « tes forces[1]. » Ce précepte de l'amour de Dieu par-

[1] Deuter. vi, 5.

dessus toutes choses et à cause de lui-même et de ses beautés infinies, ce précepte édicté par Moïse est antérieur à Moïse; il est aussi ancien que l'homme. Mais l'homme n'a pas su l'accomplir; il a détourné son cœur de Dieu ; il est tombé, et, en fait, l'humanité charnelle était devenue comme impuissante à aimer Dieu qui est esprit. Le Seigneur l'avait dit avec une profonde tristesse de cœur : *Non permanebit spiritus meus in homine, quia caro est*[1]. Son amour trouva le moyen de combler les séparations, de rapprocher les distances. « *Et Verbum caro factum est,* « *et habitavit in nobis :* Et le Verbe s'est fait chair, et « il a habité parmi nous[2]. » La divinité, selon le langage de l'Apocalypse, était comme un cristal immense, comme un océan de verre : *tanquam mare vitreum*[3], que nos yeux traversaient sans y rien découvrir. L'humanité sainte, comme le vif argent du miroir (le mot est de saint François de Sales), est venue se placer derrière ; et les traits divins se sont reflétés sur nous ; et nous avons vu sa gloire, sa gloire sans doute encore voilée, mais déjà reconnaissable dans la personne de son Fils, plein de grâce et de vérité : *Et vidimus gloriam ejus, gloriam quasi Unigeniti a Patre, plenum gratiæ et veritatis*[4]. Nous avons vu, et, en voyant, nous avons aimé. Or c'est Marie qui nous a donné le Verbe fait chair. En enfantant Jésus, dit un saint docteur, elle a enfanté l'amour divin sur la terre. Voilà déjà comment elle est la mère de la charité et du bel amour quant à son principe général.

« Mais elle l'est aussi quant à sa naissance particu-

[1] Gen. VI, 3. — [2] Joan. I, 14. — [3] Apoc. IV, 6. — [4] Joan. I, 14.

lière dans le cœur de chacun des hommes. Dites-moi, mes Frères, ce précepte : « Tu aimeras le Seigneur « ton Dieu, » où est-il plus facile à accomplir qu'aux pieds de Marie? Mon Dieu, quand je vous cherchais dans les cieux, vous m'y apparaissiez grand, puissant, majestueux; et mon cœur, resserré par la crainte, se sentait écrasé par tant de grandeur et de gloire. Mais j'entre dans votre temple. J'y vois sur vos autels une mère que vous m'avez donnée. La religion qui place une mère sur ses autels, ah! je comprends qu'elle commande l'amour. Tendre mère, le Dieu que je dois aimer, mais c'est l'Enfant divin qui repose entre vos bras; c'est ce Jésus qui a dit : « Personne ne va à mon Père que par moi... Celui « qui me voit, voit mon Père. M'aimer, c'est aimer « mon Père et être aimé de lui[1]. » Au ciel, c'était le Dieu grand et terrible à l'excès : *Magnus Dominus et terribilis nimis*. Sur le sein de Marie, c'est le Dieu qui s'est fait petit et qui est aimable outre mesure. *Parvus Dominus et amabilis nimis*. Oui, désormais, l'acte d'amour devient possible, devient facile, il jaillit spontanément de l'âme. Cela est si beau, cela est si doux, une religion où Dieu se présente sur les bras de sa mère, qui est aussi la nôtre! Comment ne pas s'approcher avec confiance de ce trône de la divinité qui est le trône de la miséricorde? *Adeamus ergo cum fiducia ad thronum misericordiæ*[2]. Ah! que de cœurs ont commencé d'aimer Dieu, ont produit pour la première fois l'acte de charité devant l'image de Marie! Et quels progrès ils ont faits dans les voies du saint amour, de la belle dilection! *Ego mater*

[1] Joan. xiv, 6, 9, 21. — [2] Hebr. iv, 16.

pulchræ dilectionis. Trouver Jésus, c'est l'atteindre par l'amour : *Invenit Jesum, qui diligit eum.* Combien d'âmes ne l'ont trouvé ainsi qu'avec Marie et moyennant Marie ! *Invenerunt puerum, cum Maria matre ejus*[1]. »

O Vierge sainte ! aidez-nous donc à livrer sans réserve à notre Créateur notre cœur, qu'il ne réclame avec tant d'instance que pour le faire entrer dans ses joies.

« La création fait connaître Dieu par la puissance qu'il y déploie et par l'étonnante beauté dont il lui a plu de la revêtir ; elle le fait même aimer à cause des innombrables biens dont il a daigné la remplir, et surtout par la révélation qu'elle nous apporte de cette bonté radicale qui l'a porté à tirer les êtres du néant. Malgré cela, à parler en rigueur, Dieu n'a ici aucun intérêt personnel, il n'y saurait avoir aucun profit, et sa nature l'en rend incapable ; d'où vient que cette gloire contingente, pour laquelle tout est fait et tout se devait faire, ne lui est nullement nécessaire ; elle ne lui est par elle-même d'aucune utilité, d'aucun avantage. C'est à nous qu'elle en apporte ; car, cette gloire, consistant tout entière en ce que Dieu soit connu et aimé, et la créature ne pouvant être parfaite et heureuse que par cette connaissance, il s'ensuit que cette gloire extérieure de Dieu implique notre félicité, et paraît tellement s'y résoudre qu'elle s'identifie finalement avec elle.

« C'est ce qu'exprime merveilleusement un texte de saint Hilaire souvent allégué par les théologiens à l'appui de la doctrine que nous venons d'établir.

[1] Œuvres, t. VI, p. 454-456.

« Dieu, dit le grand Docteur, veut être aimé de nous;
« non pas qu'il retire pour lui-même aucun fruit de
« notre amour; mais cet amour bien plutôt nous
« profitera à nous qui l'aimerons : *Amari se a nobis*
« *exigit; non utique amoris in se nostri fructum ali-*
« *quem sui causa percipiens, sed amore ipso nobis*
« *potius, qui eum amabimus, profuturo*. L'épanche-
« ment de la bonté divine, comme le rayonnement
« du soleil, comme la chaleur du feu, comme le par-
« fum de la plante, ne sert pas à celui de qui il pro-
« vient, mais à celui qui en use : *Bonitatis autem*
« *usus, ut splendor solis, ut lumen ignis, ut odor*
« *succi, non præbenti proficit, sed utenti* » (Hilar.,
Enarrat. in Ps. II, n. 15)[1].

Quel profit, même ici-bas, il y a pour le cœur de l'homme de s'attacher à Dieu! Quel apaisement, quelle douceur, quelle force il y trouve! — Avec quelle onction communicative Mgr Pie nous montre le cœur de Jésus constitué le centre divin de tous les amours humains!

« Qui donc pourrait demeurer froid et indifférent à la vue du Cœur de Jésus? Il faudrait pour cela n'avoir pas soi-même un cœur. Souffrez, mon frère, que je ne vous aie pas parlé du Cœur de Jésus sans vous parler aussi de votre propre cœur, et sans mettre ces deux cœurs en présence l'un de l'autre.

« Mon frère, votre raison a pu être égarée, trompée, faussée en bien des choses; vous êtes né et vous avez grandi dans un siècle mauvais; vous avez participé à beaucoup d'erreurs de votre temps. D'ailleurs la chute originelle a laissé en nous tous de profonds

[1] Œuvres, t. VII, p. 209.

ravages ; elle y a presque tout vicié. Et pourtant, mon frère, malgré les inclinations de la nature corrompue, malgré les entraînements des sens, malgré les préjugés de l'éducation, votre cœur est demeuré meilleur que votre esprit. Quoi que vous fassiez, au-dessous de toutes ces couches mauvaises qui se sont superposées l'une à l'autre sous l'action du péché et du mensonge, il reste au fond de votre être un noyau, un germe, mieux que cela, une puissance de bien que rien n'a pu détruire. Pour tout dire, il vous reste un cœur, c'est-à-dire une faculté, un besoin d'aimer : faculté qui ne se traduira jamais complètement en acte, besoin qui ne rencontrera jamais tout son aliment, tant que votre amour ne se portera pas vers son objet infini. Or, mon frère, ce cœur qui bat dans votre sein, je vous le déclare et je vous le jure, impossible que vous le placiez sérieusement et avec réflexion en face du Cœur de Jésus sans qu'aussitôt il soit emporté vers lui par ce mouvement d'amour qui est l'acte essentiel de la religion, et qui, à lui seul, constitue l'accomplissement de toute la loi divine de l'ancien et du nouveau Testament : *Diliges* : Tu aimeras.

« De là cette invitation si tendre du Seigneur : « *Præbe, fili mi, cor tuum mihi*[1] : Mon fils, donne-« moi ton cœur. » Volontiers j'écarte et j'abandonne le reste. Tu reconnaîtras sans peine, ô mon fils, que mon esprit est au-dessus du tien ; n'entre donc point avec moi en une discussion inutile. Pour moi, j'aurai toujours facilement raison de ton esprit, si tu veux bien me donner ton cœur : *Præbe, fili mi, cor*

[1] Prov. XXIII, 26.

tuum mihi. O hommes prévaricateurs, quand vous vous êtes éloignés de Jésus, vous vous êtes éloignés de votre propre cœur. Le Psalmiste le déclarait ainsi : « *Cor meum dereliquit me*[1] *:* Mon cœur m'a aban- « donné. » Transfuges de cette meilleure portion de vous-mêmes, revenez, revenez à votre cœur : *Redite, prævaricatores, ad cor*[2]. Seigneur Jésus, vous êtes le centre et l'aimant des cœurs, et jamais l'homme ne se replacera sous les inspirations de son propre cœur sans se reporter aussitôt vers vous.

« C'est ainsi, mes très chers Frères, que le christianisme est vraiment la religion des cœurs, et que le culte du Cœur sacré de Jésus est vraiment le sommaire substantiel de tout le christianisme. Celui qui habite au ciel une lumière inaccessible, voulant se rapprocher de nous, se proportionner à nous, se mettre à notre niveau, à notre portée, a pris notre nature, notre chair, il s'est fait homme et, étant homme, il a eu un cœur. Et nous aussi, quoique sortis du néant, quoique pétris de boue, nous avons reçu et nous portons en nous un cœur. Et voilà le Créateur et la créature, le ciel et la terre, cœur à cœur ! Et voilà toute la religion se résumant dans ce cœur à cœur de Dieu et de l'homme !

« Oh ! disons-le donc avec l'Église, dans l'invitatoire d'un des plus anciens offices du Sacré-Cœur : « *Deum erga nos apponentem Cor suum, venite ado-* « *remus :* Dieu en la personne de Jésus, son Fils, « apposant son Cœur sur notre cœur, venez et ado- « rons-le[3]. »

[1] Ps. XXXIX, 13. — [2] Is. XLVI, 8. — [3] Œuvres, t. VI, 612-614.

CHAPITRE V

LA CROISSANCE

Les vertus sont des puissances qui demandent à agir, et la grâce est une semence faite pour germer et grandir. Tout, dans la vie chrétienne, exige la croissance et réclame le progrès, car l'Esprit-Saint l'a dit : « La vie du juste est comme la lumière qui monte jusqu'au plein midi[1]. »

« La vraie vie chrétienne, dit notre Docteur, n'est régulièrement qu'un progrès continu dans la vérité comme dans la vertu, dans la science comme dans l'amour[2]. »

« Le terme divinement assigné à l'homme est en effet la béatitude céleste vers laquelle nous devons sans cesse aspirer, et qui sera la récompense des mérites acquis par la sainteté. Or, en maintenant ce terme de nos aspirations à la hauteur qui lui est propre, c'est-à-dire au-dessus de nous et bien loin par delà de tout ce que l'œil peut voir, l'oreille entendre, le cœur même concevoir et expérimen-

[1] Prov. IV, 18. — [2] Œuvres, t. VII, p. 242.

ter [1]; en faisant de ce bien suprême, jusqu'à notre dernier soupir, un objet de foi et un mystère, Dieu tient d'abord l'homme dans l'humilité, qui est la condition première et absolue de tout progrès surnaturel; et de plus il soulève incessamment notre être et ne le laisse tranquille sur aucun des degrés qu'il doit parcourir. C'est pourquoi il est écrit que « Dieu « purifie les cœurs par la foi : *fide purificans corda* « *eorum* [2] », et que « quiconque a en Dieu cette espé- « rance », dont la foi est la base, « se sanctifie, « comme celui-là même est saint, vers lequel il « aspire : *et omnis qui habet hanc spem in eo, sancti-* « *ficat se sicut et ipse sanctus est* [3]. »

Cette croissance incessante dans la lumière et dans la charité est en réalité le tout de notre vie et le tout de la religion, car elle seule donne au Christ toute sa gloire et à sa Passion tout son fruit. Aussi avec quel saint zèle l'ange de Poitiers demandait à ses prêtres de travailler à cette perfection du corps mystique du Sauveur.

« Appliquons-nous donc, Messieurs et chers coopérateurs, à disputer les âmes de nos contemporains à cette affreuse contagion du naturalisme qui les livre en proie à Satan, le premier auteur et la première victime de ce fléau, et son propagateur au sein des générations humaines. N'oublions pas et ne laissons pas oublier à nos frères ce que nous enseigne le grand Apôtre, que « Jésus-Christ, après être des- « cendu des cieux, y est remonté afin de remplir toutes « choses : *ut impleret omnia* [4] ». Il ne s'agit pas de sa présence comme Dieu, puisque cette présence a tou-

[1] I Cor. II, 9. — [2] Act. XV, 9. — [3] I Joan. III, 3. — Œuvres, t. VII, p. 245. — [4] Ephes. IV, 10.

jours été, mais de sa présence comme Dieu et homme tout à la fois. Au fait, Jésus-Christ est désormais présent à tout, sur la terre aussi bien qu'au ciel : *sicut in cœlo, et in terra*[1], il remplit le monde de son nom, de sa loi, de sa lumière, de sa grâce; rien n'est placé hors de sa sphère d'attraction ou de répulsion ; aucune chose ni aucune personne ne lui peuvent demeurer totalement étrangères et indifférentes; on est pour lui ou contre lui; il a été posé comme la pierre angulaire : pierre d'édification pour les uns, pierre d'achoppement et de scandale pour les autres, pierre de touche pour tous. L'histoire de l'humanité, l'histoire des nations, l'histoire de la paix et de la guerre, l'histoire de l'Église surtout n'est que l'histoire et la vie de Jésus remplissant toutes choses : *ut impleret omnia.* Mais c'est, en définitive, dans les âmes que doit éclater et se manifester cette divine présence. Si les nations et les empires ont reçu du Christ une vocation et une mission; s'il a fondé une Église, et, dans cette Église, des apôtres, des docteurs, des pasteurs, la doctrine sacrée nous apprend que c'est « pour procurer, par l'œuvre de « leur ministère, la consommation des saints et « l'édification du corps du Christ, jusqu'à ce que « nous nous rencontrions tous dans l'unité d'une « même foi et d'une même connaissance du Fils de « Dieu, et que nous parvenions à l'état de l'homme « parfait, à la mesure de l'âge et de la plénitude du « Christ[2] ».

« Vous l'entendez. Le Christ n'est pas encore au terme de sa vie, de son développement, de sa taille,

[1] Matth. vi, 10. — [2] Ephes. iv, 12-13.

de son âge, de sa plénitude. En un certain sens, le Christ est encore dans la voie ; le terme sera la consommation qui suivra son dernier avènement. Jusque-là, il est toujours dans la période du progrès de la croissance : *Filius accrescens Joseph, filius accrescens*[1]. La vie de Jésus n'est pas achevée : elle se poursuit, elle se continue en nous et par nous ; il faut qu'elle éclate dans nos cœurs, qu'elle se manifeste jusque dans nos organes et dans notre chair mortelle : *ut et vita Jesu manifestetur in carne nostra mortali*[2]. Écoutez :

« Un livre fait bruit à cette heure, intitulé la *Vie de Jésus*. Ah ! sachons-le bien, nous sommes tous appelés à écrire notre part de ce livre. La vie de chaque élu, de chaque saint, est un chapitre nouveau de la *Vie de Jésus*. Tous les chrétiens ont une page à y ajouter ; non point avec l'encre, mais avec l'esprit du Dieu vivant ; non point sur des tables de pierre ou des feuilles de parchemin, mais sur les tables vivantes de leurs cœurs[3]. Courage, mes vénérables collaborateurs, notre tâche comme chrétiens et comme prêtres, c'est de compléter la vie de Jésus par la nôtre et par celle de nos frères, c'est de donner à ce divin chef la plénitude de son corps, à cette tête sacrée le complément entier de ses membres[4]. Comme l'Apôtre nous serons dans le travail de l'enfantement jusqu'à cette formation totale de Jésus-Christ[5]. Oui, par la foi, par l'espérance, par la charité, par les sacrements, par le mystère eucharistique, par l'observation des préceptes, par l'obéissance à la voix de l'Église, par les œuvres et par les vertus sur-

[1] Genes. XLIX, 22. — [2] II Cor. IV, 10, 11. — [3] *Ibid.*, III, 3. — [4] Ephes. IV, 15. — [5] Galat. IV, 19.

naturelles, en un mot par tout ce qui forme l'appareil et comme l'organisme de la vie chrétienne, le divin adolescent de Nazareth grandit encore sur la terre; il profite, il s'élève, il s'étend, il fleurit. Et le Christ qui se développe de la sorte, c'est le Christ en nous, le Christ « habitant par la foi dans nos cœurs [1] », et y croissant de jour en jour jusqu'à ce qu'il y atteigne la mesure de son âge parfait; et, par là même, c'est nous dans le Christ, nous en Dieu par Jésus-Christ, nous qui disons avec une vérité de plus en plus parfaite : « Vivre pour moi, c'est Jésus-« Christ [2]. » — « Je vis, non pas moi, mais c'est le Christ qui vit en moi [3]. » Car c'est jusqu'à cette pénétration mutuelle et cette unité de vie que va « cette cohé-« sion nécessaire qui, par la volonté divine, unit ce qui « est dans la nature avec ce qui est au-dessus de la « nature : *necessariam illam cohærentiam quæ, Dei* « *voluntate, intercedit inter utrumque ordinem, tum* « *qui in natura, tum qui supra naturam est* [4]. »

Mais pour espérer cette jonction entre notre âme et Dieu, d'où dépend notre perfection, l'aide d'en haut nous est nécessaire. A la grâce sanctifiante et aux autres vertus infuses, Dieu devra ajouter un nouveau secours, la grâce actuelle, susceptible, d'ailleurs, de prendre les formes les plus variées. C'est pourquoi, en dernière analyse, notre salut dépend avant tout de Dieu. « Le principe de notre réparation n'est jamais en nous-mêmes et dans notre propre initiative, mais dans la miséricorde de Dieu. Il est dans les nobles habitudes du Seigneur de ne pas attendre sa créature, mais de la prévenir et d'aller au-devant

[1] Ephes. III, 17. — [2] Philipp. I, 21. — [3] Galat. II, 20. — [4] Œuvres, t. V, p. 166-168.

d'elle. Le Seigneur lui-même nous l'a révélé par son saint prophète Isaïe : *quod per sanctum Isaiam Dominus denuntians ait* [1]. « J'amènerai les aveugles dans « une voie qu'ils ignoraient, je leur ferai fouler des « sentiers qu'ils ne connaissaient pas [2]. » Ce n'est pas assez ; le prophète, selon que l'observe saint Paul, va plus loin : *Isaias autem audet et dicit.* Il ne craint pas de mettre dans la bouche du Seigneur cette parole : « J'ai été trouvé par ceux qui ne me « cherchaient pas, et j'ai apparu ostensiblement à « ceux qui ne m'avaient pas interrogé. *Inventus sum « a non quærentibus me ; palam apparui iis qui me « non interrogabant* [3]. » « A la nation qui n'invoquait « pas mon nom, j'ai dit : Me voici, me voici : *Ecce « ego, ecce ego, ad gentem quæ non invocabat nomen « meum* [4]. »

La grâce, qui est l'offre faite à l'âme de l'assistance divine, le coup discret frappé à la porte du cœur, « s'accommode toujours, dans ses rapports avec l'homme, à sa double nature, revêtant les conditions de temps et de lieu par lesquelles elle peut se rendre palpable et visible [5]. » Or, écoutons notre Docteur nous décrire les salutaires effets de cette disposition de la Providence : « L'œuvre du salut de chacun de nous, disait-il dans son discours pour la consécration de l'église de Notre-Dame de Bon Encontre, n'est point l'œuvre du simple hasard, le résultat d'une rencontre fortuite. Notre salut procède de deux causes qui n'ont rien de fatal, à savoir : de la grâce que Dieu nous confère librement, et du concours que nous

[1] S. Leo. Serm. I de jejun. — [2] Isa. XLII, 16. — [3] Rom. X, 20. — [4] Isa. LXV, 1. — Œuvres, t. VII, p. 78-79. — [5] *Ibid.*, t. V, p. 285.

apportons librement à la grâce. En fait, Dieu, qui veut le salut de tous les hommes, donne à tous les hommes des grâces suffisantes pour le salut. Mais, en fait aussi, un grand nombre d'hommes ne coopèrent pas à ces grâces et manquent leur salut. Or c'est ici que la difficulté semble plutôt reculée que résolue. Car, d'où vient que les mêmes grâces qui triomphent efficacement de la résistance des uns, n'exercent pas le même empire sur la volonté des autres ? La grâce sans doute, la grâce la plus victorieuse, respecte toujours la liberté ; mais son action est mêlée à la fois de tant de douceur et d'énergie, de tant de délicatesse et de vigueur, que si le franc arbitre n'est pas contraint, il est néanmoins conquis ; et cette conquête est si réelle, que la coopération humaine est toujours elle-même un effet de la grâce. Or, encore une fois, d'où procède cette diversité dans la puissance et dans les effets de la grâce ? Question pleine de mystère, et dont la solution parfaite n'est point à la portée de nos esprits bornés. Mais ce qu'on peut dire avec les plus illustres docteurs, par exemple avec saint Augustin et avec Suarez, c'est qu'un des principaux ressorts du secours divin, un de ses traits les plus insinuants, consiste dans son opportunité [1]. Notre illustre prédicateur et profond théologien Bourdaloue a résumé solidement cette doctrine [2] ; il a montré que, dans le cours ordinaire des choses, la grâce qui triomphe de nous, c'est celle qui s'assujettit à nous, celle qui prend les temps favorables, qui ménage les occasions et les conjonctures, qui dresse de saintes embûches à la volonté, qui la

[1] Suarez, *Opp.*, t. VIII, *Tract. de gratia,* p. II, l. V. — [2] Serm. pour le vendredi de la 3e sem. de Carême : Sur la grâce.

saisit comme au vol et à l'improviste dans les heures les mieux choisies et les plus convenables à son dessein. L'Écriture est pleine de textes qui autorisent ce sentiment. « En toute affaire, dit l'Ecclésiaste, c'est le temps « et l'opportunité qui décident : *Omni negotio, tempus et opportunitas*[1]. » Ce n'est pas assez du champ, de la semence et de la pluie : il faut que l'assolement soit approprié à la semence, que celle-ci soit confiée aux sillons dans la saison, et que la pluie survienne en son temps[2]. La moisson dépend de tout ce concours de circonstances, et tout ce concours de circonstances ne dépend que de la miséricorde transcendante de Dieu. En quelque jour et à quelque heure que Dieu ait ouvert sa main, il est quitte envers sa créature, parce que la créature intelligente est toujours tenue de profiter du don de Dieu. Mais, hélas ! comment la créature sera-t-elle toujours attentive et éveillée pour ne perdre aucune parcelle du don offert[3]? Et, d'autant qu'il n'est pas donné aux hommes de connaître les temps et les moments que le Père a réglés dans sa souveraine volonté[4], quel danger n'y a-t-il pas que les hommes ne laissent passer inaperçu le jour dans lequel Dieu, par une grâce suprême et décisive, avait résolu de les aider et de les sauver[5]? ».

Nous verrons plus loin le rôle que joue la Vierge sainte dans cette collation de la grâce, l'influence qu'elle a sur son efficacité, et avec quelle bonté elle vient, aux heures périlleuses, au secours des élus.

La grâce des grâces, celle qui fait avancer, courir dans les voies parfaites, c'est celle de l'union cons-

[1] Eccl. VIII, 6. — [2] Jacob. V, 6. — [3] Eccli. XIV, 14. — [4] Act. I, 7. — [5] Luc. XIX, 42. — Œuvres, t. III, p. 464-465.

tante à Jésus. « C'est comme intime de Jésus et familier de son cœur, dit Mgr Gay, que vous apprendrez tout et recevrez la force de tout faire et de tout souffrir. »

Le Cardinal développe cette doctrine au sujet du passage de l'Évangéliste saint Jean où Notre-Seigneur se compare à la vigne.

« L'Évêque d'Hippone, qu'on nous représente comme un fidèle disciple de Platon, va-t-il, dans sa tolérance philosophique, retrancher quelque chose de cette rigueur et de cette intolérance théologique? Écoutez-le : « De peur, dit-il, que le sarment ne « crût pouvoir produire quelque petit fruit par lui-« même, le Sauveur, après avoir dit que le rameau « uni au cep produira de grands fruits, n'ajoute pas « que sans cette union il en produira peu, mais qu'il « ne produira rien. Ni peu, ni beaucoup, rien n'est « possible à l'homme pour le salut qu'à la condition « rigoureuse de son union avec le Christ, qui est la « vigne : s'il n'est adhérent au cep, s'il ne puise sa « sève dans la racine, il ne peut porter le moindre « fruit par lui-même... Et comme, sans cette vie qui « procède de l'union avec le Christ, il n'est pas au « pouvoir de l'homme de mourir ou de ne pas mou-« rir, celui qui ne demeure pas dans le Christ sera « mis dehors, et il séchera, et on le jettera au feu et « il brûlera[1]. » Ici le saint docteur remarque, après le prophète Ézéchiel, que le sarment a cela de particulier, qu'étant retranché de la vigne il n'est propre à aucun usage, ni pour les travaux de l'agriculture, ni pour les travaux de construction[2]. Autant ce bois,

[1] Tract. XCI, in Joan. III. — [2] Ezech. XV, 1-8.

qui se serait couvert de pampres et de raisins, et qui aurait produit le vin généreux, c'est-à-dire la plus noble des substances, aurait acquis de gloire en demeurant dans la vigne, autant il devient méprisable s'il n'y demeure pas. L'alternative inévitable pour le sarment, c'est la vigne ou le feu. S'il n'est pas dans la vigne, il sera dans le feu : afin de n'être pas jeté au feu, qu'il reste donc uni à la vigne[1]... Entendez ce langage, vous qui vous complaisez en vous-mêmes, vous qui ne craignez pas de dire : C'est de Dieu que nous tenons notre nature, notre raison ; mais notre raison et notre nature nous étant données, c'est de notre propre fonds que nous pouvons tirer notre vertu et notre justice. Telle est votre vaine présomption ; mais voyez ce qui vous attend, et s'il vous reste quelque sentiment, frémissez d'horreur ! Celui qui croit porter du fruit par lui-même n'est pas dans la vigne, c'est-à-dire n'est pas dans le Christ ; s'il n'est pas dans le Christ, il n'est pas chrétien : voilà la profondeur de votre abîme[2]. Or, autant la nature humaine enrichie de la sève surnaturelle qu'elle eût puisée dans la racine qui est le Christ, aurait été glorifiée, autant sa destinée devient humiliante quand elle s'isole de la grâce : *Tanto contemptibiliora si in vite non manserint, quanto gloriosiora si manserint*. Le Père céleste, qui est le grand laboureur et le grand architecte, n'en saura plus tirer aucun parti : *Præcisa, nullis agricolarum usibus prosunt, nullis fabrilibus operibus deputantur*. Pour la nature humaine, dans sa condition présente, il n'y a pas de destinée intermédiaire : ou le Christ,

[1] Tract. XCI, in Joan. III. — [2] *Ibid.*, II.

ou le feu : *Unum de duobus palmiti congruit, aut vitis aut ignis.* Si elle ne veut pas puiser la vie et la gloire dans le Christ, elle trouvera l'opprobre et le supplice dans la flamme : *Si in vite non est, in igne erit.* Pour éviter la flamme, qu'elle demeure donc fidèlement unie au Christ : *Ut ergo in igne non sit, in vite sit* [1]. »

Mais aussi quelle richesse de vie pour le sarment qui adhère au cep divin, quels fruits merveilleux il porte pour l'Église ! Mgr Pie nous le dit dans cette péroraison, de toute beauté, de l'allocution prononcée pour la bénédiction des orgues de l'église de Montierneuf.

« O vous donc, pieux habitué de cette paroisse, respectable fidèle de cette assistance, qui êtes charmé et comme enivré par les flots harmonieux que l'orgue roule sur votre tête; vous qui êtes émerveillé de la puissance de cet appareil, et qui considérez comme un prodige magique l'art et le talent avec lesquels l'organiste sait en tirer parti, mon frère, veuillez abaisser les yeux sur vous-même, et réserver à votre corps et à votre organisation vivante une partie au moins de votre admiration. Dans ces orgues, il y a deux choses : les tuyaux métalliques, que vous voyez, puis le vent qu'un mécanisme secret y entretient sans cesse. Les tubes seraient inertes et silencieux, sans le souffle qui les pénètre et les anime; et les sons qu'ils produisent doivent toute leur justesse, leur force, leur douceur, leur éclat, tout leur mérite, en un mot, et toute leur valeur à la main intelligente qui dirige et qui domine l'instrument tout entier. Eh bien ! mon

[1] Œuvres, t. II, p. 389-391.

frère, vous aussi, par l'assemblage des substances qui forment votre nature, vous êtes un composé analogue, mais bien supérieur : vous avez des organes visibles, et dans ces organes circule ce souffle puissant qui est le souffle de la vie. Il ne tient qu'à vous de tirer de cet appareil les effets les plus admirables : votre volonté, votre libre arbitre, c'est l'artiste assis devant le clavier, et sous les doigts duquel tous les sens et les organes de votre corps, toutes les puissances de votre esprit, toutes les facultés de votre âme peuvent rendre tous les sons les plus agréables à l'oreille de Dieu. Si étranger que vous soyez à la science musicale, dès là que vous connaissez et que vous pratiquez les préceptes de la loi, dès là que vous mettez votre vie d'accord avec les commandements, vous pouvez dire que votre vie entière est un cantique au Seigneur, un cantique modulé sur la lyre à dix cordes, sur le psaltérion du Décalogue : *in psalterio decachordo psallam tibi* [1]. Vous pouvez dire davantage ; car, remarquez-le bien, vous n'êtes pas seulement un corps organisé, une âme intelligente et libre ; vous êtes une âme baptisée et, par le baptême, adoptivement déifiée ; votre corps, domicile de cette âme divine, est lui-même un temple sacré. Par suite, votre être tout entier, votre personne est quelque chose qu'on peut appeler théandrique, ou divinement humain, qui recèle en soi des aptitudes, des puissances dont il est difficile d'assigner la limite. De là, par conséquent, dans votre clavier vivant, des jeux, des tiroirs, des trésors d'harmonies que ne possède aucun autre instrument et auxquelles nulle autre

[1] Ps. CXLIII, 10.

harmonie créée ne se compare. Chrétien, moyennant les ressources de votre baptême, et sous le souffle de l'Esprit-Saint, vous pouvez produire le plus beau, le plus grand, le plus vaste de tous les concerts; et la religion ne vous demande rien d'impossible quand elle vous dit avec le royal Psalmiste : « Louez le « Seigneur au son de la trompette; louez-le avec le « psaltérion et la harpe ; louez-le avec le tambour et la « flûte; louez-le avec la lyre et avec l'orgue ; louez-le « avec les cymbales sonores et avec les cymbales « joyeuses ! » En y employant toutes les facultés de votre être moral, et surtout de votre être chrétien, vous louerez le Seigneur de la façon parfaite dont il peut être loué par l'esprit humain, quand celui-ci s'associe aux esprits angéliques et qu'il est assisté et inspiré de l'Esprit de Dieu. *Omnis spiritus laudet Dominum. Amen*[1]. »

[1] Œuvres, t. VI, p. 13-14.

SECONDE PARTIE

OBSTACLES A LA VIE CHRÉTIENNE

CHAPITRE I

LE PÉCHÉ

La grâce est la vie de l'âme. Le péché tue cette vie ou l'affaiblit en nous : *Os autem quod mentitur occidit animam*[1]. Or avec quelle intensité Mgr Pie a-t-il senti l'horreur du péché? Cela nous est révélé par un épanchement de son âme candide dans celle de Mgr Gay, son digne auxiliaire, à qui il disait un jour, en parlant de ses débuts dans le ministère de la confession :

« Lorsque, au tribunal de la pénitence, j'entendis pour la première fois une confession générale, je compris qu'il n'y avait plus de bonheur sur la terre. » — « Ne jugez-vous pas comme moi, remarque Mgr d'Anthédon, qu'il n'y a qu'un saint pour dire de pareilles choses et avoir de tels sentiments[2]? »

« Le péché, c'est la révolte de la créature contre

[1] Sap. I, 11. — [2] Oraison funèbre du Cardinal Pie.

le Créateur, le refus d'obéissance à sa loi. Par un coupable abus de la liberté et de la grâce qui lui ont été données, comme les deux instruments nécessaires du mérite, l'homme, par le péché, se sépare de Dieu le Bien suprême et se tourne vers les faux biens d'ici-bas[1]. »

C'est un désordre moral, un renversement de l'être humain. Notre Docteur nous dépeint, après saint Grégoire, le pécheur sous la figure de cette femme courbée vers la terre depuis dix-huit ans, et courbée à tel point qu'elle ne peut absolument plus regarder en haut : « *Et ecce mulier quæ habebat spiritum infirmitatis annis decem et octo : et erat inclinata, nec omnino poterat sursum respicere.* Tel est le sort du pécheur qui se laisse absorber dans les pensées terrestres, et qui a perdu l'attrait des biens du ciel. Entraîné par de basses convoitises, il perd la rectitude de son âme, il ne voit rien autre chose que ce à quoi il pense sans cesse. « Rentrez dans vos cœurs, mes « bien chers Frères, disait saint Grégoire à ses con- « temporains, et voyez ce que vous roulez à toute « heure dans votre esprit : *Ad corda vestra, carissimi* « *fratres, redite ; quid horis omnibus in cogitationibus* « *vestris volvatis, aspicite.* L'un pense aux honneurs : « *alius de honoribus ;* l'autre aux affaires d'argent : « *alius de pecuniis ;* l'autre à l'agrandissement de ses « domaines : *alius de prædiorum ambitu ;* sans parler « d'autres préoccupations moins avouables. Or, tout « cela est d'en bas : *Hæc cuncta in imo sunt ;* et « quand la créature raisonnable s'est laissée garrotter « par ces sortes de liens, quand elle s'est laissée saisir

[1] Œuvres, t. III, p. 76.

« dans ces courroies, alors elle est déprimée de sa « taille native : *et quando mens talibus implicatur,* « *ab status sui rectitudine flectitur*[1]. » Elle quitte sa noble stature qui lui donnait un front droit, un regard ouvert du côté du ciel, et elle prend la figure de la bête toujours penchée vers la terre et à qui sa conformation interdit de lever la tête. Le poids de l'habitude s'ajoutant à celui de la passion, il n'y a plus de redressement possible. La volonté alors fait des efforts impuissants : *Nitimur et infirmamur;* l'accoutumance mauvaise a créé comme une seconde nature : il y a une inflexion, une déviation, une courbure difforme de tout l'être, et cette défectuosité résiste à tous les appareils humains : *usitata etenim culpa obligat mentem, ut nequaquam surgere possit ad rectitudinem*[2]. »

A la laideur morale qu'il produit dans l'âme le péché joint la pauvreté. Il dépouille le chrétien de tous ses biens et le jette en dehors de sa famille divine. Mgr Pie décrit admirablement ces deux effets du péché, dans son Instruction pour le Jubilé de 1856, exhortant son peuple à profiter de cette grâce pour rentrer dans ses biens.

« Savez-vous, nos très chers Frères, quelle est la possession, la propriété importante du chrétien, quel est son héritage patrimonial dont les titres lui ont été assurés le jour de son baptême ? L'héritage du chrétien, c'est la grâce divine qui fait la vie et la beauté de son âme ici-bas, et qui lui donne droit aux richesses de la gloire et de la félicité éternelles. La propriété du chrétien, c'est la paix de l'âme, c'est la

[1] S. Greg. Homil. xxxi, in Evang. 6. — [2] Œuvres, t. VI, p. 139-140. — S. Greg. Hom. xxxi, 7.

pureté du cœur, c'est l'intégrité d'une conscience tranquille ; c'est une heureuse facilité à triompher de soi-même et à produire les actes des vertus dont Dieu a fait la monnaie du ciel ; c'est un droit acquis à l'assistance divine dans les conjectures critiques et dans l'accomplissement des grands devoirs de la vie ; c'est l'usage saint de ces sacrements, qui, comme un aliment céleste, tandis que l'homme extérieur se corrompt et tombe en dissolution, nourrissent et accroissent en nous l'être divin dont nous avons reçu le germe immortel dans la régénération baptismale. Oui, nos très chers Frères, quand tous les autres biens vous manqueraient, ceux-ci vous suffisent ; quand vous seriez sur cette terre les déshérités de la fortune, que vous importe si, dans votre pauvreté, présente vous avez une créance sur les richesses du monde à venir ? si, en échange de biens fragiles et passagers, vous devez recevoir un jour l'investiture d'un domaine qui ne passera jamais ? Voilà les biens qui sont véritablement à vous. Mais aussi voilà peut-être la seule fortune que vous n'avez pas su conserver intacte, que vous avez gérée avec une coupable négligence, que vous avez follement dissipée et misérablement perdue. Tel est votre sort, vous, mon très cher frère, qui par le péché que vous avez commis, par l'iniquité dans laquelle vous êtes engagé, avez perdu l'état de grâce et le fruit de toutes vos bonnes œuvres, et qui êtes aujourd'hui dénué de tout bien surnaturel, plongé dans l'indigence spirituelle la plus absolue. Mon frère, vous êtes dépouillé de votre seule propriété réelle et solide. Votre malheur est grand ; mais entendez la voix consolante du Seigneur : « En cette « année-là, tout homme rentrera dans son héritage,

« parce que c'est le Jubilé de la cinquantième « année. » Sans doute, nos très chers Frères, les fontaines de la grâce sont toujours ouvertes. En quelque jour que le pécheur revienne à Dieu, dès l'instant qu'il se repend de son iniquité, Dieu lui-même en perd le souvenir et il lui rend ses premières faveurs. Mais l'inspiration de revenir à Dieu est elle-même une grâce; et cette grâce, Dieu semble l'avoir attachée d'une façon toute particulière à la sainte influence du Jubilé. Il ne tient donc qu'à vous, nos très chers Frères, de reconquérir les biens que vous aviez perdus, puisque voici le Jubilé et la cinquantième année : *Quia Jubilæus est et quinquagesimus annus.*

« Mais ce n'est pas assez pour Dieu de nous rendre la possession de nos biens, il nous convie encore à retourner chacun dans notre première famille : *Unusquisque rediet ad familiam pristinam.* Et vous comprendrez le prix de cette faveur si vous faites attention qu'ordinairement les hommes tiennent plus encore au nom qu'à la fortune, et qu'ils estiment l'honneur de leur race, fût-il caché sous les livrées de la pauvreté, bien au-dessus de la richesse qui n'est pas entourée de considération. De là cette ardeur que mettent ceux qui n'ont point d'ancêtres à se créer un nom qu'ils puissent transmettre à leurs descendants; de là ce soin avec lequel on se pare des titres de ses aïeux; de là enfin cette fierté, commune sans doute à tous les peuples, qui sont aussi des familles, mais plus particulièrement propre à notre nation et plus enracinée dans nos mœurs, qui nous fait exalter notre pays au-dessus de tous les autres, et tirer gloire du sol où nous avons pris naissance. A Dieu ne plaise,

nos très chers Frères, que nous blâmions un sentiment si naturel, qui, lorsqu'il est contenu dans de justes limites, sert de mobile à de grandes et nobles actions, et auquel, malgré les efforts sacrilèges de ces moralistes insensés qui voudraient détruire sur la terre toute notion de propriété, de famille et de patrie, nous devons encore ce qui nous reste d'attachement au foyer domestique et de fidélité aux traditions nationales. Toutefois, nos très chers Frères, si nous nous en tenions à ces sentiments purement naturels, si nous ne nous élevions jamais au-dessus de ces considérations étroites de la naissance charnelle et de la patrie humaine, nous n'aurions qu'un sentiment imparfait de notre dignité, et nous ne mériterions pas d'être appelés « les fils du Très-Haut[1] ». Sachez-le donc, la famille du chrétien est beaucoup plus auguste : Dieu lui-même en est le père ; Jésus-Christ en est le frère aîné ; tous les anges et les élus en sont les membres ; le ciel en est la véritable demeure, dont l'Église de la terre est l'entrée et le vestibule. Il n'y a de paternité sur la terre que parce qu'il y a une paternité dans le ciel. Pour avoir communiqué aux hommes la vertu qui lui appartient d'engendrer des fils, Dieu n'a pas abdiqué son titre de père ; et lorsque les hommes ne font pas remonter jusqu'à Dieu leur origine, ils oublient le plus glorieux anneau de leur généalogie. D'ailleurs, quand est venue la plénitude des temps, les précédents liens qui unissaient l'homme à son Dieu se sont resserrés davantage. Celui qui nous a tirés du néant au commencement des siècles nous a donné en Jésus-Christ une seconde

[1] Ps. LXXXI, 6.

naissance, plus relevée que la première, et sans laquelle, depuis le péché du premier homme, celle-ci nous fût devenue inutile et funeste. C'est sur le Calvaire, où le péché, qui nous avait causé la mort, a été effacé par le sang de Jésus-Christ; c'est sur ce champ de bataille, où l'Homme-Dieu, luttant seul contre toutes les puissances infernales, a terrassé le démon et nous a affranchis de son empire; c'est là que nous avons pris une nouvelle vie, que nous avons été engendrés à l'ère de la liberté des enfants de Dieu, de cette seule et véritable liberté hors de laquelle il n'y a que servitude honteuse; c'est là qu'a été tracé le noble blason de la famille chrétienne, cette croix teinte d'un sang divin, et arrosée depuis par le sang de tant de martyrs, qui domine maintenant le lieu de nos assemblées, qui protège notre foyer domestique, que nous plaçons sur notre front comme un signe glorieux, sur notre poitrine comme un bouclier invincible. Voilà donc notre origine et le berceau de notre vie nouvelle. De là cette famille nombreuse qui n'est pas née de la chair, mais qui, sous le souffle puissant de l'Esprit-Saint, s'est rapidement accrue, qui a bientôt rempli l'univers, et qui ne cesse de peupler le ciel de ses enfants et de sa gloire. Noble et sainte famille, où les privilèges humains ne sont comptés pour rien; où, quoique tous soient appelés, nul n'est admis s'il n'est pur; où nul ne déroge sans s'exclure soi-même; où nul ne rentre s'il ne s'est lavé de sa félonie. Sa loi est une loi de vérité et d'amour; ses devoirs, la vertu et le sacrifice; son héritage, les tabernacles célestes; sa durée, l'éternité.

« Or, cette famille céleste, il peut arriver, hélas! et trop souvent il arrive que le chrétien s'en sépare,

et qu'il engage sa liberté au service du plus ignoble de tous les maîtres, qui est le démon. N'est-ce pas la condition dans laquelle vous vous êtes mis, vous, mon très cher frère, qui appartenez sans doute encore à l'Église par le lien de votre baptême que vous n'avez pas publiquement abjuré, peut-être même par le lien de la foi que vous n'avez pas exclue de votre âme, mais qui du reste avez renoncé à vivre dans la maison de votre père, qui ne vous asseyez plus à sa table, qui ne venez plus, en société de vos frères, lui offrir vos hommages ni entendre sa voix paternelle. Séparé de l'assemblée des enfants de Dieu, pouvez-vous dire que vous goûtez les véritables joies de la famille, vous qui avez creusé un abîme entre vous et tout ce qui vous touche de plus près; vous qui ne participez jamais avec les vôtres aux actes les plus importants de la vie religieuse; vous qui avez renoncé à tous rapports avec les justes, avec les élus, et qui vous êtes rangé sous le drapeau des ennemis de Dieu, de ceux qui l'outragent par leurs œuvres secrètes, quand ils ne le blasphèment pas publiquement? Ah! mon très cher frère, refuserez-vous, en cette année de grâce et de salut, de reprendre dans votre famille première la place que vous avez si délicieusement occupée autrefois? Peut-être, dans le secret de votre conscience, vous avez plus d'une fois gémi des entraves qui vous retiennent loin de cette maison de Dieu, de cette famille des saints, de cette patrie des croyants et des fidèles; vous avez pleuré sur cette servitude de vos passions, sur cette tyrannie de l'habitude, sur ces chaînes du respect humain qui arrêtent vos plus généreux élans. Peut-être encore, mesurant d'un regard inquiet le chemin que vous avez à par-

courir, vous vous êtes effrayé de la longueur de la route. Mais, au nom de Dieu, prenez courage. En cette année de la rémission, le ciel se charge de faire lui-même toutes les avances; le père de famille vous tend les bras, l'Église vous ouvre son sein. Il ne tient qu'à vous de reconquérir votre rang dans la demeure paternelle; vos titres vous seront rendus; la table du festin se dressera pour vous, car c'est l'année jubilaire, cinquantième année en laquelle chacun revient à sa possession et rentre dans sa première famille : *Revertetur homo ad possessionem suam, et unusquisque rediet ad familiam pristinam, quia Jubilæus est et quinquagesimus annus*[1]. »

Mais le péché, hélas ! ne nuit pas seulement à celui qui le commet, il étend ses ravages dans d'autres âmes. Après Bossuet, l'ange de Poitiers montre dans la transgression de la loi divine la cause de la ruine des États : « Laissons les hommes du siècle, disait-il dans la même instruction, chacun à leur point de vue, selon le parti dans lequel ils se sont engagés, chercher les causes de nos calamités publiques dans l'attitude de leurs adversaires et de leurs rivaux. Détournons l'oreille de leurs mutuelles récriminations; et tandis que chacun d'eux se pose en sauveur du pays, et se fait l'accusateur de ses frères, confessons franchement que tous les hommes et tous les partis sont complices du mal qui nous ronge, parce que tous ont péché contre Dieu. « Mes bien-aimés, « disait le grand évêque de Meaux à son peuple à la « veille d'un Jubilé, je suis touché de la tristesse que « vous donnent tant de misères, tant de charges que

[1] Œuvres, t. I, p. 266-271.

« vous avez tant de peine à supporter, et que sans
« doute vous ne pouvez supporter longtemps, mal-
« gré votre bonne volonté. Je vous plains, et je les
« ressens avec vous, et quelle serait ma joie si je
« pouvais vous soulager de ce fardeau ! Mais il faut
« que je vous parle comme un père : quand vous
« exagéreriez vos maux qui sont grands, vous n'allez
« pas à la source. Toutes les fois que Dieu frappe
« et qu'on ressent des misères ou publiques ou par-
« ticulières, qu'on est atteint dans ses biens, dans sa
« personne, dans sa famille, il ne faut pas s'arrêter
« à plaindre ses maux et à pousser des gémissements
« qui ne les guérissent pas : il faut porter sa pensée
« à nos péchés qui les attirent... Mes bien-aimés,
« continuait-il, vous voyez tant d'ennemis conjurés
« de tous côtés contre vous ; ne dites pas, comme
« faisaient autrefois les Juifs : C'est l'Égypte, ce sont
« les Chaldéens, c'est l'épée du roi de Babylone
« qui nous poursuit ; dites : Ce sont nos péchés qui
« ont mis la séparation entre Dieu et nous[1]. » —
« Nos péchés accablent l'État, comme disait saint
« Grégoire : la république n'en peut plus sous ce
« faix : *Peccatorum nostrorum oneribus premimur...*
« *quæ reipublicæ vires gravant*[2]. » Et la conclusion
que tirait l'illustre pontife, et que nous tirerons nous-mêmes tout à l'heure, la voici : « Venez donc gémir
« devant Dieu à la voix de ces saints missionnaires
« qui viennent me seconder et me prêter leurs secours
« pour vous aider à la grâce du Jubilé[3]. »

« Oui, nos très chers Frères, les saintes Écritures
et l'histoire du peuple de Dieu établissent et prouvent

[1] Is. LIX, 2. — [2] Ad Maurit. Aug. lib. V, Ep. 20. — [3] Sermon pour le 5e dimanche après Pâques.

surabondamment cette proposition : que si c'est la justice qui élève les nations, c'est le péché qui les rend malheureuses[1]. Aussi le plus grand et le seul obstacle à la tranquillité publique, c'est notre opposition à Dieu ; c'est notre injuste défiance à l'égard de la vérité, c'est notre sympathie persévérante pour le mensonge, c'est l'iniquité que nous laissons croupir au fond de nos âmes. Je vous signale ce terrible adversaire de la patrie, cet ennemi mortel de la république, de l'empire, de la royauté, et de toutes les formes que le droit public et l'autorité pourront revêtir parmi nous : c'est l'impiété[2]. »

Ce qui rend ce fléau si redoutable, c'est qu'il envahit tout, s'insinue partout. Quelles pages émues de notre Cardinal sur ce venin dont les saints eux-mêmes ne se gardent pas entièrement !

« Qui de nous, nos très chers Frères, n'a pas prévariqué ? Qui de nous n'a rien à expier ? Dans une vie même irréprochable, hélas ! quels mystères encore entre Dieu et nous ! Qui n'a sujet de dire avec le Psalmiste : « Je connais mon iniquité, et mon péché « se dresse toujours contre moi : *Quoniam iniquita-* « *tem meam ego cognosco, et peccatum meum contra* « *me est semper*[3] ? » Irrépréhensibles peut-être aux yeux des hommes, nous savons que nous ne le sommes pas aux yeux de Dieu, et que nous avons fait le mal devant lui : *Tibi soli peccavi et malum coram te feci*[4]. Conçus au milieu des iniquités, et issus en quelque sorte du péché[5], nous ressentons jusqu'à la fin la sourde fermentation de cet impur levain déposé au plus intime de notre être. Le grand

[1] Prov. xiv, 34. — [2] Œuvres, t. I, p. 312-313. — [3] Ps. l, 5. — [4] Ps. l, 6. — [5] *Ibid.*, 7.

Apôtre n'exagère rien quand il appelle notre chair une chair de péché[1]; quand il parle d'une loi de nos membres qui répugne, qui résiste, qui conspire contre la loi de l'esprit[2]; quand il affirme si énergiquement qu'il ne fait pas le bien qu'il veut et qu'il fait le mal qu'il ne veut pas[3]. Confessons-le : le cœur de l'homme déchu est comme un champ dont les ronces et les épines sont le produit naturel et spontané ; là est le réceptacle de tous les monstres : *Illic reptilia quorum non est numerus*[4]. Je parle du juste lui-même : il a ses heures mauvaises, où les instincts pervers redressent la tête, où les plus déplorables inspirations germent en son cœur, où des blasphèmes commencés et je ne sais quelles joies ou quelles haines sataniques viennent traverser son esprit et parfois effleurer sa volonté. Quand, après une longue tranquillité obtenue par de durs combats, il se flatte de vivre désormais sous l'heureuse influence d'un ciel serein et favorable, tout à coup le voilà assailli de tempêtes plus violentes que jamais. Il commençait à se complaire dans la route parcourue, sans heurter contre la pierre du chemin ; et voici que l'ange de Satan, par un soufflet ignominieux[5], vient de le coucher dans la poussière. La sentence exprimée par le disciple bien-aimé ne recevra point de démenti : « Si quelqu'un dit qu'il « est sans péché, celui-là se séduit et il ment à lui- « même[6]. » Le péché ? mais il est comme identifié avec nous ; mais il circule avec le sang dans nos veines ; mais il s'est insinué jusque dans la moelle de nos os. Le péché ? mais la négligence et l'oubli de Dieu, mais la rivalité envieuse envers le prochain, mais la

[1] Rom. VI, 6. — [2] *Ibid.*, VII, 23. — [3] *Ibid.*, VII, 19. — [4] Ps. CIII, 25. — [5] II Cor. XII, 7. — [6] I Joan. I, 8.

référence égoïste de soi aux autres et à Dieu même, 'est là le péché ; et c'est là aussi, je ne saurais le issimuler, l'élément dans lequel se retrouve trop ouvent mon âme quand elle se rend compte de son tat à elle-même : *quoniam mihi malum adjacet.*

« Ah! philosophes humains, vous me connaissez nal, vous n'avez pas sondé le fond de ma nature, uand, dans vos rêves et vos théories, vous raisonnez l'après l'hypothèse de mon innocence et de mon mpeccabilité. Le genre humain est profondément malade, il est essentiellement pécheur ; et quand nême quelques individus, d'une trempe naturellement ou surnaturellement privilégiée, seraient comme placés en dehors de la corruption commune, il n'en faudrait pas moins que les institutions qui concernent l'humanité fussent basées sur le principe de sa dégradation. Non, ne cherchez pas à surfaire le bien qui est en moi. Quelque exemplaire que je paraisse, quelque saint et parfait que vous me puissiez supposer, ah ! mieux que vous je sais ce que je suis : *Quoniam iniquitatem meam ego cognosco.* Je sais qu'il me faut la grande miséricorde de Dieu, je sais qu'il me faut la multitude de ses miséricordes pour effacer l'iniquité adhérente à mes entrailles : *Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam; et secundum multitudinem miserationum tuarum, dele iniquitatem meam*[1]. Église de Jésus, prenez la cendre et mettez-la sur le front de ce pécheur. Prenez l'hysope, et aspergez de vos puissantes aspersions cette âme flétrie ; il ne faut rien moins que le travail de vos pratiques purifiantes pour lui rendre sa blancheur

[1] Ps. L, 1-2.

première : *Asperges me hyssopo et mundabor : lavabis me, et super nivem dealbabor*[1].

Quel désir dans l'âme du Pontife que cette purification s'opère dans toutes les âmes et quelle exhortation pressante il adressait, en cette même année du Jubilé semi-séculaire, aux jeunes gens de la ville de Poitiers pour les détourner du mal, ou du moins les supplier de ne pas y séjourner ! « Je viens à vous, jeunes gens. Qu'elle est aimable cette règle tracée par l'Apôtre concernant la manière de procéder de l'Évêque avec les jeunes hommes de son troupeau : *Juvenes, ut fratres !* Je vous parlerai donc, mes jeunes Frères, avec une affection et aussi une confiance toute fraternelle. Il en est parmi vous à qui je n'ai que des encouragements à donner, parce qu'ils n'ont cessé d'être forts contre tous les entraînements mauvais : la parole de Dieu, c'est-à-dire la foi, n'a pas cessé de résider en eux ; ils ont combattu avec succès les passions qui auraient pu l'affaiblir ou la déshonorer[2]. Mais sachez-le bien, à votre âge, la vigilance est toujours nécessaire. Votre force, votre vertu d'aujourd'hui ne garantissent pas votre force, votre vertu de demain. Prenez garde, ajouterai-je avec l'Apôtre : ne croyez pas trop facilement pouvoir allier les plaisirs du monde avec le service de Jésus-Christ : *Scribo vobis, juvenes, nolite diligere mundum neque ea quæ in mundum sunt*[3]. Du plaisir au péché, à votre âge surtout, il n'y a qu'un pas ! Aussi, je me hâte d'ajouter encore avec saint Jean : « Mes chers enfants, je « vous écris afin que vous ne péchiez pas ; mais s'il « arrive que quelqu'un pèche, ah ! souvenez-vous

[1] Ps. L, 9. — Œuvres, t. VI, p. 43-45. — [2] I Joan. II, 14. — [3] *Ibid.*, 15.

que vous avez un avocat auprès de Dieu, Jésus-Christ, qui est une victime de propitiation pour nos péchés[1]. » Souvenez-vous que depuis la grande xpiation du Calvaire il y a au sein de l'Église une ɔntaine toujours ouverte, toujours jaillissante pour urifier les âmes qui se sont souillées par le péché[2]. eunes gens, donc, vous qu'un commandement bien oux me prescrit d'aimer et de traiter comme des ères, je vous supplie de ne pas vous éloigner des acrements, de ne pas vous éloigner de nous, parce ue, dans certains jours d'emportement, vous auriez u la faiblesse de vous éloigner de la vertu. Heureux ans doute ceux qui ne font jamais de faux pas ! Mais ugustin avait fait plus de chutes que vous n'en ferez amais, et vous savez comment il était accueilli par mbroise. Jeunes gens donc, je vous loue, je vous élicite, vous qui n'avez pas péché. Mais je me jette votre cou, je vous embrasse avec plus de tendresse t plus d'affection encore, s'il est possible, vous qui vez péché, et qui, vous souvenant que la sainte Église catholique est un asile de pardon, viendrez ɔurifier vos consciences pour prendre part avec nous u festin qui doit terminer notre Jubilé[3]. »

[1] I Joan. II, 1. — [2] Zachar. XIII, 1. — [3] Œuvres, t. I, p. 289-90.

CHAPITRE II

LES DÉMONS

Satan est le grand instigateur du péché. C'est par cette œuvre de révolte et de haine qu'il a dépeuplé le ciel et corrompu la terre.

Mgr Pie fait retomber sur ce principe de toute malice la malignité des humains.

« N'en doutez pas, nos très chers Frères, c'est l'esprit immonde qui est le grand coupable. Certes, les hommes le sont aussi, et quelquefois beaucoup, par la docilité avec laquelle ils se mettent au service d'un tel maître. Leur devoir serait de résister à ses séductions et à ses instigations. Mais enfin c'est lui qui les trompe, et qui, les ayant trompés, les possède, les inspire et les pousse. « Vous nous livrez une guerre « inique, impie, implacable, écrivait Tertullien aux « païens de son temps; quand il s'agit de nous, vous « foulez aux pieds toute justice; il n'y a pas de droit « pour les chrétiens. Cependant nous ne nous méprenons point : ce n'est pas votre œuvre à vous « tout seuls; il y a derrière vous quelqu'un qui vous « met en mouvement et qui conduit tout cela :

« *Agnoscimus unde talia suggeruntur, quis totum hoc* « *agitat.* Vos esprits ne sont que le rempart derrière « lequel Satan se cache et d'où il nous lance ses « traits : *De mentibus vestris adversum nos præliatur* « *occulta inspiratione*[1]. »

« On nie souvent de nos jours ce dogme de Satan, nos très chers Frères, et l'on ne s'aperçoit pas qu'outre qu'il est si déclaré dans nos saints Livres qu'on ne peut le nier sans donner un démenti à Dieu, il est de plus pour le genre humain une immense et précieuse décharge. Supprimez-le, et dites si au lieu d'une humanité qui a sans doute sa part de malice, mais qui est surtout déplorablement faible, il reste autre chose qu'une humanité inexplicablement pervertie et d'une méchanceté si surhumaine qu'elle finit par être monstrueuse. Mais c'est le triomphe du démon de dissimuler si bien sa présence, qu'il laisse peser sur l'homme plus de culpabilité et de déshonneur qu'il ne lui en revient.

« Le démon aime donc à établir son domicile dans le cœur des fils d'Adam. Condamné qu'il est pour l'éternité à un malheur sans relâche, il trouve dans le temps quelque soulagement à dépraver les âmes, et à troubler ici-bas l'œuvre de Dieu. Deux sentiments dominent cet esprit pervers : la jalousie envers l'homme, destiné à jouir des biens dont sa révolte l'a dépossédé ; et la haine de Dieu, qu'il poursuit dans son image, ne pouvant l'atteindre dans sa nature[2]. »

A l'origine du monde, il a levé l'étendard de la révolte contre le Tout-Puissant et, depuis qu'il a été

[1] Apolog. XXII. — [2] Œuvres, t. V, p. 414-415.

chassé de son royaume, c'est un insatiable besoin pour lui de haïr et de mal faire. — Suivons l'ange de Poitiers jusqu'à ce ciel où Dieu avait placé les purs esprits avant de les béatifier pour toujours et sans retour, et assistons avec lui au drame le plus terrible que le temps ait connu et qui précipita dans l'abîme des millions d'êtres intelligents et libres.

« La foi nous enseigne que le Dieu créateur, par un acte libre et souverainement gratuit de sa volonté, ayant résolu de descendre personnellement dans sa création, n'emprunta, pour l'unir hypostatiquement à son Verbe, ni la substance purement spirituelle de l'ange[1], ni la substance simplement matérielle de l'être inintelligent. Le Fils unique de Dieu se fit homme, il prit un corps et une âme, il se posa ainsi au centre de l'univers créé, occupant le milieu entre les sphères supérieures et les sphères inférieures, communiquant sa vie et son influence divine au monde visible et au monde invisible, médiateur, sauveur, illuminateur de tout ce qui était, par nature, au-dessus et au-dessous de son humanité sacrée. Ce n'est pas ici le lieu de développer cette doctrine féconde, sur laquelle nous devrons revenir ; nous citerons alors les textes magnifiques qui l'établissent et qui la font briller dans tout son jour.

« Ce prodige et vraiment cet excès d'amour divin, ce fut, au sentiment d'un grand nombre de Pères et de théologiens, le principe de la ruine de Satan. Dieu ayant introduit une seconde fois sur la scène du monde son Fils premier-né, il dit : « Que tous « ses anges l'adorent ! » Cette seconde introduction,

[1] Hebr. II, 16.

cette nouvelle présentation faite par le Père : *cum iterum introducit,* se réfère visiblement à son Fils placé dans un second et nouvel état, par conséquent à son Fils incarné. Croire au Fils de Dieu fait homme, espérer en lui, l'aimer, le servir, l'adorer, telle fut la condition du salut. Les deux Testaments nous disent que ce précepte s'adressa aux anges comme aux hommes; il est écrit dans l'un et dans l'autre : *Et adorent eum omnes angeli ejus*[1]. »

« Satan frémit à l'idée de se prosterner devant une nature inférieure à la sienne, à l'idée surtout de recevoir lui-même de cette nature si étrangement privilégiée un surcroît actuel de lumière, de science, de mérite, et une augmentation éternelle de gloire et de béatitude. Se jugeant blessé dans la dignité de sa condition native, il se retrancha dans le droit et dans l'exigence de l'ordre naturel; il ne voulut ni adorer dans un homme la majesté divine, ni accueillir en lui-même un surplus de splendeur et de félicité dérivant de cette humanité déifiée. Au mystère de l'Incarnation, il objecta la création; à l'acte libre de Dieu, il opposa un droit personnel; enfin, contre l'étendard de la grâce, il leva le drapeau de la nature. « Il ne « se tint pas dans la vérité[2], » dans la vérité du Dieu fait chair, dans la vérité de la grâce et de la gloire émanant du Christ; et « il fut homicide dès le com« mencement[3] », parce qu'il jura la mort de l'Homme-Dieu dès que l'Homme-Dieu lui fut montré[4]. Voilà comment le diable, selon la parole de saint Jean, « pèche depuis l'origine[5] »; et c'est pourquoi le Sauveur a pu dire aux Juifs, à l'heure où

[1] Hebr. I, 6. — [2] Joan. VIII, 44. — [3] *Ibid.* — [4] S. August. in Joan., Tract. XLII, 11. — [5] I Joan. III, 8.

ils machinaient sa mort : « Vous avez le diable pour « père, et vous voulez mettre à exécution les désirs « de votre père, qui a été homicide dès le commen- « cement[1]. »

« Du reste, en dehors de toute opinion concernant ce caractère spécial du péché des mauvais anges, il est certain, ainsi que l'enseigne saint Thomas, que « le crime du démon a été, ou bien de mettre sa fin « dernière dans ce qu'il pouvait obtenir par les forces « seules de la nature, ou bien de vouloir parvenir à « la béatitude glorieuse par ses facultés naturelles « sans le secours de la grâce[2]. » Il faut donc, dans toute hypothèse, remonter jusqu'à Satan, pour la découvrir dans son origine et pour la saisir dans son fond, cette odieuse impiété du naturalisme qui, à l'aide d'axiomes et de programmes plus ou moins habiles et savants, glisse ses ombres détestables jusque dans l'esprit des chrétiens de nos jours, décorant aussi faussement que fastueusement du nom d'esprit moderne ce qui est le plus vieux des esprits, l'esprit de l'ancien serpent, l'esprit du vieil homme, l'esprit qui vieillit toutes choses, qui les précipite vers la décadence et la mort, et qui prépare insensiblement les effroyables catastrophes de la dissolution dernière.

« L'Écriture nous dit : Ce grand dragon, ce serpent antique qui s'appelle le diable et Satan, ayant été renversé du ciel, a été jeté sur la terre, et ses anges ont été envoyés avec lui, envieux de séduire le monde entier[3]. Il eût voulu faire avorter la femme de qui le Christ devait naître ; il eût voulu dévorer le

[1] Joan. VIII, 44. — [2] Summ. Theolog., p. I, c LXIII, art. 3, conclus. — [3] Apoc. XII, 9.

Christ dès l'instant de sa naissance[1]; n'ayant pu ni l'étouffer dans son berceau[2], ni l'enchaîner dans son sépulcre[3], et le Christ lui ayant été ravi et ayant été emporté vers Dieu et vers son trône[4], et la femme nourrice et gardienne du Christ, c'est-à-dire l'Église, ayant été mise à l'abri de ses coups[5], le dragon irrité s'en est allé faire la guerre à tous les autres qui sont de sa race, à ceux qui gardent les commandements de Dieu et qui ont le témoignage de Jésus-Christ[6]. »

Partout où Satan retrouve ce signe du Christ, il se jette en ennemi pour ravager et détruire : « Il fait des ruines, il en fait tant qu'il peut, et se sert de tout pour en faire, hélas! de l'homme plus que de tout le reste. Il va aux âmes, il va aux sociétés mères et tutrices des âmes, il va aux institutions et aux lois gardiennes de la société, il va aux corps et à la matière qu'il ne flatte que pour les perdre. La génération actuelle n'a-t-elle pas inventé de se faire, contre le christianisme, l'avocate de la matière? Comme si la matière elle-même avait un plus mortel ennemi que l'ennemi de tout l'ordre chrétien! Ah! s'il en fait saillir souvent les beautés à nos yeux, si quelquefois même il la pare de toute sorte de prestiges, ce n'est que pour séduire nos sens, troubler nos esprits et nous faire honteusement déchoir. En elle-même, il la déteste. Voyez ce qu'il en fait dans la mort : c'est là son triomphe et son œuvre. Si Dieu lui en donnait le congé, il anéantirait le monde physique. Ayant du moins reçu pour un temps le pouvoir de lui nuire, il y déforme, il y

[1] Apoc. xii, 4. — [2] Matth. ii, 13. — [3] *Ibid.*, xxvii, 66. — [4] Apoc. xii, 5. — [5] *Ibid.*, 13-16. — [6] *Ibid.*, xii, 17. — Œuvres, t. V, p. 42-45.

empoisonne tout ce qu'il peut. Et savez-vous pourquoi? Tout en lui vient d'une jalousie basse et d'une haine impie. Il sait que la matière est prédestinée, elle aussi, à faire partie de ce temple immortel dont lui-même s'est exclu à jamais; il sait, il voit qu'elle porte déjà dans son sein les semences de cette gloire; il sait enfin, et c'est là par-dessus tout ce qui allume sa rage, qu'elle regarde le Christ, qu'elle est ordonnée pour le Christ, qu'elle lui appartient, qu'il l'a créée, rachetée, épousée, qu'il l'a baignée de son sang et touchée de son sceptre, qu'il en contient dans son très saint corps tous les types, toutes les lois, tous les éléments, toute la perfection. Il la hait donc, et quand, sous l'action de ce Christ et par l'attouchement de son Église, cette matière sort des états profanes, est séparée des destinations communes, et entre authentiquement dans l'ordre de la grâce; quand Jésus la marque de son sceau et qu'elle le sert d'office; quand, par exemple, elle devient partie constitutive d'un sacrement, ou bien un lieu surnaturel et saint, une église, un autel, un vase eucharistique, une statue ou un tombeau miraculeux, alors sa fureur monte au comble. On dirait que le seul aspect de cette matière le brûle, et qu'elle sert déjà d'arme à la justice pour commencer contre lui ce grand et universel combat que les créatures définitivement affranchies doivent livrer aux réprouvés en achevant de les chasser, de les précipiter et de les perdre[1]. »

« Avec quelles cauteleuses industries les démons, pour arriver à dominer les âmes, entretiennent et

[1] Sap. v, 21. — Œuvres, t. IV, p. 490-491.

exploitent leur faiblesse native! « Ce sont eux, dit le « Seigneur par son prophète, ce sont eux, ô nation « malheureuse, qui t'ont humiliée et qui ont dit à ton « âme : « Courbe-toi, afin que nous passions : *Qui « te humiliaverunt et dixerunt animæ tuæ : Incurvare, « ut transeamus.* Et toi, tu as docilement fait de ton « corps une terre qu'on foule aux pieds, et tu es « devenue comme un chemin pour les passants : *et « posuisti ut terram corpus tuum et quasi viam trans- « euntibus*[1]. » Tant que l'âme s'est tenue droite par ses tendances élevées, les esprits mauvais n'avaient point en elle d'accès ni de passage; car pour eux, passer par une âme, c'est y semer la corruption : *Transire namque eorum, est immunda illi desideria spargere.* Ils se mettent donc à l'œuvre; ils multiplient à l'envie leurs inventions corruptrices et leurs procédés d'énervement physique, intellectuel et moral; ils jettent à la foule d'ignobles appâts; ils propagent, ils popularisent l'ignorance, la bassesse et la servitude, en les enveloppant sous des formules menteuses de science, de grandeur, de liberté. Dans leur soif de domination et de volupté, ils disent à l'espèce humaine : « Abaisse-toi, pour que nous ayons libre « carrière : *Dicunt ergo : Incurvare, ut transeamus;* « car ils savent que quand l'âme ne consent pas à « descendre, elle leur est une gêne, un obstacle; et « ils ont peur, ils ont horreur de quiconque demeure « droit et inflexible devant eux : *Transire per eam « nequeunt quam contra se rigidam in superna inten- « tione pertimescunt*[2]. »

Mais quel triomphe pour Satan quand il parvient à

[1] Isa. LI, 2. — [2] Greg. Homil. XXXI, 7. — Œuvres, t. VI, p. 140-141.

replonger dans le péché une âme que le Christ avait ressuscitée ! L'Évêque de Poitiers nous a fait le tableau de ce désastre en commentant dans sa cathédrale l'Évangile du 3e dimanche de Carême : « Lorsque le démon a été chassé d'un homme par la grâce divine, le seul plaisir qu'il puisse goûter lui est ravi, le plaisir de mal faire. Les lieux déserts et inhabités ne lui offrent point de repos, parce qu'il mène partout avec lui ses remords et son supplice et sa damnation. Il n'a qu'une pensée, qu'une ambition ; il ne couve qu'un dessein, ne rêve qu'un projet : rentrer dans la maison d'où il a été banni : *Revertar in domum meam unde exivi*. Mais comment y parvenir ? Cette maison a été nettoyée de ses souillures par les sacrements, elle a été ornée de la vérité par la foi. Eh bien ! il ne se rebute pas. Il s'en va et il prend avec lui sept autres esprits plus méchants que lui, et forçant l'entrée de cette maison, ils s'y installent, ils s'y établissent : et le dernier état de cet homme devient pire que le premier. Il n'était possédé que par un démon, il est possédé désormais par sept autres démons ; son sort est devenu plus déplorable que par le passé.

« Et Jésus se tournant vers les Pharisiens ajouta :
« *Sic erit generationi huic pessimæ :* Ainsi en sera-t-
« il pour cette génération mauvaise. »

« Je pourrais vous montrer, mes Frères, comment les Juifs sont tombés en effet dans cette aggravation de mal dont parle le divin Sauveur. Mais ne vaut-il pas mieux profiter de la leçon pour nous-mêmes ? Faisons donc l'examen de notre propre vie.

« Vous, mon frère, qui m'entendez, ou à qui mes paroles ne peuvent parvenir, parce que vous avez

désappris de nouveau le chemin de la maison de Dieu, n'est-il pas vrai qu'à une époque dont vous avez gardé bon souvenir, par exemple, au jubilé qui a marqué le milieu de ce siècle, vous aviez eu l'inappréciable avantage de vous réconcilier avec Dieu ? Les temps étaient mauvais ; la société était livrée à mille périls, en proie à toutes sortes d'appréhensions. La crainte fut pour vous le commencement de la sagesse. Des préjugés invétérés dans votre esprit se dissipèrent ; des préventions et des antipathies injustes firent place à la confiance et à l'estime ; vous demandâtes à l'Église de Jésus-Christ les lumières et les grâces dont elle a le dépôt ; vous reçûtes d'elle le bienfait de la réconciliation, et, avec le péché, le démon sortit de votre cœur : *Cum exierit spiritus immundus de homine.* Banni de plus d'une maison où il avait espéré régner toujours en maître, Satan fut rejeté pour quelque temps loin des lieux habités par les hommes sensés et raisonnables. Mais, hélas ! son échec ne fut pas de longue durée. Impatient de reconquérir les avantages qu'il avait perdus, il résolut de chercher un nouvel accès vers cette demeure qu'il n'avait cessé de regarder comme la sienne, même depuis qu'il en était sorti : *Dixit : Revertar in domum meam unde exivi.* S'étant donc approché, il la trouva (je cite le texte de saint Matthieu), il la trouva vide, il la trouva vacante encore, bien qu'elle eût été nettoyée et parée : *Et veniens, invenit eam vacantem, scopis mundatam et ornatam*[1]. Oui, les péchés avaient été effacés, les habitudes criminelles avaient été rompues ; quelques-uns des principes et des sentiments du christianisme

[1] Matth. XII, 44.

continuaient d'orner et d'éclairer cette âme : *mundatam et ornatam*. Cependant elle demeurait vide de convictions fermes, de vertus solides, d'œuvres sanctifiantes, par conséquent de mérites acquis. Si la place n'était pas occupée par le mal, elle n'était pas non plus occupée par le bien : la maison, fermée au démon, mais non suffisamment ouverte à Jésus-Christ, était devenue vacante. Entendez saint Hilaire : *Emundata per legem, prophetarum ornata præconiis, vacua invenitur..., ad quam habitandam non receptus sit Christus*. Elle était donc sans habitants, et aussi sans gardiens : *atque ita et habitatore vacua est, et deserta custodibus*[1]. En outre, l'ennemi a recruté des auxiliaires et il a grossi ses forces en proportion des résistances que le bien pouvait lui opposer : *Tunc vadit et assumit septem spiritus secum nequiores se*. Je vous l'accorde, mon frère, l'assaut que vous avez eu à soutenir a été rude. Parce que Jésus-Christ vous réservait les sept dons de son Esprit, le démon s'est mis en quête de sept autres esprits plus pervers que lui, afin que la prise de possession de votre âme par la puissance infernale fût aussi large, aussi complète qu'elle devait l'être par la grâce divine : *Septem igitur spiritus nequiores assumuntur, quia tot erant gratiarum munera destinata, ut tanta iniquitatis fieret possessio, quanta futura fuerat gratiarum*[2]. Avant votre conversion, vous n'étiez guère placé peut-être que sous l'empire de l'indifférence. Aujourd'hui les sept esprits du mal sont entrés en vous, et ils y sont établis en permanence : *et ingressi habitant ibi*. Regardez au fond de votre cœur, mon frère; outre

[1] S. Hilar., Comment. in Matth. xii, 23. — [2] *Ibid.*

le démon du sensualisme qui y est rentré avec le démon de l'orgueil et de l'ambition, n'est-ce point aussi le démon de la lâcheté, le démon de la trahison, le démon de l'opposition à l'Église et au sacerdoce, le démon de la haine de Dieu et de son Christ ?

« *Et fiunt novissima hominis pejora prioribus :* Et le dernier état de cet homme devient pire que le premier. Oui, mon frère, pire parce qu'il est plus honteux et plus criminel ; pire, parce qu'il est plus irrémédiable. Aux yeux de toutes les législations, la récidive est une circonstance aggravante. D'ailleurs, dit Tertullien, le converti qui revient au péché, comme le chien à son vomissement, préfère plus délibérément le démon à Dieu. Car il semble avoir établi une comparaison entre l'un et l'autre, et prononcer avec expérience que celui-là vaut mieux auquel il se donne de préférence. Vous donc, mon frère, qui par la pénitence de vos péchés aviez entrepris de donner satisfaction à Dieu, c'est au diable que vous satisfaites maintenant par une sorte de repentir de votre pénitence : *Ita qui per delictorum pœnitentiam institueras Domino satisfacere, diabolo per aliam pœnitentiæ pœnitentiam satisfacies*[1]. Oui, sans nul doute, ce sort est plus honteux et plus criminel que le premier, et en même temps il est plus incurable ; car, dit saint Paul, « il est comme impossible à ceux qui ont été « une fois illuminés, qui ont goûté le don du ciel, qui « ont été faits participants de l'Esprit-Saint, qui ont « savouré la bonne parole de Dieu et la jouissance du « siècle à venir, et qui après cela sont tombés, d'être « renouvelés dans la pénitence, après qu'ils ont de

[1] Tert., de Pœn. c. v.

« nouveau crucifié et déshonoré en eux-mêmes le Fils
« de Dieu. Comme une terre qui boit la pluie qui
« tombe sur elle, et qui ne produit que des épines et
« des ronces, est abandonnée et bien près de la malé-
« diction : sa fin est la combustion [1]. »

Faut-il pourtant désespérer du retour de ces brebis arrachées de nouveau au bercail du Bon Pasteur? A Dieu ne plaise, car le Seigneur est plus fort que Satan. Jésus ajoute : « Quand le fort armé garde l'entrée de la maison, tout ce qui est sous sa garde est en repos; mais s'il survient un autre plus fort que lui, il le vaincra, il le désarmera, et il s'emparera de toutes ses dépouilles. »

Revenu décidément à Dieu, que le chrétien cherche auprès de la Reine des anges un abri contre les incursions nouvelles de l'Ange de l'abîme! Elle est la grande protectrice à l'heure de la tentation.

Écoutons les paroles par lesquelles Mgr Pie, au début de son épiscopat, exhortait ses nouveaux diocésains, dans l'antique église de Notre-Dame, à confier la garde de leur cœur à la Vierge fidèle : « Il est écrit : « Si le Seigneur ne garde lui-même la
« cité, c'est en vain que veillent ceux qui sont prépo-
« sés à sa garde. » De saints docteurs ont appliqué cette parole à Marie, et ils ont dit : Si la Mère du Seigneur ne se fait pas la gardienne de la cité, la vigilance des sentinelles sera impuissante. Et de quelle cité parlaient-ils donc? Ne savez-vous pas, mes Frères, que notre âme, que l'âme du chrétien est souvent comparée à une ville, à une cité fortifiée? Or cette cité a des portes; ce sont nos sens. Et ces

[1] Hebr. vi, 4-8. — Œuvres, t. V, p. 415-418.

portes, elles ont besoin d'être gardées ; il y faut même une garde sévère ; sinon l'ennemi, qui rôde sans cesse autour de nous, peut faire des incursions terribles dans la place. Les portes de cette cité, trop souvent nous n'avons pas la main assez forte, assez sûre pour en défendre l'entrée. Par exemple, nos yeux n'ont-ils pas été souvent des portes ouvertes à l'ennemi ? L'Esprit-Saint s'est-il trompé, quand il a dit que c'est l'œil qui a ravagé l'âme : *Oculus deprædatus est animam*[1] ? Ce jeune homme, tout à l'heure, était un ange. Il n'a pas su garder l'accès de son âme, les avenues de son cœur ; il n'a pas su faire, comme le grand homme de l'Idumée, un pacte avec ses yeux[2], et la mort est montée par les ouvertures, elle est entrée par les brèches de la muraille : *Ascendit mors per fenestras*[3]. L'oreille aussi, ah ! trop souvent, n'a-t-elle pas été une porte mal gardée par où l'ennemie s'est introduite. Cette jeune enfant avait été l'objet de la vigilance maternelle la plus assidue, elle avait été entourée des soins les plus délicats ; et voilà que maintenant le trouble est dans son âme, et l'ange qui veille à côté d'elle pleure sur un premier échec de son innocence. Ah ! une parole impure, projectile meurtrier, a pénétré par l'ouïe jusqu'au cœur. Je m'arrête, mes Frères ; oui, notre âme est une cité, une cité dont les abords sont presque toujours compromis quand ils ne sont gardés que par nous-mêmes. Heureux lorsque nous ne devenons pas complices de l'ennemi qui assiège la place, et que, victimes de notre propre trahison, nous ne livrons pas nous-mêmes les clefs de notre cœur !

[1] Thren. III, 51. — [2] Job XXXI, 1. — [3] Jerem. IX, 21.

« Puisque nos mains ne sont pas assez sûres pour conserver, pour défendre cette clef de notre cœur, à quelles autres mains irons-nous la confier ? La question est résolue : considérez cette image de Marie, et voyez ces clefs que vos aïeux ont mises entre ses mains. O Vierge sainte, heureux ceux qui vous ont choisie pour la dépositaire de leur trésor ! heureux ceux qui vous ont commis la tutelle de leur âme ! heureux ceux pour qui vous êtes cette porte de sûreté dont parle le Psalmiste : *Ostium circumstantiæ*[1] ! Heureux ceux qui ne peuvent plus, en quelque sorte, disposer d'eux-mêmes; ceux qui se sont dépossédés du droit de se trahir, de se vendre à l'ennemi, attendu que leur cœur vous appartient, et qu'ils vous l'ont remis pour toujours !

« Je le dis hardiment, mes Frères, aucun chrétien n'a jamais conservé intact le trésor de son innocence, qu'autant qu'il en a confié le soin à Marie. Si la Mère du Seigneur ne garde pas la cité, c'est en vain que celui qui veut la défendre s'épuise en travaux et en veilles. Un jour, le sommeil le gagnera ; la clef tombera de ses mains; l'ennemi la ramassera, et la cité sera prise d'assaut[2]. »

[1] Ps. CXI, 3. — [2] Œuvres, t. I, p. 177-178.

CHAPITRE III

LE MONDE

La guerre que tout chrétien, au jour de son baptême, a juré de soutenir contre l'enfer doit s'étendre au monde son complice.

« Le monde, c'est le règne de Satan introduit dans la société humaine[1]. » — « C'est la nature humaine séparée et dépouillée du Christ[2]. »

« Le monde est tout entier établi dans le mal. Il y plonge par toutes ses racines, il y puise sa vie, il en tire sa sève. Être autrement, ce serait pour lui n'être plus. « L'Éthiopien changera de peau, dit « Dieu par Jérémie, et la robe du léopard cessera « d'être tachetée, avant que vous fassiez le bien, vous « qui êtes les disciples du mal[3]. » Donc, jamais l'hérésie ne deviendra juste envers l'Église; jamais l'orgueil ni l'avarice ne confesseront l'Évangile; jamais la chair ne s'arrêtera de convoiter contre l'esprit[4]; jamais les sectes impies, qui sont l'incar-

[1] Œuvres, t. III, p. 285. — [2] *Ibid.*, t. V, p. 153. — [3] Jerem. XIII, 23. — [4] Gal. v, 17.

nation de cette triple concupiscence et la synagogue du démon, jamais, dis-je, ces sectes ne cesseront d'obéir à Satan, leur inspirateur et leur père, dont elles veulent fatalement contenter les désirs et faire aboutir les desseins[1]. Jusqu'au dernier des jours, la sainte famille de Dieu restera ici-bas militante; et « quiconque voudra vivre pieusement en Jésus-« Christ devra souffrir la persécution[2] ». Ne nous faisons point illusion : ce n'est pas en approchant des derniers temps que nos luttes deviendront moins vives et les conditions de notre vie plus faciles. C'est alors, au contraire, que ceux qui garderont les commandements de Dieu et la foi de Jésus feront éclater en eux le prodige de « la patience des saints[3] ». Quoique Jésus ait toujours travaillé et souffert sur la terre, il n'a cependant subi qu'au terme de sa course sa principale et sanglante Passion. L'ordre suivi par le chef marque l'ordre imposé au corps; et comme le Christ n'a consommé son œuvre et abattu tous ses ennemis que par le mystère de sa croix, l'Église non plus n'achèvera sa tâche et ne gagnera son dernier triomphe qu'en surmontant par une divine patience les suprêmes efforts de l'enfer. Donc, répéterons-nous avec l'Apôtre : Courons par la patience au combat qui nous est proposé[4]. »

Dans son panégyrique de saint Benoît Labre, Mgr Pie met, davantage encore, en relief cette opposition absolue qui existera toujours entre la nation sainte et la nation ennemie du Christ que l'on appelle le monde. Séparée de Dieu et de l'Église, celle-ci se fait une religion à elle.

[1] Joan. VIII, 44. — [2] II Tim. III, 12. — [3] Apoc. XI I, 10. — [4] Œuvres, t. IX, p. 129-130.

« A ne considérer que toute une grande portion de l'humanité contemporaine, on pourrait dire, mes Frères, que le détrônement de la chose chrétienne est un fait accompli ; que la face du monde est changée, renouvelée ; que le christianisme a disparu sans retour, qu'il est vaincu, enterré, remplacé. Le christianisme, c'est l'édifice de la grâce s'élevant sur les ruines de la nature. Or, le monde moderne, c'est la nature reprenant fastueusement ce qu'elle appelle ses droits, étalant hautement ses titres, dilatant sans réserve ses moyens d'action et de jouissance. Concupiscence de la chair, concupiscence des yeux, orgueil de la vie : voilà la triple jouissance que le christianisme entend briser. Or le monde moderne a cassé ce triple anathème, et, des trois choses renversées par le Christ, il a fait la triple colonne du temple de l'humanité émancipée, le trépied de la chaire où elle trône et d'où elle rend ses oracles. Prêtez l'oreille à ses enseignements, et vous reconnaîtrez qu'elle a ses dogmes, sa morale, son culte, ses sacrements, ses béatitudes, son ciel, son enfer, qui forment l'exacte contre-partie de tout le système chrétien. Il est vrai, dans ce temple nouveau, tout n'est pas encore harmonie. Au sein de ce vaste naturalisme, il reste des dissensions, des guerres intestines. En face du sensualisme repu qui jouit et qui veut conserver, se dresse le sensualisme affamé qui conspire et qui veut partager. Au-dessus du sensualisme abaissé qui s'arrête et qui se complaît dans la jouissance animale, s'élève le sensualisme raisonné qui veut devenir une doctrine et prétend à la dignité de l'idée. Conservatorisme, donc, et communisme ou socialisme, spiritualisme et matérialisme, libéralisme et

despotisme, déisme même et athéisme, tout cela, comme on le voit, forme un concert assez discordant, et présente la religion moderne sous des noms et des aspects assez divers. Mais enfin toutes ces nuances savent se rapprocher et se fondre ; toutes ces lignes aboutissent dans un cadre commun ; toutes ces diversités se relient dans un même symbole, se rencontrent dans un même programme, à savoir, la supplantation de l'élément révélé par l'élément humain, la substitution des droits de l'homme aux droits du Christ et de son Église, le triomphe du naturalisme sur le christianisme. Aussi trouve-t-on de toutes parts le même patois sur toutes les lèvres, la même fièvre dans toutes les âmes. Civilisation, progrès, conquêtes de l'humanité ; industrie, spéculation, agiotage ; émancipation de l'esprit et de la chair, sécularisation de la loi et du pouvoir : que sais-je? Complétez un peu cette énumération, et vous aurez tout le bagage de mots, d'idées, d'aspirations qui font un homme de ce temps, véritable antipode de tout ce qui constitue la doctrine, la morale et la discipline chrétienne[1]. »

A côté de ce monde athée vit un autre monde moins tranché dans ses principes, mais brutal dans ses déductions et qui cherche, en quelque sorte, à unir dans un même culte le Christ et Bélial. A ce monde aussi l'Évêque de Poitiers lance ses anathèmes.

« Ne nous dites pas, nos très chers Frères, que nous paraissons vous ranger parmi les hommes sans foi et sans principes, dont nous nous occuperons tout à l'heure. Non ; nous savons que vous avez établi des

[1] Œuvres, t. III, p. 663-665.

distinctions entre monde et monde. Il est des habitudes vulgaires du mal, des fautes grossières qui répugnent à vos goûts, à votre éducation, à votre position sociale, quoique trop souvent, hélas! on ait vu glisser rapidement sur la pente des plus honteux et des plus criminels excès, et prendre rang parmi les corrupteurs et les corrompus de bas étage, des hommes qui s'étaient persuadé que l'élégance des manières et la supériorité du rang pouvaient suppléer aux mœurs chrétiennes. Vous vous êtes donc fait un code de convention, dont les prescriptions sont celles qui s'adaptent à vos façons de penser et d'agir, et dont les défenses ne sont motivées que par vos répugnances d'éducation et vos antipathies de société. Mais, nos très chers Frères, ce ne sont là que des nuances de ce monde condamné par Jésus-Christ; et les plus condamnables à ses yeux sont peut-être celles qui se présentent comme plus graciables aux vôtres. Pensez-vous, en effet, que, dans la balance divine, la sensualité, calculée avec toutes les ressources d'un esprit ingénieux à dissimuler le mal sous les dehors des convenances, pèse moins que les fautes commises par les seuls instincts d'une nature violente et brutale? Parce que vous ne jetez pas au visage de l'idole la vapeur épaisse d'une fumée grossière, parce que votre encens plus fin et plus épuré accuse un culte plus exquis et plus recherché que celui de la foule, pensez-vous que ces apprêts et ces raffinements doivent vous faire absoudre de votre idolâtrie? Je crains qu'au contraire vous ne soyez plus criminels, comme aussi plus responsables, au jugement de celui « qui sonde les reins et les cœurs[1] ».

[1] Ps. VII, 10.

Car c'est peut-être à l'art avec lequel vous parez votre sensualisme du voile des bienséances, que des âmes naturellement portées à observer les saintes rigueurs de la discipline évangélique doivent de s'être laissé amollir et d'avoir perdu cette gravité de vie, cette austère retenue de mœurs qu'eût protégées l'horreur qu'inspire le péché dans sa laideur naturelle. Détrompez-vous donc, nos très chers Frères : il n'y a pas pour Jésus-Christ deux mondes, dont l'un plus exercé et mieux appris trouve sa justification dans l'inhabilité et la dégradation de l'autre ; il n'y a pour Jésus-Christ qu'un monde, dont la condamnation est écrite avec son sang, comme il n'y a qu'un christianisme, dont la loi est dans ses doctrines et dans ses exemples[1]. »

Que faire donc, dans un milieu corrompu et corrupteur, dans ce monde « dont Jésus-Christ n'est pas[2], pour lequel il ne prie pas[3], auquel il a dit malheur[4] ; ce monde dont le diable est le prince et la tête[5], et dont la sagesse est ennemie de Dieu[6], à ce point que, vouloir être ami de ce siècle, c'est être constitué adversaire de Dieu[7] ; ce monde qui, parce qu'il ignore le Christ sauveur, sera ignoré du Christ rémunérateur : *Qui ignorat, ignorabitur*[8], et recueillera la terrible sentence : « Je ne vous connais pas[9] ; » ce monde enfin dont les voies aboutissent à l'enfer[10] ? Tant que dure la vie présente, c'est l'œuvre de la grâce, par conséquent l'œuvre de l'Église, de retirer les créatures de cet état de *mondanité*, en les rendant

[1] Œuvres, t. I, p. 602-603. — [2] Joan. VIII, 23. — [3] *Ibid.* XVII, 9. — [4] Matth. XVIII, 7. — [5] *Ibid.*, XVI, 11. — [6] Rom. VIII, 7. — [7] Jacob. IV, 4. — [8] I Cor. XIV, 38. — [9] Luc. XIII, 25. — [10] Eccli. XXI, 11.

à Jésus-Christ, et, par Jésus-Christ, à leur destination bienheureuse[1]. Certes, elles s'y emploient intérieurement et extérieurement, avec une persistance que rien n'arrête, avec un amour que rien ne déconcerte. Mais si la nature demeure rebelle à l'encontre de tous les efforts de la grâce et de l'Église, si elle ne se laisse pas éclairer, affranchir, racheter, restaurer par leur action surnaturelle, si elle reste mondaine, profane, terrestre, par cela seul et indépendamment de tout autre délit, elle est sous le coup de la disgrâce et de la damnation[2]. »

Puisque Jésus et l'Église s'y emploient incessamment, « le salut est donc possible dans le monde, continue notre Pontife, mais à la condition de n'y pas vivre selon les doctrines du monde. Ç'a été une exagération infernale de quelques sectaires de présenter aux mondains la loi de Jésus-Christ comme incompatible avec les obligations de leur état; et l'on peut dire que la rigueur janséniste, en plaçant la vie chrétienne si au-dessus des forces de l'homme, travaillait puissamment au profit du libertinage, qui s'accommodait de ne trouver devant lui qu'une religion impossible et qui aimait à qualifier de relâchée toute morale accessible et praticable. Mais si l'influence pernicieuse de ce rigorisme, dont il restait encore des traces parmi nous jusqu'à ces derniers temps, a dû être combattue sans rémission, ne semble-t-il pas qu'aujourd'hui l'esprit humain, et surtout l'esprit français, qui se porte toujours vers les extrêmes, incline vers un laxisme de morale, vers un laisser-aller de tous les principes qui menace la société chré-

[1] Joan. XVII, 6, 15, 16. — [2] Œuvres, t. V, p. 153-154.

tienne d'un renversement complet? « Que dirons-
« nous donc, et où nous tournerons-nous désormais,
« si l'on change en venin tous nos discours? Prêchons
« qu'on ne peut se sauver dans le monde, nous
« désespérons nos auditeurs; disons, comme il est
« vrai, qu'on peut s'y sauver, ils prennent occasion
« de s'y embarquer trop avant. O mondains, ne vous
« trompez pas, et entendez ce que nous prêchons.
« Nous disons qu'on peut se sauver dans le monde,
« mais pourvu qu'on y vive dans un esprit de déta-
« chement; qu'on peut se sauver dans les dignités
« et les honneurs, mais pourvu qu'on en use avec
« modération; qu'on peut se sauver enfin parmi les
« richesses, mais pourvu qu'on les répande dans le
« sein des pauvres[1]. » Ainsi parlait Bossuet dans son
panégyrique du plus grand des moralistes chrétiens
de ces derniers âges, saint François de Sales. Les
écrits de cet aimable restaurateur de la piété parmi
les personnes du siècle sont entre toutes les mains;
puisse sa forte et rigide doctrine de renoncement et
de sacrifice n'être jamais séparée de son incompa-
rable esprit de mansuétude et de miséricorde! Car,
s'il a ramené la dévotion au milieu du monde, « ne
« croyez pas que ce soit en la déguisant pour la
« rendre plus agréable aux yeux des mondains; non,
« il l'amène dans son habit naturel, avec sa croix,
« ses épines, avec son détachement et ses souf-
« frances[2]. » Instruisez-vous à cette école, nos très
chers Frères, vous qui avez résolu de vivre chrétien-
nement dans le siècle, et vous rentrerez dans cette
route loyale de la sainte croix, dont vous vous êtes

[1] Bossuet, édit. Lebel, t. IX, p. 37. — [2] *Ibid.*, p. 36.

plus ou moins écartés, et qui demeurera toujours la seule route du ciel tracée par Jésus-Christ[1]. »

Dans la noble et sympathique figure de la marquise de Dreux-Brézé, Mgr Pie nous montre comment le salut et même la sainteté sont possibles au milieu des tracas et des sollicitudes de la vie mondaine, et par quel adorable artifice la grâce sait faire profiter les âmes sincèrement chrétiennes de ce que les usages du monde peuvent avoir de sanctifiant, en les tenant en garde contre ses périls et ses séductions : « Je ne puis dire, comme je le voudrais, ce que Mme de Dreux-Brézé a été pour la société par les dispositions d'esprit et de cœur qu'elle y apportait. « Mes petits enfants, disait saint Jean, n'aimez pas le monde, « ni les choses qui sont dans le monde[2]. » Et pourtant, dans un sens très vrai, cette illustre chrétienne a aimé le monde et les choses qui sont dans le monde; elle a aimé ce qu'on peut appeler le train ordinaire du monde. Oui, mais il faut ajouter qu'elle a su remplir avec une égale perfection ses devoirs de femme chrétienne et de femme du monde, usant du monde sans en abuser, usant du monde et ne s'usant pas au contact du monde; poursuivant toujours un but utile à travers les futilités des visites et des conversations prescrites par la bienséance, et ne goûtant jamais le plaisir que sous l'enveloppe du devoir; faisant plier toutes les exigences mondaines devant la loi de Dieu et le commandement de l'Église; s'abstenant des usages dangereux du monde, à ce point que, durant toute sa carrière de femme du grand monde, elle n'a jamais foulé le seuil d'un théâtre, ni subi une toi-

[1] Œuvres, t. I, p. 603-605. — [2] I Joan. II, 15.

lette inconvenante, et qu'elle a toujours été un modèle de retenue comme d'indulgence et de discrétion. Or, quand on se reporte à ce qu'était cette société française du XVIII[e] siècle, au sein de laquelle M[me] de Brézé a vécu, quand on songe aux séductions de tout genre qu'elle y trouvait et qu'elle y portait avec elle, on ne peut préconiser assez haut une religion si solide et si éclairée, une vertu si ferme et si aimable. Non, le monde ne saurait assez apprécier de pareils exemples, puisqu'ils sont faits pour le réconcilier avec lui-même, en lui montrant quels fruits peuvent encore sortir de son sein. Ces types, malheureusement trop rares, sont l'honneur et le trésor de la société; le moins que la société leur doive, c'est de s'en souvenir et de les admirer. La religion rend donc service au monde et à la société quand, par la bouche de ses ministres, elle conserve et transmet aux générations à venir ces exemplaires parfaits, dont elles devront tâcher de se rapprocher si elles ne savent pas les reproduire[1]. »

[1] Œuvres, t. IV, p. 312-313.

CHAPITRE IV

L'ORGUEIL

« Un jour un personnage richement vêtu se présente devant saint Martin ; il avait une robe de pourpre comme celle des empereurs ; sa tête était ceinte d'une couronne étincelante d'or et de pierreries, ses pieds revêtus de chaussures brillantes ; son air était serein, son visage riant. Cet être tout éblouissant de clarté prit la parole et dit : « Martin, reconnais celui que « tu vois : je suis le Christ ; avant de descendre sur « la terre pour juger le monde, j'ai voulu me mani- « fester à toi. » Martin reste quelque temps dans le silence ; puis, ayant imploré la lumière d'en haut, il répond : « Jésus-Christ ne nous a point annoncé qu'il « dût descendre du ciel en terre couvert de pourpre et « couronné d'un brillant diadème. Pour moi, si je « ne vois le Christ sous la figure dans laquelle il a « souffert et avec les stigmates de sa croix, je n'y « croirai pas. » Le fantôme disparut, c'était un démon, transfiguré en ange de lumière[1]. »

[1] Sulp. Sev., *De vita B. Mart.*, XXIV.

Cet esprit infernal était aussi la figure du monde, qui vient s'offrir aux âmes avec sa fausse gloire, ses richesses et ses voluptés, en vue d'exciter chez le chrétien les trois concupiscences qu'il porte dans sa nature déchue, sources vives de toutes ses fautes actuelles. Là est le grand danger de l'homme, car le démon et le monde ne peuvent rien sur lui que par la complicité de ces ennemis intérieurs. Le zélé Pasteur n'a pas manqué de mettre en garde les âmes dont il avait la charge contre ce triple péril. Il leur parlera d'abord de l'orgueil, leur en disant la nature et le remède.

L'orgueil est un désir désordonné de la gloire, ou une complaisance que l'on prend dans de vains avantages. Cette soif de gloire est au fond de toutes les âmes, et Mgr Pie en a eu personnellement conscience.

Son biographe nous fait assister aux luttes intimes qui se sont imposées, sous ce rapport, au jeune vicaire de la cathédrale de Chartres : « Sa grande épreuve d'alors était une effroyable tentation d'orgueil, qui lui venait de l'unanimité de l'admiration publique. Tout frémissant de l'émotion du combat intérieur, il disait dans une de ses méditations écrites : « Oubliant le « Dieu seul grand, je m'attache à une grandeur factice « et misérable. Je veux me faire grand, je me lève « sur la pointe de mes pieds ; je m'attache à tout ce « qui revêt une apparence de grandeur ; je poursuis la « gloire, l'élévation. O mon Dieu, être grand !... « mais quelle folie !... Moi, si petit, si restreint, si « vulnérable, si faible ! Être grand ! mais à mesure « que je m'élève, vous vous retirez davantage, ô mon « Dieu ! Au contraire, quand je m'humilie, vous « vous approchez : votre grandeur s'abaisse jusqu'à

« moi. Les grandeurs humaines, ah ! qu'elles sont « petites près de vous ! *Quis ut Deus?* Dieu seul est « grand : *Laus tibi, Domine, Rex æternæ gloriæ.* »

La direction de M. Lecomte consistait à « lui faire voir comment on pouvait être humble sans cesser d'être grand, en ne cherchant sa grandeur qu'en Dieu, selon Dieu, pour Dieu. » Il se reprenait alors à vouloir être grand, mais de la bonne manière : « J'aspire à être grand, j'en ai le droit. Mon cœur est plus grand que le monde, et il n'y a que Dieu qui puisse le remplir. Je veux donc être grand, et pour cela il faut que je m'attache au Dieu grand. Mon Dieu, j'aime votre grandeur, qui est la mesure de la mienne[1]. »

Le Pontife faisait donc profiter les Blandines des biens que l'Esprit-Saint lui avait octroyés dans l'intérêt de son âme lorsqu'il disait :

« La grandeur chrétienne la plus relevée est très compatible avec la condition dans laquelle vous êtes placées, condition que Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même a honorée par son exemple autant que par son enseignement. Lequel des deux, disait-il un jour, est le plus grand, ou bien celui qui est assis à la table, ou celui qui sert? *Nam quis major est, qui recumbit, an qui ministrat?* Vous me répondez sans doute que « le plus grand, c'est celui qui est assis, » c'est le maître : *nonne qui recumbit?* Oui, il en est ainsi dans le royaume de ce monde. Mais moi, qui ne suis pas de ce monde, « j'ai voulu être au milieu « de vous comme celui qui sert : *Ego autem in medio « vestrum sum, sicut qui ministrat*[2]. » Le Fils de

[1] Sa *Vie*, par Mgr Baunard, t. I, p. 77-78. — [2] Luc. XXII, 27.

l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir[1]. Paroles adorables, mes chères Filles, et qui expliquent la grandeur de quiconque accepte, religieusement et en conformité avec l'exemple de Jésus-Christ, sa condition de dépendance et d'infériorité ici-bas. Ne soyez donc jamais humiliées d'être les servantes de vos frères : le Fils de Dieu, avant vous, a pris la forme de serviteur : *formam servi accipiens*[2]. Jésus-Christ n'a point voulu être servi, il a voulu servir. Donc en accomplissant l'office de serviteur, vous prenez, vous à votre tour, la forme de Jésus-Christ : *formam Christi accipiens*. Serviteurs, voulez-vous aux yeux de Dieu être plus grands que vos maîtres ? Servez-les avec humilité ? Voulez-vous être les premiers dans la maison céleste ? Complaisez-vous au dernier rang dans les demeures d'ici-bas[3]. Voilà la doctrine évangélique concernant la prééminence chrétienne[4]. »

Qu'ils sont nombreux, hélas ! ceux qui, méconnaissant ces principes de vie chrétienne, jettent un regard d'envie sur les sphères où l'on est plus favorisé qu'eux des biens de la fortune. Qu'ils entendent ces accents de l'Évêque de Poitiers : « Savoir se contenter ici-bas du rôle et de l'emploi qui nous ont été assignés par le Père de la grande famille, c'est en cela que consiste en grande partie la perfection du chrétien. Il sait, le chrétien, que dans la famille dont il fait partie, dans la famille des enfants de Dieu, toutes les places sont honorables ; et que, si ces places sont inégales, néanmoins la meilleure pour chacun est celle qui lui appartient d'après l'ordre établi de

[1] Matth. xx, 28. — [2] Philip. ii, 7. — [3] Matth. xx, 16. — [4] Œuvres, t. I, p. 294-295.

Dieu. Entendez à cet égard, mes Frères, de belles paroles que le Catéchisme du concile de Trente me fournit précisément comme développement de cet Évangile.

« Oui, dit ce livre par excellence, oui, la naissance spirituelle de tous les hommes leur confère une même noblesse, une même dignité, une même splendeur d'origine, puisque tous nous avons été engendrés du même esprit, puisque nous sommes devenus enfants de Dieu, par le même sacrement et la même foi, puisque nous sommes tous appelés à recueillir le même héritage éternel. Car il n'y a pas un Christ et un Seigneur différent pour les hommes riches et puissants, et pour les hommes pauvres et obscurs; il n'y a pas une fontaine baptismale et une table eucharistique différentes pour les grands et pour les petits; il n'y a pas un paradis pour les uns et un autre paradis pour les autres. Nous sommes tous frères, et, comme dit l'Apôtre aux Éphésiens : « Nous sommes « membres du corps de Jésus-Christ, nous faisons « partie de sa chair et de ses os[1]. » Voilà notre noblesse à tous. C'est ce que le même Apôtre dit aux Galates : « Vous êtes tous fils de Dieu par la foi en « Jésus-Christ; car vous tous qui avez été baptisés « en Jésus-Christ, vous avez en quelque sorte revêtu « la personne même de Jésus-Christ; il n'y a plus « de Juif ni de Grec, ni d'esclave ni d'homme libre; « mais non seulement il n'y a plus de différence de « nation ni de condition, il n'y a plus même de dif- « férence de sexe. *Non est masculus neque femina*[2]. « Tous vous êtes une seule chose en Jésus-Christ. »

[1] Ephes. v, 30. — [2] Galat. III, 28.

« Et le même Catéchisme romain ajoute que cette doctrine doit être souvent inculquée aux chrétiens, et que les pasteurs des âmes doivent s'appesantir sur cette vérité, tant afin de relever et d'encourager les hommes moins favorisés des biens et des avantages de ce monde que pour rappeler à la modération ceux qui ont été plus privilégiés de la nature. C'est qu'en effet, mes Frères, les dons de la grâce qui sont le partage du chrétien en ce monde et les dons de la gloire qui lui sont réservés en l'autre sont si éminents, la dignité présente et future de tous les enfants de Dieu est si haute et si relevée, que ni les petits ne sauraient être humiliés, ni les puissants enorgueillis de l'inégalité nécessaire qui règne dans la distribution des biens passagers de cette vie.

« O vous tous donc, mes Frères, qui avez en ce monde une condition peu fortunée, sachez envisager les choses avec les yeux de la foi. Si votre place au banquet de la vie est une des dernières, sachez vous y tenir, et vous recueillerez bientôt les fruits de votre résignation et de votre humilité. Car Jésus-Christ, notre divin Maître, a proféré cette sentence : « Tout « homme qui s'élève sera abaissé, et tout homme qui « s'abaisse sera élevé[1]. » Oui, celui qui ne sait pas se contenter de sa position et qui, cédant à la cupidité, à l'ambition, à la jalousie, veut escalader violemment les rangs les plus élevés, celui-là sera renversé et humilié. En voulant monter plus haut qu'il ne devait, il s'est préparé des catastrophes et des ruines. Le plus souvent il n'obtiendra pas les biens de la terre qu'il poursuit, et toujours il perdra les

[1] Luc. XIV, 11.

biens de la grâce et de la gloire que Dieu lui destinait. Quoi qu'il fasse, il n'arrivera presque jamais à être des riches, des heureux et des grands de ce monde, et il sera certainement condamné à la misère, à la souffrance et à l'opprobre dans l'autre : *Omnis qui se exaltat humiliabitur* [1].

« Au contraire, celui qui se complaît ici-bas dans l'obscurité ou la médiocrité de sa condition ; celui qui, imposant silence aux passions, ces détestables conseillères, et n'écoutant que la voix de la religion, accepte avec humilité et soumission, disons mieux, avec une sainte joie, la place que Dieu lui a marquée dans la société, celui-là, précisément parce qu'il s'abaisse, sera élevé. Presque toujours la modération de ses désirs sera pour lui une source de prospérité et de joies même temporelles. Parfois, la considération, la fortune, ou du moins l'aisance, après lesquelles il ne soupirait pas, viendront au-devant de lui. Mais surtout, mais toujours, les biens véritables, les biens de l'âme, les biens solides, les biens éternels deviendront son partage. Son front, illuminé déjà de quelques rayons anticipés, brillera un jour de la gloire céleste. Et tandis que ceux qui se seront attribué ici-bas les premières places, contrairement à la volonté de Dieu, se verront couverts de confusion et seront condamnés à descendre aux dernières, l'homme modeste et véritablement chrétien, qui aura fidèlement rempli les devoirs de sa position obscure, entendra cette parole du Maître : « Mon ami, monte « plus haut : *Amice, ascende superius* [2]. » Quitte ta chaumière et monte sur ce trône que je t'ai préparé.

[1] Luc. XIV, 11. — [2] Luc. XIV, 10.

De ces privations, de ces sacrifices que tu as subis, viens dans le séjour de l'abondance et de la félicité. Ainsi soit-il[1]. »

Et quelles ressources de courage et de patience s'offrent aux petits dans la condition du Sauveur se réduisant à Nazareth à la condition d'un artisan! « Oui, l'étable du nouveau-né de Bethléem, la boutique de l'adolescent de Nazareth, le lit d'incomparable douleur du patient du Calvaire, voilà la réponse décisive à l'homme de travail et de peine qui demande compte de sa situation, si différente de celle des heureux du siècle. Rien n'a été dit tant que ce dernier mot n'a pas été prononcé. La croix est le seul pacte d'alliance entre les grands et les petits : l'Évangile est l'unique traité de paix entre le patron et l'ouvrier, entre l'homme qui semble n'être venu au monde que pour posséder et jouir, et celui qui paraît n'avoir pour partage que de travailler et souffrir[2]. »

Et notre Cardinal n'omettait pas de montrer dans cette humilité vraie, puisée au cœur de Notre-Seigneur, le grand moyen de pacifier la société et de sauver la France. Il disait, à la bénédiction des bâtiments du Cercle catholique d'ouvriers de Parthenay : « La plus grande impossibilité du moment, ce qui rend le monde ingouvernable, nous l'avons dit déjà plus d'une fois[3], c'est que, la souveraineté de Dieu étant méconnue, chacun veut désormais être souverain dans la sphère qu'il occupe. Le mal de la France, ce n'est pas précisément la méchanceté, la perversité des caractères; non, il y a dans cette noble race un

[1] Œuvres, t. X, p. 173-176. — [2] Œuvres, t. IX, p. 251. — [3] Homélie pour l'ouverture du second synode diocésain, t. II, p. 312.

fond inamissible de bonté, de douceur, de modération. Mais on veut être le premier, et, pour le devenir, on se fait violent, perturbateur; à un jour dit, on se ferait cruel. Combien ne connaissons-nous pas d'hommes remplis de toutes sortes de bonnes qualités, mais toujours agresseurs! Que faudrait-il pour les satisfaire? Il ne leur manque qu'une chose, c'est d'être princes et princes souverains, ou mieux encore, c'est d'être ministres tout-puissants d'un prince qui n'en ait que le nom, ou enfin, ce qui est convoité par-dessus tout, d'être les chefs suprêmes d'une démocratie constituée à l'état de dictature. Faites cela, créez quelques milliers, ce n'est pas assez, quelques millions de chefs souverains ou de ministres dirigeants, commandant aux autres et n'obéissant à personne, donnant le branle à tout et pouvant s'attribuer le mérite de tout : la plupart de ces hommes se montreront d'assez bons princes; l'histoire parlera de leur clémence et leur reconnaîtra plus d'une vertu. Mais une société où les hommes ne sont satisfaits et ne demeurent tranquilles qu'à la condition de trôner ou de gouverner, est une société impossible ; un pays où se produit une pareille prétention est un pays perdu : *Benedic, Domine, locum istum, ut sit in eo humilitas*. Bénissez ce lieu, Seigneur, et ici je franchis les limites de cette enceinte, bénissez toute cette ville, toute cette province, tout ce grand pays de France, afin que l'humilité y fleurisse, l'humilité de tous, des grands et des petits, des dirigeants et des dirigés. L'humilité des uns comme des autres pourra seule ramener l'accord entre tous[1]. »

[1] Œuvres, t. IX, p. 226-227.

O précieuse et si féconde vertu d'humilité, combien nous devons l'estimer et, par suite, apprécier les épreuves par lesquelles Dieu veut la faire grandir dans nos cœurs ! A une heure particulièrement pénible de son épiscopat, Mgr Pie rappelait à son clergé cette salutaire leçon du grand Évêque d'Hippone :

« Je vous l'ai dit, c'est une des doctrines les plus familières de saint Augustin qu'il faut que les attaques dont nous sommes victimes tournent au profit de notre sanctification, et qu'elles nous conduisent à l'observation des préceptes les plus difficiles de la loi chrétienne, à savoir, non pas seulement l'oubli des injures, mais le support joyeux des humiliations, et non pas seulement le pardon des offenses, mais l'amour sincère des ennemis. « Montrons-nous en « toutes choses, dit saint Paul, de véritables ministres « de Dieu, et sachons manier les armes de la justice « à droite et à gauche, parmi la gloire et l'ignomi- « nie, dans la bonne et la mauvaise volonté[1]. » La droite, observe notre saint Docteur, c'est le côté de l'honneur ; la gauche, c'est le côté de l'humiliation. On combat avec les armes de droite, quand on sert la cause de Dieu dans l'éclat de la bonne renommée et avec l'applaudissement universel ; on combat avec les armes de gauche, quand l'ennemi par ses outrages réussit à ternir la réputation du combattant dans l'esprit des malveillants ou des gens trop crédules[2]. Or il faut battre le diable avec les unes et les autres de ces armes. Si, combattant avec les armes de droite, nous triomphons des assauts de l'amour-propre et des tentations de la vaine complaisance, le diable est

[1] II Cor. vi, 4, 7, 8. — [2] Contra Litter. Petilian. lib. III, 13.

vaincu ; et il est vaincu encore si, combattant avec les armes de gauche, nous parvenons à chérir sincèrement ceux qui nous dénigrent[1]. »

Mgr Gay pourrait nous dire avec quelle fidélité son grand Évêque suivait cette doctrine. Parlant du refus fait par l'ambassadeur de France à Rome de l'accepter comme prédicateur de Carême à Saint-Louis-des-Français, eu égard à l'attitude politique prise par Mgr Pie, il disait : « C'est une injure de plus à notre cher Évêque ; il s'y habitue et n'est pas même tenté de s'en plaindre. Sa peine vient des maux de l'Église, et de ceux qui l'accablent et de ceux qui la menaçent [2]. »

Le Seigneur avait donc exaucé, et au delà, l'humble prière que lui adressait, au soir de son ordination, le jeune diacre de Saint-Sulpice : « Transfigurez-moi, mon Dieu, mais ne me transfigurez point en gloire et en lumière. Point de ces qualités brillantes, point de ces actions d'éclat souvent moins utiles aux hommes que dangereuses pour nous. Transfigurez plutôt mon âme en charité et en suavité, en détrempant mon cœur de votre onction sainte, et revêtant mes entrailles de votre tendresse divine [3]. » Comme le fils de David, en ne demandant que la sagesse, il avait reçu tous les biens.

[1] Œuvres, t. IV, p. 578-579. — [2] Contra Litter. Petilian., lib III, 13. — [3] *Hist. du Card. Pie*, t. I, p. 68.

CHAPITRE V

L'AMOUR DES PLAISIRS

« Le souvenir du Cardinal qui a laissé dans mon esprit l'impression la plus profonde, écrivait Mgr de Briez, évêque de Saint-Dié, à l'auteur de la *Vie de Mgr Pie*, est celui de ses idées et de ses sentiments à l'égard de la croix. Il était convaincu que la croix était comme la condition nécessaire de tout bien spirituel ; c'est une pensée qui revenait dans ses conversations intimes. Que de fois il m'a redit et expliqué ce verset : *Regnavit a ligno Deus !* »

Cet amour de la croix, l'Évêque de Poitiers l'avait puisé dans une méditation approfondie du mystère de la Passion ; pour lui Jésus n'était pas séparable de sa croix. Comme il chante leur divin épithalame ! « Jésus et sa croix, c'est tout un. Sa croix est aussi inséparable de lui que son humanité même ; que dis-je ? il n'a pris un corps que pour se livrer à la croix. « Les holocaustes et les hosties ne vous ont « pas plu, ô mon Dieu ; mais vous m'avez donné un « corps, et j'ai dit : Me voici. » Le sein de Marie, l'étable de Bethléem n'étaient que des points de pas-

sage; c'est au Calvaire qu'il tendait. Immolé par le désir de son cœur, dès l'origine même du monde, le Fils de Dieu, à son entrée dans la vie, contracte de solennelles fiançailles avec la croix; déjà il scelle de son sang ce premier engagement. Plus le temps approche, plus il aime sa chère fiancée; c'est un transport, c'est une ivresse. Un jour, le premier de ses apôtres veut combattre son affection, et il est repoussé avec l'indignation la plus énergique : *Vade retro, Satana.* Un autre jour Moïse et Élie viennent converser avec lui sur la montagne de la gloire, et ces heureux instants sont employés à parler de l'objet de sa tendresse, dont il serait mis en possession bientôt : *Et dicebant excessum ejus quem complecturus erat.* L'ardeur brûlante de l'amant le plus passionné n'égale pas l'empressement de Jésus pour la consommation de ses noces : *Et quomodo coarctor, usque dum perficiatur.*

« Enfin l'heure de la solennité nuptiale a sonné : c'est le lâche Pilate qui signe le contrat d'alliance entre le Christ et la croix, peu importe! les paranymphes sont des bourreaux, peu importe encore! Jésus est entre les bras de la croix, son épouse; il y est attaché, cloué; son sang, qui l'arrose, qui la baigne, ne fait plus qu'un avec elle. Désormais, Jésus et la croix c'est tout un : *Et erunt duo in carne una.* Désormais qui voudra dire Jésus, devra dire *l'Époux de la croix : Jesum Christum et hunc crucifixum;* désormais le sang de Jésus s'appellera le sang de la croix, son épouse : *Per sanguinem crucis ejus.* Désormais Jésus ne sera jamais sans la croix, ni la croix sans Jésus : la croix toute nue renfermera encore Jésus, et Jésus, sous quelque forme qu'on se

le représente, portera toujours le nimbe de sa croix : *Jesum Christum et hunc crucifixum*. Cette union étroite, cette identité de la croix et du Christ, étant bien comprise, concluez maintenant quelles sont les gloires ineffables de la croix.

« La croix a été l'autel du plus auguste de tous les sacrifices. C'est là qu'a été immolée la victime seule capable de rendre à Dieu l'hommage d'amour et de reconnaissance qui lui appartient : c'est là qu'a été attaché et biffé l'arrêt qui portait condamnation pour toute la postérité d'Adam ; c'est de là qu'est parti le trait vainqueur qui a émoussé l'aiguillon de la mort; c'est au pied de la croix qu'a été écrasée la tête du serpent; c'est là que s'est opérée la réconciliation entre le ciel et la terre, qu'a été signé le grand traité de paix entre Dieu et les hommes : *Hæc omnia præclara facta crux nobis peperit*. La croix, teinte du sang de Jésus, a tout attiré à elle : *Omnia traham ad meipsum*. Elle a tiré à elle d'une part toutes les vengeances, elle a condensé sur sa surface tout le courroux du Seigneur : *Omnia traham ad meipsum*. Elle a tiré à elle d'autre part toutes les iniquités de la terre, elle s'est couverte de tous les crimes des hommes : *Omnia traham ad meipsum*; et, dans un clin d'œil, le sang de Jésus, dont elle était imbibée, a absorbé toutes les iniquités de la terre et toutes les vengeances du ciel. Il a dévoré à la fois les crimes des hommes et le courroux du Seigneur, comme le feu dévore la paille. Voilà les hauts faits de la croix : *Hæc omnia præclara facta crux nobis peperit*[1] ».

[1] Œuvres sacerdotales, t. II, p. 169-171.

On comprendra, dès lors, la véhémence avec laquelle notre Pontife stigmatise ces ennemis de la croix du Christ, que l'Apôtre nommait, en pleurant, et qui se font gloire de ce qui devrait les couvrir de confusion.

« Nous l'avons dit plusieurs fois, mes très chers Frères, lisons-nous dans son instruction pastorale pour le Carême de 1853, et nous vous le répétons maintenant les larmes aux yeux : beaucoup d'hommes parmi nous sont ennemis de la croix de Jésus-Christ : pour eux le terme fatal sera la damnation; leur Dieu, c'est leur ventre ; et n'ayant de goût que pour ce qui est charnel et terrestre, ils placent leur gloire dans ce qui fait leur confusion[1]. Cette opposition, cette aversion pour la croix, cette idolâtrie de soi-même, de ses aises, de ses jouissances de toute espèce, ce culte effronté du plaisir et de l'intérêt privé, c'est le principe de tous nos maux, c'est la racine de tous les désordres, c'est la source intarissable d'où dérivent toutes les calamités de notre temps et de notre société. Aussi nous ne saurions résister à l'impulsion intérieure de la conscience et du devoir, et venons-nous vous parler aujourd'hui d'une vertu sans laquelle on n'est pas chrétien, et qui pourtant est à peine connue de la plupart de ceux qu'on appelle chrétiens ; nous venons vous parler de l'esprit de renoncement et de sacrifice, et, pour mieux dire encore, de l'esprit de crucifiement. Et si vous m'arrêtez dès ce premier début, en m'objectant que notre siècle est trop positif pour prendre goût à ces perfections mystiques qui ont saintement pas-

[1] Philipp. III, 18, 19.

sionné les âmes à d'autres époques, je vous réponds avec assurance que le Calvaire aussi est un fait trop positif, et qui occupe une trop grande place dans l'économie du christianisme, pour qu'il nous soit loisible de le renverser afin d'accommoder la morale de son adorable Victime aux mœurs amollies et aux tendances dépravées de notre temps ; et je vous affirme que l'Évangile ne se laissera point réformer selon l'esprit de ce siècle, mais que c'est le siècle qui doit se réformer, jusqu'à ce qu'il se retrouve d'accord avec ce code invariable aux termes duquel l'abnégation de soi, la mortification de la chair forment la base la plus fondamentale et la plus nécessaire de la vie chrétienne. J'ajouterai que la félicité publique ne s'entretient que par ces mêmes vertus qui nous rendent conformes au divin modèle, et que la société humaine est impossible sans ce même esprit de sacrifice qui nous fait marcher sur les traces de Jésus-Christ.

« Car, sachons-le bien, nos très chers Frères, le christianisme n'est autre chose que la vie de Jésus-Christ reproduite dans ses disciples. Qui dit *chrétien*, dit un autre *Christ : Christianus, alter Christus*. Or, ouvrez l'Évangile, et voyez ce qu'est Jésus-Christ. Jésus-Christ, c'est une crèche pauvre ; c'est une croix douloureuse ; c'est, entre cette crèche et cette croix, trente années d'abnégation et de sacrifice. Jésus-Christ, c'est la lutte à mort contre la chair, contre le péché ; c'est la guerre à outrance contre le monde. Certes, un tel exemple est assez éloquent, et il semble que l'Homme-Dieu n'avait plus besoin de paroles pour établir sa doctrine. Cependant, écoutez cet oracle du Maître : « Si quelqu'un veut venir

« après moi, qu'il se renonce soi-même, qu'il porte « sa croix et qu'il me suive[1]. » Les Évangélistes ne diffèrent dans la reproduction de cette sentence solennelle que pour y ajouter plus de poids : « Si « quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renie lui-« même, » est-il dit dans saint Marc[2], « et qu'il « porte sa croix tous les jours, » ajoute saint Luc[3]. Le Maître continue : « Celui qui ne prend pas sa « croix pour me suivre n'est pas digne de moi[4] ; » et ailleurs : « Et si quelqu'un ne porte pas le far-« deau de sa croix à ma suite, il ne peut pas être « mon disciple[5]. » Avouons-le, nos très chers Frères, de semblables paroles ne veulent pas de commentaire ; et les raisonnements les plus spécieux de l'égoïsme et du sensualisme ne prévaudront jamais contre elles. Le chemin de quiconque veut suivre Jésus-Christ, de quiconque veut se rendre digne de Jésus-Christ, de quiconque veut être disciple de Jésus-Christ, c'est le chemin du renoncement à soi-même, c'est le chemin de l'immolation, c'est le chemin du Calvaire. Il n'y aura jamais d'autre christianisme que celui qui a été défini par son auteur.

« Et, d'ailleurs, quel est le fond de la morale chrétienne, et ne repose-t-elle pas manifestement tout entière sur la pratique du crucifiement, comme tout le dogme repose sur le mystère de la croix ? La doctrine de Jésus-Christ, envisagée dans ses caractères principaux, c'est la pénitence, c'est la pureté, c'est la charité. Or ces vertus ne sont-elles pas absolument incompatibles avec l'immortification, la sensualité, l'égoïsme, et n'est-il pas évident qu'elles

[1] Matth. XVI, 24. — [2] Marc. VIII, 34. — [3] Luc. IX, 23. — [4] Matth. X, 38. — [5] Luc. XIV, 27.

ne peuvent exister qu'autant que l'esprit prévaut sur la chair et que l'intérêt particulier se tait pour faire place au dévouement? Prenez l'un après l'autre tous les devoirs du chrétien, et vous reconnaîtrez qu'il n'en est pas un seul qui ne présuppose l'accomplissement du précepte premier de Jésus-Christ : « Si « quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce, « qu'il se renie soi-même; qu'il prenne sa croix, « qu'il la porte tous les jours, et qu'il me suive[1]. »

Là est, ici-bas, la condition de la vitalité de l'homme et des sociétés, car de cette parole sort la nécessité de la lutte; et la lutte, pour le chrétien, c'est la vie. « Le sage de l'Idumée a dit : « La vie « de l'homme sur la terre est un combat[2], » et cette vérité n'est pas moins applicable aux sociétés qu'aux individus. Composé de deux substances essentiellement distinctes, tout fils d'Adam porte dans son sein, comme l'épouse d'Isaac, deux hommes qui se contredisent et se combattent[3]. Ces deux hommes, ou, si vous le voulez, ces deux natures ont des tendances et des inclinations contraires. Entraîné par la loi des sens, l'homme terrestre est en perpétuelle insurrection contre l'homme céleste, régi par la loi de l'esprit[4] : antagonisme profond, lutte nécessaire, et qui ne pourrait finir ici-bas que par la défection honteuse de l'esprit, rendant les armes à la chair et se livrant à sa discrétion. Disons-le donc, mes Frères, la vie de l'homme sur la terre, la vie de la vertu, la vie du devoir, c'est la noble coalition, c'est la sainte croisade de toutes les facultés de notre âme, soutenue par le renfort de la grâce, son alliée contre

[1] Œuvres, t. I, p. 590-593. — [2] Job. VII, 1. — [3] Gen. XXV, 22. — [4] Galat. V, 17.

toutes les forces réunies de la chair, du monde et de l'enfer : *Militia est vita hominis super terram.*

« Or, si l'on vient à considérer ces mêmes éléments rivaux, ces mêmes forces ennemies, non plus dans l'homme individuel, mais dans cet assemblage des hommes qui s'appelle la société, alors la lutte prend de plus grandes proportions. « Les deux « enfants qui se heurtent et s'entre-choquent dans « ton sein, dit le Seigneur à Rébecca, ce sont deux « nations : tes deux fils seront deux peuples, dont « l'un sera dompté par l'autre et devra lui obéir[1]. » Ainsi, mes Frères, le genre humain se compose de deux peuples, le peuple de l'esprit et le peuple de la matière : l'un, en qui semble se personnifier l'âme avec tout ce qu'elle a de noble et d'élevé ; l'autre, qui représente la chair avec tout ce qu'elle a de grossier et de terrestre. Le plus grand malheur qui puisse fondre sur une nation, c'est la cessation d'armes entre ces deux puissances adverses. Cet armistice s'est vu dans le paganisme. Et l'Esprit-Saint, qui nous a tracé la peinture de toutes les turpitudes sociales et domestiques qui résultaient de cette monstrueuse capitulation[2], achève son tableau par ce dernier trait : c'est que les hommes, vivant, sans y penser, dans ce marasme plus meurtrier mille fois que la guerre, s'abusaient jusqu'à donner le nom de paix à des maux si nombreux et si grands ; insensibilité funeste qui n'était autre que celle de la mort ; paix lugubre qu'il faudrait comparer au silencieux et tranquille travail des vers qui rongent le cadavre dans son sépulcre : *Sed et in*

[1] Gen. xxv, 23. — [2] Sap. xiv.

magno viventes inscientiæ bello, tot et tam magna mala pacem appellant[1]. »

« Le genre humain languissait dans cet état d'abaissement et de prostration morale, quand le Fils de Dieu vint sur la terre, apportant non pas la paix, mais le glaive[2]. Ce glaive de l'esprit que le Dieu créateur avait remis aux mains de l'homme pour combattre contre la chair et que l'homme avait ignominieusement laissé tomber de ses mains, Jésus-Christ, ainsi qu'on l'a dit avant moi[3], l'a ramassé dans l'ignoble poussière où il avait longtemps dormi ; puis, après l'avoir retrempé dans son sang, après l'avoir comme essayé sur son propre corps, il le rendit plus tranchant et plus pénétrant que jamais au nouveau peuple qu'il était venu fonder sur la terre. Et alors recommença au sein de l'humanité, pour ne plus finir qu'avec le monde, l'antagonisme de l'esprit et de la chair : *Non veni pacem mittere sed gladium*[4]. »

Quel n'est pas le malheur de ceux qui, demeurant sourds à cette injonction de la Vérité infaillible, laissent en eux la chair dominer l'esprit ! Quelle vérité dans cette analyse du pouvoir exercé sur le monde par l'amour du plaisir !

« Les sensuels et les égoïstes furent de tous les temps et de tous les lieux. Saint Paul s'affligeait, devant le Calvaire encore fumant, qu'il y eût beaucoup d'ennemis de la croix ; et cette plainte, l'Église a dû la répéter pendant tout le cours des siècles. Toujours le bien a été mélangé de beaucoup de mal

[1] Sap. 22. — [2] Matth. x, 34. — [3] Parisis, év. de Langres, Inst. past. sur les pouvoirs divins dans l'Eglise. — [4] Œuvres, t. I, p. 68-70.

sur la terre. Pareils à ces spéculateurs juifs ou lombards qu'on trouvait jadis à la suite de toutes les armées, qui s'engraissaient de la guerre et ne la faisaient point, l'histoire nous montre jusque derrière la robe ensanglantée des martyrs, jusque dans les solitudes les plus reculées, jusque dans les expéditions les plus sacrées et les entreprises les plus héroïques, quelques-uns de ces hommes esclaves de la chair et plongés dans la matière, qui trafiquent du dévouement et des privations d'autrui au profit de leurs cupidités ou de leurs jouissances, qui poursuivent le lucre là où les autres cherchent la perfection ou la gloire, et qui ont le secret de se faire une vie douce et joyeuse derrière les rangs de ceux qui combattent et qui meurent. Ah ! c'est que depuis Abel et Caïn, depuis Jacob et Ésaü, depuis Paul et les deux hommes qui étaient en lui, toujours il a existé deux nations et deux peuples au sein de l'humanité, les enfants de Dieu et les enfants des hommes, le peuple de l'esprit et le peuple de la matière. Mais ce que nous avons voulu dire, c'est que la loi du sacrifice, et par conséquent la loi de l'esprit, prévalut longtemps au milieu de la société chrétienne sur la loi de l'intérêt et des sens ; et ce que nous devons ajouter, c'est qu'aujourd'hui, plus qu'à aucune autre époque, les ennemis de la croix de Jésus-Christ se sont multipliés : *Multi sunt, quos sæpe dicebam vobis, nunc autem et flens dico, inimicos crucis Christi*. Une telle accusation doit être prouvée. Puissions-nous n'apporter à son appui que des témoignages contestables ! Nous nous réjouirions d'être réfuté.

« Il était facile de le prévoir. L'homme n'avait pas

accompli une œuvre abstraite en proclamant ses droits et en décrétant sa souveraine indépendance : une apothéose purement métaphysique ne l'eût pas longtemps satisfait. C'est le propre de Dieu de s'aimer soi-même, de s'adorer soi-même, de rapporter tout à soi. L'homme étant devenu à lui-même son Dieu, ne fut que conséquent en ramenant tout à lui-même comme à sa fin dernière. La morale et le culte devaient se constituer en harmonie avec le dogme ; et le dogme de la déification de l'homme une fois admis, l'idolâtrie de soi devenait un culte rationnel, et l'égoïsme était élevé à la dignité de religion. De là cet accouplement monstrueux de termes que nous n'eussions jamais osé employer, si les saintes Écritures, qui traitent toujours avec tant de respect le nom sacré et incommunicable de Dieu, ne l'avaient adopté pour exprimer une réalité plus monstrueuse encore ; de là, dis-je, tant d'hommes « dont le ventre est le dieu » : *Quorum deus venter est.* Et quand nous disons « le ventre, » nous n'entendons pas seulement parler du vice odieux de la gourmandise, aux excès duquel plusieurs savent se soustraire, ni même de tous ces appétits grossièrement animaux que quelques-uns savent modérer jusqu'à un certain point ; mais nous voulons dire en général la vie molle et sensuelle, l'attachement à tout ce qui complaît à la chair, à tout ce que l'Écriture appelle « les délices de cette vie », et par suite la recherche affamée de tous les avantages temporels qui procurent ces délices.

« Et ici, nos très chers Frères, que chacun de ceux qui entendent nos paroles ne porte pas sa pensée sur autrui, mais la replie vers soi-même, et se demande si, à un degré ou à un autre, il n'appartient

pas à cette école idolâtre de l'intérêt et du plaisir, à cette école égoïste et sensuelle, pour qui la morale du *chacun pour soi, chacun chez soi,* a remplacé totalement la maxime évangélique du renoncement à soi et de l'immolation aux autres. Je sais que la religion du *moi,* qui règne effrontément chez un grand nombre, a la prétention de se concilier avec la religion de Jésus-Christ chez plusieurs autres, et c'est à ceux-ci que je dois m'adresser d'abord, pour leur montrer combien ils se sont insensiblement éloignés de la véritable vie chrétienne qu'ils se persuadent professer toujours.

« La plus grande plaie qui, dans ces derniers temps ait affligé l'Église de Jésus-Christ, c'est l'introduction dans la société chrétienne de mœurs profanes et d'habitudes efféminées et voluptueuses. L'austérité, nous ne disons pas des premiers âges du christianisme, mais de temps qui ne sont pas encore loin de nous, s'efface de plus en plus, au milieu même des familles qui ont conservé quelques autres traditions; et si nous continuons à suivre la pente qui nous entraîne, l'époque n'est pas éloignée où il n'en restera plus trace que dans les livres. Le nom de Jésus-Christ pourra se trouver encore parmi nous ; sa vie ni sa morale ne s'y rencontreront plus. Le crucifix d'or ou d'ivoire pourra conserver une place d'honneur dans l'oratoire, ou demeurer suspendu aux murailles ; la croix vivante ne sera plus imprimée sur la chair et dans les cœurs. Il est vrai, quand nous étudions les mœurs de nos ancêtres, nous trouvons qu'ils rangeaient, et avec raison, parmi les devoirs de ceux à qui la Providence a dévolu de grandes fortunes et de grandes positions, l'obligation de donner l'essor au travail, à l'industrie, aux arts, au commerce, par de majestueuses construc-

tions, de splendides édifices, de riches ameublements, et tout ce qui constitue ici-bas la magnificence. Mais nous reconnaissons aussi que tout cet attirail de grandeur, qui leur était imposé par leur condition, se conciliait le plus souvent avec des habitudes personnelles de simplicité, je dirai même de pauvreté, qui permettaient de retrouver au fond de ces superbes demeures de véritables disciples de l'Évangile. Aujourd'hui, ce n'est plus le goût des grandes choses qui domine dans notre nation jadis si magnifique. Nous avons emprunté à un peuple séparé depuis trois cents ans de la croyance, et aussi de la morale de l'Église, cet amour du luxe commode, cette recherche de l'aisance et du bien-être, disons le mot puisque nous l'avons pris avec la chose, ce *confortable* qui énerve les caractères, qui dévore, comme une plante parasite, les forces vitales de l'âme, qui rapetisse les intelligences et concentre l'homme tout entier dans les soins minutieux d'un ameublement de boudoir, dans les détails d'une parure, dans l'ordonnance de divertissements pleins de mollesse, que sais-je? dans ces superfluités de bon ton, dans ces mille riens qui sont devenus une nécessité du temps présent. Et tandis que, chez nos pères, la splendeur et le faste n'étaient guère que pour les yeux du visiteur et de l'étranger, ou pour la satisfaction de l'hôte et de l'ami, aujourd'hui c'est vers l'idole du *moi*, c'est vers la destination intime et personnelle que convergent tous les perfectionnements du luxe et de l'élégance[1]. »

Où trouver le remède à ce mal universel? Dans la

[1] Œuvres, t. I, p. 597-601.

pratique de la pénitence. « La pénitence est, en effet, la base de toute la morale évangélique ; le sacrifice est la condition du mérite et de la gloire[1]. »

Mgr Pie déplorait que cette vérité fût si oubliée de nos jours : « L'affaiblissement de l'esprit de pénitence, disait-il dans une lettre circulaire relative à la dispense de l'abstinence du samedi, est un des symptômes les plus affligeants de l'époque actuelle. C'est à peine si les chrétiens de nos jours ont retenu le nom de cette vertu fondamentale du christianisme. Il semble qu'à mesure que l'iniquité abonde davantage, l'humanité se croie plus facilement quitte de toute dette envers la justice divine, et que les actes de mortification soient un préservatif moins nécessaire à proportion que les attraits du mal et les occasions du péché s'accroissent et se multiplient. Il est des hommes, même religieux, qui se font d'étranges théories sur ce point, et qui saluent comme un progrès du spiritualisme, comme un développement régulier de la civilisation chrétienne, la suppression de tout précepte et de toute pratique d'abstinence corporelle. Bizarre prétention de notre temps, de vouloir ériger tous ses gestes en maximes, et de donner ses défaillances pour des principes[2]. »

Et cependant la parole du Maître reste toujours vraie : « Si vous ne faites pénitence vous périrez tous. » — « Le foyer du péché, rappelait encore notre Docteur, prêchant la nécessité de l'observance quadragésimale, c'est la concupiscence charnelle, c'est l'appétit sensuel ; le fond de l'homme, c'est l'idolâtrie de soi, le culte du bien-être, la recherche

[1] Œuvres, t. III, p. 649. — [2] *Ibid.*, t. VI, p. 25.

des douceurs et des commodités de la vie. C'est par les sens que nous prévariquons ; ce sont eux qu'il faut châtier, qu'il faut dompter, qu'il faut assouplir; d'où part le mal doit partir l'expiation. Les saints Docteurs ont remarqué que le péché est entré dans le monde par la manducation d'un fruit défendu : à l'homme de réparer sa faute en obéissant au précepte qui lui interdit l'usage d'aliments licites en eux-mêmes. Voilà la haute philosophie de l'Église dans l'institution du jeûne et de l'abstinence : voilà l'essence et l'esprit de la loi[1]. »

Quelle connaissance du cœur humain dénote la page suivante tendant à justifier les pratiques inspirées par l'Église pour sanctifier le temps du Carême : « Tous les moralistes de l'antiquité ont dit que la vertu se nourrit de sacrifices, que la privation est la mère des âmes fortes. Cet ancien adage philosophique est célèbre : « *Abstine, sustine* : S'abstenir et « endurer. » La vertu consiste à s'abstenir des plaisirs défendus, à user avec modération des plaisirs permis. Or, notre nature, essentiellement séductible, nous porte incessamment vers l'excès et vers l'abus ; elle gravite d'elle-même et se précipite de tout son poids vers le mal : *ruit in vetitum nefas*. Pour savoir s'arrêter sur les confins du vice, n'est-il pas évident qu'il faut avoir fait son apprentissage de privation et de résistance sur le terrain des jouissances légitimes? Telle est, observe un grand philosophe, saint Augustin, telle est la sage industrie du carême ecclésiastique. « Pour n'être pas entraînés par notre chair indomptée « vers les choses illicites, nous la domptons en lui

[1] Œuvres, t. VI, p. 46.

« refusant dans une certaine mesure les choses per-
« mises. Le reste de l'année, nous voulons éviter
« l'intempérance ; et pendant ces jours, nous évitons
« même les festins convenables. La fornication et
« l'adultère seraient un crime en tout temps : la
« continence des époux est utilement recommandée
« en celui-ci. Sevrée temporairement de ce qui lui
« appartient, la nature s'abstiendra plus aisément
« ensuite de ce qui ne lui appartient pas[1]. » Cette doctrine, nos très chers Frères, est fondée sur une véritable connaissance du cœur humain qui, en fait de plaisir, ne dit jamais : c'est assez, et qui doit prendre son parti de demeurer en deçà, sous peine d'aller infailliblement au delà. Quand les sens ne sont pas esclaves, ils sont tyrans ; quand ils n'obéissent pas, ils commandent. Malheur aux nations chez qui le besoin et l'habitude de jouir ne rencontrent plus de limites ni de temps d'arrêt ! On n'a pas fait assez pour la vertu d'un peuple, si l'on fait trop pour son plaisir. Le moyen d'aimer la privation, quand tout pousse à la recherche du bien-être ? Le moyen d'aimer son foyer, d'aimer son clocher, quand les excitations voluptueuses des grandes cités sollicitent si puissamment toutes les passions ? Ah ! trop de causes expliquent l'énervement général et la dépravation publique dont notre pays est témoin et dont il peut devenir victime. Pour remédier au mal, il en faudra revenir à réhabiliter ces deux mots de la sagesse antique : « *Abstine, sustine* : S'abstenir et endu-
« rer ; » et cet axiome ne saura se faire accepter que sous la forme évangélique proclamée par le divin

[1] S. August. Serm. CCVII, 2e éd. Gaume, t. IV, p. 1341.

Maître : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il « se renonce soi-même, qu'il porte sa croix, et qu'il « me suive[1]. » Or tel est l'esprit et le but de la pénitence quadragésimale, qui nous montre dans le chemin des privations le chemin des vertus[2]. »

Mgr Pie avait le droit de parler ainsi, car il n'entendait pas, loin de là, s'affranchir lui-même de la loi de la pénitence. Ses dispositions, à cet égard, se trouvent exprimées avec une humble simplicité à la fin de son Mandement de Carême de 1853.

« Nous n'avons pas oublié, nos très chers Frères, que Paul donnait l'exemple, en même temps que le précepte ; qu'il craignait, lui aussi, après avoir prêché les autres, d'être réprouvé s'il ne châtiait son corps, s'il n'immolait tous ses goûts, toutes ses affections, et s'il ne s'immolait en outre lui-même pour le salut des âmes. Aussi, nos très chers Frères, les austères vérités que nous vous avons présentées, sachez bien que nous nous les sommes adressées à nous-mêmes. Nous nous souvenons que nous et nos frères dans le sacerdoce de Jésus-Christ, nous sommes le sel de la terre et que ce sel ne doit point s'affadir. Aussi nous nous exhortons nous-mêmes chaque jour à ne pas laisser affaiblir en nous, parmi ces exhalaisons de mondanité que nous respirons dans l'exercice même de notre ministère, la grâce que nous avons reçue par l'imposition des mains et l'onction sacrée. Nous nous remettons sans cesse devant les yeux les exemples de nos devanciers, de ces hommes des anciens jours qui « sortaient hors « du camp et allaient à Jésus-Christ portant l'igno-

[1] Matth. xvi, 24. — [2] Œuvres, t. VI, p. 49-50.

« minie de sa croix[1] » ; et de ces hommes des jours nouveaux, de ces héros intrépides, nos enfants et nos frères, qui s'arrachent à leur famille, à leur patrie, à notre tendresse, pour aller affronter, sur des terres inhospitalières, la faim, la nudité, les tortures et la mort, avec la seule perspective de sauver l'âme de quelque inconnu, d'arracher à la corruption de la nature et aux étreintes du démon quelques pauvres sauvages perdus dans l'obscurité de leurs forêts ; de ces hommes qui, au milieu de nos cités, condamnent par une vie d'austérité les vaines délicatesses du monde, et qui, au jour des colères, iraient comme cet illustre évêque, comme ce martyr de la charité, porter le rameau de la paix sur le théâtre de nos fureurs civiles, et sacrifier leur vie sur le champ de bataille de toutes les cupidités. Ah ! malheur à vous, prêtres de Jésus-Christ, malheur à moi et malheur à vous, mes chers Coopérateurs, si nous ne luttons pas d'exemples et de paroles contre l'envahissement des maximes et des vanités d'un monde ennemi de la croix de notre Maître ! Puisse-t-il nous être donné à tous de comprendre enfin que les vertus ordinaires ne suffisent plus ni pour nous sauver ni pour sauver les autres ! Puisse-t-il nous être donné à tous de « ne plus connaître et de ne plus vouloir désormais autre chose que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié[2] ! » Ce n'est qu'avec le levier de la croix, et en lui donnant pour point d'appui notre propre vie, que nous ébranlerons le monde et que nous le sauverons. Ainsi soit-il[3]. »

[1] Hebr. XIII, 13. — [2] I Cor. II, 2. — [3] Œuvres, t. I, p. 619-621.

CHAPITRE VI

LA CUPIDITÉ

« Sans la pauvreté, c'est à peine s'il existe un commencement de vie pénitente et mortifiée, tant les richesses savent attirer à elles tous les biens, toutes les jouissances, tant elles savent écarter ou adoucir tous les maux. La pauvreté acceptée, voulue, cherchée, c'est le premier pas vers la royale béatitude des cieux [1]. » — « Aussi l'un des plus grands malheurs qui pèsent sur les heureux de la terre, c'est, sans contredit, cette résistance savante, cette lutte prolongée qu'ils sont habiles à soutenir contre la grâce divine, à laquelle ils ne rendent jamais les armes qu'à la dernière extrémité [2]. »

Pénétré de ces considérations, qui ne sont que le développement de la parole inspirée : *Væ vobis, divites, quia habetis consolationem vestram* [3], le digne successeur de saint Hilaire s'est dévoué, d'une façon toute spéciale, à la sanctification de la classe aisée,

[1] Œuvres, t. III, p. 649. — [2] *Ibid.*, t. III, p. 427. — [3] Luc. VI, 24.

ne lui ménageant pas plus les avertissements que les encouragements.

Quelle délicatesse dans cet éloge adressé à l'occasion de la bénédiction d'un nouveau marché, à la société poitevine, plus flattée de progresser dans le sens moral et l'esprit chrétien que dans le progrès du luxe et du bien-être :

« Notre ministère, Messieurs, se prête à cette solennité sans arrière-pensée et sans réserve ; car nous avons la joie de savoir et de pouvoir proclamer que notre ville n'est pas de celles où le progrès matériel efface et absorbe un progrès meilleur. L'un des hommes qui a le plus contribué à la renaissance des lettres dans notre patrie, Alcuin, s'exprimait ainsi dans une homélie prononcée il y a bientôt onze cents ans : « Poitiers, « disait-il, ville noble et féconde, se glorifie bien « plus heureusement de ses illustrations sacrées, et « surtout de la mémoire de son grand pontife « Hilaire, que du mouvement de ses affaires, de ses « ventes, et de ses achats : *Beatius fecunda Pictavia « beati pontificis Hilarii reliquiis exultat, quam ven- « ditionum et emptionum altercatione.* » Messieurs, prenons-en notre parti : nonobstant les notables perfectionnements que votre édilité urbaine, aidée des entreprises particulières, a déjà opérés et qu'elle opérera encore, nous ne serons pas de longtemps cités au premier rang entre ces villes commerçantes, industrielles, luxueuses, qui se transforment à vue d'œil, et qui changent de parure pour ainsi dire chaque matin. Notre renommée est fondée sur d'autres titres. Nos habitudes studieuses, l'enseignement du droit, des lettres et des sciences, notre respect et notre

amour des monuments et des arts, nos grands et imposants souvenirs historiques, nos mœurs toujours chrétiennes, nos traditions religieuses, la majestueuse beauté de nos temples, la fécondité du sépulcre de nos saints : voilà les vraies lettres de noblesse de notre vieille cité. La parole d'Alcuin que j'ai citée tout à l'heure garde donc toujours son à-propos, comme aussi cette autre parole d'un de nos écrivains du moyen âge : *Pictavis, felix rerum opulentia freta civitas, sed longe felicior patrociniis sanctorum præmunita*[1]. »

« Cette supériorité, mes Frères, aura toujours de quoi nous flatter. Saint Paul a dit : « Le royaume de « Dieu n'est pas dans le boire et dans le manger : « *Non est regnum Dei esca et potus*[2]. » Et je dirai aussi : la suprématie d'une nation, d'une province, d'une cité, n'est pas dans le perfectionnement de la vie matérielle. Ce genre de prééminence s'achète trop cher quand c'est au prix de la déchéance du goût, de l'abandon des lettres et des arts, et surtout quand c'est par l'affaiblissement du sens moral et de l'esprit chrétien. Ésaü ne s'est point ennobli le jour où il a vendu les privilèges de son aînesse pour un plat de légumes, si délicats et si attrayants qu'ils fussent ; et le grand Apôtre recommandait aux premiers chrétiens de ne pas imiter un pareil exemple : *Ne quis profanus ut Esaü, qui propter unam escam vendidit primitiva sua*[3]. « L'âme, a dit Jésus-Christ, vaut plus « que la nourriture : *Anima plus est quam esca*[4]. » Or le commerce est désavantageux et mauvais toutes les fois que ce qui vaut plus est sacrifié à ce qui vaut

[1] Fulbert, *in vita S. Achardi.* — [2] Rom. XIV, 17. — [3] Hebr. XII, 16. — [4] Matth. VI, 25.

moins. « La nourriture est pour le ventre, ajoute « énergiquement saint Paul, et le ventre est pour la « nourriture ; or Dieu détruira l'un et l'autre : *Esca* « *ventri et venter escis : Deus autem et hunc et has de-* « *struet*[1]. » C'est-à-dire que, dans la résurrection dernière, en reprenant ses membres spiritualisés, le corps ne sera plus assujetti à ces grossières nécessités de la vie animale, et que cette vulgaire satisfaction du boire et du manger ne revivra pas au delà de la tombe. Donc, Messieurs, tout en donnant à la civilisation matérielle ses justes développements, restons cependant ce que nous sommes, ce que les siècles nous ont faits; et ne nous affligeons pas si, dans ce grand et universel effacement des cités provinciales sous le niveau moderne, la vieille cité de Poitiers a retenu jusqu'ici, dans l'aspect extérieur de ses murs comme dans le caractère moral de ses habitants, sa physionomie propre et son cachet à part[2]. »

Mgr Pie sait, d'ailleurs, reconnaître que la richesse est une force à ceux qui savent en user saintement : « L'Ecclésiaste a dit : « La sagesse est plus utile « quand elle est jointe aux richesses, et elle rend plus « de services à tout ce qui respire sous le soleil : « *Utilior est sapientia cum divitiis, et magis prodest* « *videntibus solem*[3]. » La vérité est que les trésors ne sont bien placés et qu'ils n'ont de mérite qu'entre les mains des sages, c'est-à-dire des vrais chrétiens, parce que seuls ils savent les bien employer et leur donner leur prix. « Autant les richesses sont perni- « cieuses à la vertu chez les mauvais, dit saint « Ambroise, autant elles lui apportent d'aide chez les

[1] I Cor. vi, 13. — [2] Œuvres, t. III, p. 379-381. — [3] Eccl. vii, 12.

« bons[1]. » L'insensé en abuse, il les corrompt et se corrompt par elles et avec elles, il en est l'esclave et l'idolâtre ; mais le sage les domine et les applique comme il faut. L'austère saint Jérôme, dans son commentaire de ce passage, n'hésite point à déclarer que ceux à qui Dieu a accordé l'un et l'autre don, avec la grâce d'en bien user, ont plus de gloire que ceux qui n'ont que la sagesse sans richesses, en ce sens que ceux-ci ne peuvent accomplir les grandes œuvres qui tournent au profit de la religion, de l'humanité, de la patrie, et que l'enseignement de la vérité est plus fructueux, quand il est relevé par un large exercice de la charité[2]. Si le docteur, le prince, le pontife sont destitués des moyens matériels, leur ministère sera souvent paralysé auprès de diverses classes d'hommes[3]. Le plus grand avantage de tout ce qui existe ici-bas est donc que l'argent ne manque pas à ceux qui savent le dépenser pour la gloire de Dieu et le service du prochain[4]. »

En faisant contempler à son peuple les abaissements volontaires du Verbe incarné, l'Évêque de Poitiers essayait de provoquer, de la part des riches, des largesses plus abondantes au profit des déshérités. C'est une des plus belles pages de ses œuvres que l'homélie prononcée par lui le jour de Noël 1867, où il nous montre le Verbe s'incarnant, en quelque sorte, dans la personne du pauvre : « C'est pour tous, sans doute, mais entendez-le bien, mes Frères, c'est tout particulièrement pour les pauvres que le Fils de Dieu s'est fait homme, qu'il est venu en ce monde. Enten-

[1] Com. in Luc. L, VIII, 85. — [2] S. Hieron. in Eccles., VII, 12. — [3] Corn. a Lap. in Eccles. VII, 12. — [4] Œuvres, t. V, p. 541-542.

dez la parole de saint Paul que j'ai prise pour texte de mon homélie : « Le Verbe, nous dit-il, étant « riche, s'est fait pauvre pour vous, afin que sa pau- « vreté fût le principe de vos richesses. »

« Il n'est point étonnant, sans doute, que le mystère de l'Incarnation, étant la base de toute la religion et le centre de tout le christianisme, ce mystère ne soit exprimé dans les saints Livres que par des paroles accablantes de grandeur et de majesté. Est-ce que tout à l'heure, indépendamment du précepte de la rubrique, vous et moi, nous n'eussions pas senti nos genoux fléchir et s'abaisser comme d'eux-mêmes jusqu'à terre, alors que Jean l'Évangéliste, après nous avoir fait planer avec lui dans ces éternelles et infinies régions qu'habite de toute éternité le Verbe, le Verbe coéternel à Dieu, le Verbe par qui toutes choses ont été faites, le Verbe en qui était la vie, qui est la lumière des hommes, alors, dis-je, que ce même Évangéliste laissait tomber cette grande et ineffable parole : « Et le Verbe s'est fait « chair : *Et Verbum caro factum est*[1] ? » Parole qu'on ne commente pas, mais qu'on adore, parole qui, après avoir été proférée, demanderait des siècles de silence et de méditation et d'actions de grâces.

« Comme aussi, tout à l'heure, quand l'Église va nous faire chanter son Symbole et qu'après avoir professé avec une pompe et une hauteur d'expression sans pareille notre foi en un seul Seigneur Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, né du Père avant tous les siècles, Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, engendré et non pas fait, consub-

[1] Joan. I, 14.

stantiel au Père, tout à coup, changeant de ton, elle nous dira que, pour nous hommes et pour notre salut, il est descendu des cieux : *Descendit de cœlis;* et que nous développant le mode de cette descente, elle nous racontera qu'il a pris une chair, par l'opération du Saint-Esprit, dans le sein de la Vierge Marie, et qu'il s'est fait homme : *Et homo factus est;* est-ce que, là aussi, notre premier mouvement ne sera pas de nous prosterner et d'adorer? *Descendit de cœlis!* Quel chemin! quelle chute! quel point de départ! Il est né du Père avant tous les siècles, Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, engendré et non fait, consubstantiel au Père, et le terme de son voyage, le sein d'une femme; puis un berceau qui ne fut jamais celui de personne, une crèche, sous le toit d'une étable!

« Il est ailleurs un mot plus expressif encore. L'Esprit-Saint nous dit que le Fils de Dieu s'est élancé de son trône royal : *A regalibus sedibus... prosilivit*[1]. Non, il ne vient pas, il ne descend pas, il se jette à bas de son trône : il y a du transport, de l'impétuosité. Le père qui voit son fils tombé dans un gouffre où il va tout à l'heure être englouti, ce père emporté par son cœur ne descend pas dans le gouffre, il s'y jette, il s'y élance. C'est ce que fait le divin réparateur. Il a vu notre chute, il a vu dans quel abîme nous étions tombés et, prenant son élan, son essor, d'un seul bond il s'est jeté, précipité jusque dans cet abîme où nous étions : *A regalibus sedibus... prosilivit.* Les deux pôles du monde sont-ils aussi éloignés l'un de l'autre que ces deux points : le trône des

[1] Sap. XVIII, 15.

cieux, la paille de l'étable? N'importe : *A regalibus sedibus... prosilivit.* Descendre, sans doute, cela n'est pas du goût de la plupart; mais descendre de quelques degrés dans la hiérarchie de la dignité, pour en remonter quelques autres dans l'échelle de la fortune, cela se voit assez de nos jours, et plusieurs se résignent à devenir seconds dans une position plus lucrative que la première : tant l'argent est la première passion de ce siècle.

« Toutefois, nos très chers Frères, c'est sur une autre parole que je veux appeler votre attention. C'est une parole de saint Paul qui mesure d'une autre façon la distance franchie par le Verbe incarné : « Le « Verbe, nous dit-il, étant riche, s'est fait pauvre à « cause de vous. » Le Verbe ne s'est pas seulement fait homme, il n'a pas épousé la nature humaine dans un état quelconque qui eût pu être encore un certain état de grandeur, de gloire, de fortune; le Verbe s'est fait pauvre : *Propter vos egenus factus est.* Première leçon, encouragement nécessaire; je veux m'y arrêter un instant.

« En cette année, en ce moment où les souffrances de la pauvreté se font si cruellement sentir, vous le voyez, sous ce toit de paille, sur ce lit de paille, par une saison rigoureuse, ce pauvre petit qui vient de naître, qui n'a pour le réchauffer que l'amour attentif et caressant de sa mère et que l'haleine chaude de deux pauvres animaux. Savez-vous quel est cet être qui entre dans la vie sous les auspices de la misère, de la détresse la plus extrême? C'est le Fils unique de Dieu, né du Père avant tous les siècles, Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, engendré et non pas fait, consubstantiel au Père.

Certes, il s'est bien précipité, celui-ci, d'une extrémité de la fortune à l'autre extrémité, du ciel à la crèche. Comprendrons-nous cette leçon?

« Tu crois, ô homme, que les richesses sont le plus grand des biens, que la fortune est la chose la plus désirable. Tu la poursuis de tes désirs si tu ne la possèdes pas, tu y attaches ton cœur si tu la possèdes, tu te lamentes sans mesure, tu te désespères si tu ne la possèdes plus. Que de duretés, que d'injustices, que de crimes, de meurtres produits par ce funeste amour de l'argent! Voici le cas qu'en fait ton Dieu venant en ce monde : il méprise si souverainement les richesses, qu'il défend même à l'apparence de l'aisance d'approcher de son berceau. Sublime enseignement de la première béatitude! Consolation touchante pour cette immense multitude de malheureux dont se compose en grande partie le genre humain! Il proclame par son état ce qu'il devait proclamer plus tard par ses discours, que bienheureux sont les pauvres!

« Écoutez-nous donc, vous qui souffrez, ne rougissez pas et ne vous plaignez qu'avec résignation. Votre sort, c'est celui que Jésus-Christ a choisi, et votre pauvreté n'égale pas encore celle de son berceau. Mais écoutez la suite de mon texte : *Ut illius inopia vos divites essetis.*

« Sans doute, c'est principalement dans l'ordre de la grâce qu'il vient préparer la richesse par son indigence : *Quoniam ipsorum est regnum cœlorum.* Là, vous êtes grands, vous êtes riches, vous êtes princes, vous êtes rois; mais aussi, c'est dans l'ordre du temps. La pauvreté, en Jésus-Christ, est un principe de richesse pour les pauvres, puisque Jésus-Christ, en

se faisant pauvre, a voulu exciter au sein de l'humanité une immense charité envers tous ceux qui participent à sa pauvreté.

« Dans le pieux cantique de ce soir nous dirons : *Pro nobis egenum et feno cubantem piis foveamus amplexibus; sic nos amantem quis non redamaret?* Mais ce Jésus pauvre et couché sur le foin, où le trouverons-nous ? L'enfant de Marie est aujourd'hui riche de toutes les richesses du ciel et couvert du vêtement divin. Mais tout pauvre, tout être délaissé, souffrant, qui gît sur la paille, qui est étendu sur un grabat, ah ! notre foi ne nous permet pas d'en douter, c'est toujours Jésus-Christ : *Pro nobis egenus factus est, cum esset dives* : riche, il s'est fait pauvre pour nous.

« Ainsi, riches, hâtez-vous d'aller porter votre superflu; prenez même, cette année, sur ce qui s'appellerait en d'autres temps le nécessaire. *Sic nos amantem, quis non redamaret?* Oui, nous devons aimer un Dieu qui nous a tous aimés le premier.

« Mais saint Jean tire aussi une autre conclusion. Puisque Dieu nous a aimés, aimons-nous donc les uns les autres. Puisqu'il a eu cette estime de notre nature, cette compassion pour nos besoins, puisqu'il a affronté tant de souffrances pour venir à nous, ah ! aimons donc nos frères qu'il a tant aimés. « Si quel« qu'un dit aimer Dieu, et n'aime pas son frère, il se « fait illusion [1]. » Comment aimerait-il l'enfant Jésus, l'enfant de Bethléem qu'il ne voit pas, celui qui n'aime pas l'enfant pauvre, délaissé, le malheureux qu'il voit ? *Qui enim non diligit fratrem suum, quem*

[1] Joan. IV, 20.

videt, Deum quem non videt quomodo potest diligere[1] ?

« Je vous demande aussi votre aumône, votre charité pour Jésus qui se présente à vous sous une autre face encore, pour Jésus pauvre, représenté par cette jeunesse lévitique, cette jeunesse du sanctuaire, que nous ne saurions d'ici peu de jours comment nourrir, si votre charité ne nous venait en aide. Ce que vous ferez au plus petit d'entre eux, qui seront un jour grands dans le royaume de Dieu, vous le ferez à Jésus, et Jésus vous rendra à tous en échange les richesses d'en haut qu'il est venu nous apporter en se faisant pauvre[2]. »

Mais non content de solliciter des secours matériels pour la classe indigente, le Pontife veut encore lui concilier la faveur morale d'une sympathique estime en faisant ressortir les mérites de cette sorte de pauvreté qui est commune à tous les hommes : « Un écrivain des anciens âges chrétiens, disait-il dans son admirable panégyrique de saint Benoît Labre, a fait observer que tous les hommes indistinctement, même les riches, même les princes, même les rois, sont les mendiants de Dieu, qui tendent tous les jours la main pour recevoir de lui le pain de la journée[3]. Car de même que le Seigneur, durant quarante ans, a fait pleuvoir tous les matins la manne dans le désert pour les fils d'Israël, et a fourni de la sorte l'alimentation régulière de six cent mille hommes[4], de même, pour tous les hommes quels qu'ils soient, durant tout le cours des siècles, la providence de Dieu fait, pour ainsi dire, tomber du ciel à toute heure les aliments servis sur leurs tables. C'est ainsi que David, assis

[1] Joan. IV, 20. — [2] Œuvres, t. X, p. 333-338. — [3] Rupert. Comment. in Gen., t. VII, c. XXV. — [4] Exod. XVI, 35.

sur un trône, n'hésitait point à dire qu'il était un pauvre et un mendiant dont le Seigneur avait soin[1].

« C'est ainsi que, tous tant que nous sommes, notre condition est de stationner chaque jour humblement devant les portes de la majesté divine, et d'y demander la charité en disant : « Père, donnez-« nous aujourd'hui le pain de la journée : *Pater*..., « *panem nostrum quotidianum da nobis hodie*[2]. » Et si l'on m'objecte que la terre porte des hommes trop puissants, trop opulents, dont la subsistance est trop largement et trop solidement assurée pour que le personnage de mendiants puisse leur convenir, je réponds que ce personnage leur convient comme aux autres. Sans entrer ici dans des considérations qu'amènera peut-être la suite de ce discours, je m'en rapporte à saint Augustin[3] et au catéchisme du saint concile de Trente[4], qui appuient cette doctrine sur de belles et grandes raisons. Mais je tire de plus haut encore mon argument, puisque le Verbe de Dieu lui-même, qui était riche par nature, n'est apparu dans l'humanité que sous la livrée de l'indigence[5], et qu'il a voulu recevoir de son Père, jour par jour, la subsistance de sa vie humaine. Considérez ce divin prototype de la pauvreté, de la pauvreté errante et sans asile. Depuis sa crèche jusqu'à son sépulcre, il n'a ici-bas que des demeures d'emprunt et d'occasion. Lui-même nous le dira : « Les oiseaux du ciel ont leur nid et les renards « leur tanière; mais le Fils de l'homme n'a pas où « reposer sa tête[6]. » Et la formule de prière qu'il

[1] Ps. XXXIX, 18. — [2] Rupert., *loc. cit.* — [3] S. Augustin. Serm. LVI, 9. — [4] Cat. Trid. pars IV, c. XIII, n. 29. — [5] II Cor. VIII, 9. — [6] Matth. VIII, 20.

lègue à ses disciples ne contient à cet égard que la requête qui est à son usage personnel et journalier : « Père, donnez-nous aujourd'hui notre pain de la « journée. » Notre pain, c'est-à-dire notre nourriture, notre vêtement, notre abri, en un mot, tout ce dont l'existence humaine a rigoureusement besoin : *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie*[1]. »

Et dans ce même discours, Mgr Pie relève-t-il assez cette conséquence habituelle de la pauvreté qu'on nomme la mendicité : « On s'obstine à le qualifier de mendiant. Certes nous ne travestirons jamais en vice et en déshonneur la mendicité chrétienne, la mendicité évangélique. Malheur aux lois humaines qui voudraient être plus sages que l'Église, et qui eussent atteint de leurs rigueurs plusieurs des plus illustres héros de la religion ! Mais, cela dit, j'ai hâte de répéter que Benoît-Joseph ne mendiait pas. Tous ses biographes s'inscrivent en faux contre l'opinion contraire, et ils ont raison. Conformément à la demande de l'Oraison dominicale, il attendait et il recevait tout des mains de la Providence. La Providence, il est vrai, se servait ordinairement de la charité chrétienne ; mais cette charité était spontanée, et Benoît-Joseph ne la sollicitait pas. Que dis-je? ce pauvre avait gardé l'âme fière, autant qu'il l'avait humble. « Qu'en ferai-je? » répondait-il un jour à un homme qui lui offrait de l'argent. Les secours dont il n'avait pas besoin, il les refusait; ou, s'il les acceptait, c'était pour les distribuer aussitôt à d'autres. Ne savez-vous pas qu'on l'a quelquefois taxé d'orgueil, tant il se discernait des autres pauvres

[1] Œuvres, t. III, p. 671-675.

par tout son maintien et par sa générosité envers eux? Dans cet humble bagage qu'il portait avec lui, il y avait plus que son propre nécessaire; il en tirait des médailles, des livres qu'il donnait avec bonne grâce. Dans ces occasions, on lui trouvait presque les airs et les façons d'un grand seigneur. Ce mendiant, puisque vous l'appelez ainsi, on le vit, un jour de Jeudi saint, présider la cène et traiter douze pauvres. Sous ses haillons, il se sentait le cœur si haut, qu'il ne croyait pas déroger à la dignité des pontifes et des princes en s'attribuant un ministère qui a coutume de n'être dévolu qu'à eux. Et la Providence, attentive à ce spectacle nouveau, daigna s'en exprimer à sa manière en multipliant dans les mains de Benoît-Joseph le pain et les légumes qu'il servait à ses frères.

« Mendiant, » dites-vous? et moi je vous demande lequel est plus acceptable d'être mendiant de Dieu ou mendiant des hommes? Or, quoi qu'en dise notre orgueil, et nonobstant les deux cent mille écriteaux qui interdisent la mendicité dans notre pays, n'est-il pas vrai qu'aucune société n'a jamais plus été encombrée de solliciteurs, de quémandeurs, qui s'adressent, non point à Dieu, mais aux hommes, et qui demandent trop souvent, non pas pour les autres, mais pour eux-mêmes? « Mendiant, » vous lui donnez cette qualification avec mépris. Et moi j'ose vous dire que, s'il revenait en ce monde, c'est lui qui rougirait de nous, et qui trouverait que nous ne sommes pas fiers.

« Il est vrai, si Benoît Labre ne demandait rien pour lui-même, il en résultait pour lui un dénûment poussé à l'excès. Ce pauvre, nourri des balayures

des rues et couvert de guenilles; ce pauvre qui a livré son corps tout vivant en pâture aux insectes... vous éprouvez un frisson rien qu'à y penser. Mais enfin, hommes de ce temps, devez-vous faire à ce point les dédaigneux et les dégoûtés? Ne vous fâchez pas contre la parole que je vais vous dire, Bossuet l'a portée avant moi dans la chaire sacrée, le jour où il prononçait l'éloge du martyr des libertés de l'Église, de l'illustre chancelier d'Angleterre, saint Thomas de Cantorbéry[1]. Donc, vermine pour vermine, celle du corps est-elle plus honteuse que celle de l'esprit? Le vôtre est assiégé de mille préjugés qui le rongent. Pour le désinfecter de ces hôtes hideux, pour détruire un à un tous les faux jugements qui se sont insinués dans les plis de votre raison, laissez-moi vous dire tout bas,... ou plutôt, je ne dirai point, et je brise avec cette figure de langage qui offense décidément votre délicatesse. De grâce, néanmoins, pas tant d'attention à ce qui est du dehors, et un peu plus d'attention à ce qui est du dedans. Ne connaissez-vous pas la belle parole de Notre-Seigneur Jésus-Christ : « L'âme est plus « que la nourriture, et le corps plus que le vête- « ment[2]. » J'en conviens, Benoît se nourrit de vils rebuts et il se couvre d'habits en lambeaux. Mais son intelligence vit des grandes révélations divines; son âme est vêtue de la robe nuptiale de la grâce, du manteau de la charité sacrée. Et vous, tandis que vous vous asseyez aux tables les plus exquises, tandis que vous posez fièrement sous votre habit de fin drap, peut-être sous votre manteau de sénateur ou

[1] Édit. Lebel, t. XVI, p. 592. — [2] Matth. VI, 25.

sous votre pourpre royale, quel aliment donnez-vous à votre intelligence, quel vêtement à votre âme? Eh quoi! ce sont de viles feuilles, maculées d'encre, de mensonge et d'ordure, qui vous dispensent votre pâture journalière : pâture cent fois au-dessous de ces mets grossiers qui, après tout, contenaient encore quelque suc nutritif! L'habillement de votre esprit, c'est un rapiècement de tous les sophismes, de tous les paradoxes, de tous les mensonges qui traînent la rue depuis bientôt un siècle! « Idées modernes, » comme vous les appelez, qui sont depuis longtemps usées et surannées; de votre aveu, elles ont au moins soixante-dix ans de date, trop pour être des nouveautés, trop peu pour être des vérités. « Principes « immortels, » ajoutez-vous; à coup sûr, s'ils ont en eux l'immortalité, ils n'ont pas la vertu de la communiquer, puisqu'aucun des régimes qui les a professés, même avec restriction, n'a pu vivre encore vingt ans. Mon frère, c'est sous ces vieilleries et ces pauvretés que vous vous drapez, comme si elles n'étaient pas arrivées à vous à travers la boue, le sang et les ruines! Ah! dans quel piteux équipage d'idées et de sentiments je vous vois! Venez, ô mon Benoît-Joseph, laissez-moi reposer mes yeux sur vous. Votre vêtement même extérieur me paraît être de lin et de pourpre, vos aliments même corporels me semblent de la manne et de l'ambroisie, en comparaison de l'ignoble défroque et des vils rebuts dont vos contempteurs affublent et nourrissent leur esprit[1]. »

Cet éloge donné au pauvre du Christ et, en géné-

[1] Œuvres, t. III, p. 671-675.

ral, à la pauvreté telle que la conçoit l'Évangile, était l'accomplissement de la promesse faite par l'Évêque, au jour de son sacre, d'être tout spécialement le père de ceux qui souffrent. Cette promesse lui fut toujours chère; il l'a déclaré lui-même dans une Lettre pastorale adressée aux fidèles de sa ville épiscopale pour la formation d'un vestiaire de la société de Saint-Vincent-de-Paul :

« Vous savez, mes Frères, que toujours les pauvres ont été l'objet d'une tendre sollicitude pour l'Église. Ce sont les premiers bienheureux proclamés par la bouche du divin Sauveur. C'est pour eux et pour l'organisation des aumônes destinées à les soulager, qu'un des premiers actes de l'autorité apostolique fut l'établissement des diacres, dont la fonction touche de si près au ministère sacerdotal. Et lorsqu'un prêtre est promu à la sublime dignité de l'épiscopat, le soin des pauvres lui est recommandé à l'égal des dogmes sacrés dont il reçoit le dépôt; l'huile sainte ne coulerait pas sur son front, s'il n'acceptait, en face des autels et des anges de l'Église, l'obligation solennelle d'être charitable envers tous les malheureux.

« Nous n'avons pas oublié ce serment, nos très chers Frères, et aujourd'hui, jour anniversaire de notre sacre, quand, après avoir célébré solennellement les saints mystères au milieu de nos vénérables Frères et des jeunes lévites qui se préparent à nous aider un jour, le lecteur nous relisait du haut de la chaire la formule des engagements que nous avons contractés, notre pensée s'est reportée vers cette interrogation dont le souvenir n'a cessé d'être présent à notre esprit : « Voulez-vous être miséricor-

« dieux et affable envers les pauvres, les pèlerins et « les nécessiteux, pour l'amour de Jésus-Christ? » Et nous avons redit du plus profond de notre cœur, comme au jour mémorable de notre consécration : « Je le veux. »

« Afin donc de remplir notre promesse, nous n'avons pas voulu laisser s'achever cette journée sans tracer ces lignes qui vous diront une de nos préoccupations les plus pénibles. Permettez-nous, avant tout, de reproduire ici les paroles que saint Augustin adressait à ses chers fidèles d'Hippone, dans une des homélies de la fête anniversaire de son ordination, et, comme parle l'antiquité, au jour natal de son épiscopat. Il avait reçu l'onction des pontifes dans l'une des semaines qui précèdent la solennité de Noël, et il disait à son peuple : « Allégez donc, mes « Frères, allégez mon fardeau et portez-le avec moi. « Le jour de la Nativité du Seigneur approche; « nous avons à nourir nos pauvres, et c'est un soin « qui nous appartient en commun : *pascendos habe-* « *mus compauperes nostros*. Pour moi, je réussirai « bien à vous offrir à tous le pain de la vérité qui « est au-dessus de toute substance ; mais je ne puis, « malgré mes efforts, suffire à nourrir tous les indi- « gents du pain visible et matériel. Je vous donne « la nourriture comme je la reçois ; je suis ministre « de la parole sainte, je ne suis pas père de famille ; « je vous sers les mets dont je me nourris moi- « même, et je les prends sur la table de ce Père de « famille qui, étant riche, s'est fait pauvre à cause « de nous, afin que nous fussions enrichis par sa « pauvreté. Ma principale aumône, donc, la seule « que je puisse faire en proportion avec toutes les

« nécessités qui s'offrent à moi, c'est la parole que « je vous adresse et que vous voudrez bien écou- « ter[1]. »

Mgr Pie savait aussi donner, et sans compter, autre chose que sa parole. Les Pères professeurs de la nouvelle Faculté de théologie de Poitiers étant venus lui exposer leur besoin et leur désir touchant la formation d'une bibliothèque spéciale, l'Évêque tira tout de suite de son secrétaire vingt mille francs que son éditeur venait de lui apporter comme produit de ses ouvrages, et il les remit aux mains des Pères étonnés et reconnaissants. « Tel était-il en toute occasion, ajoute ici Mgr Gay. J'ai toujours constaté en lui cette magnanimité généreuse. On ne saurait allier, je crois, plus de sagesse pratique et de sainte économie dans l'administration de l'argent avec un désintéressement plus vrai et plus libéral[2]. »

Complétons cette remarque du vénérable Évêque d'Anthédon par les paroles suivantes empruntées à l'oraison funèbre qu'il a consacrée à la mémoire du Cardinal : « Je n'ai rencontré personne qui, dans un si haut rang et pourvu de tant de ressources, encore qu'il les dût presque toutes à la charité, fût plus que lui pauvre d'esprit et étranger à ce qu'on nomme les pompes et les biens de ce monde. Il ne portait jamais d'argent sur lui ; et il n'y avait qu'à voir ses mains quand, par hasard, elles en rencontraient : je ne pense pas que, pour toucher l'or, Charlemagne, saint Louis ou, si vous aimez mieux, Louis XIV, eussent des mains plus dédaigneuses[3]. »

[1] Serm. CCCXXXIX. — Œuvres, t. II, p. 186-188. — [2] Sa *Vie*, par Mgr Baunard, t. II, p. 569. — [3] Oraison funèbre de Mgr Pie par Mgr Gay, p. 55.

CHAPITRE VII

LES FAUSSES DOCTRINES

A la fin d'une retraite ecclésiastique, Mgr Pie répondait devant ses prêtres à certain regret que quelques-uns avaient manifesté de voir que le premier Pasteur du diocèse, en se montrant trop avare de paroles de louange et de confiance à l'égard des pouvoirs publics, faisait refluer vers d'autres rives plus heureuses les flots d'or qui ne demandaient qu'à s'épancher sur le sol poitevin : « Si, ce qu'à Dieu ne plaise, l'alternative venait à être posée entre l'intérêt matériel et le devoir, l'hésitation ne saurait exister un instant. La question des pierres et des murailles sera toujours très secondaire, relativement à la personne vivante de Pierre, et à la maison spirituelle de l'Église[1]. »

L'Évêque de Poitiers se montrait doux et conciliant dans ses rapports personnels et dans les questions de conduite où les principes n'étaient pas engagés; mais s'agissait-il de l'intégrité de la foi, il devenait inexorable : « Croyez-le bien, Messieurs,

[1] Sa *Vie*, par Mgr Baunard, t. II, p. 4.

disait-il aux membres réunis des conférences de Saint-Vincent-de-Paul, l'intégrité de votre orthodoxie, la délicatesse et la virginité de votre foi, l'entière subordination de votre entendement et de votre volonté à l'autorité de notre sainte mère l'Église, composent la plus belle parure de votre âme; et c'est là aussi le plus fort rempart de votre vertu. Quand l'idée chrétienne fléchit, quand elle gauchit, bientôt la conduite n'est plus ni si ferme ni si droite. Je l'ai dit tout à l'heure : nous ne pouvons rien sans la grâce, et l'on n'amènera pas la grâce à divorcer avec la doctrine. Voilà pourquoi, si le sens chrétien était atténué en vous, votre apostolat en serait irrémédiablement atteint; et, je m'adresse ici à ceux d'entre vous qui sont les aînés des autres, la conduite pratique de vos frères plus jeunes échapperait à la salutaire autorité de votre influence et de vos exemples dans la proportion où vous disputeriez vous-mêmes votre intelligence à la direction doctrinale de l'Église[1]. »

Quel tableau fait notre Prélat des funestes conséquences de l'altération de la vérité chrétienne, en montrant dans la Révolution française la suite naturelle des utopies athéistes : « Si la cupidité, lisons-nous dans son panégyrique de la bienheureuse Germaine Cousin, l'égoïsme, la soif de l'argent, des emplois, des honneurs et des plaisirs, forment le trait le plus saillant de nos mœurs actuelles, il faut le dire pourtant, ces maux ne sont que la conséquence d'un autre mal qui en est le principe. Impossible que la morale publique ne s'altère profondément, quand la

[1] Œuvres, t. III, p. 417.

doctrine elle-même est défigurée. La doctrine, trop souvent impuissante à réprimer les passions, alors qu'elle est enseignée dans toute sa force et sa pureté, comment n'enfanterait-elle pas des monstres de corruption, lorsqu'elle devient l'auxiliaire et la complice des plus mauvais instincts de la nature, que dis-je ? lorsqu'elle se fait l'humble servante et l'ignoble pourvoyeuse des appétits les plus grossiers de la chair ?

« Or, nos très chers Frères, vous savez et l'histoire dira comment toutes les criminelles erreurs de l'hérésie du XVIe siècle et de la fausse philosophie du XVIIIe siècle, amalgamées et combinées avec les principes les plus avancés de la Révolution et de l'anarchie, et réduites en corps d'enseignement public, étaient devenues, pendant quarante ans, la triste pâture de presque toutes les intelligences. L'orgueil humain avait solennellement prononcé la déchéance de la religion chrétienne et marqué le terme prochain de son trépas. La philosophie allait supplanter l'Évangile ; l'État, dispensateur de toute instruction, allait être substitué à l'Église ; et le sacerdoce laïque allait remplir à son tour le ministère spirituel des âmes, à la place du vieux sacerdoce à qui le Christ avait dit : « Allez et enseignez. » Nous en étions arrivés à cet excès de délire, quand un coup de tonnerre se fit entendre, qui dérangea la conspiration ourdie par l'impiété savante et philosophe, et dispersa pour un moment les conjurés. Puisse la trame interrompue de leurs manœuvres n'être pas déjà reprise[1] ! »

Or quel moyen infaillible nous est offert de déjouer

[1] Œuvres, t. II, p. 117-118.

la machination infernale qui, si elle prévalait, aboutirait pour la France à de nouveaux désastres?

Le courage national suffit-il? Hélas! où le trouver maintenant? « Quand je demande aux sages de ce temps quelle est la plus grande plaie de la société actuelle, j'entends répondre de toutes parts que c'est le dépérissement des caractères, l'amollissement des âmes. Il y a sur ce thème des phrases toutes faites et qui sont à l'usage de tous. Mais cette réponse provoque elle-même une question ultérieure. Car enfin la race française est énergique de son propre fonds, elle est courageuse de sa nature, et elle n'a pas tellement perdu son tempérament natif qu'elle puisse être accusée trop légèrement de mollesse et de lâcheté. Pas plus aujourd'hui qu'autrefois, la bravoure ne lui fait défaut sur les champs de bataille. D'où vient donc ce symptôme si grave de l'affaiblissement des caractères? Ah! ne serait-il pas vrai qu'il est la conséquence naturelle et inévitable de l'affaiblissement des doctrines, de l'affaiblissement des croyances, et, pour dire le mot propre, de l'affaiblissement de la foi? Le courage, après tout, n'a sa raison d'être qu'autant qu'il est au service d'une conviction. La volonté est une puissance aveugle lorsqu'elle n'est pas éclairée par l'intelligence. On ne marche pas d'un pied ferme quand on marche dans les ténèbres, ou seulement dans le demi-jour. Or, si la génération actuelle a toute l'incertitude et l'indécision de l'homme qui s'avance à tâtons, ne serait-ce pas, ô Seigneur, que votre parole n'est plus le flambeau qui guide nos pas, ni la lumière qui éclaire nos sentiers[1]? Nos pères,

[1] Ps. CXVIII, 105.

en toute chose, cherchaient leur direction dans l'enseignement de l'Évangile et de l'Église : nos pères marchaient dans le plein jour. Ils savaient ce qu'ils voulaient, ce qu'ils repoussaient, ce qu'ils aimaient, ce qu'ils haïssaient, et, à cause de cela, ils étaient énergiques dans l'action. Nous, nous marchons dans la nuit ; nous n'avons plus rien de défini, rien d'arrêté dans l'esprit, et nous ne nous rendons plus compte du but où nous tendons. Par suite, nous sommes faibles, hésitants. Comment se pourrait-il que la chaleur de la résolution fût dans la volonté, et la vigueur de l'exécution dans le bras, quand il n'y a dans l'entendement, au lieu de la claire lumière du *oui*, que le nuage ou le brouillard du *peut-être* ? Croyez-moi, le sang français n'est pas glacé dans nos veines. Pour vouloir, il ne nous manque que de voir. Nous retrouverions tout le courage du cœur, le jour où notre intelligence ne serait plus atteinte d'une irrémédiable lâcheté.

« Irrémédiable, non, je rétracte ce mot. Le remède, au contraire, est auprès de nous, il est en nous, il ne s'agit que de savoir l'employer. — Notre siècle est industrieux en mille manières, il est fécond en inventions de tout genre. Il a découvert d'ingénieux procédés pour communiquer à un bois d'une essence tendre et pénétrable les propriétés des essences les plus dures et les plus compactes, et il est parvenu à donner à une pierre friable et poreuse la fermeté du silex. Ah ! que ne peut-il fournir le secret d'injecter l'énergie morale dans les âmes, et de *silicatiser*, comme il dit, ces caractères qui se pulvérisent au premier souffle du vent et au premier contact de l'air ! Mais ce qu'on demanderait vainement aux pro-

cédés humains, la religion nous le procure. Dans notre esprit faible et inconsistant, elle fait descendre l'Esprit même de Dieu[1].

« Cette compénétration de l'âme humaine par la vertu d'en haut lui donne comme une autre nature et une essence nouvelle. Pour conférer et maintenir aux chrétiens la dureté du chêne ou celle du granit, il ne faut dans leur être moral que l'infiltration complète et permanente de l'eau baptismale dans laquelle ils ont été régénérés. Oui, l'âme qui se complaît et se délecte dans cet élément surnaturel; l'âme qui se baigne et se replonge, pour ainsi dire, à tout instant dans la fontaine de son baptême; l'âme qui tient tous ses conduits ouverts à l'irrigation de cette onde imprégnée de sels divins, cette âme est d'acier, et elle est douée d'une trempe à toute épreuve[2]. »

Le salut est donc dans le retour à la vraie doctrine; tout mélange d'erreur et de vérité serait un palliatif décevant et une trahison. Nous lisons dans la seconde Instruction synodale adressée au clergé de Poitiers : « Le Roi-prophète nous apprend qu'il n'y a pas de plus grand malheur pour les hommes et pour les sociétés que « la diminution de la vérité[3] ». Si les vérités sont sauves, les mœurs même les plus dégradées ne peuvent manquer de se relever bientôt : mais si les vérités fléchissent avec les mœurs, celles-ci ne se relèveront plus. Prenons-y garde, Messieurs, et tâchons de déjouer la tactique présente de l'esprit d'erreur et de ténèbres. Les convulsions violentes, les résolutions profondes qu'ont subies les nations depuis plus de soixante ans, les menaces plus effrayantes

[1] Act. I, 18. — [2] Œuvres, t. III, p. 519-521. — [3] Ps. XI, 2.

encore qu'elles ont entendues, leur ont enfin révélé la provenance du mal et indiqué la nature du remède. Le remède, qui ne le voit désormais ? c'est la religion. Aussi le mot religion est-il partout. L'éternel ennemi de Dieu et de l'homme l'a compris : empêcher la génération actuelle de se porter vers le christianisme comme vers l'unique moyen de guérison, c'est impossible : il n'y réussirait pas. Que faire donc ? Eh bien ! il s'efforcera d'affaiblir, de corrompre ce spécifique et d'en neutraliser ainsi la force et la vertu. Quel triomphe, quel succès pour lui si les mains du malade, si même celles du médecin allaient devenir ses complices pour opérer ce mélange et cette falsification ! Supposons qu'en temps d'épidémie le pharmacien de la cité eût la barbarie de couper de moitié d'eau l'antidote qui aurait besoin de toute sa puissance pour triompher du fléau mortel, cet homme serait-il moins criminel qu'un empoisonneur public ? Or, Messieurs, la société moderne est en proie à un mal terrible qui lui ronge les entrailles et qui peut la précipiter au tombeau. Le contre-poison ne sera efficace que s'il garde toute son énergie ; il sera impuissant s'il est atténué. Ne commettons pas le crime d'obéir aux fantaisies, aux sollicitations même du malade. Le miel au bord de la coupe, à la bonne heure ; mais que le breuvage conserve toute sa force, sinon la société périra par cette funeste condescendance.

« Et puisque je viens de prononcer ce mot de condescendance, permettez, Messieurs et chers coopérateurs, que je mette fin à ce long discours par un beau passage du pape saint Gélase. Certains hérétiques avaient demandé à ce pontife qu'il daignât condes-

cendre un peu avec eux, c'est-à-dire qu'il voulût bien, par amour de la paix, par égard pour leur faiblesse, abandonner quelque chose de la rigidité de la doctrine catholique. Or voici comment ce grand homme leur répond dans sa lettre à Euphémien[1] : « Quand « vous prétendez, leur dit-il, que nous devons con-« descendre avec vous, vous avouez par là même que « vous êtes, vous, en train de descendre ou même « que vous êtes descendus : *Cum autem dicitis con-« descendere nos debere vobiscum, interim jam vos « aut descendere aut descendisse monstratis.* Mais, je « vous prie, d'où êtes-vous descendus, et où êtes-« vous descendus : *unde, quæso, vel quo ista des-« censio est?* Sans nul doute, vous êtes descendus « d'un rang plus élevé à une situation plus basse, « vous avez été ravalés de la communion catholique « et apostolique à une communion hérétique et con-« damnée; vous le voyez, vous le reconnaissez, et « vous ne le niez pas : *Utique ex superiori quodam « loco ad inferiora quæque depositos, a catholica « apostolicaque communione ad hæreticam damnatam-« que prolapsos videtis, cognoscitis, non negatis.* « Or il ne vous suffit pas d'être ainsi tombés et « avilis; mais voyant que nous nous sommes main-« tenus à un niveau supérieur, vous avez la préten-« tion de nous en faire déchoir, et vous nous invitez « à descendre avec vous du sommet où nous sommes « au lieu infime où vous êtes : *Et non solum vos in « infimis jacere delectat; sed etiam in superiore « manentes sede vultis impelli, conscendere nos vobis-« cum invitatis, ad ima de summis.* Pour nous, nous

[1] Epist. I, Patrol. Migne, t. LIX, p. 15.

« croyons plus sensé et plus généreux de vous
« conjurer de remonter avec nous de bas en haut :
« *Nos conscendere vos nobiscum rogamus, ad summa*
« *de imis.* »

« Messieurs, l'abaissement de toutes choses parmi nous depuis que nous avons quitté les hauteurs où le christianisme nous avait placés, l'abaissement des esprits, l'abaissement des cœurs, l'abaissement des caractères, l'abaissement de la famille, l'abaissement du pouvoir, l'abaissement des sociétés, en deux mots, l'abaissement des hommes et l'abaissement des institutions : c'est ce que tout le monde voit et reconnaît, c'est ce que personne ne nie : *videtis, cognoscitis, non negatis.* Or comment le terme à tant d'abaissements pourrait-il être dans l'abaissement de la vérité, c'est-à-dire du principe qui peut seul imprimer aux hommes et aux institutions un mouvement de réascension ? Ah ! conjurons bien plutôt à mains jointes, s'il en était besoin, les oracles de la doctrine de n'avoir jamais la faiblesse de se prêter à aucune complaisance, à aucune réticence; conjurons-les de nous dire à l'avenir « toute vérité[1] », la vérité qui sauve les individus et la vérité qui sauve les nations. La *condescendance* serait désormais la cause de notre ruine. Loin donc de demander à l'Église de Jésus-Christ de *descendre avec nous, ad ima de summis,* demandons-lui de rester où elle est, et de nous tendre la main afin que nous *remontions avec elle, ad summa de imis,* de la région basse et agitée où nous sommes descendus et où nous sommes en voie de descendre encore davantage, à la région haute et sereine où elle

[1] Joan. xvi, 13.

fait habiter les âmes et les peuples qui lui sont fidèles[1]. »

Et n'est-ce pas une page toujours pleine d'actualité que celle où notre Docteur, commentant, à la suite de Bossuet, un passage de l'Apocalypse, nous annonce les erreurs qui doivent, à la fin des temps, faire irruption dans le peuple chrétien ?

« L'apôtre saint Jean nous avertit qu'il y aura sur la terre, avant la fin des âges, une invasion de sauterelles d'une provenance et d'une nature particulières[1]. « Tout est affreux dans ce spectacle, observe « Bossuet en son remarquable commentaire de l'Apo- « calypse : l'enfer ouvert comme un puits et comme « un abîme immense ; une noire fumée qui offusque « l'air ; et du milieu de cette fumée, des sauterelles « d'une nouvelle et étonnante figure. Il est dit qu'*il « leur fut commandé de ne nuire ni à l'herbe, ni aux « plantes, ni aux arbres, mais seulement aux hommes « qui n'auraient pas le signe de Dieu ; et qu'il leur « fût donné non pas de les tuer, mais de leur causer « un tourment semblable à celui que cause la piqûre « du scorpion*[2]. Remarquez ici avec attention, pour- « suit l'évêque de Meaux, comme saint Jean éloigne « l'idée d'un ravage temporel, afin qu'ayant pris une « fois celle d'une contagion et d'un ravage spirituel, « nous tournions toutes nos pensées de ce côté-là. « Ces sauterelles, dit l'apôtre, sont d'une espèce à « part. Ce n'est pas l'herbe, ni la campagne et les « moissons qu'elles ravagent, ce sont les hommes, « mais seulement ceux qui n'ont pas la marque de « Dieu, » ceux qui ne font plus cas de leur baptême ;

[1] Œuvres, t. III, p. 259-262. — [2] Apoc. IX, 3-12. — [3] *Ibid.*, IX, 4-5.

« et ce n'est pas tant par la violence que par un venin
« qu'elles nuisent, et ce n'est pas à la vie humaine
« ni à nos besoins matériels : leur venin se porte à
« l'endroit où réside principalement la marque de
« Dieu, c'est-à-dire à l'âme, où elles coulent ce poi-
« son secret[1]. »

« Ces sauterelles, nées de la fumée sortie du puits de l'abîme, la tradition est unanime à dire et l'enseignement contemporain de la chaire apostolique nous a lui-même appris que ce sont les fausses doctrines[2], les opinions impies, les maximes d'indépendance et de révolte de l'esprit humain contre la vérité divine, les conspirations contre le christianisme et contre l'Église et le pontificat romain : sectes entreprenantes, « semblables à des coursiers toujours sellés pour le « combat[3], » elles ne reculent pas devant le bouleversement du monde entier pour le triomphe de leurs idées; « leurs têtes sont ornées d'espèces de cou- « ronnes qu'on dirait d'or[4], » mais qui ne sont pas de vraies couronnes et qui sont d'un or faux; « elles « se présentent à la fois avec des visages d'hommes « et des cheveux de femmes[5] : » quoiqu'elles feignent la valeur, elles comptent principalement sur la pâture qu'elles jettent aux passions; « leurs dents « sont comme des dents de lions[6] : » sous leur feinte douceur se cache un fond de méchanceté et de violence, et elles excellent surtout à mordre et à déchirer; « leur corps est couvert comme de cuirasses de « fer[7] : » la faveur des pouvoirs terrestres leur assure presque toujours une sorte d'inviolabilité; « la voix

[1] Bossuet, Comment. sur l'Apocalypse, c. IX. — [2] Grég. XVI, Encycl. *Mirari.* — [3] Apoc. IX, 7. — [4] *Ibid.* — [5] *Ibid.*, 8. — [6] *Ibid.* — [7] *Ibid.*, 9.

« de leurs ailes est comme un bruit de chariots de « guerre :[1] » à elles le fracas et souvent le privilège exclusif d'une publicité retentissante ; enfin « leurs « queues ont des aiguillons et sont pareilles à celles « des scorpions[2] » : toute âme piquée de leur dard subit une altération profonde, une décomposition fatale de sa substance ; « et leur pouvoir consiste à « nuire aux hommes durant un temps déterminé[3]. » C'est pourquoi, bien que ce soit un devoir de combattre énergiquement ces agents de destruction, leur durée ne finit qu'à l'heure marquée par le Tout-Puissant. Jusque-là le secret de leur succès se trouve dans des causes très diverses et qui semblent opposées.

« Il est écrit au livre des Proverbes que les sauterelles n'ont pas de roi et qu'elles sortent par bandes : *Regem locusta non habet, et egreditur universa per turmas suas*[4]. Ainsi en est-il des coalitions de l'impiété : ce sont pour ainsi dire des corps francs qui n'admettent pas de commandement régulier ; leurs masses se portent arbitrairement ici ou là, et elles dirigent leurs chocs avec une diversité d'action et une liberté de mouvements qui fait une partie de leur force. Et toutefois, si l'on y regarde de plus près, ces indépendants, malgré leurs querelles intestines et leurs programmes anarchistes, ne laissent pas d'être disciplinés sous la main d'un chef commun. « *Et habebant super se regem angelum abyssi*[5] : « Ils ont au-dessus d'eux, pour roi, l'ange de « l'abîme, » qui les inspire secrètement, qui les mène à leur insu, qui préside à leurs divisions et à leurs rapprochements, qui les unit dans un même

[1] Apoc. IX, 9. — [2] *Ibid.*, 10. — [3] *Ibid.* — [4] Prov. XXX, 27. — [5] Apoc. IX, 10-11.

instinct pervers, qui coordonne tous leurs plans à son idée fixe et dirige tous leurs actes vers son but final qui est l'extermination de la vérité, le renversement de la société chrétienne et la ruine des âmes. Daigne le Dieu des miséricordes éloigner de son peuple ces fléaux de l'ordre moral qui traînent à leur suite tant de désastres spirituels et temporels[1] ! »

Mais le Seigneur n'agira pas seul; c'est aux ministres qu'il a choisis pour faire son œuvre de préservation et de délivrance, à s'inspirer des sentiments qui animaient le grand Pontife en face des périls courus par la foi : « Nous ne vous le dissimulerons pas, Messieurs et chers Coopérateurs, disait-il dans sa première synodale, si nous ne consultions que nos goûts personnels, si nos désirs pouvaient devenir la règle de nos devoirs, nous nous persuaderions volontiers que tous les périls de la religion comme de la société sont passés, et que l'époque actuelle offre tous les caractères et tous les avantages d'un de ces temps de trêve que le Dieu des combats ne refuse pas toujours à l'Église militante. Le besoin des temps nous inclinerait aisément à croire à un retour sincère, à un rapprochement sérieux de la philosophie vers le christianisme; et nous ne serions pas insensibles à la renommée de tolérance, de conciliation, à la réputation d'esprit pratique et expérimenté que les maîtres de l'opinion, les oracles du goût et des convenances, les princes de la science et de la politique mondaine ne refuseraient peut-être pas de nous faire. Du moins, il nous serait doux et commode de former notre conscience de telle sorte que, tout occupés de procurer le salut indivi-

[1] Œuvres, t. V, p. 568-571.

duel des âmes, de multiplier et de développer les moyens de sanctification sur tous les points du territoire qui nous est directement confié, nous pussions rester dans une attitude indifférente envers les ennemis publics de notre foi, nous en rapporter au bon sens des peuples pour la réfutation de tant de paradoxes, laisser mourir à nos pieds des traits désormais émoussés et sans vertu. Après avoir mesuré de l'œil les adversaires de la religion et de la société, au lieu de redescendre péniblement dans l'arène, nous aimerions à dire avec le noble dédain de cet ancien héros : « Montons au Capitole. » Mais non, Messieurs, nous ne pourrions, sans trahison, nous abandonner à une fausse sécurité; nous ne pourrions, sans encourir les anathèmes lancés contre les lâches prophètes, crier la paix là où n'est pas la paix[1], ni chanter victoire quand les nécessités de la cause nous rappellent au combat. La grande conspiration ourdie contre Notre-Seigneur Jésus-Christ, contre sa religion surnaturelle et révélée, contre son Église et son sacerdoce, après un temps d'arrêt trop court, a repris sa marche et recommencé ses manœuvres. Un silence plus long de la part des pasteurs finirait par autoriser, dans l'esprit des peuples, ces docteurs perfides « qui font des ténèbres la lumière et de la lumière les ténèbres[2] », et dont les sophismes ont déjà séduit ce trop grand nombre d'intelligences flottantes et incertaines qui tournent à tout vent de doctrine. Disons-le donc avec saint Hilaire : « Il est temps de parler, parce que le temps « de se taire est désormais passé[3]. »

[1] Ezech. XIII, 10. — [2] Is. V, 20. — [3] Œuvres, t. II, p. 341-343.

TROISIÈME PARTIE

LES AUXILIAIRES DE LA VIE CHRÉTIENNE

CHAPITRE I

LA PRIÈRE

Nous avons parlé des racines mauvaises qui tendent à étouffer le plan divin de la grâce, entretenues qu'elles sont par le monde et l'enfer. Comment parviendrons-nous à neutraliser leur action maligne, de façon à sauvegarder la semence de Dieu ? Par quels moyens hâterons-nous la germination de cette semence, assurerons-nous sa culture, la conduirons-nous à maturité ? C'est par les auxiliaires de la vie chrétienne. Mgr Pie va nous enseigner à profiter de ces secours. Et tout d'abord il nous parlera de la prière, que l'on a appelée « la respiration du chrétien », c'est-à-dire le signe et l'aliment de sa vie.

Le jeune vicaire de la cathédrale de Chartres exposait ainsi, pendant le Carême de 1843, à son auditoire la nécessité de la prière : « Prier, mes Frères, pour un homme, pour un chrétien, c'est en

quelque sorte sa nature et sa respiration : c'est surtout son devoir indispensable comme créature et comme pécheur.

« L'homme est : donc il doit prier, car tout ce qui est prie. Ici, mes Frères, si je ne craignais de me jeter dans des considérations abstraites qui ne seraient peut-être pas à la portée de tous les esprits, je vous dirais que, sous quelque point de vue qu'on considère la prière, ou comme hommage, ou comme demande, toute la nature prie à sa façon. En accomplissant constamment les lois que la volonté de Dieu leur a tracées, les êtres inanimés rendent hommage à la puissance et à la sagesse infinies du Créateur. Et par la dépendance qui lie et asservit toutes les parties de la création les unes aux autres, on peut dire aussi qu'il n'est pas un être dans l'univers qui ne prie, qui n'implore les éléments au milieu desquels il est placé et, par conséquent, le Dieu qui les a formés.

« Mes Frères, Dieu seul subsiste en lui-même et par lui-même ; Dieu seul est indépendant et complet dans sa propre substance ; Dieu seul est celui qui est ; Dieu seul n'a besoin de rien ni de personne ; Dieu seul ne prie pas. Mais tout ce qui n'est pas Dieu, tout ce qui n'a l'être que par communication, par épanchement de la source première de l'être, tout ce qui est créé, en un mot, est dépendant, inachevé, n'existe que par emprunt, que par une perpétuelle aspiration vers les sources de la vie.

« Il est, dans cet auditoire, des hommes éclairés qui ont étudié les lois de la nature. Ont-ils médité quelquefois sur cette loi principale, d'après laquelle toute substance conserve, entretient, renouvelle, per-

fectionne son être, en demandant appui et concours à toutes les substances environnantes? L'être créé, s'il est abandonné à lui-même, retombe de tout son poids dans le néant, comme le mobile tend vers son centre. La preuve qu'il n'est rien par lui-même, c'est qu'il n'est pas un seul moment semblable à lui-même; il ne cesse de s'altérer, de s'appauvrir; et il ne répare ses pertes, il ne subsiste et ne s'accroît qu'en mendiant toujours, en recevant de toute main. C'est ainsi, selon l'expression du poète, que la plante flétrie incline ses feuilles suppliantes qui appellent la rosée : *Jovi supplicat imbrem*. C'est ainsi, selon l'expression plus vénérable de l'Esprit-Saint, que les petits oiseaux reçoivent leur pâture du Dieu qu'ils invoquent dans leur langage : *Et pullis corvorum invocantibus eum*.

« Créature intelligente et libre, mais créature néanmoins, l'homme n'est point mis hors la loi générale qui atteint tous les êtres créés. Comme eux, plus qu'eux, il est forcé de prier. Car, encore bien qu'il ait une vie plus parfaite et plus élevée, ce n'est néanmoins qu'une vie communiquée. Le fleuve de l'être, qui a ses sources dans les montagnes éternelles, ne fait que traverser rapidement cette humble vallée. A peine sommes-nous nés, que la vie nous échappe et qu'un travail de destruction s'opère en nous. Chaque jour, à chaque instant, nous mourons, si nous n'alimentons notre existence, si nous n'allons puiser sans cesse aux principes de la vie. Or il y a dans l'homme deux vies : la vie de l'âme et celle du corps, la vie spirituelle et la vie animale. Si l'homme, acceptant, avouant humblement sa dépendance envers Dieu, entretient un noble

commerce avec cette intelligence suprême et implore avec piété les rosées de la grâce par lesquelles son âme est vivifiée, tout le reste lui sera donné par surcroît et viendra spontanément lui payer tribut. Et tous les éléments qui composent la création inférieure, gravitant sans cesse vers un ordre plus élevé dans la hiérarchie de l'être, n'auront d'autre fin que d'arriver jusqu'aux usages de l'homme, de l'homme à la fois autel et prêtre de toute la nature. C'est ainsi qu'en cédant à la nécessité de la prière envers Dieu, l'homme acquiert l'empire sur tout le reste de la création. Tributaire du ciel, il est le roi du monde : permettez-moi de citer un poète : *Diu te minorem quod geris, imperas. Te minor, totum laté reget orbem.*

« Mais s'il en est autrement, si l'homme affecte l'indépendance envers le Très-Haut et rougit de s'humilier à ses pieds; si, négligeant d'alimenter en lui-même la vie de l'âme et dédaignant d'implorer la grâce divine, il ne se préoccupe que de la vie animale qui s'entretient par le pain et la matière, croyez-vous que, dans ce désordre, l'homme puisse échapper à la loi générale de la prière? Non; mais alors comprenez ce qui arrive. La création inférieure, docile à l'homme quand celui-ci, son interprète auprès du Dieu des cieux, était comme le Dieu de la terre ; la création, dis-je, se révolte contre le rebelle, et à son tour elle veut être priée. Bon gré mal gré, l'homme priera ; c'est la condition de son être. Il a renié son Dieu ; il n'a plus qu'un Dieu, c'est la matière : il priera la matière. Il ne connaît plus la prière, qui est l'élévation de l'esprit et du cœur vers le ciel ; il est condamné à cette autre prière

qui est l'abaissement de l'esprit et du cœur vers la terre. *Invocabunt Ægyptum,* dit le prophète; ils n'ont pas voulu invoquer le Dieu de Juda : ils invoqueront l'Égypte avec ses divinités ignobles.

« Les voyez-vous, mes Frères, toutes ces générations humaines à genoux devant un dieu d'or, de bois ou de pierre; à genoux devant un arbre, devant une plante; à genoux devant les vices qui ont reçu les honneurs de l'apothéose? Les voyez-vous ces générations pour qui tout est dieu, excepté Dieu lui-même, et par conséquent pour qui tout, hormis Dieu, est un objet d'adoration, de culte et de prière? Et ne me dites pas que ces siècles d'idolâtrie sont passés. Parce que l'esprit humain rougirait de ressusciter la vieille mythologie, il n'en est pas moins vrai que l'orgueil, l'ambition, la luxure, le vol, l'or et l'argent, la matière, sont les seuls dieux du peuple qui n'adore pas le Dieu véritable.

« Vous, mon frère, vous qui vous glorifiez de ne jamais courber le front devant les autels, de ne jamais prier le Dieu qui vous a donné l'être, de bonne foi osez-vous prétendre que vous ne priez jamais? Vous ne priez pas, dites-vous; mais pourquoi donc êtes-vous si rampant aux pieds de cette idole qu'on appelle le pouvoir ou la fortune? Comme vous tendez les mains vers cette divinité qui dispense l'argent, les places, les faveurs! Oh! comme je vous vois là, humble et suppliant! Vous ne priez pas: et moi je vous ai vu hier à genoux devant un homme que vous méprisez aujourd'hui, et je vous verrai demain dans la même position aux pieds d'un autre à qui vous n'accordez pas aujourd'hui un regard. Vous ne priez pas : mais cette autre idole, qu'on

appelle la renommée, la célébrité, oh ! comme je vous vois jaloux d'attirer sur vous ses regards ! Comme vous mendiez au premier venu un éloge, un applaudissement ! Comme vous poursuivez de porte en porte un suffrage dont vous espérez quelque relief et qui donnera quelque retentissement à votre nom ! Et puis cette autre idole encore qu'on nomme le plaisir, la volupté, cette idole de chair qui a captivé votre cœur, oh ! comme je vous vois, adorateur assidu, verser à pleines mains l'encens sur ses autels ! Vous si fier, si hautain, si dédaigneux, si indépendant, comme vous connaissez tous les secrets, toutes les bassesses de l'adulation, de la flatterie, toutes les formules de l'adoration et de la prière, toutes les souplesses et les versatilités d'un désir, d'une passion qui veulent être exaucés ! Vainement ces idoles, que vous vous êtes faites à vous-même, ne vous accordent, en retour de vos vœux, que dédain et mépris, ou du moins que faveurs imparfaites ! N'importe : vous acceptez votre humiliation ; esclave docile et soumis, vous baisez vos chaînes.

« Mes frères, il en sera toujours ainsi. L'homme n'est pas un Dieu ; il n'a pas l'être complet en lui-même ; il ne subsiste qu'en empruntant, il ne s'achève qu'en demandant. Ou bien il priera Dieu, qui, en échange de cette honorable sujétion, posera sur son front une couronne de vertu et de gloire ; ou bien il priera le monde, le vice, c'est-à-dire le démon, qui, pour prix de ses honteux hommages, déverseront sur lui l'avilissement et le mépris. Mais, d'une façon comme de l'autre, l'homme priera : c'est la condition inévitable et nécessaire de toute créature ; mais

c'est surtout la condition et la nécessité de l'homme pécheur.

« Vous le savez, mes Frères, cela est écrit aux premières pages de la Genèse. La terre produisait d'elle-même et sans culture tout ce qui était nécessaire à la vie de l'homme innocent ; il n'avait pas besoin de travailler (le travail suppose la peine). Toute sa tâche consistait dans une action, une conservation douce et facile : *Ut operaretur et custodiret.* Et le ciel était alors aussi propice à l'homme que la terre : ses vœux étaient alors toujours prévenus, et la rosée de la grâce tombait dans son cœur pieux et reconnaissant avant même qu'il l'eût implorée. Mais cet état de choses si heureux, si favorable, fut dérangé par le péché. En même temps que la terre devenue ingrate et inféconde ne donne plus rien à l'homme qu'après avoir été arrosée de ses sueurs, le ciel a resserré ses dons et ses libéralités, et il faut le tourmenter, le fatiguer par la prière, *pulsare cœlum questibus,* pour en faire descendre la grâce. Depuis les jours, non pas seulement de saint Jean-Baptiste, mais depuis les jours d'Adam pécheur, le royaume des cieux souffre violence ; dans l'ordre de la grâce, tout s'achète par des efforts. La prière donc, qui était déjà pour l'homme une condition inséparable de sa nature, est devenue depuis le péché une obligation fondée d'une part sur le précepte de Dieu, de Dieu résolu à ne plus accorder désormais sa grâce qu'à la prière, et d'autre part sur la misère de l'homme, à qui la grâce est mille fois plus indispensable qu'auparavant. Les paroles de Jésus-Christ, notre divin Sauveur, sont assez expresses sur ce point : il faut prier, et prier sans cesse : *Oportet semper orare et*

nunquam deficere : prier sous peine de ne rien obtenir : *Usquemodo non petistis quidquam : petite et accipietis*.

« Voulez-vous connaître, mes Frères, jusqu'où va la nécessité de la prière ? Entendez ce principe posé par le Docteur de la grâce et proclamé par toute l'Église catholique. Sans la grâce, il n'y a point de salut, et sans la prière il n'y a point de grâce. Car, excepté une première grâce qui est inséparable de la prière, puisqu'elle en est le principe, nous croyons, et c'est la foi catholique, que Dieu ne donne sa grâce qu'à ceux qui le prient. Nous croyons, dit encore ce saint Docteur, ou du moins un auteur ancien et très approuvé dont les écrits portent son nom, nous croyons que personne n'arrive au salut que par un attrait et une invitation de Dieu, que personne, conformément à cet attrait, n'opère son salut sans de nouvelles grâces de Dieu, et que personne, si ce n'est celui qui prie, n'obtient ces grâces nouvelles.

« Vous l'avez entendu, mes Frères, hormis une première prévenance toute gratuite de Dieu qui éveille en nous le sentiment religieux et l'esprit de la prière, toutes les autres grâces ne sont accordées que moyennant la prière, *media oratione*, comme parle Suarez. Dieu connaît nos besoins : tant que vous voudrez ; mais il connaît aussi notre orgueil, notre suffisance ; et d'ailleurs il est le maître de ses dons, et la condition qu'il y met n'est pas après tout si tyrannique, puisqu'il ne s'agit que de demander pour obtenir. Mais au moins faut-il demander. Sans la prière, pas de grâce ! Or, mes Frères, quel besoin n'avons-nous pas de la grâce ! Sans elle

l'homme même innocent était incapable d'obtenir la vision béatifique des cieux : toutes les forces de la nature sont impuissantes pour atteindre ce terme surnaturel ; le moyen doit être proportionné à la fin : pour arriver à la gloire surnaturelle, il faut absolument la grâce surnaturelle.

« Mais si la grâce était indispensable à l'homme primitif pour l'élever au-dessus de la nature, que dire de l'homme pécheur, qui a besoin avant tout d'être replacé au niveau de lui-même? Hé quoi! avec ce foyer de concupiscence qui est en nous, et dont l'impure fumée, s'interposant toujours entre les objets et nous, fait de tout un danger pour nous; avec ce germe de corruption qui est dans notre cœur, et cette protestation si timide ou plutôt cette complicité si facile de notre intelligence, nous espérions, je ne dis pas faire des œuvres méritoires pour le ciel, mais seulement nous maintenir dans la ligne de la vertu et du devoir sans recourir à la grâce de Dieu. Il n'est pas besoin des foudres de l'Église pour anathématiser ce pélagianisme : notre expérience à tous nous donne le triste droit de siéger sur les bancs du concile et de proclamer aussi haut que les Pères et les Docteurs cette définition, malheureusement trop certaine, que nous ne pouvons pas, réduits à nos propres forces, éviter le péché[1]. »

Si la prière s'impose à l'homme en vue de ses besoins privés, elle n'est pas moins nécessaire pour la sauvegarde de la société. Notre Pontife le rappelait à ses prêtres au XVI[e] anniversaire de sa consécration épiscopale :

[1] Œuvres, t. II, p. 101-111.

« Prier, c'est le grand et le principal devoir du chrétien, en tout temps, mais surtout dans les temps obscurs et difficiles. Un homme éminent de ce siècle a dit excellemment qu'il y a des conjonctures dans lesquelles le plus difficile n'est pas de faire son devoir, mais de le connaître[1]. Or la sainte Écriture a une réponse pour ces situations perplexes, et cette réponse se trouve dans les paroles du saint roi Josaphat : « *Cum ignoremus quid agere debeamus, hoc solum habemus residui ut oculos nostros dirigamus ad Dominum*[2] : Puisque nous ignorons ce que nous « devons faire, il ne nous reste qu'à élever nos yeux « vers le Seigneur notre Dieu, » vers Celui de qui nous attendons la lumière, l'inspiration, le secours. Oui, la prière, c'est le devoir certain, là où l'incertitude plane sur tout autre devoir.

« Le dévouement, par la grâce de Dieu, j'en ai la confiance, il ne manquera ni dans votre cœur, ni dans le mien. Mais les choses ont été conduites à ce point, que le dévouement cherche et ne trouve pas le mode efficace sous lequel il pourrait se produire. Le flambeau de la foi ne servant plus de guide aux nations, la direction doctrinale de l'Église ayant été repoussée par les chefs des peuples, la sagesse naturelle de l'homme s'étant substituée à la sagesse révélée de Dieu, il est arrivé ce que le Seigneur avait prédit par le même prophète : « Le soleil s'est couché dans le plein midi, et la terre s'est couverte de « ténèbres parmi l'éclat de la lumière : *Et erit in die illa, dicit Dominus Deus : occidet sol in meridie, et tenebrescere faciam terram in die luminis*[3]. » Qu'on

[1] Œuvres du vicomte de Bonald, t. VI, Pensées diverses, p. 4. — [2] II Paralip., xx, 12. — [3] Amos viii, 8, 9.

dise si ce n'est pas là exactement l'état de l'Europe et du monde entier, depuis que les questions sociales ne se traitent plus à la lumière du christianisme : dans le plein midi de la civilisation, éclipse complète de la vérité ; et sous les flots lumineux de la raison et de la science, ténèbres absolues dans les esprits. Dieu nous en avait avertis longtemps d'avance : « Croient-ils, ces superbes contempteurs de mon « nom, que je suis devenu leur complaisant et leur « complice, et que j'oublierai toutes leurs œuvres « jusqu'à la fin ? Je l'ai juré, et vous en serez témoins : « *Et erit in die illa, dicit Dominus Deus : occidet sol* « *in meridie, et tenebrescere faciam terram in die* « *luminis.* » Oui, pour des multitudes d'intelligences de ce temps, le soleil est couché à midi ; des questions, claires et lumineuses pour les enfants de Dieu, sont devenues obscures ; des problèmes, cent fois résolus par la lumière chrétienne, sont devenus insolubles. Et le monde à tâtons ne sait plus ce qu'il a à faire. Quand on est là, il n'y a plus qu'une ressource ; mais il en reste une, et une très puissante toujours et toujours efficace : c'est de prier : *Cum ignoremus quid agere debeamus, hoc solum habemus residui ut oculos nostros dirigamus ad Dominum*[1]. »

La prière est la reine du monde, et la grande puissance livrée par Dieu à l'homme.

« Les chrétiens ont, dans leur arsenal, une arme toujours sûre de la victoire, lorsqu'elle est maniée par une piété ardente et une foi sincère : c'est la prière. Et si vous nous demandez de quelle puissance la prière peut être investie contre les diverses cala-

[1] Œuvres, t. V, p. 483-484.

mités de ce temps, nous vous répondrons en empruntant les paroles mêmes de saint Jean Chrysostome rapportées dans les lettres apostoliques qui vont vous être lues, et nous vous dirons : Le monde entier est en feu ; mais c'est une des vertus de la prière d'éteindre le feu : *orationis vis vim ignis extinxit*. Les nations sont livrées à toutes les horreurs des luttes sanglantes ; mais la prière a souvent mis fin aux guerres : *bella composuit*. Des armées formidables sont en présence, et le signal de la bataille est donné ; mais on a vu la prière suspendre les combats : *pugnas sedavit*. L'intempérie des saisons a porté la perturbation dans toute la nature ; mais la prière purifie l'air et chasse les tempêtes : *tempestates sustulit*. Des maladies pestilentielles semblent s'être acclimatées sur notre sol, tant leur retour est prompt et leur apparition fréquente ; mais la prière bannit les pestes : *morbos ejecit*. Les substances alimentaires de première nécessité sont atteintes mortellement, et l'absence de quelques-unes d'elles menace la prospérité de contrées entières ; mais la prière a plus d'une fois conjuré tous ces genres de dommages : *damna repulit*. Les sociétés sont ébranlées jusque dans leurs fondements, et le monde moral subit des secousses plus désastreuses encore que les tremblements de terre qui renversent les édifices ; mais la prière réussit à affermir les cités chancelantes : *urbes concussas firmavit*. Des monstres à figure humaine poursuivent leurs complots forcenés avec la fureur des bêtes féroces, ou plutôt avec une rage infernale ; mais la prière sait fermer la gueule des lions et mettre les démons en déroute : *furorem leonum refrænavit, dæmones fugavit*. Enfin Dieu lui-

même s'est prononcé contre nous, et il mêle ses rigueurs aux coups qui nous sont portés par la malice de ses créatures; mais la prière est puissante pour désarmer la colère du ciel aussi bien que pour déjouer les coupables desseins des hommes, et il n'est point de maux qu'elle n'ait fait cesser : *inflictas cœlitus plagas, insidias hominum, omnia denique mala sustulit oratio*[1].

« Et si la prière, même individuelle et isolée, est d'un si grand poids dans la balance des choses humaines; si un seul homme de foi suffit pour transporter les montagnes; si l'âme la plus ignorée peut, du fond d'un oratoire obscur, avec le levier de l'oraison, remuer les intérêts les plus considérables et agir sur les destinées des royaumes et des empires, quelle ne doit pas être la force de la prière collective de tout un peuple, de la prière concertée du monde entier[2]? »

Aussi quel élan de foi et quel cri de victoire dans ces paroles qui ouvrent le second Mandement relatif à l'Encyclique du 8 décembre 1864 : « La plus puissante de toutes les forces d'ici-bas, nos très chers Frères, c'est incontestablement la prière. Contre la conjuration universelle de tous les cœurs chrétiens, contre la levée d'armes de toutes les consciences religieuses, aucune résistance ne tient, aucune force humaine ne prévaut. Quand deux partis sont en présence, le parti des hommes qui prient est assuré du triomphe final; c'est dans ce camp que se fixe infailliblement la victoire. L'ennemi fût-il parvenu à rendre immobiles les bras qui manient le glaive de

[1] S. Joan. Chrysost., Homil. v, de incomprehensibili natura Dei contra Anomæos. — [2] Œuvres, t. II, p. 159-161.

la vérité, il n'aurait rien encore gagné tant qu'il n'a pu briser une autre arme plus vive et plus pénétrante, l'arme de la prière, et surtout de cette prière concertée et unanime qui éclate à la fois sur toutes les lèvres et dans toutes les âmes catholiques. C'est pourquoi, du fond de ses abîmes, Satan rugit contre ces coalitions, humainement impuissantes, mais divinement invincibles, qu'il s'indigne de ne pouvoir arrêter et prévenir. Une vieille expérience lui apprend que le passeport accordé à la prière est pour lui l'arrêt déjà signé de sa défaite[1]. »

Cette affirmation de la puissance de la prière rappelle la pieuse audace qui fit un jour déclarer hautement à Mgr Pie, en pleine retraite ecclésiastique, qu'elles étaient exaucées, les supplications si insistantes de ses prêtres, en faveur de l'Église, dont le pouvoir temporel était alors menacé. Le lendemain, en effet, la paix de Villafranca était signée. Lui-même avait passé une heure devant le saint Sacrement, dans la journée du 11 juillet, sachant par le télégraphe que l'entrevue des deux souverains avait lieu ce jour-là[2].

Mais pour que la prière obtienne son effet, certaines conditions sont requises. Saint Jacques disait aux premiers fidèles : *Petitis et non accipitis, eo quod male petatis*[3].

L'ange de Poitiers veut d'abord et avant tout que nos demandes, animées de l'esprit de notre adorable Modèle aillent aux vrais intérêts du Seigneur. Recueillons cet exorde du discours prononcé dans l'église cathédrale de Nantes pour la réception des

[1] Œuvres, t. V, p. 399-400. — [2] En sa *Vie,* t. II, p. 6-11. — [3] Œuvres, t. IV, p. 3.

reliques de saint Émilien : « Jamais le divin Fondateur du christianisme n'a mieux révélé à la terre ce que doit être un chrétien que quand il a enseigné à ses disciples la façon dont ils devaient prier. En effet, mes Frères, la prière étant comme la respiration religieuse de l'âme, c'est dans la formule élémentaire qu'en a donnée Jésus-Christ qu'il faut chercher tout le programme et tout l'esprit du christianisme. Écoutons donc la leçon textuelle du Maître. J'en ai récité le commencement tout à l'heure selon le texte plus concis de saint Luc. Je le dirai maintenant d'après saint Matthieu, tel que les enfants le balbutient et que tous les chrétiens le répètent depuis bientôt deux mille ans. Vous prierez donc ainsi, dit Jésus-Christ : *Sic ergo vos orabitis* : « Notre Père, « qui êtes dans les cieux, que votre nom soit sanctifié, « que votre règne arrive, que votre volonté soit faite « sur la terre comme au ciel[1]. » L'intelligence de mon sujet n'exige pas que j'ajoute le reste.

« Vous comprenez déjà, mes très chers Frères, à quelle hauteur de pensées, de sentiments, de désirs, se trouve placé tout aussitôt le chrétien qui s'exprime ainsi. Qu'il soit grand ou petit, lettré ou ignorant, prêtre ou laïque, qu'il prie en public ou en particulier, cela n'importe pas : l'Évangile suppose même qu'il est seul dans sa chambre, la porte fermée[1]. Or, à peine a-t-il ouvert la bouche, que, s'identifiant avec toute la grande famille humaine, et s'élançant vers le Père commun de tous qui est dans les cieux, ce faible mortel, dans le transport et presque dans le délire de son désintéressement, s'ou-

[1] Matth. vi, 9. — [2] *Ibid.*, vi, 6.

blie d'abord et se néglige lui-même, qui a besoin de tout, pour ne songer qu'à celui qui est l'Être nécessaire et qui n'a besoin de rien ni de personne. Avant toute autre chose, sa triple préoccupation, c'est la glorification du nom de Dieu sur la terre, c'est l'établissement du règne de Dieu sur la terre, c'est l'accomplissement de la volonté de Dieu sur la terre[1]. Et ces trois aspirations, qui peuvent être ramenées à une seule, ne sont pas sans ordre et sans gradation. Il existe ici-bas des supériorités qui n'ont que l'excellence du nom et la préséance du rang. Il en est d'autres qui joignent à la dignité le pouvoir, mais qui n'en ont pas l'exercice; qui règnent, et ne gouvernent pas. Enfin, il en est qui trônent, qui règnent et qui gouvernent ; et là seulement sont les véritables rois, les véritables monarques. Telle est éminemment la royauté suprême de notre Dieu dans les cieux. Là, son nom est honoré par tous ; son pouvoir s'étend sur tous ; sa volonté est obéie de tous. De ce côté, nous ne pouvons rien dire, sinon : « *Amen* : Cela est ; » mais non pas : « Amen : Que cela soit ; » car rien ne se peut ajouter, ô mon Dieu, à votre royauté essentielle de là-haut. Au contraire, si j'abaisse mes yeux sur la terre, et s'il s'agit de votre royauté dans les développements extérieurs que le temps lui apporte, vous me permettez alors, ô mon Dieu, vous me commandez même de faire des vœux pour votre gloire. Car ici-bas il y a des noms qui veulent prévaloir contre votre nom, des sceptres qui songent à s'élever au-dessus de votre sceptre, des volontés qui entreprennent de l'emporter sur votre volonté, et,

[1] Catech. concil. Trid. p. IV, c. x, n. 5.

pour tout dire, ici-bas votre règne est traversé, il est combattu, il est entravé. Vos disciples, ô Seigneur Jésus, ce sont ceux qui, parmi toutes les vicissitudes de ce monde, prennent invariablement parti pour la cause divine. Que dis-je ? ce sont ceux qui s'acharnent à vouloir une perfection qui ne sera jamais réalisée dans le temps, puisqu'ils n'aspirent à rien moins qu'à voir Dieu glorifié, servi, obéi sur la terre comme il l'est au ciel ; idéal qu'il ne leur sera point donné d'atteindre entièrement, mais qu'il est ordonné de poursuivre, et que la consommation finale démontrera n'avoir pas été un vain rêve : *Sicut in cælo et in terra*[1]. »

Aussi l'intrépide successeur de saint Hilaire n'a-t-il pas assez de blâmes pour ces chrétiens médiocres qui ne cherchent dans la religion que leurs avantages personnels d'ici-bas.

« Vous nous dites, nos très chers Frères, que vous considérez la religion comme un des besoins de la société, et que vous êtes désormais résolus à lui faire sa part. Ah ! nos très chers Frères, que nous voudrions nous reposer tranquilles sur cette assurance ! Mais cette place que vous êtes disposés à concéder à la religion, est-ce la place qui lui appartient ? Je veux dire, êtes-vous déterminés à faire de la religion la première et la plus grande chose : *maximum et primum* ? Vous proposez-vous de chercher d'abord le royaume de Dieu et sa justice, en lui laissant le soin de vous ajouter le reste par surcroît ? ou bien plutôt, votre intérêt et votre plaisir demeurant votre affaire principale et votre seule fin dernière, la reli-

[1] Œuvres, t. III, 497-499.

gion ne serait-elle à vos yeux qu'une chose accessoire et un pur moyen, de telle sorte que, par un renversement aussi monstrueux que sacrilège, le Dieu vivant et véritable devînt l'humble pourvoyeur de votre dieu de chair : *quorum Deus venter est ?* Ne vous scandalisez pas, nos très chers Frères, de cette énergie de langage ; elle est empruntée aux Livres saints. « Car il s'est glissé parmi nous certains hommes « impies, qui ont transporté au profit de leur luxure « la grâce de Notre-Seigneur[1]. » — « Amateurs de la « volupté plus que de Dieu, ils ont la religion sur « les lèvres, mais ils n'en ont point la vertu dans « le cœur[2]. » — « Et, lors même qu'ils invoquent les « idées chrétiennes, ils ne travaillent point pour le « Seigneur et le Christ, mais pour leur ventre : *Hu-* « *juscemodi Christo Domino non serviunt, sed suo* « *ventri*[3]. » De grâce, nos très chers Frères, vous qui nous entendez, épargnez à la vérité chrétienne ce nouvel outrage ; ne réduisez pas une religion toute de charité et de spiritualisme à n'être que l'auxiliaire de l'égoïsme et de la volupté ; n'imitez pas ces hommes qui ne veulent de Jésus-Christ et de sa doctrine qu'autant qu'il en faut pour sauvegarder leurs jouissances contre les passions des autres ; qui, tenant toujours la croix bannie de leur cœur, la replantent seulement aux limites de leur champ, dans l'espérance qu'elle sera une borne plus respectée du vulgaire ; enfin qui ne demandent à la puissance morale de l'Évangile qu'un renfort pour la sentinelle qui garde leur maison, et qu'une serrure de sûreté pour leur coffre-fort. Ah ! qu'il y a loin de ces âmes, noyées dans la chair

[1] Jud. 4. — [2] II Tim. III, 45. — [3] Rom. XVI, 18.

et dans la boue, aux nobles cœurs qui vivent selon les lois de l'esprit[1]. »

Comme seconde condition d'efficacité pour la prière, Mgr Pie réclame la confiance en la bonté et dans les promesses du Tout-Puissant :

« Quiconque, disait-il à Chartres, a étudié les attributs divins dans les saintes Écritures, n'a pas tardé à reconnaître cette vérité si consolante, savoir qu'en Dieu il y a une perfection dominante qui est le fond de sa nature, et qui lui est chère par-dessus toutes les autres perfections : c'est son amour. Les autres attributs divins ne sont que des attributs secondaires, des attributs accidentels, au moins quant à leur application. Quand Dieu exerce l'amour, il cède à son attrait, car l'amour est son essence ; quand il exerce la justice, il cède à la nécessité, car la justice, la vengeance, lui viennent du dehors et sont le résultat de notre péché. Cette théologie, mes Frères, je le répète, est celle des Écritures, et Tertullien, ce dur Africain, lui-même l'a merveilleusement développée. Or, s'il en est ainsi, si Dieu, désireux d'aimer, de pardonner toujours, regrette de châtier et de sévir, comprenez-vous la puissance de la prière, qui se met d'intelligence avec la passion favorite de Dieu, et qui n'aspire qu'à dérober à sa justice au profit de son amour ?

« Le sophiste de Genève a consacré toute une page à blâmer la prière comme une opposition, une contradiction aux lois divines. Oui, sans doute, la prière est une opposition, une contradiction aux lois de la justice divine ; mais le Père que nous avons dans les

[1] Œuvres, t. I, p. 607-608.

cieux aime à être contredit et combattu de la sorte : *Sic amat optimus vinci per lacrymas, per gemitus Pater.* Que dis-je? Quand le feu de la colère est allumé, lui-même il demande de tous côtés l'eau de la prière pour l'éteindre. « J'ai cherché, dit-il, au « milieu de ce peuple un homme qui vînt interposer « l'obstacle de la prière, et qui se posât courageuse- « ment contre moi pour m'empêcher de ravager la « terre, et je n'en ai point trouvé : *Quæsivi de eis vi- « rum qui interponeret sepem et staret oppositus con- « tra me pro terra ne disperderem eam, et non inveni.* » Alors, mes Frères, réduit à punir, il se console sans doute dans la justice de la vengeance ; mais ce n'est qu'en poussant un soupir, un hélas ! qui fendrait les cœurs plus durs que la pierre : *Heu ! consolabor... et vindicabor.* Et s'il se trouve un homme de prière, vainement l'iniquité est-elle portée à son comble, vainement le Seigneur, forcé de faire prévaloir les droits imprescriptibles de sa justice, conjure-t-il son serviteur de ne pas prier et de le laisser agir : *Dimitte me...* n'importe ! si la prière s'obstine, si elle persiste hardiment, *non dimittam te...*, elle remportera la victoire, elle brisera les armes déjà tirées du fourreau : *si non Moyses electus ejus stetisset in conspectu ejus in confractione.* Et le Dieu tout-puissant, ce Maître des maîtres, qui naguère dictait des ordonnances avec tant d'autorité et les scellait toutes de sa signature royale, *Ego Dominus,* moi, le Seigneur, à la voix de la prière, va devenir obéissant : *Domino obediente voci hominis ;* il va faire la volonté de sa créature : *Voluntatem timentium se faciet et deprecationem eorum exaudiet.*

« Voyez-vous ce navire majestueux, immobile dans le port? Une timide barque s'approche, un faible bras

attache la barque au navire ; et le navire est emporté par cette frêle barque. — Jésus était assis, Jésus le Fils de Dieu, le fils de l'homme. Un homme s'approche qui le priait, et Jésus se levant suivit cet homme. Jésus entraîné, emporté sur la trace de la prière, et si j'osais le dire ainsi, Jésus remorqué par la prière. Soyez sans crainte sur la dignité de cet Homme-Dieu ; car en cela il cédait à son cœur, il était esclave de sa nature, car la nature divine est charité ; mais aussi il était esclave de sa parole, car Dieu a pris des engagements formels envers la prière.

« Demandez et vous recevrez : *Petite et accipietis.*
« Cherchez et vous trouverez ; frappez et l'on vous
« ouvrira : *Quærite et invenietis, pulsate et aperietur*
« *vobis.* Tout ce que vous demanderez dans la prière,
« croyez que vous le recevrez : *Omnia quæcumque*
« *petieritis in oratione, credentes accipietis.* Moi, moi
« qui suis la vérité, je vous dis : *Ego dico vobis ;* qui
« demande, reçoit : *Omnis enim qui petit, accipit.*
« Voulez-vous que je m'engage par serment? Eh bien !
« en vérité, en vérité, je vous le dis, tout ce que vous
« demanderez à mon Père en mon nom, il vous le
« donnera : *Amen, amen dico vobis.* » Mes Frères, cette promesse de Jésus-Christ est-elle assez positive? est-elle assez souvent répétée, assez solennellement confirmée? Aussi voyez la confiance aveugle des Apôtres dans l'efficacité de la prière : « Si quelqu'un de vous a besoin de la sagesse, qu'il demande à Dieu qui donne à tous libéralement. »

Ce sont les paroles de saint Jacques. Saint Paul n'est pas moins convaincu :

« Allons, dit-il, nous présenter devant le trône de
« la grâce afin d'y recevoir miséricorde. » Vous le

voyez, mes Frères, dans la pensée du grand Docteur, pour recevoir il n'y a qu'à se présenter[1]. »

L'éminence et les devoirs de sa charge avivaient encore chez l'Évêque de Poitiers le besoin qu'il sentait intimement des lumières de l'Esprit-Saint et des effusions de la Charité infinie. Aussi était-il tout pénétré de l'importance capitale de la prière, et c'est le fond de son âme qu'il nous livre dans ce portrait de saint Martin assoiffé de Dieu : « A l'exemple des Anges qui vaquent aux ministères extérieurs que Dieu leur confie, sans cesser pour cela de contempler le visage de Dieu, Martin bâtit sa cellule auprès de son église ; puis cette cellule étant trop envahie par la foule des visiteurs et par le bruit des affaires, comme il sait que le premier devoir d'un Évêque c'est la contemplation, c'est la prière, parce que sans elles il ne peut suffisamment vivifier son peuple, Martin sauve sa liberté et assure son oraison en allant demeurer à quelque distance de la ville, là où fut Marmoutier[1]. Les jours où il revient à la ville, c'est pour y célébrer les saints mystères ; tant que l'heure de monter à l'autel n'a pas sonné, il persévère dans la prière, laissant à ses diacres et à ses prêtres le soin de recevoir les visiteurs, d'entendre les plaintes et de régler les affaires. Pour lui, sa façon d'administrer, de gouverner, c'est de prier[3]. La fièvre dont il va mourir l'a déjà saisi ; son agonie commence : *non tamen ab opere Dei cessabat* ; il ne cessait pas cependant de vaquer à Dieu, il contraignait ses membres défaillants d'obéir à l'esprit, il persistait dans la prière : *oculis ac membris in cœlum*

[1] Œuvres sacerd., t. II, p. 113-115. — [2] Sulp. Sev., *De vita S. Mart.*, IX. — [3] Sulp. Sev., Dialog. II, 1.

semper intentus, invictum ab oratione spiritum non relaxabat[1]. On le supplie de prendre au moins un léger soulagement et de se laisser retourner dans un autre sens. Lui qui, pendant sa vie, avait trouvé tant de bonheur à regarder le ciel : « Laissez-moi, « mes frères, laissez-moi, dit-il, regarder le ciel plu- « tôt que la terre, afin que mon âme s'oriente déjà « dans la direction qui va la conduire à Dieu[2]. »

Don Guéranger aurait bien souhaité de faire de l'abbé Pie son frère en religion, et il confiait parfois au ciel ce secret désir ; mais Dieu, qui avait réservé, de toute éternité, au futur Cardinal une autre destinée, lui inspira, du moins, de doter richement son Église de Poitiers de sanctuaires conventuels, de foyers de prières et de louanges assidues et ferventes. « Ç'a été la pensée dominante de tous les Saints, a-t-il écrit, dans tous les temps, qu'à côté du ministère ordinaire des pasteurs obligés par leurs fonctions de vivre mêlés au siècle, il fallait dans l'Église une milice séparée du siècle et enrôlée sous le drapeau de la perfection évangélique, vivant de renoncement et d'obéissance, accomplissant nuit et jour la noble et incomparable fonction de la prière publique. Ç'a été la pensée des plus illustres pontifes et des plus grands docteurs, que le clergé séculier lui-même ne serait jamais plus apte à répandre et à populariser dans le monde les pures docrines de l'Évangile que quand il se serait préparé aux fonctions pastorales en vivant de la vie monastique ou en s'en rapprochant le plus possible. Lisez la vie des plus grands hommes de l'épiscopat, dans l'Orient comme dans l'Occident,

[1] Sulp. Sev., Epist. II. — [2] *Ibid.* — Œuvres, t. III, p. 292.

dans les temps qui ont immédiatement précédé ou suivi la paix de l'Église comme au moyen âge : tous, ils ont professé quelque temps la vie religieuse ou vécu en contact ordinaire avec ceux qui la pratiquaient. Hilaire, le grand Hilaire, de son coup d'œil sûr et exercé, avait aperçu ce besoin ; il avait vu quelle place devait occuper l'ordre monastique dans le Christianisme et le clergé régulier dans l'Église. Au milieu de ses combats, de ses luttes, de ses exils, témoin oculaire de l'importance des monastères en Orient, il appelait de tous ses vœux le moment où, de retour dans les Gaules, il pourrait jeter enfin auprès de lui les fondements de la vie religieuse[1]. »

Après avoir fait l'acquisition à Ligugé du premier monastère des Gaules afin d'y mettre, disait-il, garnison monastique et de s'y ménager à lui-même un arsenal et un refuge, il écrivait au R. P. Abbé de Solesmes, duquel devait dépendre la nouvelle abbaye : « La charge pastorale m'est bien lourde. Persuadez saint Martin, saint Benoît et tous vos saints amis de là-haut que ma pauvre personne peut vous être utile, afin qu'ils me protègent et me guident pour vous. Quand vous serez dans mon voisinage, je me porterai mieux, parce que vous me serez d'un grand secours[1]. »

« Sa belle âme, d'ailleurs, ainsi que l'a écrit Mgr Gay, était toute remplie d'une religion profonde; l'esprit de foi l'animait toujours, et sans avoir rien de mystique, sa piété éclatait en mille manières et à tout propos. On la sentait dans ses conseils, toujours si sûrs, et dans ses directions, toujours si suaves,

[1] Œuvres, t. II, p. 62-63. — [2] Sa *Vie*, I, p. 422.

encore qu'elles fussent si énergiques. Sa force morale accusait une virilité toute surnaturelle[1]. »

Le fervent prélat pouvait donc redire à la fin de sa carrière, en s'appuyant sur l'expérience des biens de toutes sortes que lui avait apportés la prière, ces paroles datant des premières années de son sacerdoce : « Mon frère, vous vous lamentez tous les jours de ce que la vie est amère, de ce que le monde est perfide ; votre cœur, qui voudrait aimer, ne rencontre pas d'amis sûrs et fidèles ; parfois l'épanchement de vos peines dans un autre cœur devient pour vous la source de nouveaux chagrins plus cuisants ; le charme consolateur du confident humain se change si aisément, si imperceptiblement en un ascendant séducteur ! Mon frère, ma sœur, je vais vous indiquer un ami, un confident dans le sein duquel vous pourrez décharger votre âme, et qui ne vous donnera en retour qu'appui, encouragement, conseil, grâce et force ; cet ami, ce confident, c'est votre Dieu, ce Dieu qui écoute la prière, le Dieu du ciel, et surtout le Dieu du tabernacle. Oh ! qu'il y a de repos, de bonheur, de lumières, de délices dans ce cœur-à-cœur ! Essayez donc, essayez-en : *Gustate et videte.*

« Hommes du monde, femmes du monde, je vous entends dire encore que vous regrettez d'avoir interrompu depuis de longues années les exercices de la vie chrétienne, que vous voudriez croire, que vous voudriez pratiquer, mais que vous n'en avez pas la force. Dans quelques jours la table eucharistique va être dressée, l'Église va vous y appeler. Hélas ! et un grand nombre encore n'auront pas le courage de

[1] Oraison funèbre.

s'en approcher. Il y a si longtemps qu'on s'en est éloigné ! les jours sont si mauvais encore ! l'empire du respect humain est si fort ! il y a tant d'habitudes à rompre, de violences à se faire ! Cela est impossible !

« Mon frère, ma sœur, assurément je ne vous remets pas votre obligation pour cette année ; je gémis avec l'Église de ce que vous n'allez pas encore l'accomplir peut-être. Mais, puisque vous me parlez d'impossibilités, ah ! je vous dirai que ce qui est impossible auprès des hommes, n'est pas impossible auprès de Dieu : *Deus impossibilia non jubet*... Je vous demande, moi, je vous demande en grâce de faire une chose qui est en votre pouvoir : c'est de prier. Et si vous priez, Dieu fera le reste ; et ce qui vous semblait impossible deviendra possible. Et quand une autre solennité viendra, vos frères seront étonnés et consolés de vous voir en tête de ceux qui s'avanceront vers le banquet ; et vous-même admirerez comme tous vos liens ont été brisés, et vous vous écrierez avec David : Béni soit le Seigneur qui, au milieu de mes égarements, de mes froideurs, de mon indifférence, n'avait pas retiré de moi la grâce de sa prière ! J'avais tout abandonné, j'avais tout perdu ; il ne me restait que la prière; un jour j'ai prié, et la prière m'a tout rendu[1]. »

[1] Œuvres sacerdotales, t. II, p. 123-124.

CHAPITRE II

LE SAINT SACRIFICE DE LA MESSE

Tout ce que l'Évêque de Poitiers nous a dit de la nécessité de la prière et de sa toute-puissance, s'applique éminemment au saint Sacrifice, qui est la prière par excellence, puisqu'elle est celle du Verbe Incarné dans le renouvellement mystique de son immolation du Calvaire.

« Il y a peu de grandes choses sur la terre, mais il y a, comme dit Bossuet, une affaire qui est l'affaire des siècles : c'est l'incarnation d'une personne divine, c'est l'immolation du Calvaire, figurée pendant quatre mille ans par les holocaustes et les sacrifices de l'ère patriarcale et l'ère mosaïque. Cette grande affaire qui a été accomplie sur le Golgotha, et qui se reproduit de jour en jour, d'instant en instant, sur la terre, voilà la grande merveille du monde. Si le bon Dieu supporte encore la terre, malgré ce que vous et moi nous y voyons, c'est que cette merveille y réalise sans fin la parole du prophète : *Ab ortu solis usque ad occasum*. Et comme, par rapport à l'étendue totale du globe terrestre, le soleil ne se lève et ne se couche

point, mais porte successivement sa lumière aux diverses contrées du monde, le sacrifice de l'Homme-Dieu est un sacrifice perpétuel, un sacrifice toujours en acte : *Juge sacrificium*[1]. »

Durant son stage de vicaire à la cathédrale de Chartres, l'abbé Pie donna sur la Messe un enseignement complet. Nous emprunterons à ces trois prônes leurs plus belles pages.

« Le sacrifice est l'acte essentiel et indispensable de la religion. Depuis les premiers jours du monde, partout où il y a eu un culte, il y a eu un autel, un prêtre, un sacrifice. Et dans les idées reçues de toute l'humanité, la religion ne peut pas plus se concevoir sans le sacrifice qu'une chose ne peut être conçue sans son attribut déterminant et constitutif.

« La loi du sacrifice est universelle, dirons-nous ici encore ; donc elle est primitive, donc elle est divine. Mais cette loi résulte-t-elle de la nature même des choses ou bien de la volonté positive de Dieu ? Est-elle écrite dans le fond des cœurs parmi les premiers principes de la raison, ou bien a-t-elle eu besoin d'être révélée par le Créateur ? La loi du sacrifice, qui est la loi de notre condition actuelle, était-elle aussi la loi de l'homme innocent ? Est-elle la loi de l'Ange, la loi de l'homme béatifié dans les cieux ? Autant de questions qui vont s'éclaircir par une définition exacte du sacrifice et par la distinction de ses diverses parties. Prêtez-moi, mes Frères, toute votre attention. Ces abstractions, qui semblent du domaine de la haute théologie, finiront par se résoudre en des conclusions pratiques pour votre foi. La piété dépend

[1] Œuvres, t. IX, p. 637-638

plus qu'on ne le croit de la science, sa sœur. C'est dans la méditation que le feu de la dévotion s'anime et le rayon de lumière enfante la chaleur.

« Le sacrifice, c'est l'offrande qu'on fait à Dieu d'une chose qu'on immole en son honneur. Deux choses donc constituent principalement le sacrifice : oblation, immolation ; et, comme au sacrifice extérieur doit se joindre la disposition intérieure, à cette double condition du sacrifice visible doit correspondre le double sentiment de l'offrande et de l'anéantissement de soi-même qui constitue le sacrifice invisible. Mais ces deux choses et ces deux sentiments, oblation et immolation, peuvent se rapporter, dans le sacrifice, à quatre fins différentes. Le sacrifice tend à honorer Dieu, à reconnaître son souverain domaine, et sous ce rapport l'ancienne Loi le nommait holocauste et la théologie le nomme latreutique, parce qu'il constitue le culte suprême, d'adoration ou de latrie, qui n'appartient qu'à Dieu seul. Le sacrifice tend à rendre grâces à Dieu de tous les bienfaits qu'il a répandus sur nous, et à ce titre l'ancienne Loi le nommait sacrifice pacifique et la théologie le nomme eucharistique ou sacrifice de reconnaissance. Le sacrifice tend à apaiser le ciel irrité et à obtenir le pardon, et sous ce rapport l'ancienne Loi le nommait sacrifice pour le péché et la théologie le nomme expiatoire ou propitiatoire. Enfin le sacrifice tend à demander au Seigneur de nouvelles grâces, de nouvelles faveurs, et pour cela le langage de l'ancienne Loi comme de la nouvelle le nomme impétratoire.

« Or, ces notions étant bien comprises, le sacrifice envisagé dans cette dernière fin d'impétration ou de prière ne peut convenir ni à l'ange ni à l'homme

dans l'état bienheureux de la gloire où tous leurs vœux sont satisfaits, tous leurs désirs remplis, où, par conséquent, ils n'auront plus rien à demander. Le sacrifice d'expiation, qui suppose le péché, ne pouvait être offert par Adam, quand il jouissait encore de la pureté et de l'innocence où il avait été créé. Mais le sacrifice, envisagé dans ses deux premières fins d'adoration et d'action de grâces, convient à toute créature intelligente et raisonnable, soit innocente ou déchue, soit dans la voie du mérite, soit dans le terme de la jouissance ; parce que, dans tout état, la créature doit adorer son principe et lui rapporter la gloire de tout ce qu'elle a reçu de lui. Voilà comment la loi du sacrifice est la loi du ciel aussi bien que de la terre, la loi de l'Éden aussi bien que de notre exil. Voilà comment nous pourrons parler avec l'Église, avec Pierre le prince des Apôtres et avec Jean le bien-aimé, de ce sublime autel qui est dans les cieux et sur lequel les vieillards sacrifient, en même temps que les Anges offrent à Dieu des victimes spirituelles qui lui sont agréables, par Jésus-Christ, par lequel, comme chante l'Église, les Anges louent la majesté de Dieu, les Dominations l'adorent, et les Puissances célestes tremblent en sa présence. Voilà comment nous pourrons croire, avec saint Jean Chrysostome et avec un grand nombre de Docteurs, que les troupes angéliques descendent des cieux pour assister et participer au sacrifice de nos autels. Mais qui donc a révélé à l'homme la mystérieuse puissance du sacrifice ? Oblation, immolation, est-ce dans son propre fonds que l'esprit humain a trouvé l'idée de ces deux choses constitutives du sacrifice ? Offrir à Dieu les prémices de ses dons, préle-

ver sur ses bienfaits des présents et les lui consacrer par un acte d'hommage et de reconnaissance, je conçois que cette première idée eût pu sortir de la raison naturelle de l'homme ; mais ce n'est là que le prélude du sacrifice : le cœur même du sacrifice, c'est l'immolation. Reconnaître et honorer le souverain domaine de Dieu sur l'être créé par la destruction de cet être ; témoigner de sa dépendance envers celui qui est le principe de l'être et de la vie, en déposant en quelque sorte cet être et cette vie entre ses mains ; s'immoler en esprit et par représentation, et, si j'ose ainsi parler, s'anéantir en effigie devant celui qui a tiré toutes choses du néant : voilà, encore une fois, l'essence du sacrifice, tel que tous les temps et tous les lieux l'ont vu pratiquer.

« Or je dis que cette idée, fondée sans doute sur la nature et sur la raison, n'a pu éclore néanmoins que par suite d'une révélation primitive, révélation incontestable qui apprit au premier homme et par lui à tous ses descendants, sans distinction de temps ni de lieux, à faire acte de vasselage envers la souveraineté divine en détruisant sous ses yeux, autant que la puissance humaine peut permettre de la détruire, une des créatures sorties de ses mains. Car si dans le sacrifice tout n'est pas détruit et consumé, cela vient de la faiblesse humaine, aussi impuissante à détruire qu'à créer. La mort, étant ce qui approche le plus d'une destruction absolue, est une loi ordinaire du sacrifice, mais elle n'en est pas une loi essentielle ; tout sacrifice demande bien la destruction, mais non pas nécessairement la mort de la victime. Ainsi dans la loi de Moïse les victimes et les hosties des sacrifices étaient détruites les unes par le feu, les

autres par la mort, les autres par la manducation et par le feu naturel de l'estomac. Dans l'état de pureté originelle, il y aurait eu des sacrifices, puisqu'il y aurait eu une religion, mais non pas des sacrifices sanglants. La mort n'y pouvait intervenir, puisque la mort n'est entrée dans le monde que par le péché.

« L'homme, devenu prévaricateur, commença d'offrir au Seigneur des sacrifices sanglants, et il en dut être ainsi, car l'effusion du sang était devenue nécessaire sur la terre. Il ne lui suffisait plus d'emprunter à la destruction telle quelle d'un être créé un symbole représentatif de sa dépendance envers Dieu, son bienfaiteur miséricordieux; adorateur coupable, il avait un autre devoir que celui de dépendance ou de reconnaissance à remplir, le devoir de l'expiation. Écoutons un grand philosophe chrétien de ces temps modernes : « Les dieux sont bons et nous tenons d'eux « les biens dont nous jouissons; nous leur devons « la louange et l'action de grâces. Mais les dieux sont « justes, et nous sommes coupables : il faut les apai- « ser, il faut expier nos crimes, et pour y parvenir, le « moyen le plus puissant, c'est le sacrifice et l'effusion « du sang. » Telle fut la croyance antique, et telle est encore, sous différentes formes, la croyance de l'univers.

« C'était une opinion aussi ancienne que le monde, que le ciel, irrité contre la chair et le sang, ne pouvait être apaisé que par le sang, et aucun peuple n'a douté qu'il n'y eût dans l'effusion du sang une vertu expiatoire. Et comme ni la raison ni la folie n'ont pu inventer et propager cette idée, elle a sa racine dans les dernières profondeurs de l'histoire de la nature humaine. Dieu lui-même a enseigné aux

hommes coupables le mérite des sacrifices sanglants, et il leur a dit : « Par votre crime vous avez mérité « de mourir, je veux que vous le reconnaissiez. Vous « immolerez donc des victimes, et vous avouerez que « c'est vous qui deviez être immolés ; à la place de « votre sang, j'accepterai le leur, car dans le cri de « leur sang j'entendrai la voix d'un autre sang, qui « sera répandu un jour et qui lavera tous les péchés « du monde. »

« C'est ainsi, mes Frères, que dans la pratique universelle et constante des sacrifices résidait le dogme de la rédemption future des hommes par le sang de Jésus-Christ : dogme de substitution et de réversibilité, d'après lequel la chair innocente devait souffrir et expier à la place de la chair coupable. Mais, hélas ! combien ne fut-il pas altéré et corrompu, ce dogme, par les erreurs et les passions des hommes ! Ferai-je passer sous vos yeux toutes les atrocités des mystères païens ? Vous dirai-je que l'horrible superstition des sacrifices humains a fait le tour du globe et déshonoré les deux hémisphères ? Abominables attentats qui, au lieu d'apaiser le ciel, provoquaient sa juste colère.

« Je vous épargnerai ces descriptions hideuses. Après tout, mes Frères, c'étaient là des abus ; et quelle institution louable en elle-même n'a pas enfanté d'abus ? Le sacrifice n'en était pas moins une loi religieuse de l'humanité, une loi qui ne cessa un seul instant de s'accomplir sur la terre au sein de la religion du Dieu véritable. Quand ce fut par des mains pures comme celles d'Abel, de Noé, d'Abraham, de Melchisédech, parmi les chefs des familles patriarcales, ou comme celles d'Aaron, de Samuel, et de tant

d'autres saints prêtres parmi les enfants de Lévi, le Seigneur se plaisait à odorer la suave odeur des victimes : cette fumée était un encens qu'il aimait à respirer.

« Cependant, il faut le dire, combien tous ces sacrifices étaient imparfaits, ou plutôt combien ils étaient inefficaces en eux-mêmes ! Et quand la foi du sacrificateur cessait de donner à ces immolations figuratives une vertu empruntée de la grande immolation à venir, comme le Seigneur les prenait à dégoût ! « Je suis las, leur dit-il par son prophète, « de tous vos holocaustes, de vos hosties et de vos « sacrifices. Le sang des animaux n'a-t-il pas assez « rougi le parvis de mes temples, et mes autels n'ont-« ils pas assez longtemps été encombrés de chairs et « de graisses ? J'ai pris en horreur tous ces apprêts « qui font de mon sanctuaire une sorte de boucherie. « Je ne veux plus de vous, ajoute le Seigneur par « la bouche de Malachie, et je ne recevrai plus d'of-« frande de votre main. Voici que depuis le lever du « soleil jusqu'à son coucher, mon nom est grand « parmi les nations ; en tous lieux une victime pure « est offerte et sacrifiée à la gloire de mon nom, « parce que mon nom est grand parmi les nations. »

« Et le Seigneur pourtant attendit encore cinq cents ans après la prophétie de Malachie. Puis, quand il eut dissimulé pendant quarante siècles, enfin l'heure de la grande expiation sonna pour l'humanité. Et voici que dans la plénitude des temps l'Agneau de Dieu, l'auguste et sainte Victime attendue par le ciel et la terre avec tant d'impatience, descendit parmi nous. Immolations, hosties pacifiques, holocaustes, sacrifices de tout genre, ombres vaines, disparaissez :

voici la réalité qui vient. Le genre humain n'a pas besoin de vous : un sacrifice unique va vous remplacer ; seul il satisfera à toutes les exigences du Créateur, à tous les besoins de la création. Entendez le Fils de Dieu, le Prêtre catholique du Père, comme parle Tertullien, qui, en entrant dans ce monde, annonce la fin de votre règne. « O mon Père, dit-il, « vous n'avez point voulu des hosties ni des oblations, mais vous m'avez formé un corps ; vous « n'avez point agréé les holocaustes ni les sacrifices « pour le péché ; alors j'ai dit : Voici que je viens [1]. »

« Et la sainte Victime a été immolée, et nous connaissons le lieu, le jour, l'heure et l'efficacité de son sacrifice. L'autel fut à Jérusalem, dit Origène ; mais le sang de la Victime baigna l'univers. Victime infinie, car c'était un Dieu, la voix de son sang poussa vers le ciel un hommage infini d'adoration, un hymne d'infinie reconnaissance, un soupir d'expiation infinie, un cri infini de prière. A cette voix, Dieu et l'homme, le ciel et la terre, les esprits célestes et toutes les créatures tressaillirent à la fois de douleur et de joie. Ce sang fut utile à tous. A Dieu il rendit sa gloire, à l'homme l'innocence ; car il a plu à Dieu, dit saint Paul, de réconcilier toutes choses par celui qui est le principe de la vie et le premier-né d'entre les morts, ayant pacifié par son sang et ce qui est en la terre et ce qui est au ciel.

« Mais où me laissé-je entraîner, mes Frères ? Est-ce du sacrifice de la croix ou du sacrifice des autels que je viens vous entretenir ? Ah ! vous le comprenez, mes Frères, l'un s'enchaîne tellement à

[1] Gaume, Catéchisme de Persévérance, t. VII, p. 184.

l'autre que, si le sacrifice des autels est nul sans celui de la croix, le sacrifice de la croix est incomplet sans celui des autels[1].

« En s'offrant et en s'immolant au Calvaire, Jésus-Christ a expié le péché et mérité le salut du monde; mais cette offrande, cette mort n'a point appliqué l'expiation et la grâce à nos âmes; il faut pour cela les sacrements, et surtout l'Eucharistie qui est la vertu et la perfection de tous les autres. Le sacrifice de la croix est donc le sacrifice de rédemption et de mérite; mais il ne donne et n'applique rien; et le sacrifice de la messe est le sacrifice d'application et de sanctification, car il donne et applique tout. Le sacrifice de la croix est la source générale et universelle de la grâce; le sacrifice de l'autel est le canal par lequel la grâce arrive, et, si j'ose ainsi parler, s'individualise au cœur de chacun de nous en particulier. Le sacrifice de l'autel complète celui de la croix en l'appliquant; il le complète encore en le continuant.

« Le sacrifice de la croix n'a été et ne pouvait être offert qu'une fois, et pourtant il fallait dans la religion autre chose qu'un sacrifice transitoire. Car, nous l'avons dit, le sacrifice est l'acte essentiel et indispensable de la religion; et d'ailleurs le sacrifice de la croix a été offert pour nous, mais non pas par nous; les hommes qui y ont pris part ne furent pas des sacrificateurs, mais des bourreaux. Voilà donc que ce sacrifice de la croix, si parfait qu'il soit en lui-même, devient insuffisant encore par ce côté; c'est qu'il n'est pas à notre disposition de l'offrir, et il nous faut cependant un sacrifice de tous les jours

[1] Œuvres sacerdotales, t. II, p. 3-10.

à offrir au Seigneur. Seigneur, vous êtes mort une fois sur la croix. Votre sacrifice a été immense, infini, parfait ; mais pourtant il a été transitoire. Je voudrais n'en demander pas d'autre que le vôtre ; mais enfin il m'en faut un à offrir tous les jours. Reviendrons-nous au sang des boucs et des taureaux ? Ah ! nous n'en aurons pas le courage, après que votre sang pur et immaculé a été répandu. Votre sacrifice donc, je voudrais qu'en demeurant unique il durât, il se continuât toujours.

« Les prophètes, parlant du sacrifice et du sacerdoce de Jésus-Christ, en avaient désigné trois qualités : l'ordre, l'étendue, la durée. Ils ont dit qu'il serait prêtre selon l'ordre de Melchisédech : *Sacerdos secundum ordinem Melchisedech;* que son sacrifice serait perpétuel : *In æternum juge sacrificium;* universel : *Ab ortu solis usque ad occasum in omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda.* Or je ne vois au Calvaire aucune de ces trois choses. Jésus-Christ, victime sanglante, y est plutôt prêtre selon l'ordre d'Aaron que selon l'ordre de Melchisédech ; son sacrifice n'y dure que quelques heures, et il n'est offert qu'une fois, que sur un seul point du monde. Seigneur Jésus, où est donc votre sacerdoce ? où est donc votre sacrifice ? Vos prophètes se sont-ils trompés ? Je voudrais le Calvaire moins son appareil sanglant et tragique. Je cherche le sacrifice non sanglant, le sacrifice perpétuel, le sacrifice universel... Je le cherche, et du haut de la croix vous me montrez l'autel ; du Calvaire, vous me rappelez la Cène. Là je trouve le sacrifice selon l'ordre de Melchisédech, car je vois du pain et du vin ; là je trouve le sacrifice perpétuel, car depuis dix-huit cents ans il ne

cesse d'être offert ; là je trouve le sacrifice universel, car de l'aurore au couchant il se renouvelle à chaque instant sur la terre. Seigneur Jésus, oui, Dieu l'a juré et il ne se repentira pas, vous êtes prêtre pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédech ; et, depuis l'aurore jusqu'au couchant, par toute la terre on sacrifie et l'on offre à votre nom une victime pure.

« Je m'arrête ici, mes Frères. Nous parlerons prochainement des grands fruits du sacrifice chrétien ; c'est assez que nous en ayons aujourd'hui établi la nécessité et l'existence. Comprenez-vous, maintenant, comment saint Jean a pu dire que l'Agneau a été immolé dès l'origine du monde : *Agni occisi ab origine mundi ?*

« Oui, mes Frères, Jésus-Christ est la victime éternelle. C'était lui qui déjà était offert et immolé en figure par les mains d'Abel, de Melchisédech et d'Abraham ; c'était lui qui était offert et immolé par les fils de Lévi et d'Aaron ; c'est lui, mais défiguré et méconnaissable, qui était offert et immolé sur les autels idolâtres et jusque sous le couteau homicide ; c'est lui qui a été offert et immolé plus par son amour que par la cruauté des hommes sur la croix ; c'est lui qui s'est offert et immolé au Cénacle ; c'est lui que nous offrons et immolons tous les jours, que nous offrirons et que nous immolerons jusqu'à la fin des siècles sur les autels ; c'est lui qui s'offre et s'immole, qui s'offrira et s'immolera éternellement sur le sublime autel des cieux, où le bien-aimé l'a vu dans l'attitude de sacrificateur et de victime : *Agni stantis tanquam occisi.* En sorte qu'il n'y a eu, qu'il n'y a, qu'il n'y aura jamais, au ciel et sur la terre, dans le temps et dans l'éternité, qu'un seul autel, qu'un seul

prêtre, qu'une seule victime, qu'un seul sacrifice, Jésus-Christ, Notre-Seigneur, à qui soit honneur, gloire et amour dans tous les siècles des siècles[1]. »

La dignité de l'Hostie sainte offerte par le prêtre à l'autel fait éclater l'excellence du sacrifice qui y est consommé.

« De quelque côté que je me tourne, mes Frères, partout je trouve l'infini. Distinguerai-je, avec saint Augustin, quatre choses dans le sacrifice : ce qui est offert, celui qui l'offre, celui à qui il est offert, ceux pour qui il est offert? L'infini me presse de toutes parts. Ce qui est offert dans le sacrifice eucharistique, c'est une victime infinie, c'est un Dieu. Celui qui l'offre, c'est un prêtre infini, c'est un Dieu. Le prêtre secondaire n'est là qu'un instrument, qu'une espèce vivante. Dans le moment solennel, voyez comme il s'efface, comme il disparaît, comme il est absorbé dans le Prêtre souverain auquel il prête sa voix : *Hoc est corpus meum... Calix sanguinis mei...* Celui à qui le sacrifice est offert, c'est l'infini par excellence, c'est le Dieu suprême : à lui seul appartient ce culte souverain. Il y a longtemps que saint Augustin a fait à cet égard la profession de foi catholique... Nous sacrifions sur ce tombeau des Saints, mais nous ne sacrifions pas aux Saints. Qui de nous a jamais dit : Pierre, Paul, je t'offre ce sacrifice? Enfin si je considère le sacrifice du côté de ceux pour qui il est offert, je trouve que par là encore il touche à l'infini. Car le sacrifice eucharistique est offert avant tout pour l'Église, c'est-à-dire pour tous les membres de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui, par l'effet même de ce sacrifice, sont incorporés à leur chef.

[1] Œuvres sacerdotales, t. II, p. 3-10, 12-14.

« Entendez le texte de saint Augustin; il est admirable : *Et quoniam quatuor in omni sacrificio considerantur, quis offerat, quid offerat, cui offerat, pro quibus offerat, idem ipse, et qui offert et quod offert, unum esset cum eo cui offerebat, in unum faceret pro quibus offerebat.* Et comme dans tout sacrifice il faut considérer quatre choses : celui qui offre, ce qui est offert, celui à qui il est offert, ceux pour qui il est offert, je trouve que tout cela se rencontre en Jésus-Christ, lequel, étant à la fois victime et prêtre du sacrifice, ne fait qu'un en nature avec celui auquel le sacrifice est offert, et s'incorpore, s'identifie à lui-même ceux pour qui il est offert. Ainsi tout est divin dans ce sacrifice. La victime est divine; le prêtre est divin; celui pour qui il est offert est Dieu; ceux pour lesquels il est offert sont déifiés par la vertu même de ce sacrifice. Récapitulation immense, synthèse infinie, qui résume tout sur l'autel eucharistique, le ciel et la terre, Dieu et l'homme. Et si nous descendons de ces hautes considérations théologiques, si nous considérons le sacrifice des autels dans les quatre fins ordinaires du sacrifice, là partout encore nous retrouverons l'infini.

« Sacrifice des autels, sacrifice d'adoration infinie. Celui qui s'abaisse est infini comme la majesté devant laquelle il s'abaisse. L'hommage rendu est égal à la dignité de celui auquel il s'adresse. Dieu grand, Dieu puissant, Roi des rois, vous seul nécessaire, seul indépendant, seul éternel, toutes les perfections sont en vous, tous les droits vous appartiennent. Êtres imperceptibles, humbles atomes sortis de vos mains, nous ne sommes devant vous qu'un néant, mais un néant qui a une intelligence, un cœur, et qui doit

incessamment s'en servir pour crier : Gloire à Dieu ! Oui, toutes les facultés, toutes les parcelles de notre être devraient prendre une voix pour crier : Gloire à Dieu ! Si humblement que nous nous prosternions, quand nous nous abaisserions jusque dans la poussière, quand nous nous immolerions tout entiers et à chaque instant, ce ne serait point encore un hommage suffisant, un tribut égal aux droits de votre gloire. Et pourtant il vous le faut, ce tribut, ô mon Dieu : vous n'avez créé le monde que pour cela. Il le faut, eh bien ! vous l'aurez, ô mon Dieu, abondamment, surabondamment; nous paierons notre dette tout entière. *Respice in faciem Christi tui :* Abaissez, Seigneur, abaissez vos yeux sur l'autel eucharistique, regardez le front de votre Christ. Celui qui est la splendeur de votre gloire, celui qui n'a point cru commettre une usurpation en se disant égal à vous, voyez-le, devenu le chef auguste de l'humanité pour vous rendre l'hommage infini qui vous appartient, qui s'humilie, qui s'anéantit devant vous sur l'autel où il perd jusqu'à cette apparence telle quelle de son être sacramentel. Répondez, Seigneur : par un tel hommage, la terre avoue-t-elle assez hautement votre souverain domaine, et se proclame-t-elle assez authentiquement l'humble vassale de votre majesté infinie ?

« Sacrifice des autels, sacrifice de reconnaissance infinie. Celui qui remercie est infini comme celui qui donne. L'action de grâces égale le bienfait. Dieu bon, Dieu libéral, nous sommes entourés, accablés de vos dons, de vos faveurs. Nous tenons tout de vous. Comment vous payer jamais le tribut de reconnaissance ? *Quid retribuam Domino pro omnibus*

quæ retribuit mihi? Et pourtant, il vous le faut, Seigneur, ce tribut de reconnaissance. Il le faut, eh bien ! vous l'aurez équivalemment, surabondamment : *Calicem salutaris accipiam.* Abaissez, Seigneur, abaissez vos yeux sur l'autel eucharistique : *Respice in faciem Christi tui.* Voyez ce calice de salut que le prêtre élève vers vous. C'est un Dieu qui nous comble de ses dons ; c'est un Dieu qui est offert en retour. Répondez, Seigneur : la terre qui vous paie avec un tel froment, avec un tel vin, est-elle une terre ingrate et stérile, et par un si noble retour ne se montre-t-elle pas assez reconnaissante envers votre libéralité infinie ?

« Sacrifice des autels, sacrifice d'expiation infinie. La dignité de celui qui répare l'offense est infinie comme la majesté de celui qui l'a reçue. Le paiement égale la dette. Seigneur très saint, nous avons péché, nous vous avons offensé. Qui réparera jamais un tel mal ? La gravité de la faute se mesure sur la dignité de la personne offensée, et la réparation n'a qu'une vertu proportionnée à l'importance de celui qui l'a fait. La créature a outragé un Dieu ; où trouver dans la créature une réparation infinie pour effacer une faute infinie ? Et pourtant, il vous la faut, cette réparation, ô mon Dieu, votre justice l'exige. Il la faut, eh bien ! vous l'aurez, ô mon Dieu ; nous ne demandons pas de grâce, nous vous paierons toute la dette équivalemment, surabondamment. *Respice in faciem Christi tui* : Abaissez, Seigneur, abaissez vos yeux sur l'autel eucharistique. Voyez, Seigneur, voyez celui qui s'immole. Pour réparer l'outrage fait à Dieu, il fallait la réparation d'un Dieu. Le voilà, reconnaissez-le à travers les voiles du sacrifice qui

cachent son visage : *Respice in faciem Christi tui.* Voyez ce sang qui coule jusqu'à la dernière goutte. Voyez ces plaies. Répondez, Seigneur : la terre, par une telle victime, expie-t-elle assez généreusement sa faute et s'acquitte-t-elle rigoureusement de sa dette envers votre justice infinie ?

« Enfin, sacrifice des autels, sacrifice d'impétration infinie. La voix qui demande les grâces est infinie comme la main qui les distribue. La valeur de la prière est égale au prix de la faveur demandée. Dieu très indulgent, très miséricordieux, nous vous avions offensé : vous avez pardonné. Mais nous sommes indignes de recevoir de vous de nouvelles faveurs, nous avons perdu tout droit à votre amour, nous ne saurions mériter votre grâce. Et pourtant il nous la faut, ô mon Dieu, votre grâce ; sans elle nous ne pouvons faire un pas. Qui donc nous l'obtiendra, nous la méritera ? Il nous la faut, eh bien ! vous nous la donnerez, ô mon Dieu ; nous la mériterons abondamment, surabondamment. *Respice in faciem Christi tui* : Abaissez, Seigneur, abaissez les yeux sur l'autel eucharistique. Reconnaissez celui qui se fait suppliant devant vous. C'est votre Fils, égal, coéternel à vous-même, et qui, revêtu des livrées de l'humanité, implore pour elle votre grâce. Il prie, mais sa prière a des droits, elle doit être exaucée. *Exauditus est pro sua reverentia.* Il se fait suppliant ; mais faut-il traiter avec vous d'égal à égal, de couronne à couronne ? Répondez, Seigneur : la terre, par une prière si efficace, ne mérite-t-elle pas vos faveurs, et peut-il être rien refusé à une telle cliente par votre miséricorde infinie ?

« Mes Frères, et quand je songe que ce sacrifice

dont le prêtre est infini, la victime infinie, infini du côté de celui auquel il est offert, infini du côté de ceux pour qui il est offert; quand je songe que ce sacrifice d'adoration infinie, d'action de grâces infinies, d'expiation infinie, d'impétration infinie ; quand je songe, dis-je, que ce sacrifice est encore infini par l'étendue, infini par la durée, qu'il n'est pas un instant dans le jour, pas une contrée sur le globe où ce sacrifice ne soit offert, que le soleil ne porte successivement sa lumière aux diverses régions du monde que pour éclairer l'autel de ce sacrifice, oh ! alors, je comprends la magnifique expression du concile de Trente qui récapitule dans le sacrifice de l'autel toute l'œuvre de Dieu, *opus Dei,* puisque lui seul explique pourquoi Dieu est sorti de son éternel repos et justifie la création en la rattachant incessamment à son auteur par le seul lien digne de lui :

« Je pourrais dire encore, sacrifice des autels, sacrifice infini en ce qu'il renferme et renouvelle tous les autres mystères religieux, l'Incarnation, la Passion, la Résurrection, l'Ascension de Notre-Seigneur.

« Qui de nous, mes Frères, ne s'est pas surpris quelquefois, comme Augustin, comme Bernard, à regretter de n'avoir pas été témoin de la naissance du Sauveur, de n'avoir pas été du nombre des heureux bergers appelés à recueillir ses premières bénédictions, son premier sourire? Or, mes Frères, il ne tient qu'à nous de nous dédommager. Le Fils de Marie naît chaque jour parmi nous. Voici le signe auquel vous le reconnaîtrez : vous le trouverez enveloppé des langes du sacrement, et couché sur la pierre de l'autel. Mes Frères, Bethléem, la crèche

sont au milieu de nous : vous les trouverez à l'autel eucharistique.

« Parfois enfin peut-être, mes Frères, vous vous repentirez de n'avoir pas été témoins du spectacle, terrible et consolant en même temps, du Calvaire, de n'avoir pu contempler ce prodige d'amour, un Dieu déposant sa vie pour ses créatures. Mes Frères, Jésus-Christ meurt tous les jours parmi nous ; les prodiges de sa naissance et de sa Passion se renouvellent à la fois : *Et renascens perpetuo moriendo vivit ;* voyez ce sang séparé de son corps. Vous le reconnaîtrez à ce signe : il est enveloppé du linceul des saintes espèces et posé sur le tombeau de l'autel. Le Calvaire, mes Frères, le Calvaire, le sépulcre sont au milieu de nous ; vous les trouverez à l'autel eucharistique.

« Pieuse Madeleine, il vous apparut, votre Maître ressuscité ; disciples heureux, vous le vîtes de vos yeux, et vous ne le quittâtes que lorsqu'il disparut dans la nue, laissant sur la montagne la trace de ses pieds. Mes Frères, Jésus-Christ ressuscite, Jésus-Christ triomphe tous les jours au milieu de nous : *In memoriam resurrectionis, ascensionis Domini nostri Jesu Christi.* Voyez cette parcelle sacrée que le prêtre réunit au sang du calice, emblème de la réunion de l'âme de Jésus à son corps. Voyez, entendez l'Église qui suit de ses yeux et de sa prière l'Agneau de l'autel remontant au sublime autel des cieux. Ame chrétienne, qui revenez du sacrifice, de quel prodige avez-vous été témoin? *Dic nobis, quid vidisti in via?* J'ai vu le sépulcre du Dieu vivant et la gloire du Dieu ressuscité : *Sepulcrum Christi viventis.* Mes Frères, le monument de la résurrection, le mont

des Olives avec l'empreinte des pieds de Jésus sont au milieu de nous : vous les trouverez à l'autel eucharistique[1].

« Le sacrifice des autels est un sacrifice infini en ce qu'il est le centre de toute la religion, de tout le culte, de toute la liturgie[2]. »

Mais les dons du Seigneur nous obligent, et de quel excès faudrait-il taxer l'ingratitude à l'égard de telles condescendances divines ?

« Le saint sacrifice de la messe nous impose donc des devoirs. Pendant qu'un Dieu s'immole pour nous, il ne nous est pas loisible de nous endormir dans une confiance insoucieuse en la vertu de son immolation, et le sang qu'il verse à l'autel ne rejaillit que sur ceux qui s'associent volontairement à son sacrifice.

« Quand Jésus offrit son sacrifice sur la croix, saint Jean Chrysostome remarque que ce ne fut point en secret dans un temple, ni sous un toit, mais hors la ville, et sur une montagne; afin, dit-il, que l'on connût que c'était le sacrifice universel et que la nature entière pût être témoin de la mort de son Rédempteur : *Idcirco extra urbem et mœnia.* Et aussi, la veille de sa mort, quand Jésus-Christ donna ses ordres pour les préparatifs de la Pâque nouvelle, c'est-à-dire de l'institution du sacrifice eucharistique, il insista sur l'étendue et la magnificence qu'il fallait au cénacle. *Cœnaculum grande, stratum.* Et, conformément à ce type primitif et divin du cénacle eucharistique, sitôt que l'Église put respirer après la persécution, elle se plut à donner les plus vastes pro-

[1] Œuvres sacerdotales, t. II, p. 19-25. — [2] *Ibid.*, p. 26.

portions et les formes les plus magnifiques aux temples destinés à abriter l'autel du sacrifice. Mes Frères, ces nefs si larges et si profondes ne vous disent-elles pas assez que Jésus-Christ ne veut pas être immolé solitaire sur son autel? Et si l'Église chrétienne, par la voix qui sort de toutes les pierres de cet édifice, ne vous parle pas encore assez haut, entendez-la qui vous appelle chaque semaine, par le langage formel et obligatoire de son précepte : « Le « dimanche la messe ouïras et fêtes de commande- « ment; » entendez-la qui vous prie, qui vous conjure, par les insinuations de ses conseils, de ne négliger aucune occasion d'assister au sacrifice; il n'y a pas, vous dit la formule du prône paroissial, d'autre fête d'obligation cette semaine; néanmoins, nous vous exhortons de venir chaque jour à l'église pour y entendre la sainte messe.

« Et en effet, mes Frères, le sacrifice, nous l'avons dit, est la grande et indispensable action du culte; c'est l'acte propre et unique par lequel l'adoration suprême soit extérieurement et authentiquement rendue à Dieu au nom de toutes les créatures; c'est la seule protestation juridique et solennelle de son absolue domination et de notre humble dépendance. Donc il est rigoureusement nécessaire, à quiconque n'a pas renoncé à rendre tout devoir à Dieu, de venir, au moins à certains jours, assister au sacrifice; nulle puissance divine ni humaine ne l'en peut dispenser, car personne ne peut dispenser de la religion, et le sacrifice est l'exercice essentiel du culte religieux. Donc encore le premier pas à faire pour quiconque aspire à la perfection de la vie chrétienne, c'est d'assister chaque jour, autant que possible, au saint sacrifice;

nulle autre pratique ne peut suppléer à celle-là, car le saint sacrifice de la messe, comme dit saint François de Sales, est, entre les autres exercices de piété, ce qu'est le soleil entre les astres.

« Or, mes Frères, sur ce point où en sommes-nous par rapport à ce précepte? où en sommes-nous par rapport au conseil? L'aurore du septième jour vient de briller. Les portes du temple sont ouvertes. L'autel du sacrifice est dressé; le sacrificateur est prêt. Mais je cherche les assistants, j'attends les témoins. La divine Victime est impatiente de descendre des cieux; elle se charge à elle seule de presque tous les frais du sacrifice; mais elle demande au moins que la multitude ne proteste pas par son absence. Vainement l'airain sacré a retenti trois fois sur la cité et sur la contrée tout entière, annonçant partout l'heure du sacrifice : la majeure partie de la population reste sourde à cet appel. Le riche médite de nouveaux plaisirs pour faire diversion aux plaisirs de la veille; le commerçant demeure opiniâtrément assis à son comptoir, supputant et calculant toujours; le publiciste reste enfermé dans son cabinet, gravement occupé peut-être à écrire sur la moralisation du peuple; et si l'ouvrier a quitté l'atelier, c'est pour aller à la taverne. Et cependant, mes Frères, le sang de Jésus coule sur l'autel, dans le temple quasi-désert!

« Avez-vous remarqué quelquefois, mes Frères, dans le coin d'un tableau du crucifiement de Jésus, ces soldats romains qui, dans leur brutalité stupide, tournant le dos à la grande scène de la mort d'un Dieu, tirent au sort, en jetant le dé, un pauvre vêtement, objet de leur cupidité? *Dividentes vero vesti-*

menta ejus, miserunt sortes. Mes Frères, ce contraste pénible et dégoûtant n'appartient pas au passé : il est de tous les jours. Ces soldats représentaient toute une portion de l'humanité. Tout à l'heure un Dieu va descendre des cieux, s'immoler sur l'autel ; et presque toute la cité, étrangère à cette grande action, ne fera pas un seul instant trêve aux préoccupations des affaires ou des plaisirs[1]. »

Plus tard l'Évêque de Poitiers demandera aux membres du Congrès général des cercles catholiques d'ouvriers tenu à Paris l'assistance quotidienne à la messe, et leur dira le grand secours qu'elle apporte, même dans l'ordre temporel.

« La partie la plus secrète du canon de la messe est indiquée par ces mots : « *Intra actionem :* Pen- « dant l'action. » C'est qu'en effet, toutes les autres choses qui se passent et s'accomplissent ici-bas sont vraiment minimes en comparaison de celle-ci, qui est l'action par excellence. Là est le principe, là est le fait essentiellement conservateur. Le psalmiste a dit : « *Ecce non dormitavit neque dormiet, qui custodit Israël*[2]. » L'Église, la société chrétienne a besoin d'être gardée ; c'est un besoin de toutes les sociétés sur la terre. Nous qui sommes ses pasteurs et ses gardiens d'office, hélas ! il nous arrivera de dormir, de sommeiller ; mais il ne dormira pas, celui qui garda Israël. A tout instant il descend du haut du ciel, ce Dieu fait homme, afin d'acquitter la dette totale de l'humanité. Et dans cet acte, *intra actionem*, il y a un acte quadruple : adoration, action de grâces, expiation, demande ; telles sont, vous le savez,

[1] Œuvres sacerdotales, t. II, p. 28-31. — [2] Ps. cxx, 3.

les quatre fins ou intentions du sacrifice de Jésus-Christ. S'y associer, c'est se mettre à l'œuvre avec lui. Dire : J'ai une vie trop active pour pouvoir aller à la messe, c'est dire un contre-sens, puisque pour la journée du chrétien, c'est la messe qui donne le branle, le mérite et l'efficacité à l'action.

« D'ailleurs, Messieurs, votre apostolat auprès des classes populaires consiste surtout à leur faire accepter la loi du sacrifice. Cette loi s'impose journellement à elles sous la forme du travail. L'ouvrier, l'homme de labeur et de peine, a sa façon de participer au sacrifice chacun des jours ouvrables, c'est d'arroser sa tâche de ses sueurs, à l'atelier ou dans les champs. Mais, ainsi que nous l'avons entendu dire par un chrétien de l'ancienne marque, quand il a plu à Dieu de ne pas vous faire naître terrassier, mais au contraire de vous placer dans une condition privilégiée, pour peu qu'on ait le sentiment de la rédemption opérée par le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est bien le moins en vérité qu'on fasse quelques pas pour aller chaque matin à l'église s'associer au sacrifice qu'il renouvelle pour nous.

« Donc, Messieurs, obligés que vous êtes de vous sanctifier en vue de travailler avec fruit à la sanctification de vos frères, ce que je vous demande, ou du moins ce que je vous recommande, c'est de commencer vos journées par l'assistance à la messe. Ce sera d'ailleurs les commencer par un acte personnel de sacrifice, l'obligation du lever matinal : ce sans quoi la journée n'est à peu près jamais la journée d'un chrétien et pas du tout la journée d'un apôtre.

« Quand votre conscience vous reproche d'avoir manqué à cette pratique, ne négligez pas l'acte de

réparation que s'imposaient vos devanciers. En ces temps-là, la tribu ecclésiastique était quadruple de ce qu'elle est aujourd'hui, et l'on ne trouvait pas assez de prêtres pour offrir le saint sacrifice aux intentions de tous ceux qui le demandaient. Aujourd'hui, hélas! on peut dire que le sang de Jésus-Christ vaque... Le sacrifice de l'Eucharistie a, vous le savez, la propriété de s'individualiser au profit de quelqu'un, et il est comme privé d'un de ses fruits quand personne n'en est venu demander l'application. En faisant célébrer le sacrifice pour suppléer à votre assistance, vous aurez accompli une bonne œuvre à toutes sortes d'égards[1]. »

Dans l'Oraison funèbre du général Auguste de La Rochejaquelein, Mgr Pie n'a pas manqué de relever l'admirable fidélité de sa dévotion pour le saint sacrifice : « L'acte suprême de la religion, c'est le sacrifice. Le général de La Rochejaquelein assistait tous les jours à la sainte messe, et l'on eût dit qu'il voyait son Sauveur à découvert sous les voiles du sacrement, tant son attitude était celle d'un esprit et d'un cœur abîmés en Dieu! Je me souviendrai toute ma vie de ce que j'ai recueilli de ses lèvres. Je le louais de la piété qui le portait à braver l'intempérie des saisons, à franchir quelquefois plusieurs lieues pour accomplir la règle qu'il s'était tracée de ne jamais manquer la messe quotidienne, à moins d'obstacle absolu. « C'est la consolation du chrétien, me dit-il; « mais j'estime que c'est aussi la première et la « meilleure occupation du gentilhomme. L'homme « de peine et de travail, aux jours de la semaine, a

[1] Œuvres, t. IX, p. 638-640.

« sa façon à lui de prendre part au sacrifice : il
« l'offre à ses dépens en arrosant la terre de ses
« sueurs. Mais quand il a plu à Dieu de ne pas vous
« faire naître terrassier, et quand on a le sentiment
« de la rédemption que Jésus-Christ a opérée par
« son sang, la moindre chose qu'on puisse faire,
« c'est de s'associer chaque matin au sacrifice qu'il
« renouvelle pour nous. » Et il m'ajouta : « Je n'ai
« point de mérite à assister à la messe; car, quand
« il m'arrive d'y avoir manqué, j'éprouve de la honte
« et du déplaisir de moi tout le reste de la journée ; il
« me semble que j'ai dérogé à ma condition, et je sens
« le besoin de faire quelque acte de réparation, afin
« que Dieu me pardonne, et aussi afin que je me
« pardonne à moi-même[1]. »

Dès sa jeunesse sacerdotale, l'abbé Pie avait le cœur si ému des merveilles du sacrement d'amour, que la vue du temple restant désert, à l'heure de l'oblation eucharistique, lui arrachait des larmes : « Non, mes Frères, avouait-il aux fidèles de Chartres, nous ne saurions vous dire combien cette pensée est amère pour nous. Et quand parfois il nous arrive, le dimanche, à l'heure du sacrifice, d'être appelés auprès de quelque moribond et de traverser les rues de la ville, en voyant nos frères oublier presque tous, ne pas sembler soupçonner ce qui, à cet instant-là même, se passe dans le temple, nos yeux se remplissent de larmes, et notre cœur se serre de douleur.

« Encore si tous ceux qui viennent dans le temple étaient réellement témoins du sacrifice ! Mais, hélas ! aux messes moins solennelles surtout, combien dont

[1] Œuvres, t. VI, p. 270.

le corps est présent, mais dont l'esprit et le cœur sont si loin! Saint Luc nous dit encore que pendant que Jésus était en croix, le peuple se tenait debout et regardait : *Stabat populus spectans;* c'était pour eux un spectacle, et voilà tout! Mes Frères, pourrait-on mieux rendre l'attitude d'un certain nombre d'hommes qu'un reste d'habitude amène encore au sacrifice? *Stabat populus spectans :* ils sont là debout qui regardent. Ne cherchez pas en eux des témoins intelligents et attentifs, des spectateurs touchés et attendris. Non, ils sont debout, et ils regardent; c'est tout ce qu'on en peut attendre : *Stabat populus spectans.* Puis saint Luc ajoute : *Et deridebant eum principes cum eis.* Le dirai-je, mes Frères? c'est ce qui se renouvelle encore en face des autels. Si les grands et les riches du siècle, pour payer tribut aux préjugés vulgaires, accordent parfois une demi-heure au Dieu qui s'immole pour eux, ils semblent craindre que le peuple ne prenne au sérieux cet acte de religion; et par leurs causeries légères, par leur maintien trop facile, ils enseignent à leurs inférieurs, déjà si dépourvus de foi, à sortir des bornes de la décence et à traiter dérisoirement et sacrilègement les plus augustes mystères, au point que parfois, comme le disaient les Pères, le temple devient un lieu dangereux, où le luxe étale toutes ses pompes, où la passion tend tous ses pièges, où le vice vient invoquer le bienfait du refuge à l'ombre des autels : *Et deridebant eum principes cum eis.*

« Mes Frères, l'Église ordonne d'assister au saint sacrifice chaque dimanche, et un grand nombre d'hommes n'y assistent pas, et beaucoup y assistent mal : c'est là un désordre qu'il faudrait pleurer avec

des larmes de sang ; car sans la messe pas de religion, et sans la religion quel bonheur, quelle paix possibles sur la terre.

« Mais si le précepte que l'Église impose à tous est méconnu, le conseil qu'elle adresse à quelques-uns en particulier est-il mieux observé? Ce serait le vœu de l'Église, mes Frères, que tous les chrétiens assistassent tous les jours et même communiassent au saint sacrifice ; mais si cela est impossible au grand nombre, du moins il est des personnes privilégiées à qui leur position le permet, et qui n'ont pas de prétexte ni de compensations qui les excusent. L'homme chrétien qu'un labeur pénible tient loin du temple, s'il ne s'associe pas au sacrifice comme témoin, y participe au moins comme victime, ainsi que je le dirai. Mais vous, mon frère, vous, ma sœur, dont la Providence a prévenu tous les désirs, vous dont souvent la plus grande et peut-être la seule inquiétude est de savoir à quoi vous occuperez votre journée, ah! ne vous souviendrez-vous pas que votre Dieu s'immole pour vous à l'autel, qu'il vous attend les mains pleines de grâces et de consolations? Vous avez encore tant de défauts! vous êtes entourés de tant de dangers! votre piété est si froide, si languissante! Allez donc, allez au temple. « C'est pour vous, « dit saint Jean de Jérusalem, c'est pour vous que « le sacrifice est offert, c'est bien le moins que vous « y assistiez quand vous le pouvez.

« Et ici, mes Frères, quel épouvantable indice de l'affaiblissement de la foi! Jusqu'à ces derniers temps, les sacrificateurs avaient toujours été trop peu nombreux au gré de la piété des fidèles, qui se disputaient avec une sainte jalousie le sang de Jésus. Mais

aujourd'hui le sang divin qui coule à l'autel cherche une âme à qui il s'applique, et personne ne se présente. Le monde est plein de paralytiques à guérir, le purgatoire est plein de prisonniers à délivrer, et pas un malade n'est venu demander à être descendu dans la piscine, et pas un fils n'est venu demander la délivrance de son père! Le sacrifice est terminé : Dieu en a odoré avec complaisance la suave odeur, il n'en a rien laissé perdre; mais les hommes en ont laissé échapper une partie importante, et le but spécial du sacrifice, qui est d'individualiser la grâce, est manqué. Seigneur Jésus, enchaînez donc l'élan trop généreux de votre amour; resserrez vos veines trop largement ouvertes, tarissez la source déjà si diminuée des vocations ecclésiastiques. Pour le ciel il n'y aura jamais assez de sacrificateurs; mais pour la terre il y en a trop. Car si mutilée, si amoindrie que soit votre tribu sacerdotale, le sang de Jésus-Christ coule trop abondamment encore pour une génération qui n'en comprend plus la valeur, qui n'en sent plus le besoin[1]. »

Nous venons d'entendre le pieux ministre du Seigneur déplorer que les esprits fussent moins attentifs au mystère accompli sur l'autel, dans les messes moins solennelles. Serait-il téméraire de penser que cette remarque a concouru à lui faire donner toujours au culte divin, autant qu'il était en lui, un vrai cachet de grandeur? Il officiait avec une dignité qui pénétrait de respect pour le lieu saint et les fonctions sacrées, évoquant le souvenir des Ambroise, des Augustin, des Basile qui, sous les ornements pontificaux, représentaient Dieu lui-même avec tant de majesté!

[1] Œuvres sacerdotales, t. II, p. 31-35.

CHAPITRE III

LA CONFESSION

Plein de zèle pour le salut des âmes, le jeune vicaire de Chartres les exhortait instamment à se retremper dans le Sacrement de pénitence, comme le paralytique de la piscine probatique : « Hélas! disait-il, dans cette fontaine de la grâce baptismale, l'eau a croupi, peut-être, par votre négligence. Il faut qu'elle soit renouvelée. Ah! je conjure l'ange du Seigneur de descendre et d'agiter cette eau dans vos consciences par ses salutaires inspirations. J'en suis mille fois indigne; mais si, par ma parole, je pouvais être cet ange! D'ailleurs, il ne suffit pas qu'un ange agite l'eau : il faut un homme qui ensuite vous jette dans ce bain de salut. Ah! si le secours de ma parole pouvait vous aider à descendre au dedans de vous-mêmes et à pénétrer le mystère d'amour que votre cœur recèle, combien je bénirais le Seigneur et sa Mère[1]. »

Cette ardente aspiration du prêtre à purifier les

[1] Sa *Vie*, t. I, p. 98-99.

âmes dans le sang du Christ, l'Évêque de Poitiers l'a exprimée aussi à ses jeunes diocésains.

« Quelques hommes, quelques jeunes gens ont désiré m'ouvrir leur âme et leur conscience. Vous savez que ma vie est surchargée de mille devoirs. Toutefois, mes journées les plus heureuses, celles où j'aurai trouvé le plus de repos, seront toujours celles où j'aurai pu presser sur mon cœur un de mes frères, un de mes fils revenus à Dieu. Il est des heures auxquelles je ne reçois d'ailleurs personne, et où, pendant le temps du Jubilé, l'on trouverait toujours accès auprès de moi. Le vieillard qui viendra heurter à la porte de son Évêque ne trouvera qu'un fils, le jeune homme ne trouvera qu'un frère : *Seniorem, ut patrem; juvenes, ut fratres.* Que cette convention soit faite pour toujours[1]. »

Comme Évêque toutefois, Mgr Pie confessa peu. Dieu ne l'avait pas envoyé sur le siège de saint Hilaire pour y administrer les sacrements relevant du ministère sacerdotal, mais pour y prêcher la vraie doctrine : *Non enim misit me Christus baptizare sed evangelizare*[2]. »

Son âme d'apôtre ne laissait pas, pour cela, de diriger les fidèles vers le bain salutaire. Entendons-le supplier ceux qu'une première grâce avait ramenés à Dieu au jubilé de 1851, de mettre à profit la nouvelle faveur semblable de 1852, pour s'affermir dans la voie où ils étaient entrés : « O nos Frères chéris, disait-il, hommes de toutes les conditions, mais vous, principalement, les déshérités de ce monde, qui supportez le poids du jour et de la chaleur et qui,

[1] Œuvres, t. I, p. 290. — [2] I Cor. I, 17.

détrompés de toutes les chimères menteuses, êtes venus vous rejeter entre les bras de votre Père céleste et sur le sein de votre Mère la sainte Église, enfants bien-aimés, la charité de Jésus-Christ nous presse[1], et notre cœur autant que notre bouche s'ouvrent vers vous pour vous conjurer d'accomplir de nouveau cette année le devoir que vous avez rempli l'an passé. Dieu nous est témoin des prières et des larmes que nous versons en sa présence, et de l'ardeur avec laquelle nous le conjurons de ne pas permettre qu'il s'établisse dans votre vie religieuse une nouvelle interruption, une lacune aussi funeste que coupable. Croyez-nous, nos très chers Frères, la victoire que vous remporterez cette fois sur vous-mêmes sera une victoire définitive; vous ferez naturellement et sans effort pendant tout le reste de votre vie ce que vous aurez présentement la force de faire une seconde fois; tandis que si vous retombiez dans vos anciennes négligences, nul ne saurait plus prévoir ce qui vous déciderait à en sortir. Écoutez la voix de votre Évêque; votre bonheur éternel dépend de la réponse que vous ferez à son exhortation pressante. Ou plutôt, ce n'est pas lui, c'est Dieu qui vous sollicite, qui vous conjure, par ce surcroît inouï de miséricorde dont cette seconde indulgence est le gage[2]. »

Mais c'est surtout le sort des indifférents obstinés à se tenir éloignés des sacrements qui l'afflige, et il se fait saintement insinuant pour essayer de toucher leur cœur. « Des chrétiens bien plus nombreux, disait-il dans son Homélie du jour de Pâques 1874, vont persévérer dans leur abstention invétérée. Hélas!

[1] II Cor. v, 14. — [2] Œuvres, t. I, p. 487.

je le sais, impossible d'espérer jamais cette joie de voir tous nos frères, tous sans exception, marcher d'un pas unanime dans la voie du commandement divin. Il est des infortunés qui ont résolu de se perdre, qui font consister en cela leur gloire et leur indépendance, et qui, par conséquent, se perdront. Vouloir les sauver serait attenter à l'usage qu'ils ont juré de faire de leur liberté, ou plutôt au pacte irrévocable par lequel ils se sont démis de leur libre arbitre. Car, mes Frères, ce siècle libéral qui a prononcé la nullité civile des vœux perpétuels de religion a vu naître les serments solidaires, les engagements éternels de l'impénitence. Que ces hommes se tiennent éloignés de la table sacrée, je n'en suis pas surpris.

« Mais ce qui m'étonne, ce que je ne saurais expliquer, c'est que vous ne vous rendiez pas enfin à Dieu, vous, mon très cher et bien-aimé frère, qui venez assez souvent nous entendre, qui fréquentez avec quelque assiduité le saint lieu, qui honorez la religion ; vous qui avez l'âme honnête, le cœur bon, l'esprit cultivé, le sentiment délicat et noble ; vous qui pratiquez certaines vertus morales peut-être plus fidèlement que plusieurs d'entre nous, qui du moins regrettez sincèrement les égarements de votre jeunesse, et qui désavouez dans votre raison et dans votre foi les faiblesses que vous n'avez pas encore surmontées ; vous qui avez sous les yeux ou dans votre souvenir les exemples les plus touchants et les plus intimes de piété et de vertu. Ah ! mon très cher Frère, c'est sur vous que je comptais, et c'est vous qui persistez à tromper mes espérances !

« S'il eût fallu absolument désespérer de quelqu'un,

peut-être aurais-je désespéré de cet homme, né de parents impies, qui entendit des blasphèmes sur son berceau, ne connut le christianisme que par ce qu'en publiaient ses plus aveugles comme ses plus fougueux ennemis, et qui reçut de confiance l'irréligion, comme vous avez reçu la foi, par les leçons de ceux qui lui donnèrent le jour et qui l'élevèrent. Oui, j'aurais pu désespérer de cet homme grossier dans ses goûts et dans ses habitudes, qui vit sans foi et sans espérance, dont le premier regard tomba sur des infamies, qui fut vicieux par instinct et par imitation de tous ceux qui l'entourèrent depuis sa naissance, vicieux avant de savoir ce que c'était que le vice. Peut-être aurais-je désespéré de cet autre qui peut à peine dérober un moment à son petit travail sans priver sa pauvre famille, sans se priver lui-même du pain que réclame la nécessité de chaque jour : misérable qui ignore le matin s'il aura un gîte le soir, et qui, rejeté des riches avares et durs, semble encore, ce qui est bien plus dangereux pour sa foi, abandonné de la Providence; qui s'éveille le cœur navré de tristesse et s'endort sous des haillons, trop accablé par le sentiment des misères de ce monde pour oser prétendre aux biens du ciel, et qui d'ailleurs rougirait de paraître dans le temple avec ces livrées hideuses de l'indigence que feraient ressortir trop péniblement pour lui l'aisance et même le luxe du reste de l'assemblée. Peut-être aurais-je désespéré encore de cette infortunée personne qui rencontra des dangers jusque dans les exemples, si ce n'est dans les conseils de sa mère, qui se vit, dès le commencement, environnée de mille séductions, de mille perfidies, et qui trouva dans son indigence un péril plus grand encore, et

dont sait trop bien profiter un monde corrompu.

« Oui, à l'approche du temps pascal, peut-être aurais-je désespéré de ces malheureux. Eh bien! je dois le dire à votre confusion, plusieurs pécheurs de ce caractère : *publicani et meretrices*, vous ont devancé au tribunal de la réconciliation et vous précéderont dans le royaume de Dieu, si tant est qu'un acte de résipiscence finale vous permette de les suivre de loin.

« Ah! mon Frère, je vous cherchais au premier rang, et je ne vous aperçois même pas au dernier, vous l'enfant privilégié de la Providence, qui vous a multiplié ses dons, épargné ses rigueurs. A celui qui vous regarde vous semblez toujours toucher au terme; et voilà que vous n'arrivez jamais. Vous êtes ici aujourd'hui, je vous en loue; mais vous n'y faites point le dernier pas, le pas décisif qui vous reste à faire, et je m'en afflige. Ah! mon Frère, qu'attendez-vous donc? Ne voyez-vous pas que le temps marche, que la vie, ou plutôt que la mort s'avance, que les rides ont commencé de sillonner votre visage, que les cheveux deviennent rares sur votre front[1]? »

Sans doute le retour sincère et persévérant exige des efforts. Notre Pontife ne le dissimule pas. « L'homme, dit-il, qui quitte cette terre avec son baptême intact est mis aussitôt et de plein droit en jouissance de l'héritage éternel. Mais il en va autrement de la pénitence, et le Concile de Trente en donne la raison. « Assurément l'ordre de la justice « divine demandait qu'autre fût la mesure du « pardon envers ceux qui ont péché dans l'ignorance

[1] Œuvres, t. X, p. 419-421.

« et l'infidélité avant le baptême, autre envers ceux « qui, une fois délivrés de l'esclavage du péché et « du démon, et enrichis du don de l'Esprit-Saint, « ne craignent pas de violer sciemment le temple de « Dieu et de contrister le Saint-Esprit[1]. » La pénitence est donc un baptême laborieux. Au lieu que le ministre de la première régénération baptismale n'a aucune fonction de juge à remplir, la seconde réconciliation au contraire se fait par voie de jugement; le coupable est cité devant un tribunal où la cause doit s'instruire selon toutes les formes avant que la sentence soit portée. Sans parler de la foi et de la contrition, que le baptême lui-même suppose dans les adultes, la pénitence exige en outre l'accusation des fautes; et enfin, même après l'absolution prononcée par le prêtre et ratifiée dans le ciel, il reste ordinairement encore à acquitter, soit en cette vie, soit en l'autre, des satisfactions proportionnées au nombre, à la gravité et à l'étendue des iniquités commises. Le péché, en tant qu'il établissait une barrière éternelle et infranchissable entre l'homme et Dieu, a été aboli par la sentence du pardon; mais ce second baptême, où la justice se mêle à la miséricorde, a laissé subsister dans l'âme des traces de mal à détruire, une difformité à guérir. La flèche meurtrière ayant été arrachée, il demeure une plaie à soigner, une cicatrice à fermer. L'offense a été pardonnée; mais des restitutions sont à faire, des réparations à offrir. Les peines canoniques infligées par l'Église, les pratiques de pénitence enjointes au pécheur dans le sacrement, les tribulations de tout genre que la Providence sème

[1] Sess. XIV, c. VIII.

pour lui sur le chemin de la vie, les mortifications qu'il s'impose volontairement lui-même : telles sont les œuvres satisfactoires au moyen desquelles le pénitent doit s'efforcer d'achever en ce monde l'acquittement et l'expiation de son péché[1]. »

Mais ces œuvres médicinales qui, étant des œuvres pénitentielles, doivent être pleines de difficulté et de labeur, ne sont-elles pas singulièrement adoucies par la grâce du retour effectué, par la bonté du père du prodigue qui met tout en fête à l'arrivée de son fils recouvré? « Seigneur, mon Dieu, disait notre Prélat, les moyens de guérir que vous avez mis entre nos mains sont si doux! Ayez confiance, pécheurs : notre sacerdoce aura la main légère pour l'opération et le pansement de la plaie. L'art humain a su créer en ces derniers temps des moyens d'assoupir la sensibilité physique pendant les heures les plus mauvaises, pour soustraire la victime à la souffrance. La charité sacerdotale, plus industrieuse encore, trouvera dans les inventions de la miséricorde divine des secrets inespérés pour calmer la douleur. Elle répandra sur les aveux même les plus pénibles et les plus redoutés le baume de la consolatron. Ah! disait Jésus à la Samaritaine : « Si vous saviez le don de Dieu, et « quel est celui qui vous parle, vous lui demanderiez « à boire, et il vous donnerait de cette eau qui « étanche la soif à jamais, et qui rejaillit jusque « dans la vie éternelle[2]. »

« Combien je serais heureux, mes Frères, si ma parole en ce moment avait pu toucher, convaincre, entraîner un seul d'entre vous, un seul de ceux qui

[1] Œuvres, t. III, p. 80-81. — [2] Joan. IV, 10-14.

allaient avoir ce malheur de s'engager encore dans l'avenir incertain d'une autre année sans accomplir le devoir nécessaire de la Pâque[1] ! »

Pour épargner ce malheur à son peuple, il n'est rien que le Pasteur ne tente. Aussi à ceux que la douceur et l'espoir des biens promis aux repentants ne réussissent pas à ramener dans la voie du salut, il fait craindre les délaissements divins. Avec quelle insistance il presse la classe aisée, à l'occasion du Jubilé de 1852, d'assurer son avenir éternel !

« Ce n'est point en vain que le Seigneur nous aura prodigué ainsi la multitude de ses miséricordes[2]. Des sollicitations si fréquentes, des avances si réitérées ne sauraient être repoussées avec dédain. Ne dirait-on pas qu'en ce moment Jésus-Christ a pris pour lui-même le rôle de cet ami opiniâtre qui frappe à la porte de son ami, et qui persiste à frapper jusqu'à ce que celui-ci, vaincu par l'importunité plutôt que par l'amour, se lève enfin et accorde ce qui lui est demandé[3] ? Ah ! ce que le Sauveur vous demande, nos très chers Frères, ce qu'il veut obtenir à tout prix, c'est votre âme, qu'il s'agit de purifier, et dont le salut importe au salut même du monde. Voilà pourquoi il ne veut pas quitter le seuil de votre maison. Vainement vous le conjurez de ne pas vous être à charge ; vainement vous lui objectez que la porte est fermée pour toute la nuit, et que vous désirez continuer votre tranquille sommeil, il persévère jusqu'à ce qu'il ait lassé votre résistance[4]. Comprenez le dessein d'en haut : ce Jubilé, si rapproché du précédent, n'est autre chose qu'une de ces miséricor-

[1] Œuvres, t. X, p. 421-422. — [2] Ps. L, 2. — [3] Luc. XI, 5 et seq. — [4] *Ibid.*

dieuses indiscrétions, une de ces adorables importunités de mon divin Maître; et j'y trouve aussi la justification de cet excès d'ardeur que vous nous reprochez peut-être.

« Croyez-le bien, nos très chers Frères : dans les temps ordinaires, nous savons être patients. Saint Jacques nous propose l'exemple du laboureur qui a confié le grain aux sillons et qui attend le fruit précieux de la terre, supportant avec patience les retards jusqu'à ce que Dieu envoie les pluies de la première et de la seconde saison[1]. Agriculteurs des âmes, nous n'avons point oublié ces enseignements. Mais les indices les plus évidents nous révèlent que le temps de la saison et de l'arrière-saison est arrivé, et nous avons lu dans saint Paul cette autre sentence : « Quand une terre a souvent été arrosée de la pluie « qui devait la féconder, et que pour tout résultat « elle produit les ronces et les épines, cette terre est « réprouvée, la malédiction est imminente pour elle, « et son sort définitif sera d'être livrée au feu[2]. » Elle serait donc en quelque sorte désespérée à nos yeux, elle serait à la veille d'être réprouvée et maudite, et la flamme l'aurait déjà envahie, cette classe aussi aveugle que criminelle qui, sous l'influence simultanée de tant de leçons de l'adversité et de tant d'invitations de la grâce, ne porterait pas enfin des fruits de conversion. Jamais ces hommes n'auront plus de motifs réunis pour revenir à l'observation de la loi divine. Attendront-ils pour chercher et invoquer le nom de Dieu qu'il ait couvert leur visage de plus d'ignominie[3]? N'ont-ils pas encore reçu des

[1] Jac. v, 7. — [2] Hebr. vi, 7, 8. — [3] Ps. lxxxii, 17.

coups assez rudes pour les sentir, et faudra-t-il qu'ils soient écrasés avant de se soumettre à la discipline[1]? Ou bien sera-t-il nécessaire que le ciel invente pour eux d'autres pardons que ceux que le Père de tous les chrétiens vient de leur proposer pour la seconde fois? Ah! nos très chers Frères, vous qui appartenez à cette condition si importante et si nombreuse de notre société moderne à laquelle nous avons voué les plus constants efforts de notre ministère, vous à qui nos paroles se sont à peu près exclusivement adressées jusqu'à ce jour, parce qu'il nous semble qu'ayant été les principaux auteurs du mal, c'est à vous qu'il appartient surtout de le réparer en devenant les principaux instruments du bien, non, ne nous reprochez pas le saint acharnement de notre zèle à votre égard; priez au contraire le Seigneur qu'il multiplie pour vous les sages conseillers, et qu'il excite en faveur de votre cause le courage de ses plus éloquents prophètes. Malheur à vous si vous réussissiez jamais à nous imposer silence! Le jour où vous auriez tari la vérité sur nos lèvres et refoulé la charité dans notre cœur, votre ruine serait consommée. Puisse l'impénitence des privilégiés de la terre ne jamais nous arracher des paroles analogues à celles que Paul et Barnabé adressèrent un jour aux anciens privilégiés de la grâce : « C'était notre devoir de vous annoncer, à « vous d'abord, la parole de Dieu, que l'autorité « de vos exemples eût rendue plus vénérable pour « la multitude; mais parce que vous repoussez « obstinément cette parole, et que vous vous jugez « indignes de la vie éternelle, désormais nous vous

[1] Jerem. v, 3.

« abandonnons à votre malheureux sort, et voici que, « selon l'ordre du Seigneur, nous nous tournons « exclusivement vers ces foules, que vous aviez per- « verties et qui ne demandent qu'à connaître la « vérité pour en observer les lois avec amour[1]. » Non, nous ne voulons jamais tenir envers vous, nos très chers Frères, ce langage désespéré. Résignez-vous donc à nos exhortations persévérantes. Nous sentons, d'ailleurs, qu'il y aura tonjours plus de charité que d'audace dans les agressions de notre zèle.

« Et pourquoi donc, hommes de ce siècle, repous- « seriez-vous la parole de Dieu et vous jugeriez-vous « indignes de la vie éternelle? » Penseriez-vous qu'un abîme a été creusé, qu'un chaos infranchissable a été établi entre vous et la vérité? Est-ce que la maison du père, est-ce que les bras de la mère ne sont pas toujours ouverts pour recevoir l'enfant qui revient? Ne voyez-vous pas autour de vous des hommes de votre temps, de votre condition, nourris dès l'enfance des mêmes préventions que vous, imbus des mêmes idées, dont la fortune a la même origine, l'élévation la même date, et que la religion compte aujourd'hui parmi ses plus fervents adeptes, sans qu'elle leur ait demandé de lui sacrifier rien de leur manière de penser et de vivre, si ce n'est ce qui était opposé à la loi divine? N'est-ce pas parmi vos fils que se recrute la portion la plus notable de cette jeunesse catholique, si ardente à professer la vérité, si empressée à exercer la charité, et qui est l'objet de nos plus douces complaisances? Disons-le : la bar-

[1] Act. XIII, 46.

rière entre vous et Jésus-Christ, c'est celle de votre opposition personnelle et volontaire; vous la renverserez le jour où il vous plaira. Quant à l'Église, nous voulons le répéter, il est d'autant moins équitable de lui tenir rigueur qu'elle fut la première à prononcer le mot de conciliation lorsqu'il n'était encore sur les lèvres de personne, et qu'elle se hâta de prévenir, d'étouffer tout sujet de récrimination et de haine en revalidant, à la suite d'une époque pleine de confusion, tout ce qu'il était en son pouvoir de sanctionner et de régulariser. Dites-nous ce qu'elle aurait pu faire et qu'elle n'a pas fait.

« Si du moins, sur son invitation, vous profitiez désormais des enseignements précieux de l'infortune, et si vous ne fermiez pas l'oreille à la voix consolante et maternelle qui vous dit : « Mon fils, ne « négligez pas le châtiment dont Dieu vous corrige, « et ne vous laissez pas abattre lorsqu'il vous « reprend. Car le Seigneur châtie ceux qu'il aime, « et il frappe de verges ceux qu'il reçoit au nombre « de ses enfants. Ne vous fâchez donc pas de souf- « frir : Dieu vous traite en cela comme ses fils; car « quel est le fils qui ne soit point corrigé par son « père? Que si vous échappiez à la correction dont « tous les autres ont eu leur part, vous seriez donc « des rejetons impurs et non des fils[1]. » Quelle philosophie encourageante, nos très chers frères! O vous qui avez recueilli jusqu'ici tous les avantages de ce monde, vous dont chaque nouvelle révolution avait avancé la fortune, vous que le succès constant avait fascinés et qui vous flattiez que la faveur populaire

[1] Hebr. XII, 5-8.

ne devait jamais se détacher de vous, il vous est devenu impossible de vous le dissimuler : le temps de votre toute-puissance n'est plus ; désormais l'opposition que vous avez longtemps et habilement dirigée s'est enfin retournée contre vous ; les colères qui passaient jusqu'ici au-dessus de vos demeures se sont appesanties sur vos têtes. Mais ne pleurez pas trop amèrement ces beaux jours d'autrefois que notre génération ne reverra plus. Le privilège, que vous partagez dorénavant avec nous, d'être poursuivis par les passions coupables est le gage des pensées miséricordieuses du ciel à votre égard. Dieu vous reçoit au nombre de ses enfants, il vous adopte et vous introduit dans la famille, puisqu'il vous admet à participer aux épreuves de ses fils. L'important, c'est de savoir user de ces épreuves. Et voici de quelle façon le grand Apôtre continue ses graves enseignements sur ce sujet :

« Du reste, dit-il, quand nos frères selon la chair « nous ont châtiés, nous l'avons supporté avec « respect ; combien plus devons-nous être soumis à « celui qui est le Père des esprits, et qui nous « châtie pour que nous vivions? La correction de « nos pères, inspirée par la disposition du moment, « ne se rapportait souvent qu'à des intérêts périssables ; la correction divine, au contraire, ne « nous est donnée qu'autant qu'il est utile pour nous « faire entrer en partage de la sainteté éternelle. « Tout châtiment, il est vrai, dans l'instant présent, « paraît être un sujet de chagrin et non de joie ; « mais plus tard, il fait goûter des fruits de paix et « de justice à ceux qui ont été exercés de la sorte. « C'est pourquoi, relevez vos mains abattues et vos

« genoux affaiblis. Conduisez vos pas dans le sentier « de la droiture; qu'aucun de vous ne boite et ne « s'égare, mais plutôt que tous se redressent et se « guérissent[1]. » Méditez ces conseils, ô hommes du monde; mettez-les en pratique, et vous reconnaîtrez que la miséricorde de Dieu, plus encore que la justice, a permis les contretemps et les revers que vous subissez[2]. »

Terminons par cette page, où l'Évêque essaie de faire passer dans l'âme de ses prêtres l'ardeur de ses sentiments, pour qu'ils n'hésitent pas à consolider et à rendre durables, au besoin par le sacrifice, pendant le nouveau Jubilé, les effets du premier : « Et vous, nos très chers Coopérateurs, ah ! nous sommes sûr d'être compris, d'être exaucé, si nous vous supplions de ranimer vos forces et de retrouver les meilleures inspirations de votre zèle et de votre charité pour assurer et perpétuer, au moyen de cet autre Jubilé, les résultats inespérés que votre ministère, aidé de la bénédiction divine, a obtenus durant le Jubilé précédent. C'est l'œuvre la plus importante, la plus méritoire de votre vie sacerdotale qu'il s'agit de consolider. N'épargnez rien de ce qui peut y concourir. Partagez la sainte quarantaine en plusieurs sections ; portez-vous mutuellement et successivement secours, tant pour les confessions que pour la prédication; rappelez dans vos paroisses, autant que possible, au moins pour une ou deux semaines, ceux de vos dignes confrères qui ont eu le plus de part à la conversion de votre peuple. Il est vrai, si nous connaissions moins l'élévation et la délicatesse de vos senti-

[1] Hebr. XII, 9, 13. — [2] Œuvres, t. 1, p. 489-495.

ments, si nous n'avions reçu des preuves récentes du désintéressement qui vous caractérise, nous nous reprocherions de vous demander ces nouveaux actes de dévouement, inséparables de quelques dépenses dont nous ne pouvons pas toujours suffisamment vous décharger, et qui sont très onéreuses pour votre détresse. Mais ce sera l'éternelle gloire du clergé français d'avoir su, en ce siècle d'argent, non seulement mépriser la mammone de l'iniquité, mais trouver du superflu jusque dans son dénûment, et prendre même sur son nécessaire, pour opérer le salut d'une société qui n'accordait à peu près aucun concours à ceux-là même qu'elle suppliait hautement de défendre ses intérêts matériels contre les cupidités mauvaises. La postérité redira ce noble usage que le sacerdoce n'a point hésité à faire des dernières ressources qu'il ait plu au siècle de lui laisser. Pour notre part, cette pauvreté féconde de l'Église est un phénomène que nous ne nous lassons point d'admirer. Courage donc, nos vénérables Frères! Laissons aux hommes du temps les richesses du temps; protégeons même au besoin leurs jouissances par nos privations, achetons leur sécurité au prix de nos sacrifices. Il est pour nous d'autres trésors, seuls capables d'exciter notre convoitise. Qu'importe que nous ayons cheminé en arrosant de nos larmes la semence que nous jetons, s'il nous est permis de revenir avec allégresse portant des gerbes à pleines mains[1]! Notre ambition la plus ardente ne sera-t-elle pas satisfaite, si aucune des âmes que nous avons moissonnées ne manque à la prochaine récolte[2]? »

[1] Ps. cxxv, 5, 6. — [2] Œuvres, t. I, p. 487-489.

CHAPITRE IV

LA COMMUNION

« Que personne, disait l'Apôtre, n'assume les fonctions sacerdotales sans y être appelé par Dieu, comme le fut Aaron [1]. »

L'appel, pour Mgr Pie, sortit du tabernacle.

« Pendant que j'étais à l'autel et qu'Édouard me servait la messe, disait à Mme Pie, pour triompher de ses hésitations apparentes, le bon curé de Pontgouin, j'ai compris, de manière à n'en pouvoir douter, que Dieu avait des vues sur cet enfant [2]. »

Plus tard, le Seigneur ayant réalisé le rêve de la mère et de l'enfant, le jeune prêtre allait offrir pour la première fois l'adorable Victime, lorsqu'une autre voix autorisée lui dit « de monter à l'autel pour y prendre le feu de la charité envers Dieu et en embraser tous les cœurs [3] ». Or le nouveau prêtre n'oubliera jamais cet avis dans le cours de sa glorieuse et féconde carrière et ne cessera de demander au Cœur

[1] Hebr. v, 4. — [2] Sa *Vie*, t. I, p. 16. — [3] *Ibid.*, p. 71.

eucharistique les flammes d'amour qui, par la communion, lui ramènent les âmes. N'avait-il pas chanté ce foyer divin aux beaux jours de son éducation cléricale :

> Jésus est plus beau que l'aurore
> Qui se soulève sur son char,
> Plus beau que l'astre qui colore
> Les sommets dorés du Cédar!
> Mais son cœur ! Ah ! la langue humaine
> N'a plus de mots pour l'exprimer.
> Cœur divin, beauté souveraine,
> Faudra-t-il se taire et t'aimer [1] ?...

Écoutons l'Évêque de Poitiers nous dire la place que tenait l'Eucharistie dans ses prédications : « Le mystère de l'incorporation de l'homme à Dieu, en la personne du Christ, et de la concorporation divine des hommes dans le Christ, disait-il le Jeudi saint dans une Homélie, c'est le mystère fondamental que nous vous prêchons toujours, mes Frères, et qui revient à tout instant dans nos discours. Aujourd'hui, il ne s'agit pas d'entendre, d'admirer ce mystère, il va se consommer en vous et en moi. Cette union de notre nature avec la nature divine, elle s'opère dans le sang fécond, dans le sang généreux, dans le sang pacifique de Jésus-Christ ; sang rédempteur, sang régénérateur à cause du péché, mais sang générateur en dehors du péché.

« Nous sommes tous élus selon la prescience du Père dans la sanctification de l'Esprit et par l'aspersion du sang de Jésus-Christ. Notre élection,

[1] Sa *Vie*, p. 32.

notre adoption première, comme notre pardon et notre rançon, tout cela n'existe que par la valeur du sang de l'Agneau immaculé, du Christ sans tache qui a été connu avant la constitution du monde et qui a été manifesté dans les derniers temps pour l'amour de vous. *Electi secundum præscientiam Dei Patris, in sanctificationem Spiritus, in aspersionem sanguinis Jesu Christi... pretioso sanguine quasi Agni immaculati Christi et incontaminati : præcogniti quidem ante constitutionem mundi, manifesti autem novissimis temporibus propter vos*[1]. »

Mgr Pie était, d'ailleurs, trop docile aux directions pontificales pour ne pas s'inspirer, dans le culte rendu au saint Sacrement, des exhortations de Pie IX, qu'il rapportait ainsi à ses prêtres : « Je n'aurais pas exprimé une des pensées et des recommandations principales de Pie IX, si j'omettais de vous parler avec lui de la sainte Eucharistie. Déjà, dans ce magnifique passage que je vous ai lu sur l'unité hiérarchique de l'Église, il avait fait remarquer que les douze tribus du peuple d'Israël avaient un principe commun de vie dans la même nourriture merveilleuse dont tous s'alimentaient en tendant vers une même patrie : *et admirabili vescens cibo eamdem concordibus votis tendebat ad metam.* Impossible de ne pas lire textuellement, pour votre enseignement et pour le mien, pour réchauffer votre piété et la mienne, cette page attendrissante, où le Vicaire de Jésus-Christ nous conjure de nous tenir collés au tabernacle, et où, rappelant incidemment l'obligation d'entretenir les lampes allumées devant l'autel eucharistique, il nous demande

[1] Œuvres, t. X, p. 313-314.

d'allumer et d'entretenir dans nos âmes sacerdotales et dans les âmes des fidèles commis à nos soins, des lumières et des feux encore plus ardents et plus inextinguibles.

« Et maintenant, afin que nos vœux soient remplis, et que nos travaux et les vôtres apportent aux peuples chrétiens des fruits abondants de justice, élevons nos yeux vers Dieu, source de toute justice et de toute bonté, en qui notre espérance trouvera la plénitude du secours et la fécondité de la grâce. Or, comme nous avons pour avocat auprès du Père Jésus-Christ son Fils, le grand Pontife qui a pris possession des cieux et qui, dans l'admirable sacrement de l'Eucharistie, est avec nous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles, plaçons-le comme un sceau sur notre cœur, comme un sceau sur notre bras; et portons en toute confiance nos prières assidues à cet autel où l'auteur même de la grâce a établi le trône de la miséricorde, et où il attend, désireux de les soulager, tous ceux qui fléchissent sous le poids du travail et de la souffrance... Il appartiendra à votre piété, vénérables Frères, de travailler de toutes vos forces à ce que les fidèles qui vous sont confiés croissent chaque jour dans la connaissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ; qu'ils le vénèrent, qu'ils lui rendent amour pour amour, qu'ils se plaisent à le visiter souvent dans le sacrement auguste où il réside. Rien ne sera plus digne de votre zèle et de votre sollicitude que de faire veiller dans le cœur des fidèles un sentiment de piété reconnaissante, que d'y faire veiller la flamme incessante de la charité, comme veillent les feux sacrés autour de son Tabernacle : *Nihilque erit vestro studio curaque*

dignius, quam ut, vigilantibus ad ejus aram ignibus, vigilet in cordibus fidelium gratus pietatis sensus, vigilet indeficiens flamma caritatis[1]. »

Dans cette même Homélie dont nous parlions plus haut, le dévot Prélat prêche l'union eucharistique comme étant le dernier rêve du cœur humain et son suprême besoin :

« Ce que la sainte Église chante au jour de l'Épiphanie, c'est aujourd'hui surtout qu'on peut le dire : « *Hodie cœlesti Sponso juncta est Ecclesia* : Aujour« d'hui l'Église a été unie à son Époux céleste ; » car c'est par l'Eucharistie seulement que nous a été intimement donné Celui qui nous a été extérieurement montré à l'Épiphanie.

« Au témoignage de tous les Pères et Docteurs qui ont traité cette matière, la première parole du Cantique des cantiques est un soupir de l'humanité vers l'union hypostatique du Verbe. Ce baiser de la bouche divine, la nature humaine, appelée et prédestinée dans le Christ, le demandait dès le premier instant de son existence ; elle aspirait à son union, à son mariage avec le Verbe; il était son fiancé : le Créateur le lui avait promis, il lui en avait donné les premières arrhes. Il tardait à son amour impatient d'être enfin exaucé. La race humaine s'écrie donc, ainsi que s'exprime Origène : « Eh quoi ! il y a si « longtemps que mon époux m'est annoncé, m'est « promis ! Jusqu'à quand m'enverra-t-il ses baisers « par Moïse, ses baisers par ses prophètes ? » *Quousque Sponsus meus mittit oscula per Moysen, mittit oscula per prophetas*. Qu'il vienne, qu'il parle lui-même, que

[1] Alloc. consistor. XXVI jun. MDCCCLXVII. — Œuvres, t. VI, p. 91-92.

sa voix sonne à mon oreille, que ses lèvres s'impriment sur mes lèvres. Hélas! il est vrai, l'humanité avait fait une chute terrible depuis que Dieu l'avait appelée, prédestinée à cette union. Mais cette union n'en devenait que plus nécessaire, puisqu'elle devait réparer le malheur de la nature tombée et réhabiliter son honneur. « Qui me donnera de te rencon-« trer enfin, ô mon frère, et de t'embrasser afin que « je ne sois plus méprisée : *Quis mihi det te fratrem « meum ut inveniam te foris et deosculer, et jam me « nemo despiciat*[1]. »

« Mes très chers Frères, cette bienheureuse rencontre, ces ineffables embrassements, nous en célébrons aujourd'hui la véritable date : *Hodie cœlesti Sponso juncta est Ecclesia.*

« Au jour de l'Incarnation, des noces indissolubles furent célébrées entre le Verbe et l'humanité individuelle, prise au sein de la sainte Vierge Marie; mais aujourd'hui, au Cénacle, l'union a été contractée avec l'humanité entière : non pas l'union hypostatique, mais pourtant une union qui n'est pas toute morale, une union qu'on peut appeler physique, corporelle, puisqu'elle s'est faite par la communication de la chair et du sang : « Prenez et mangez, ceci est mon « corps; prenez et buvez, ceci est mon sang. » Quel baiser plus profond, quel baiser plus fécond l'humanité pouvait-elle recevoir de Dieu? *Osculetur me osculo oris sui.*

« Le baiser, selon l'étymologie du mot, c'est le contact des lèvres entre celui qui le donne et celui qui le reçoit. Ah! les lèvres divines nous avaient touchés par la parole inspirée des messagers sacrés; les

[1] Cant. VIII, 1.

lèvres divines nous avaient touchés par la parole personnelle de Jésus ; mais elles n'avaient touché en nous que l'ouïe. Ici le contact réciproque est plus intime, plus immédiat : par l'hostie et par le calice présentés à nos lèvres, la chair de Jésus s'applique à notre chair, le sang de Jésus se mêle à notre sang ; et, comme autrefois l'Adam terrestre, le céleste Adam, qui est Jésus-Christ, entonne, à l'heure de la communion eucharistique, ce cantique des noces sacrées : « Voici l'os de mes os et « la chair de ma chair ; l'humanité, mon épouse, « s'appellera d'un nom qui signifiera qu'elle a été « tirée du Christ, elle s'appellera chrétienne ; la race « humaine s'appellera chrétienté : *Hoc nunc os de « ossibus meis et caro de carne mea : hæc vocabitur « virago quoniam de viro sumpta est... et erunt duo « in carne una.* Et l'humanité et le Christ seront « deux dans une même chair[1]. »

Et quels fruits sortiront de ce banquet sacré où Jésus est l'aliment ? C'est un gage de résurrection et un germe de vie glorieuse que le pain de vie dépose dans nos corps, qui deviennent ainsi les tabernacles du Verbe Incarné. « Non seulement Jésus-Christ est ressuscité et vivant (disait le Cardinal, à Saint-Louis-des-Français, à Rome, en la solennité pascale de 1880 ; c'était le chant du cygne), il est aussi la résurrection et la vie. Lui-même l'a dit : *Ego sum resurrectio et vita*[2]. « Celui qui mange ma chair et qui boit mon « sang, je le ressusciterai au dernier jour : *Qui man- « ducat meam carnem et bibit meum sanguinem... « ego resuscitabo* cum *in novissimo die*[3]. » La résur-

[1] Œuvres, t. X, p. 311, 313. — [2] Joan. XI, 25. — [3] Joan. VI, 55.

rection n'est donc promise qu'à ceux-là seulement qui reçoivent le corps et le sang de Jésus.

« Sans doute tous se réveilleront au dernier jour : *Omnes quidem resurgemus*[1] ; mais le réveil se fera de façon bien diverse, les uns se réveilleront pour la vie éternelle, les autres pour l'opprobre éternel : *Alii in vitam æternam, alii in opprobrium sempiternum*[2]. Or, se réveiller pour la mort, pour la mort éternelle, est-ce là ce qu'on peut appeler la résurrection? Mais ressusciter véritablement, c'est-à-dire se réveiller pour revivre et pour vivre désormais sans fin, quels sont ceux qui auront ce privilège? Jésus vous répond : *Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem... ego resuscitabo eum in novissimo die.*

« O merveille ineffable ! L'Eucharistie, cet aliment divin, dépose dans nos membres corruptibles des germes de résurrection bienheureuse. Si notre chair mortelle doit être un jour revêtue du glorieux manteau de l'immortalité, Jésus nous dit que c'est au moyen de sa chair vivifiante et de son sang théandrique. Ma chair ressuscitée, mon sang glorifié, voilà le levain de l'immortalité reconquise, de la vie ressaisie sur la mort. Or, pour produire son effet, il faut que le levain soit mêlé à la masse, qui ne fermenterait jamais sans cela. Pareillement, pour atteindre à sa fin, mon corps ressuscité veut être mêlé à votre corps de mort; mon sang, redevenu limpide et vermeil, veut être mêlé à votre sang. C'est à cette condition, c'est par ce moyen que votre chair, réduite en poussière, se ranimera un jour, que votre sang glacé reprendra la chaleur et le mouvement.

[1] I Cor. xv, 51. — [2] Dan. xii, 2.

« Jésus est la résurrection; mais aussi il est la vie, la vie éternelle. Or apprenez, chrétiens, comment cette vie entrera en vous, s'infiltrera en vous, vous possédera tout entiers, comment la vie éternelle deviendra votre vie. Ce n'est pas moi, c'est le Sauveur qui parle : « *Qui manducat meam carnem et* « *bibit meum sanguinem, habet vitam æternam* : Celui « qui mange ma chair et qui boit mon sang, celui-là, « dès ici-bas même, porte dans son sein la vie éter- « nelle; » l'éternelle vie circule dans ses veines avec le sang de l'Homme-Dieu.

« Et, maintenant, il y a des chrétiens, il y a des baptisés qui ont rêvé de créer à leur usage un christianisme sans la Pâque, qui se flattent de l'espoir de trouver grâce, s'ils sont fidèles sur le reste et s'ils ne manquent qu'à ce point. Mais y ont-ils pensé? L'Eucharistie est le centre où tout le christianisme se termine, c'est le résumé vivant et substantiel de la Loi nouvelle. Le Psalmiste l'avait chanté : Le Seigneur, qui est miséricorde et encore miséricorde, a fait un abrégé, un mémorial, un sommaire de toutes ses merveilles : il a donné une nourriture à ceux qui le servent : *Memoriam fecit mirabilium suorum misericors et miserator Dominus : escam dedit timentibus se*[1]. Toutes les autres marques d'amour que Jésus avait prodiguées aux siens pendant sa vie devaient s'éclipser devant ce chef-d'œuvre final de sa tendresse : *Cum dilexisset suos qui erant in mundum in finem dilexit eos*[2]. Tous les mystères aboutissent à l'autel eucharistique.

« Le mystère de l'Incarnation. Le Verbe s'est fait

[1] Ps. cx, 4. — [2] Joan. xii, 1.

chair, le Fils de Dieu s'est fait homme, il a participé à notre nature, il a pris comme nous la chair et le sang. Mais Dieu ne prend que pour rendre; il n'emprunte que pour restituer avec surcroît, avec usure. Il s'est fait homme pour nous diviniser par une adoption divine. Or, comment se fait cette adoption? « *Quotquot autem receperunt eum, dedit eis potestatem* « *filios Dei fieri*[1] : A tous ceux qui l'ont reçu il a « donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu. » Il est vrai, pour celui qui n'atteindra pas l'âge de discrétion ou qui sera empêché par un obstacle invincible, il suffira d'avoir reçu Jésus-Christ par le baptême, par la foi. Et encore la théologie enseigne-t-elle, par son grand oracle saint Thomas, que ceux-là mêmes ne deviennent enfants de Dieu qu'en vertu de l'Eucharistie, soit parce que la puissance du baptême est une dérivation de l'Eucharistie, soit parce que l'Église, au moyen de la communion des Saints, supplée à la communion eucharistique de ceux qui ne le peuvent accomplir. Mais, en dehors de cette exception, c'est une loi générale et absolue : *Quotquot autem receperunt eum, dedit eis potestatem filios Dei fieri.* Oui, l'adoption déifique de tous les hommes, qui est l'extension, le prolongement, le but de l'Incarnation, cette adoption se consomme par l'Eucharistie. Le Verbe divin a participé à la chair et au sang ; et c'est en nous rendant cette chair et ce sang spiritualisés, divinisés, qu'il fait de nous ses membres, ses frères, ses cohéritiers : *Quotquot autem receperunt eum, dedit eis potestatem filios Dei fieri.* Et c'est tellement ce sens que l'Évangile attache à ces mots,

[1] Joan. I, 12.

qu'elle termine toute célébration du mystère eucharistique par la récitation de ce texte de l'Évangile.

« Le mystère de la Rédemption aboutit à la communion. « Jésus-Christ livre son corps pour vous : « *Corpus quod pro vobis tradetur*[1]; » il verse son sang pour la rémission de vos péchés : *Sanguis pro « multis effundetur in remissionem peccatorum*[2]. » Voilà le mystère de la Rédemption. Mais le moyen de nous appliquer les fruits de cette rédemption, le canal par lequel la vertu du sacrifice de la croix coule et dérive jusqu'à vous, écoutez encore et entendez ce contexte : « Prenez et mangez : ceci est mon corps qui sera « livré pour vous : » *Accipite et comedite : hoc est « corpus meum quod pro vobis tradetur*[3]. » — « Prenez et buvez : ceci est mon sang qui sera versé « pour vous : *Accipite et bibite : hic est sanguis qui « pro multis effundetur in remissionem peccatorum*[4]. » Et enfin, voulez-vous participer à la résurrection de Jésus, voulez-vous vivre de sa vie éternelle ? Le texte même de cette homélie vous a tout dit à cet égard : « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang, « celui-là a la vie éternelle, et je le ressusciterai au « dernier jour. »

« Cela est-il clair, éblouissant d'évidence ? Y a-t-il moyen de se dérober à cette évidence ? Oui, l'Eucharistie est le complément et le terme de tous les mystères, elle est l'agent et le moyen de toutes les merveilles du temps et de l'éternité. Sachez-le donc, mon Frère, c'est mutiler, c'est défigurer l'œuvre de la religion, c'est faire avorter tous les desseins de Dieu sur sa créature que d'accepter les autres devoirs et de

[1] I Cor. xi, 24. — [2] Matth. xxvi, 28. — [3] Joan. vi, 55. — [4] Matth. xxvi, 28.

rejeter celui-là, que d'accomplir toutes les autres observances et d'omettre cette pratique essentielle. Tout est inachevé dans la vie du chrétien, tant qu'il n'en vient pas à la communion.

« Vous m'objectez : Le Sauveur a bien dit que celui qui mange sa chair et qui boit son sang aura la vie en lui ; il en résulte que la communion est très utile et très salutaire ; mais le Sauveur n'a pas dit que la communion fût la seule manière d'avoir la vie, car il a dit aussi : « Celui qui connaît le Fils et « qui croit en lui a la vie éternelle, et je le ressus- « citerai au dernier jour[1]. » Détrompez-vous, mon digne Frère, ce dernier refuge vous échappe. Le devoir de la communion était trop capital, trop indispensable, pour que Jésus n'allât pas au-devant de votre objection. Écoutez donc cette autre sentence : « Si vous ne mangez pas ma chair et si vous ne « buvez pas mon sang, vous n'aurez pas la vie en « vous : *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis et* « *biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in* « *vobis*[1]. » Ceci est-il décisif, ceci souffre-t-il aucune réplique ?

« Ah ! mon Frère, je n'entends pas vous décourager. Vous remplissez plusieurs des obligations de la vie chrétienne : je vous en loue. Vous venez à la messe, vous assistez au saint Sacrifice : j'applaudis de toute mon âme. Vous avez devant vous une table chargée de mets exquis ; mais, dites-moi, se nourrit-on par le désir et par les yeux ? C'est quelque chose d'avoir la vie devant soi : mais ce qu'il faut à tout prix, c'est d'avoir la vie en soi, car, entendez bien la

[1] Joan. vi, 40.

parole du Maître : « Si vous ne mangez pas ma chair « et si vous ne buvez pas mon sang, vous n'aurez « pas la vie en vous : *Vitam in vobis*. » Mon Frère, vous admirez, vous adorez, vous regardez avec attendrissement nos sacrés mystères : très bien. Mais votre admiration, vos adorations, vos regards, baignés peut-être de pleurs pieux, en définitive laissent l'aliment divin sur la table où il vous est offert. Vous avez la vie devant vous, vous n'avez pas la vie en vous, et vous mourez en présence de la vie : *Nisi manducaveritis, non habebitis vitam in vobis*. Mon Frère, vous avez la vie tout autour de vous : elle est dans le cœur de votre pieuse compagne, dans le cœur de votre angélique fille, dans le cœur même de votre fils jusqu'ici plus fidèle que vous, elle est dans le cœur de vos serviteurs. Mon Frère, la vie vous entoure, elle vous assiège, elle circule tout autour de vous ; mais vous ne l'avez pas en vous, et, tant que vous ne ferez pas l'acte décisif, vous êtes un mort au milieu des vivants.

« Que répondez-vous à cela ? Je voudrais bien communier, me dites-vous, mais... Quel est ce mais ? Prenez garde que ce mais ne m'accorde précisément tout ce que vous tenez peut-être le plus à me contester. Seriez-vous par hasard de ceux qui objectent que le précepte de la confession n'est pas écrit dans l'Évangile ? Je commence par vous dire qu'il y est très nettement exprimé. Mais, dites-moi, qu'importe le texte plus ou moins littéral sur la confession, si le texte sur la communion ne laisse pas l'ombre d'un doute ? Est-ce que vous vous décideriez jamais à communier sans confession et sans absolution ?

« On lit dans les origines chrétiennes de l'Angle-

terre que les deux fils d'un prince converti au christianisme, s'étant obstinés dans leur idolâtrie, voulurent exiger des missionnaires qu'ils leur donnassent pourtant cette hostie blanche qu'ils avaient vu leur père recevoir dans le temple chrétien ; à quoi les apôtres répondaient qu'ils n'avaient qu'à recevoir le baptême et qu'on leur donnerait cette nourriture ; mais ces deux barbares ne voulurent à aucun prix du baptême et ils firent martyriser les missionnaires. Vous, mon Frère, vous n'avez rien de commun avec ces barbares, puisque vous avez été baptisé, et, quoique baptisé, comme vous êtes pécheur, n'est-il pas vrai que, sans ce second baptême de la pénitence, vous n'oseriez vous avancer vers la table eucharistique ?

« J'ai connu un soldat des dernières années de l'Empire, qui avait longtemps et glorieusement servi la patrie et qui en portait les traces authentiques sur son visage. Ce guerrier retiré des camps voulut s'instr ui rde la religion. Il ouvre l'Évangile et il y trouve ces mots : « Si vous ne mangez pas ma chair et si « vous ne buvez pas mon sang, vous n'aurez pas la « vie en vous. » Il referme le livre et il dit : « Il « faut communier, cela est évident par les paroles « que je viens de lire. Or, s'il faut communier, il « faut se confesser. Car j'aurais beau regretter et dé- « tester mes péchés en mon particulier, je sens que « je n'aurais jamais l'audace de communier sans « m'être préalablement confessé. » L'argument est irrésistible parce qu'il est tiré du fond même de la nature de l'homme. Ce soldat avait le coup d'œil du théologien. Étant donné le précepte divin de la communion, on peut dire que le précepte de la confes-

sion est de droit naturel : toutes les facultés de notre âme se soulèvent, se révoltent, toutes les puissances de notre être se récrient à l'idée de s'approcher de la table eucharistique sans s'être purifié au confessionnal. C'est ici le témoignage d'une âme naturellement chrétienne, à qui son bon sens fait dire ce qu'enseignait saint Paul : « *Probet autem seipsum homo, et sic de* « *pane illo edat et de calice bibat* : Que l'homme « s'éprouve, qu'il se purifie, qu'il obtienne son par- « don, et qu'ainsi il mange de ce pain et boive de « ce calice[1]. »

« Vous me dites : D'autres considérations me retiennent, des difficultés temporaires m'arrêtent. Les temps sont mauvais, les circonstances délicates ; la défaveur pèse aujourd'hui sur les hommes qui poussent jusqu'à ce point l'accomplissement du devoir chrétien.

« Mon Frère, est-ce que vous seriez du nombre de ceux dont il est parlé au chapitre XII de saint Jean, de ces hommes marquants qui croyaient en Jésus, mais qui n'osaient le marquer publiquement de peur d'être l'objet d'une exclusion redoutée? Est-ce que vous seriez du nombre de ceux dont l'Évangéliste dit qu'ils ont aimé la gloire des hommes plus que la gloire de Dieu : *Dilexerunt enim gloriam hominum magis quam gloriam Dei*[2]. La gloire n'est pas précisément notre idole, me répondrez-vous; mais nous avons un avenir à ménager, nos propres intérêts et ceux des nôtres à garder, et nous devons éviter d'encourir la disgrâce. Mon Frère, s'il s'agit de certaines pratiques de surcroît, de certaines choses de suréro-

[1] I Cor. XI, 28. — [2] Joan. XII, 43.

gation, j'accepte et peut-être même j'approuve et je conseille vos ménagements et votre réserve. Mais quand il s'agit du devoir commandé, le sacrifier à quelque considération que ce soit, c'est une félonie coupable. « Si quelqu'un, dit le Seigneur, estime plus « quoi que ce soit que mon service, il n'est pas digne « de moi : *Non est me dignus*[1]. »

« Quand même vos pensées et vos ambitions d'avenir, quand même vos intérêts et vos nécessités de l'heure présente devraient en souffrir, vous ne seriez pas digne de Dieu, si vous ne saviez lui donner la préférence sur tout ce qui n'est pas lui. Parlant des épreuves des derniers temps, Jésus-Christ a dit : *Væ prægnantibus et nutrientibus in illis diebus*[2]. Malheur à ceux qui concevront alors des projets ! malheur à ceux qui nourriront des espérances et subiront des nécessités ! malheur aux ambitieux et aux besogneux, placés dans l'alternative d'obéir à leur conscience ou de compromettre leurs intérêts dans ces jours-là ! *Væ prægnantibus et nutrientibus in illis diebus !*

« D'ailleurs, mes Frères, est-ce que vous ne calomniez pas votre temps ? Faites votre devoir, faites-le résolument et non pas en tremblant et comme en demandant grâce, car cela donne un pied à vos adversaires; agissez au grand jour, sans ostentation comme sans faiblesse, et votre conduite sera respectée, comme on respecte celle de beaucoup de vos concitoyens qui n'hésitent pas à rendre à Dieu tout ce qui appartient à Dieu.

« Venez donc, mes Frères bien-aimés, répondez tous à l'invitation, ou plutôt obéissez tous au com-

[1] Matth. x, 37. — [2] *Ibid.* xxiv, 19.

mandement de la grâce divine. Jeune homme en qui j'aime encore la franchise, l'ardeur, le charme du jeune âge, j'ai démêlé dans l'embarras de votre regard le premier feu des passions naissantes ; venez manger le froment des élus, venez boire le vin qui fait germer les vierges. Homme de l'âge mûr, époux, père, qui portez le poids des affaires et le lourd fardeau de la vie, venez à Celui qui est notre repos dans le travail, notre rafraîchissement dans la chaleur. Pécheur, encore malade de mille passions mal éteintes, venez à Celui qui est le médecin et le remède de nos âmes. Vieillards, qui sentez que déjà la mort opère en vous, venez à Celui qui a réjoui votre jeunesse et qui vous prépare une vie éternelle. Et tous tant que nous sommes, atteints par la loi de la souffrance, en proie aux douleurs du corps et à celles du cœur, allons à Celui qui a dit : « Venez à moi, vous tous « qui souffrez et qui êtes surchargés, et je vous « déchargerai, je vous soulagerai, pour le temps pré- « sent et pour les siècles des siècles [1]. »

Et quelle était la joie du Pasteur lorsqu'il voyait les âmes dont il avait la charge recevoir leur Sauveur et se donner à Lui ! Et avec quelle sollicitude il s'efforçait de leur assurer tous les fruits de cette communion divine ! « Je ne veux pas plus longtemps, pour courir dans le désert après les brebis égarées, oublier celles qui sont dans le bercail, disait-il dans une autre Homélie sur la Résurrection. Je viens à vous, mes Frères bien-aimés, à vous qui êtes notre joie et notre couronne. O bonne et heureuse nouvelle ! S'il se produit cette année quelques défections,

[1] Œuvres, t. X, p. 136-145.

il y aura eu aussi des retours. La parole évangélique n'a pas été infructueuse, la grâce d'en haut n'a pas été stérile pour tous. Ni dans cette église où le pain substantiel de la doctrine a été distribué par des lèvres connues et chéries d'avance, par une bouche dont les accents éveillaient dans plus d'un cœur des tressaillements qui faisaient écho à ceux du cœur paternel, du cœur maternel ; ni dans le reste de la cité et du diocèse, la table du festin eucharistique n'aura été dressée en vain. J'ai vu de mes yeux, au sein de nos populations rurales, les exercices de la Mission se clore par une affluence de communiants dont ces contrées n'avaient jamais donné le spectacle. Plus près de nous encore, je sais que quelques âmes d'élite, qui avaient été fortement ébranlées par ces grandes commotions des années précédentes, mais qui avaient craint, dans leur exquise délicatesse, de céder au sentiment passager de la peur plutôt qu'à l'autorité des convictions, ont, cette année, dans le calme de leur esprit et la plénitude de leur volonté réfléchie, embrassé la loi sainte du Seigneur tout entière et sans restriction. Que d'actions de grâces j'en ai déjà rendues au Seigneur!

« O vous tous donc, mes très chers Frères, vous tous qui avez fait la Pâque avec une vraie piété de cœur et une grande pureté de conscience, goûtez votre bonheur, et recevez nos félicitations affectueuses. Mais cette grâce doit porter ses fruits : écoutez donc les exhortations de votre Évêque et de votre père.

« Ah! je vous en conjure, soyez fidèles au Dieu d'amour qui vous a visités ; demeurez en lui et qu'il demeure en vous. Gardez-vous soigneusement du péché. Soyez chastes dans vos pensées, dans vos discours,

dans vos lectures, dans vos parures, dans le choix de vos divertissements, dans toute votre conduite. La pureté, la réserve, la pudeur, c'est la loi première, c'est la première condition du christianisme, qui est une religion céleste : *Quæ desursum est sapientia, primum quidem pudica est.* Soyez pacifiques, ennemis de toute contestation, pleins de modestie et d'humilité ; soyez traitables, faciles à persuader : c'est le caractère des enfants de Dieu : *Deinde pacifica, modesta, suadibilis.* Soyez doux au prochain, surtout à ce prochain qui vit plus près de vous et qui vous est plus intimement uni par les liens de la nature ; soyez miséricordieux envers les pauvres pour mériter vous-mêmes miséricorde ; aimez à vous adonner aux bonnes œuvres : *Plena misericordia et fructibus bonis.* Ne jugez point vos frères, et ne vous laissez point aller ni à l'émulation de la jalousie, ni aux déguisements de la feinte : *Non judicans, sine simulatione.* Soyez sympathiques à tout ce qui est bon et à tous ceux qui opèrent le bien : *Bonis consentiens*[1] ; ne commettez pas la faute d'être indifférents aux causes sacrées de la religion et de la patrie, et à ceux qui soutiennent ces causes au prix de leur repos, de leur liberté, de leur vie. Du reste, soyez patients dans les épreuves temporaires d'ici-bas. Rien n'arrive que ce qui est permis ou voulu de Dieu, et Dieu ordonne tous les événements en vue de ses élus : *Omnia propter electos.* Il est engagé par de solennelles promesses envers l'Église, il ne l'abandonnera pas. Si le salut se fait si longtemps attendre, c'est à cause de notre impénitence. Que les esprits comme les cœurs reviennent à Dieu, et Dieu reviendra sans délai à nous.

[1] Jac. III, 17.

« Enfin, mes très chers Frères, ne vous découragez pas de vos fautes, et ne vous enfoncez pas plus avant dans le péché par l'effet de ce découragement : *Scribo vobis ut non peccetis ; sed si peccaveritis, advocatum habemus apud Patrem*[1]. Espérez en Dieu, et lui-même opérera en vous le bien : *Spera in eo et ipse faciet*[2]. Espérez enfin en la Mère de Dieu, en celle qui nous a été donnée pour mère, il y a deux jours, sur le Calvaire. Qui que vous soyez, ne prenez pas des airs d'indifférence et de froideur envers votre Mère du ciel non plus qu'envers celle d'ici-bas : montrez-vous véritablement ses fils : *Accepit eam in sua*. C'est, pour notre persévérance, une ressource incomparable.

« Que le divin ressuscité vous comble, mes très chers Frères, de ses bénédictions les plus abondantes, vous et vos familles ; qu'il verse et qu'il multiplie ses dons dans vos âmes ressuscitées et renouvelées ; qu'il adoucisse pour vous les amertumes du siècle présent, et vous rende tous dignes de ressusciter avec lui pour la gloire et le bonheur éternel[3]. »

[1] I Joan. II, 1. — [2] Ps. XXVI, 5. — [3] Œuvres, t. X, p. 422-424.

CHAPITRE V

LA DÉVOTION A MARIE

Dans la réponse donnée par lui à une dernière demande de conseils que lui avait adressée l'Évêque nommé de Poitiers, M. Lecomte, ce saint prêtre qui s'était si fructueusement dévoué aux intérêts de son âme, s'exprimait ainsi : « Je ne vous dirai rien, mon cher Seigneur, de ce que vous ferez pour répandre *partout, partout,* dans votre diocèse, la tendre piété envers la Sainte Vierge dont vous avez été l'enfant chéri, et à qui vous devez tout. Faites-la beaucoup aimer de vos prêtres : ce sera la faire beaucoup aimer de vos ouailles. Allez, enseignez l'amour de Marie à tous les fidèles de votre contrée[1]. »

Cet avis paternel répondait trop aux besoins les plus pressants de son propre cœur pour que Mgr Pie n'en fît pas une de ses principales règles de conduite. Il a donc souvent parlé de la Mère de Dieu. Il a écrit sur ses privilèges et sur ses grandeurs une théologie complète puisée aux sources de l'Écriture et dans les

[1] Histoire, t. I, p. 225.

trésors des Pères. Lui-même avoue que nul autre sujet ne lui sourit davantage.

« Quand l'année vient de nous ramener ses jours enchanteurs, disait-il, au début du mois de mai 1841, aux fidèles de Chartres, quand l'Église vient de demander à la nature l'hymne de ses fleurs et de ses parfums, j'ai besoin de vous parler de celle qui est l'objet de tant d'hommages, j'ai besoin de vous parler de Marie. Nous l'avons mise, cette Vierge sainte, comme un cachet non seulement sur notre cœur, c'est-à-dire sur toutes nos affections, mais aussi sur notre bras et sur nos lèvres, c'est-à-dire sur toutes nos œuvres et toutes nos paroles. Nous croirions ne plus l'aimer assez, si elle ne présidait à la moindre de nos actions, si son nom n'était invoqué et prononcé jusque dans le moindre de nos discours. Oui, Vierge sainte, quelque sujet que nous traitions, nous ne vous perdons jamais de vue. Sur quelque mer que nous naviguions, vous êtes toujours notre boussole et notre étoile. Partout nous aimons à vous rencontrer, à vous saluer, à vous invoquer, à parler, au moins en passant, de vous, et nous ne sommes jamais plus heureux que quand les circonstances nous donnent lieu de vous choisir pour l'objet direct de nos enseignements; car vous êtes tout le charme de la religion et de la vérité, tout l'appui de la vie et de la vertu : *In me gratia omnis viæ et veritatis, in me omnis spes vitæ et virtutis*[1]. »

Nous ne voulons pas donner place dans cette étude, même par voie d'analyse ou d'extraits, à tous les discours prononcés sur la Reine du ciel par l'il-

[1] Œuvres sacercotales, t. II, p. 718-719.

lustre Cardinal. Ce travail a été fait et bien fait. Nous nous bornerons à relever dans ces pages l'admirable synthèse montrant quel est le rôle de Marie dans l'enfantement des élus, dans leur croissance et leur consommation. L'Évêque de Poitiers est fréquemment revenu sur cette doctrine, tant il avait acquis la conviction, par sa propre expérience, que Marie est une médiatrice par laquelle nous arrivent toutes les faveurs du ciel.

Il n'a pas craint, plusieurs fois, d'énumérer devant les foules les bienfaits dont il se croyait redevable aux miséricordes de celle qui avait béni son berceau et tissé elle-même, selon les desseins de Dieu, il n'en doutait pas, la trame de son existence.

Dans son discours d'adieux à sa chère église de Chartres, le jeune Évêque révélait ainsi la part qui revenait à la Vierge Marie dans la première phase de son existence : « Marie, nos très chers Frères, c'était le premier mot que nous prononcions du haut de cette chaire quand nous y montions pour la première fois, il y a dix ans déjà écoulés. Aujourd'hui que nous allons vous quitter, nous voulons, malgré notre fatigue, malgré tant d'émotions qui nous accablent, nous voulons finir comme nous avons commencé; et, à défaut de toute parole éloquente, nous venons redire encore une fois parmi vous le nom de Marie, le nom de la Vierge, Mère de Dieu, qui est aussi notre mère : *Et nomen Virginis Maria*. Ah ! ce n'est pas moi qui vous apprendrai, mes très chers Frères, combien je suis redevable à cette auguste Vierge. C'est ma plus douce joie que Dieu ait voulu faire passer par ses mains tous les bienfaits qu'il me destinait.

« Ce que notre Fulbert, parlant de lui-même, attribuait à la libéralité de Jésus-Christ, le divin Sauveur me permettrait de me l'approprier en lui substituant le nom de sa Mère. Placé par la Providence dans une condition qui ne m'offrait pas les ressources d'une éducation savante, ce fut la Vierge Marie, ce fut cette église de Chartres qui me prit entre ses bras et qui m'admit à sucer le lait de sa doctrine : *Suscepit alendum*. Et, sans nul mérite de ma part, elle dirigea mes pas et elle accrut ses bienfaits de telle sorte que bientôt le monde put être étonné des faveurs qui vinrent me chercher : *et immeritum sic enutrivit et auxit, ut collata tibi miretur munera mundus*. Car, dirai-je toujours avec cet illustre Fulbert, enfant, elle me fit trouver des maîtres, soit à l'ombre de son sanctuaire, soit dans les écoles justement célèbres où elle m'envoya : *nam puero faciles providit adesse magistros;* puis, jeune homme, elle me rappela dans son sein, et me fit si promptement monter tous les degrés du sanctuaire, que je devins Évêque, et le plus jeune des membres de l'épiscopat : *et juvenem perduxit ad hoc ut episcopus esses* [1]. Pardonnez, mes Frères, si j'expose ainsi avec confiance tout ce que j'ai reçu de Marie ; ce ne sont pas mes titres ni mes mérites, ce sont ses grâces et ses bienfaits que j'énumère. Je puis dire des dons particuliers dont j'ai été comblé ce que saint Bernard a dit de la grâce en général : Dieu a voulu que tout me vînt par Marie : *Totum nos habere voluit per Mariam*. Oui, depuis ces premiers jours de l'enfance où, vêtu, comme Samuel, de la tunique de lin que m'avait faite ma mère, je

[1] Fulb. Carnot. *Carmen de seipso*.

commençai de servir devant le Seigneur dans le dernier rang des lévites, jusqu'à ce jour où les mains des pontifes ont placé sur mon front, comme sur celui d'Aaron, le diadème du pontificat; pendant tout ce trajet du vestibule au Saint des Saints, j'ai cette consolation de n'avoir fait aucun pas, si ce n'est guidé par Marie. Vierge sainte, vous avez pris ma main droite et vous m'avez conduit selon votre bon plaisir : *Tenuisti manum dexteram meam, et in voluntate tua deduxisti me.* Hélas! et si j'ajoute qu'en me laissant ainsi diriger, je me suis trouvé soudainement sur le chemin de l'élévation et de la gloire : *et cum gloria suscepisti me*[1], c'est ici que, pour la première fois, je me plaindrai de votre maternelle direction. Jusqu'alors vous aviez essuyé mes pleurs, aujourd'hui vous les faites couler; et vous qui aviez adouci pour moi tant de douleurs, vous m'en avez préparé une à laquelle je n'ai pu encore me résigner[2]. »

Le même hymne de gratitude s'échappe des lèvres de Mgr Pie sur le seuil de l'église de Notre-Dame de Poitiers, où il reçoit le compliment du vénérable curé. Il y répond en appliquant à la conduite de Marie sur lui-même ce verset des Psaumes : « *Tenuisti manum dexteram meam et in voluntate tua deduxisti me* : Vous m'avez tenu par la main et vous m'avez conduit à votre gré. » Il ajoute que rien ne le séparera d'elle, dans tout son épiscopat, et qu'à partir de cette heure, il la veut avec lui, comme modèle, comme conseillère et surtout comme mère : *Ex illa hora accepit eam discipulus in sua*[1].

Vingt-cinq ans plus tard, à ses noces d'argent, il

[1] Ps. LXXIII, 24. — [2] Œuvres, t. I, p. 120-122.

nous décrit, dans un nouveau *Magnificat*, la constance apportée par la Vierge fidèle à s'acquitter à son égard de cette mission maternelle qu'il lui avait alors dévolue.

« Vierge sainte, en arrivant dans cette cité, c'est par vos mains de mère que j'ai voulu être présenté à l'Église qui m'était donnée pour épouse. Ce qui s'est fait de bien dans l'étendue de ce vaste territoire pendant tout ce laps de temps, c'est à vous qu'il le faut rapporter, c'est de vous qu'il procède. J'ai espéré en vous, ô sainte Mère de Dieu, et cette espérance ne sera pas confondue, parce que vous êtes ma forteresse et mon refuge : *In te speravi, non confundar in æternum..., quoniam firmamentum meum et refugium meum es tu*[2]. Vous m'avez soutenu aux jours de mes souffrances, et mon espoir a été en vous depuis les jours de ma jeunesse : *Quoniam tu es patientia mea, spes mea a juventute mea ;* c'est sur vous que j'ai été appuyé dès mon entrée dans la vie; à peine sorti du sein de ma mère, vous avez été ma protection : *In te confirmatus sum ex utero, de ventre matris meæ.* J'ai toujours aimé à vous rendre hommage, et vous avez été le sujet incessant de mes cantiques : *In te cantatio mea semper*. Mon élévation, ma vie, a été un prodige aux yeux de plusieurs; mais c'est de vous que venait l'aide et la force : *Tanquam prodigium factus sum multis, et tu adjutor fortis.* O Marie, que ma bouche soit toujours remplie de votre louange : *repleatur os meum laude;* et que, durant toutes les journées de mon existence mortelle, je chante votre gloire et publie vos grandeurs : *Ut can-*

[1] Histoire, t. I, p. 241. — [2] Ps. LXX, 1-9.

tem gloriam tuam, tota die magnitudinem tuam. Ne me rejetez pas dans le temps de ma vieillesse; et quand mes forces viendront à défaillir, ne m'abandonnez pas : *Ne projicias me in tempore senectutis; cum defecerit virtus mea, ne derelinquas me*[1]. »

Et lorsque la pourpre cardinalice fut venue couronner une carrière consacrée avec tant d'éclat aux intérêts de Dieu, Mgr Gay exprima les plus intimes sentiments du nouveau Prince de l'Église en rendant hommage à celle qui avait été la surveillante et la gardienne de tous ses pas, l'inspiratrice de toutes ses œuvres, la bénédiction de toute sa vie, et en disant les espérances que l'on fondait en elle pour l'honneur, la sanctification et la sainte paix des années suprêmes du Pontife. Son Éminence d'ailleurs traduisit elle-même sa reconnaissance envers sa Mère du ciel au jour de sa rentrée comme Cardinal dans sa ville épiscopale : « Daigne la Vierge Marie, du sein de la gloire, en union avec d'autres regards maternels dont l'aspect m'eût été si doux, daigne la Vierge Marie abaisser sur moi aujourd'hui ses yeux pleins de miséricorde; bénir, durant le temps qu'il plaira à son divin Fils, la continuation d'un ministère dont les commencements et la durée déjà si longue ont été constamment placés sous sa protection; et, après avoir gardé mon entrée et mon séjour parmi vous, en bénir finalement la sortie et le terme d'une bénédiction qui s'étende à la fois au pasteur et aux brebis, au père et aux enfants, à la famille sacerdotale et à toute la famille chrétienne, d'une bénédiction qui nous garde de tout mal et qui se perpétue depuis

[1] Œuvres, t. VIII, p. 261.

maintenant jusque dans les siècles des siècles[1]. »

Nous verrons plus loin comment la Mère de miséricorde exauça cette dernière supplication. Ce que nous avons dit suffit amplement pour nous préparer à entendre les accents de l'ange de Poitiers parlant sur le culte de la Sainte Vierge.

Un de ses premiers discours à Chartres montre dans Marie le canal de toutes les grâces et, dès lors, prouve la nécessité qu'il y a pour tous de l'invoquer.

« Toutes les grâces nous viennent par Marie. Un texte célèbre de Bossuet éclaire merveilleusement cette doctrine.

« Le Rédempteur aurait pu descendre sur la terre sans passer par le sein d'une femme ; en d'autres termes, Dieu aurait pu sauver les hommes sans y employer l'entremise de Marie. Il l'aurait pu; il ne l'a pas voulu. « De toute éternité, Dieu l'a prédestinée pour donner par elle Jésus-Christ au monde. « L'ayant appelée à ce glorieux ministère, il ne veut « pas qu'elle soit un simple canal, mais un instrument volontaire. C'est pourquoi le Père éternel « envoie un Ange pour lui proposer le mystère, qui « ne s'achèvera pas tant que Marie sera incertaine : « si bien que ce grand ouvrage de l'Incarnation, qui « tient depuis tant de siècles toute la nature en « attente, lorsque Dieu est résolu de l'accomplir, « demeure encore en suspens jusqu'à ce que la divine « Vierge y ait consenti. »

« Cette vérité étant connue, poursuit Bossuet, je

[1] Œuvres, t. X, p. 12.

« ne m'étends pas à vous l'expliquer; mais je ne
« vous tairai pas une conséquence que peut-être vous
« n'avez pas assez méditée. C'est que Dieu ayant une
« fois voulu nous donner Jésus-Christ par Marie,
« cet ordre ne se change plus, et les dons de Dieu
« sont sans repentance. Il est et sera toujours véri-
« table qu'ayant reçu par elle une fois le principe
« universel de la grâce, nous en recevions encore par
« son entremise les diverses applications dans tous
« les états différents qui composent la vie chrétienne.
« Il est et sera toujours vrai que son consentement
« ayant été nécessaire pour le mystère de l'Incarna-
« tion, il le sera éternellement pour toutes les autres
« opérations qui n'en sont que des dépendances. »
Le sang de Jésus-Christ resterait indéfiniment suspendu au-dessus de nos têtes, si l'application ne nous en était faite par le concours de la Mère du Rédempteur.

« Et c'est ainsi, mes Frères, que Marie est toujours Mère de Jésus. Ce titre n'est point pour elle un titre de gloire passée; son enfantement se perpétue; sa fécondité est toujours en acte. Saint Jean l'a vue dans les cieux, revêtue du soleil comme d'un vêtement, ayant la lune sous ses pieds, et sur sa tête une couronne de douze étoiles, et elle poussait des cris comme une femme qui enfante avec effort. Qu'est-ce à dire? C'est que, du haut des cieux, Marie continue de produire Jésus-Christ, en l'enfantant dans nos cœurs; c'est que Marie, qui nous a donné l'Auteur de la grâce, continue d'être la Mère de la grâce divine, ainsi que l'enseigne l'Église quand elle rapproche l'une de l'autre ces deux invocations : *Mater Christi, Mater divinæ gratiæ.*

« En effet, dit encore Bossuet, la théologie recon-
« naît trois opérations de la grâce, desquelles dépend
« notre salut. Dieu nous appelle, Dieu nous justifie,
« Dieu nous donne la persévérance. La vocation,
« c'est le premier pas; la justification fait le progrès;
« la persévérance conclut le voyage. Or, s'il est
« de foi qu'en ces trois états l'influence de Jésus nous
« est nécessaire, il est certain aussi par les Écritures
« que Marie est associée à ces trois ouvrages : témoin
« la vocation de saint Jean et le premier tressaille-
« ment surnaturel excité en lui par la voix de Marie,
« sitôt qu'elle eut pénétré les oreilles de sa mère;
« témoin le miracle de Cana accompli à la prière de
« Marie, et dont le fruit fut de produire dans les
« apôtres la foi vive qui procura leur justification;
« témoin enfin la persévérance de ces mêmes apôtres
« et des premiers disciples sous les auspices de la
« Mère de Jésus... Ceux qui savent considérer (c'est
« toujours Bossuet qui parle) combien les moindres
« paroles de l'Écriture sont fécondes et mystérieuses
« connaîtront, par ces trois exemples, que Marie est,
« par ses intercessions, la mère des appelés, des jus-
« tifiés, des persévérants, et que, par conséquent, son
« intervention féconde est un instrument général des
« opérations de la grâce. »

« Toutes les grâces nous viennent par Marie, même celles qui découlent de notre sacerdoce et du Sacrifice et des sacrements. Le trésor de l'Église se compose de deux grandes choses, et, comme dit saint Denys, le sacerdoce chrétien a son double terme dans le corps réel de Jésus-Christ, qui est la matière de notre Sacrifice, et dans son corps mystique, que nous sanctifions par les sacrements. Or, de même que

Marie nous a fourni de ses propres entrailles la céleste Victime que nous immolons, et qui n'est pas autre chose que le corps véritable né de la Vierge; pareillement c'est elle qui met entre nos mains les mérites et les fruits du sang rédempteur que nous répandons dans les âmes, et nous ne lui devons pas moins cette substance de notre sacerdoce que la première; en sorte que notre sacerdoce est comme une dérivation du sacerdoce de Marie, vierge-prêtre par excellence : *virgo sacerdos;* en sorte que les sacrements eux-mêmes, ces signes mystérieux institués par Jésus-Christ, précisément pour être les canaux et les instruments de la grâce, ne sont, par rapport à Marie, que des canaux et des instruments secondaires. Entendons saint Cyrille, dans ce discours que les Pères d'Éphèse ont fait insérer parmi les actes du concile, dans cette harangue célèbre et qui a presque l'autorité d'une décision œcuménique : « C'est par vous, ô « Marie, que l'eau baptismale justifie le catéchu- « mène ; c'est par vous que l'huile sainte confirme « le néophyte : *Per te baptismus obtingit credentibus,* « *per te oleum exaltationis infunditur,* » et le reste; ce qui a permis de dire que Marie est le sacrement universel.

« Toutes les grâces nous viennent par Marie; et véritablement Dieu devait à sa Mère de lui départir, de lui continuer cette noble mission. Car si, après avoir été, ici-bas, nécessaire pour l'œuvre de l'Incarnation et de la Rédemption, elle était devenue, dans les cieux, étrangère aux conséquences de l'une et de l'autre, le ciel ne serait pour elle qu'une sorte de retraite honorable, où elle recueillerait des hommages, mais où sa puissance aurait cessé. Sa condition res-

semblerait à ce que notre langage administratif appelle la non-activité. Dieu ne pouvait pas, ne devait pas faire cette condition à sa Mère.

« Disons donc, avec saint Bernard, que Dieu a réellement établi que tout passerait par les mains de Marie : *Deus nos totum habere voluit per Mariam.* Disons que si, dans l'ordre surnaturel, Jésus-Christ est le centre, Marie est la circonférence, selon cette parole de Jérémie : *Femina circumdabit virum;* et que, comme il est impossible que rien s'échappe du centre sans passer par la circonférence, ainsi, dans la sphère des grâces, rien ne peut émaner de Jésus sans passer par Marie. Disons enfin, avec un autre Père, que si la plénitude de la grâce est en Jésus comme dans la tête d'où elle découle, elle est en Marie comme dans le cou qui la transmet au reste du corps : *In Christo tanquam in capite influente, in Maria vero tanquam in collo transfundente.*

« Mais, après ces considérations spéculatives, il est une conclusion finale à déduire de cette doctrine. Toutes les grâces nous viennent par Marie; donc il est nécessaire de s'adresser à Marie. Cette conséquence, qui sort naturellement du principe, demande pourtant à être développée.

« Il est des chrétiens qui, sans contester et sans mépriser le culte de la Sainte Vierge (car alors ils seraient atteints par les foudres de l'Église), omettent cependant et négligent de s'adresser à elle. Ils placent volontiers l'invocation de Marie parmi ces pratiques surérogatoires qu'il faut abandonner à la dévotion populaire et qui ne s'accordent pas avec une religion plus noble et plus virile : pratiques respectables sans doute, mais qui ne tiennent en rien au dogme et à

l'essence du christianisme. Pour eux, c'est affaire de piété ; ce n'est pas l'accomplissement d'un devoir nécessaire. Or il y a là une erreur qui ne tend à rien moins qu'à compromettre le salut. Expliquons-nous.

« Mais d'abord, pour éviter jusqu'à l'ombre de l'exagération, mettons en avant un principe de saint Augustin qui portera la lumière dans cette question de la nécessité du recours à Marie. « Dieu, dit le « saint Docteur, et cela est de foi, fait de certaines « grâces aux hommes quoiqu'ils ne le prient pas ; « mais il est également de foi qu'il y a beaucoup « d'autres grâces, nécessaires pour le salut, et que « Dieu n'accorde qu'à la prière. » Or, mes Frères, ce même principe s'applique à notre sujet. De ce que Marie est constituée la dispensatrice de toutes les grâces, conclurai-je qu'elle ne devance jamais nos prières ? A-t-elle attendu la prière des hommes pour donner son consentement à leur Rédemption ? Nous naissons tous redevables à Marie. Et dès que la grâce divine cherche à pénétrer dans notre âme, soit par la vertu de l'eau baptismale, soit par de premiers mouvements surnaturels purement gratuits, Marie s'associe avec empressement à ces saintes avances du ciel. Quand Dieu court au-devant de sa créature, Marie ne se tient pas en arrière. Là où Dieu n'attend pas nos mérites ni nos demandes pour accorder, Marie n'est pas moins désintéressée pour transmettre : jamais le divin canal ne se refuse aux généreux élans de la source. Il y a plus : cet instrument béni, toujours prêt, toujours prompt à les accorder, provoque même le plus souvent ces premières opérations de la grâce. Que de fois, sans qu'elle en ait été priée par les convives, c'est à la prière de Marie que l'eau est changée

en vin ! Que de fois, apercevant dans les pécheurs des plaies qu'ils ne sentent pas eux-mêmes et dont ils ne demandent pas la guérison, Marie, mère attentive, est la première à révéler leurs besoins à son Fils : *Fili mi, vinum non habent !* Mais, cela dit, il faut reconnaître qu'il est des grâces, et des grâces nécessaires, que Dieu n'accorde qu'à ceux qui emploient l'intercession de Marie sa Mère. Il faut reconnaître, et cette proposition exprimera ma pensée sous sa forme précise, que le chrétien qui met Marie en dehors de ses habitudes pratiques de religion se ferme le canal de la grâce et l'accès du ciel. Donnez-moi encore quelques moments d'attention.

« Par cela même que Dieu a établi en loi générale que sa Mère serait la dispensatrice de toutes les grâces, n'est-il pas manifeste qu'il a voulu nous mettre dans l'obligation de recourir à elle ? Pour qu'il en fût autrement, il faudrait, ou bien que Marie fût le canal obligé de la grâce, même au profit de ceux qui ne voudraient pas s'adresser à elle ; ou bien que Dieu fît une exception et qu'il changeât pour eux le cours ordinaire de la grâce. Or ces deux suppositions sont-elles admissibles ?

« Et d'abord est-il croyable qu'en faisant passer la grâce par les mains de sa Mère, Dieu ait voulu se servir d'elle comme d'un simple instrument passif ? Le Créateur a bien pu, par une loi générale, forcer le soleil à éclairer ceux mêmes qui blasphèment sa lumière : c'est un globe matériel, un astre sans raison, et qui n'a point d'honneur à sauver. Mais Marie, cette étoile intelligente, et, comme parlent les Pères, ce ciel animé, Marie serait compromise, ou plutôt Dieu se serait compromis envers elle, s'il avait posé

une semblable loi. Non, s'écrie saint Bernard, Marie est un astre qui verse sa lumière et sa chaleur avec discernement, selon cet oracle qui lui est attribué par l'Église : *Ego diligentes me diligo.* Malheur à ceux qui tournent le dos à ce soleil : *Væ qui solem istum adversantur!* Jésus-Christ, en plaçant sa Mère entre nous et lui, n'a pas voulu en faire un simple escabeau qui nous élèverait vers les cieux pendant que nous le foulerions aux pieds. Obligés que nous sommes de chercher la grâce, c'est notre devoir de la chercher par Marie, puisque telle est la volonté de celui qui a voulu que nous reçussions tout par elle : *Quæramus ergo gratiam et per Mariam quæramus... quia sic est voluntas ejus qui totum nos habere voluit per Mariam.*

« L'esprit toujours extrême des hérétiques, pour combattre cette doctrine avec plus d'apparence de raison, a cherché à nous en faire tirer une conséquence outrée. Ils ont dit : Puisque l'entremise de Marie est toujours nécessaire, il ne sera donc jamais permis de s'adresser directement à Dieu. Mais nous aurons répondu à cette difficulté, en rappelant que notre proposition concerne ceux-là seuls qui affectent d'exclure Marie de leur piété pratique. Car, pour celui qui se reconnaît et se proclame son client, aucun doute qu'il ne puisse souvent et qu'il ne doive même s'adresser directement à Dieu, source et principe de la grâce. En cela il n'y a pas d'exclusion donnée à Marie; il y a même recours implicite à elle. Et comme le Fils n'est pas jaloux des honneurs rendus à sa Mère, la Mère ne s'étonne pas du culte immédiat rendu à son Fils; n'allons pas supposer au ciel les basses rivalités qui souillent la terre.

« Les hérétiques ont demandé encore : Mais si

Marie est le canal universel des grâces, à quoi donc peut servir l'invocation des Saints? La réponse n'est pas moins facile, car les Saints que nous invoquons connaissent aussi bien et mieux que nous le chemin de la grâce; nous les employons donc comme des intercesseurs, soit auprès de Marie afin qu'elle nous obtienne le secours de Dieu, soit directement auprès de Dieu lui-même; et, dans aucun cas, les droits de Marie ne sont blessés, elle n'est pas méconnue, sa médiation n'est pas écartée.

« Mais au moins, nous dit-on, dans cette doctrine, il est impossible à Dieu de nous sauver sans Marie. Et cette objection nous conduit à notre seconde hypothèse : Dieu peut-il nous sauver sans Marie? Oui, comme il peut nous éclairer sans le soleil, Dieu ayant posé en loi générale que tout, en ce qui est de la grâce, nous viendrait par Marie : *Totum nos habere voluit per Mariam;* il peut néanmoins faire un miracle dans l'ordre surnaturel, comme il en fait dans celui de la nature. Mais quel est celui, ô mon Dieu, qui osera vous demander et qui aura la confiance d'obtenir ce miracle et cette exception? Je vous en fais juges, mes Frères, Dieu, voulant honorer sa Mère et nous traiter avec amour, a établi que toutes les grâces seraient dispensées par sa Mère. Et voici qu'une créature humaine vient lui dire : Seigneur, cet intermédiaire que vous avez placé entre vous et moi ne me plaît pas. N'êtes-vous pas assez puissant pour me sauver par vous-même, et qu'ai-je besoin de Marie? Je sais bien que vous l'avez constituée la porte du ciel; mais je sais aussi que vous pouvez m'ouvrir une autre porte, et je demande de ne rien devoir à votre Mère.

« Qu'ai-je dit, mes Frères? Dieu peut nous sauver sans Marie comme il peut nous éclairer sans le soleil. Je me suis trompé. Quand Dieu fera des miracles, ce ne sera jamais pour satisfaire un caprice injurieux à sa Mère. D'aillleurs, écoutez encore le raisonnement emprunté aux saints Docteurs. Dieu, avec sa toute-puissance, peut-il faire maintenant que, dans ses décrets éternels, il n'ait pas associé Marie à l'œuvre de l'Incarnation, et qu'elle ne s'y soit pas mêlée par une coopération active? Non sans doute. Et maintenant, Marie, par ce concours, ayant acquis des droits sur toutes les créatures régénérées en Jésus-Christ, Dieu peut-il la déposséder de ses droits et nous remettre nos obligations envers elle? Non encore. Donc, il est un culte de reconnaissance, d'amour et d'invocation dont rien ne peut nous dispenser envers Marie, et c'est quitter la voie du salut que de se placer en dehors de son culte.

« C'est pourquoi le grand Évêque de Meaux, après avoir discuté cette même question avec cette exactitude doctrinale et cette élévation qu'il porte partout, conclut par des mots, terribles sur des lèvres magistrales et à la fois si réservées : « Puisque la dévotion « à Marie est si bien fondée, dit-il, anathème à qui « la nie et ôte aux chrétiens un si grand secours! « Anathème à qui la diminue; il affaiblit les senti- « ments de la piété. » Si quelqu'un n'aine pas la Vierge Marie, qu'il soit anathème!

« Arrêtons-nous ici, et déjà peut-être trouvez-vous que j'ai trop insisté. Est-il donc besoin de longs discours pour établir qu'il faut aimer sa mère, qu'il faut recourir à elle? Ah! c'est là une de ces vérités qui portent leur preuve en elles-mêmes. Marie, qui

est la Mère de Dieu, est aussi notre mère : *Ecce Mater tua.* La loi qui nous astreint à l'invoquer est une loi trop douce pour que nous voulions nous y soustraire. Tous les Saints ont béni Dieu d'avoir établi cette disposition miséricordieuse ; tous, ils se sont empressés de se jeter dans les bras de la Mère pour obtenir les grâces du Fils ; et quand toutes les âmes tendres et délicates ont accepté cette loi avec amour et reconnaissance, quand tous les bons cœurs y ont applaudi, ce n'est pas nous qui demanderons à Dieu d'y déroger pour nous. O Vierge sainte et immaculée, plus que jamais nous vous porterons nos vœux, nos hommages ; plus que jamais nous vous exposerons nos nécessités, nos besoins ; plus que jamais nous vous prouverons notre confiance et notre amour[1]. »

Dans le discours prononcé pour la consécration de l'église de Notre-Dame de Bon-Encontre, notre Pontife met en relief sous un nouveau jour la raison d'être de l'intervention de Marie dans l'exercice de la charité divine et définit la nature de cette intervention.

« Dieu, mes Frères, est le principe de toutes les grâces, Marie en est l'instrument et l'instrument volontaire : Dieu en est la source, Marie en est le canal et le canal intelligent ; Dieu en est l'auteur, Marie en est la libre distributrice : « Les diverses « applications de la grâce aux différents états qui « composent la vie chrétienne sont du ressort de « Marie. »

« Cela étant, mes Frères, et l'opportunité de la

[1] Œuvres sacerdotales, t. I, p. 2-11.

grâce ayant une liaison si intime avec son efficacité, ne comprenez-vous pas toute la part qui est faite à Marie dans l'œuvre de notre salut? De la jonction, de la rencontre qui s'opèrent entre la grâce et le libre arbitre dépend le sort éternel de l'homme. Or, de chercher, d'attendre, d'aviser, de saisir le moment favorable pour cette jonction vitale et cette rencontre féconde, cela est au pouvoir ordinaire, cela est dans les attributions personnelles de Marie. La même grâce offerte à tel instant serait une grâce commune, une grâce inutile, une grâce aggravante et accusatrice; offerte à tel autre instant, elle sera une grâce de choix, une grâce efficace et triomphante, une grâce de pardon et de salut. O Marie, ô souveraine trésorière et distributrice des dons célestes, qu'il fait donc bon de ne pas dédaigner votre intervention! qu'il fait bon d'être du nombre de ceux qui vous aiment et qui vous invoquent, qui placent en vous leur espérance et qui remettent leurs intérêts entre vos mains! qu'il fait bon de vous avoir comme entremetteuse et pour négociatrice auprès de Dieu! Vous êtes Mère, ô Marie, et vous avez cette dextérité, ce savoir-faire qu'ont les mères au maniement physique et moral de leurs enfants. La mère n'offre point son sein à l'enfant dans le moment où elle devine qu'il le repousserait par dégoût ou par caprice; elle s'applique à lui présenter toujours l'aliment approprié à ses dispositions et à ses goûts. La grâce, ô Vierge sainte, c'est le lait nourricier, c'est l'aliment nécessaire de nos âmes. Mais tenez compte de nos heures de répugnance et de déraison, et donnez-nous toujours la nourriture convenable dans le temps propice : *Et tu das escam illorum in tempore*

opportuno[1]. Le secours divin nous venant par vos mains, outre son mérite propre, aura le mérite plus important encore de l'à-propos : *In auxilio opportuno*[2], *adjutor in opportunitatibus*[3]. Et de la sorte, ô notre mère, ô Vierge de Bon-Encontre, vous serez véritablement et en dernier ressort l'ouvrière de notre salut[4]. »

Ce secours, la Vierge sainte veut le prodiguer à tous, et elle sait le varier suivant la diversité des besoins qui réclament sa sollicitude. C'est à Chartres encore que notre Prélat a commencé à prêcher cette doctrine si consolante.

« Les pécheurs sont l'objet des attentions particulières de Marie ; elle a pour eux, si j'ose le dire, une sorte de prédilection. Cette proposition n'est pas de moi, elle est d'un grand serviteur de Marie que notre Église de Chartres a donné, il y a bientôt mille ans, au siège épiscopal de Paris. Selon Guillaume de Paris, Marie est redevable aux pécheurs : 1° parce qu'elle est Mère de Dieu ; 2° parce qu'elle est reine de miséricorde ; 3° parce qu'elle est médiatrice.

« Oui, Marie aime les pécheurs, et elle leur doit ses secours et sa prédilection. Aussi, dans cette prière que l'Église nous met si souvent à la bouche, quel titre exposons-nous à Marie pour obtenir sa protection ? *Ora pro nobis peccatoribus*. Priez pour nous pécheurs. Eh quoi ! notre qualité de pécheurs serait-elle un titre de recommandation auprès de Marie ? Oui, *Ora pro nobis peccatoribus*. Car pourquoi le Fils de Dieu est-il descendu du ciel en terre ? Écoutez-le : *Non veni vocare justos, sed peccatores*. Conséquem-

[1] Ps. CXLIV. — [2] Hebr. IV, 16. — [3] Ps. IX, 10. — [4] Œuvres, t. III, p. 466-467.

ment, conclut saint Anselme, si Marie est Mère de Dieu, c'est plutôt pour les pécheurs que pour les justes, et les pécheurs peuvent se glorifier d'avoir été la cause de la maternité divine de Marie : *Ora pro nobis peccatoribus*.

« Qui nous donne droit à l'intérêt du médecin ? N'est-ce pas précisément parce que nous sommes malades ? Et la gloire du médecin, n'est-ce pas de triompher d'une maladie mortelle et invétérée, d'arracher du fond des entrailles le cancer qui le dévore ? Marie est la Reine de la miséricorde : donc notre titre auprès d'elle c'est d'être misérable ; et plus notre misère est grande, plus nous avons droit à son intérêt. A une grande miséricorde, il faut de grandes misères à soulager, et la main qui sait donner beaucoup, gémirait de ne rencontrer que de demi-malheureux. Donc, ô Vierge sainte, la profondeur de notre misère fera le chef-d'œuvre et le triomphe de votre miséricorde : *Ora pro nobis peccatoribus*.

« Marie est médiatrice : comment s'exercera cette médiation ? Entre Dieu et les justes, c'est-à-dire, entre Dieu régnant dans sa gloire et Dieu régnant par sa grâce ? Non, il faut à la médiation deux termes opposés entre lesquelles elle vienne se placer, et plus ces deux termes seront éloignés, plus la médiation sera glorieuse. Par conséquent, le chef-d'œuvre et le triomphe de la médiation de Marie, ce sera, tandis que d'une main elle touche à Dieu dont elle est la mère, d'aller de l'autre saisir le pécheur qui l'invoque dans la profondeur du néant, et plus encore : *in inferno inferiori*, dans le second néant du péché ; et puis, tandis que d'une main elle inclinera le ciel et le cœur de son Fils, de faire remonter de l'autre le grand cri-

minel et de réconcilier ainsi dans un baiser de paix Dieu et le pécheur, le juge et le coupable. Encore une fois, n'est-ce pas là la gloire de Marie? *Ora pro nobis peccatoribus*. Oui, Vierge sainte, je comprends la pensée de l'Église, et quand je vais me jeter à vos pieds, volontiers avec l'Apôtre je me glorifierai dans mes misères, puisqu'elles sont un titre à votre protection : *Ora pro nobis peccatoribus*.

« Nous lisons, mes Frères, dans la vie d'une fervente Sainte, qu'un jour, après un entretien d'amour avec Marie, celle-ci lui dit en finissant : « Mais tu « ne me parles donc pas de mes pécheurs!... » Mes pécheurs! comme le médecin dit : « mes malades! » comme la main dispensatrice des aumônes dit : « mes pauvres! » *Ora pro nobis peccatoribus*. Aussi, nous aurions plutôt compté toutes les étoiles du ciel que toutes les conversions opérées par Marie. L'histoire en est pleine, et depuis l'exemple de Marie Égyptienne, convertie en un clin d'œil par le simple aspect d'un tableau de Marie, que de milliers d'exemples semblables jusqu'à nos jours, où ils semblent se multiplier encore davantage; et le récit ne peut manquer d'en arriver jusqu'à vos oreilles. Quant à nous, au lieu d'énumérer les secours donnés par Marie aux pécheurs, nous demanderions plutôt, avec saint Bernard, quels secours elle n'accorde pas; et nous oserons, avec ce grand Saint, porter solennellement ce défi : c'est que nous consentons à ce qu'il ne soit plus jamais parlé de la miséricorde de Marie, si un seul pécheur l'a invoqué sans être exaucé.

« Mais peut-être aurons-nous excité la jalousie des justes, en parlant des secours tout particuliers que

Marie accorde aux pécheurs. Ah ! qu'ils se consolent, car si l'amour de Marie se manifeste avec plus d'empressement et de sollicitude envers l'enfant qu'elle avait perdu et qu'elle retrouve, il y a néanmoins au fond de son cœur une place plus distinguée pour celui qui est toujours demeuré fidèle, et elle ne cesse de le protéger, de le secourir, de le consoler. Le chrétien rencontre à chaque pas, sur cette mer orageuse du monde, des écueils où sa vertu irait faire un triste naufrage si Marie ne guidait son vaisseau.

« Marie a des secours pour la première enfance, et sa main maternelle nous accueille à l'entrée même de la vie. N'avez-vous pas observé, mes Frères, combien les petits enfants sont susceptibles de la dévotion à la Très Sainte Vierge ? C'est un point de la religion qu'il n'est pas du tout difficile de leur apprendre, tant le culte d'une mère qui est dans les cieux s'harmonise bien avec la disposition de ces petites âmes. Vous avez plus d'une fois remarqué, comme nous, avec quelle joie et en même temps avec quel recueillement ces innocentes créatures viennent baiser les pieds de Marie ; et vous avez senti que ce n'était pas un simple jeu d'enfance, mais que déjà Marie se révélait à leur cœur. Et qui de nous, parmi ses premiers et ses plus précieux souvenirs, ne compte quelques instants bien doux, où il a déposé aux pieds d'une statue de Marie quelques fleurs des champs avec les prémices de sa prière ? Ah ! continuez, mères chrétiennes, ces touchants usages que nous ont légués nos pères ; revêtez vos enfants des livrées et des couleurs de Marie, conduisez-les au pied de ses autels ; ils en reviennent plus gracieux et plus aimables aux yeux des hommes, et ils remportent au fond de leur

cœur des germes de vertu qui fructifieront en leur temps. Bientôt l'enfance fera place à l'âge bouillant des passions, et vous comprendrez alors qu'on ne peut plus laisser Marie jeter trop tôt ses premières racines dans un cœur. Le jeune comte d'Aquin, qui fut dans la suite le grand saint Thomas, et qui à l'âge de seize ans repoussait avec un tison ardent le crime qui venait le solliciter, avait été voué à Marie dès le sein de sa mère; et quand on lui avait présenté pour la première fois une image de la Mère de Dieu, il l'avait portée à sa bouche et l'avait embrassée si avidement, qu'on n'avait pu la lui arracher.

« Marie est le secours de la jeunesse. Qu'on me cite un jeune homme pur, qu'on me cite une vierge chrétienne qui n'aime pas Marie. Celui-là est tout prêt de glisser dans le mal qui commence à oublier Marie; celui-là est en voie de revenir à la vertu qui retrouve une fois seulement le chemin de ses autels. Oui, Marie est pour la jeunesse un gage nécessaire, mais un gage assuré d'innocence. Elle est cette tour de David d'où pendent mille boucliers et toute l'armure des braves. Avec elle il n'y a que victoires, sans elle il n'y a que défaites. Les exemples abondent.

« Marie est le secours du chrétien pendant toute sa vie. Et comme elle a jeté les premières semences de vertu dans les cœurs, c'est elle encore qui en protège et qui en assure la persévérance. Elle nous soutient parmi les dangers, nous ranime dans les dégoûts; elle nous relève dans nos chutes, elle nous éclaire dans nos ténèbres. Que de fois l'âme découragée a retrouvé l'espérance à nos pieds! Que de fois l'âme froide et languissante y a trouvé la ferveur! Elle s'est rajeunie comme l'aigle, et elle a pris un nouvel essor

vers la vertu. Il est surtout, mes Frères, ah! il est une peine cruelle pour le juste : c'est d'ignorer s'il est agréable à Dieu, s'il est l'objet de son amour ou de sa haine. Quelquefois même, par une permission divine, une âme qui est chère à Dieu en vient jusqu'à se persuader qu'elle est dans sa disgrâce et qu'elle n'a rien à attendre que l'enfer : épreuve affreuse que Dieu réserve d'ordinaire à la vertu solide d'un âge plus avancé, mais qu'il envoya à saint François de Sales encore jeune homme. Et vous savez de quelle manière il fut délivré de cette épreuve cruelle à la suite d'une prière fervente aux pieds d'une statue de Marie.

« Ainsi, mes Frères, dans nos peines, dans nos inquiétudes sur notre salut et notre prédestination, question si effrayante et si mystérieuse, qu'avons-nous à faire? C'est de nous jeter comme des enfants entre les bras de Marie. Car écoutez ce raisonnement : l'Écriture et les Pères, en parlant de l'Incarnation, disent souvent que les temps furent avancés, *abreviata sunt tempora,* et qu'ils le furent à la considération de Marie, dont l'ardente prière mérita que cette grande œuvre de miséricorde fut hâtée, *meruit accelerationem.* Et ailleurs l'Évangile nous apprend que quand Marie demanda à Jésus-Christ qu'il fît son premier miracle, les temps assignés par son Père n'étaient pas encore arrivés. Jésus-Christ est forcé de le dire à sa mère; mais n'importe. Marie a demandé : les décrets éternels s'y prêteront, et le miracle se fera. Ainsi, disent les Pères et surtout saint Jean Chrysostome, beaucoup qui n'auraient pas été sauvés sans Marie, seront sauvés par Marie, c'est-à-dire beaucoup qui n'auraient pas été prédestinés sans elle sont

néanmoins prédestinés parce que Dieu a prévu de toute éternité que l'intercession de Marie obtiendrait leur salut. Au lieu donc de nous inquiéter si nous sommes prédestinés ou non, occupons-nous de mettre Marie dans nos intérêts, pour rendre par là, selon l'expression de saint Paul, notre prédestination certaine. Si Marie est pour nous, qui sera contre nous, puisque Marie est forte contre Dieu lui-même? Ce sont toujours les paroles des Pères.

« Marie est le secours des chrétiens à l'instant de la mort. La religion, dans sa haute philosophie, avait appris à ce chrétien à peine sorti du berceau, et lorsqu'il semblait encore si éloigné de la tombe, à se ménager un secours pour cet instant dernier qu'il ne savait pas même encore prévoir. Dès son entrée dans la vie, il avait balbutié ces mots : « Sainte Marie, « Mère de Dieu, priez pour nous, maintenant et à « l'heure de notre mort. » Et voilà que cette heure est arrivée. Oh ! qui pourrait dire quelle consolation c'est alors pour lui d'avoir tant de milliers de fois pendant sa vie imploré ce secours de Marie pour l'heure de la mort? Et Marie, sourde à tant de prières, pourrait-elle alors délaisser son serviteur? Qu'on me cite un serviteur de Marie qui soit mort en désespéré? Pour moi, j'en citerai des milliers auxquels elle est apparue alors d'une manière quelquefois sensible, dont elle a adouci les derniers instants, et dont elle est venue prendre l'âme pour l'emporter dans les cieux. Si le prêtre et les sacrements de l'Église leur ont manqué, Marie y a suppléé; car elle aussi, dit saint Augustin, a la juridiction, et elle tient en ses mains les clefs de la grâce : *Clavigera gratiæ*. Et si quelque chose a retardé leur entrée dans

la gloire, au milieu du séjour des expiations, Marie encore a été leur secours et leur consolation, et elle a abrégé la durée de leurs souffrances. Marie, en un mot, est le secours de notre âme depuis l'instant où le souffle de Dieu l'a produite jusqu'à ce qu'elle lui soit réunie[1]. »

L'Évêque de Poitiers devait bénéficier lui-même de cette dernière faveur. Laissons ici la parole à Mgr Gay : « Le fruit était plus que mûr, le temps du repos était venu. Le Maître parut à la porte et au milieu de la nuit, inopinément, silencieusement, comme disent l'Évangile et l'Apôtre[2]. Le serviteur était prêt; il avait les reins ceints et sa main tenait le flambeau qui, ayant éclairé toutes ses voies, allait devenir pour lui, avant une heure, le flambeau des noces éternelles[3]. C'était un jour du mois de Marie : Notre-Dame vint avec Jésus, rappelant à l'agonisant sa devise, et lui répétant : « Tu es à moi. » Le Christ et sa Mère sourirent et, se bornant à faire un signe, ils commandèrent à la mort d'être douce à leur fils. Ceux qui étaient là, le pieux évêque d'Angoulême en tête, avaient le cœur broyé et la poitrine haletante; alors, sous le coup, je veux dire sous la grâce d'une dernière absolution, qui, certes, n'était pas nécessaire, l'âme de ce grand Pontife s'envola vers les cieux[4]. »

Souffrez, ô Vierge sainte, que nous dirigions vers vous, en finissant ce chapitre qui traite de vous, la prière que vous adressait votre fils très aimant, dans la péroraison du discours qu'il prononça pour la consécration de votre nouveau sanctuaire d'Agen : « Et

[1] Œuvres sacerdotales, t. I, p. 14-20. — [2] Matth. xxiv, 43. — I Thess. v, 2. — [3] Luc. xii, 35. — [4] Orais. fun., p. 60-61.

maintenant, ô Marie, justifiez à tout jamais ici le nom sous lequel vous y êtes honorée ! Bannissez loin d'ici Satan et toute mauvaise rencontre : *Neque Satan, neque occursus malus*[1]. Du fond de ce sanctuaire, employez toujours votre industrie maternelle à ménager ces heureuses coïncidences, ces occurrences précieuses, d'où naît le triomphe de la grâce. Il est écrit que celui qui vous aura trouvée, trouvera la vie et qu'il puisera le salut aux sources du Seigneur[2]. Eh bien! je vous en conjure, ô Marie, soyez pour moi, soyez pour chacun de nous aujourd'hui Notre-Dame de Bon-Encontre : *Occurre, obsecro, mihi hodie*[3]. A moi seul, hélas! je ne saurais pas trouver la fontaine de la grâce, je ne saurais pas aborder aux sources du Seigneur; je ne saurais pas y puiser, je ne saurais pas y boire. O vous, gracieuse et charitable Rébecca, descendez vers la fontaine à point nommé, à l'heure marquée ; emplissez votre urne, puis penchant le vase sur votre bras, abaissez-le miséricordieusement à ma portée, inclinez-le jusqu'à mes lèvres, afin que je n'aie qu'à ouvrir la bouche et que je boive, et que je me désaltère pleinement. *Occurre, obsecro, mihi hodie*. Et comme nous avons besoin de la grâce tous les jours, daignez, ô notre Rébecca, daignez nous réitérer tous les jours le bienfait de votre rencontre. Montrez-vous toujours avec la même bonne grâce et le même à-propos sur tous les chemins de notre vie mortelle; venez toujours au-devant de nous avec la même prévoyance charitable, jusqu'à ce que nous soyons conduits par vous à la rencontre de Jésus dans les airs[4],

[1] III Reg. v, 4. — [2] Prov. viii, 35. — [3] Gen. xxiv, 12. — [4] I Thessal. iv, 16.

et que nous soyons mis en possession avec vous de cette vision éternelle qui sera notre commune et éternelle joie : *Ut videntes Jesum, semper collætemur*[1]. »

[1] Œuvres, t. III, p. 475-476.

CHAPITRE VI

AMOUR DE L'ÉGLISE

« Aimer l'Église, prier pour l'Église, a écrit l'Évêque de Poitiers après Bossuet, c'est un gage de prédestination : Dieu ne pouvant refuser sa sainte société dans les cieux à ceux qui auront embrassé et chéri sa cause sur la terre[1]. »

Or, ce gage de prédestination n'a-t-il pas été le trait caractéristique du Pontife dont Mgr Gay a dit, dans son Oraison funèbre : « Considérant devant Dieu la noble et grande figure de celui qui fut notre Évêque, si grand dans sa vie, plus grand après sa mort, et dont la stature grandira à mesure qu'on le verra à cette juste distance et dans cette pleine lumière où le temps et la réflexion mettent les choses, il me semble que, s'il y a un mot, une idée, un sentiment, une grâce, une vertu, un amour qui expriment et expliquent son caractère, sa vie, son œuvre et son action, c'est l'amour de l'Église. Il était avant tout et en tout *homme d'Église ;* comme le Christ, son maître

[1] Œuvres, t. II, p. 133.

adoré et toujours contemplé, « il a aimé, » il a compris, senti, servi « l'Église », et s'est dévoué à elle jusqu'à la fin de ses jours, j'ai bien le droit de dire jusqu'à l'épuisement de ses forces : *Christus dilexit Ecclesiam et tradidit semetipsum pro ea*[1]. »

Oui, notre Pontife fut, dans l'Église, Confesseur et Docteur. Il lui a vraiment tout abandonné.

De quel cœur il répondait à ce condisciple à l'esprit plus mondain que chrétien qui lui disait un jour : « Édouard, tu as trop d'esprit; ne te fais pas prêtre. — Je ne sais si j'ai trop d'esprit, mais ce que je sais, c'est que si Dieu m'en a donné, je ne l'emploierai que pour son usage. » C'était une première tradition de son âme et de toute sa personne au service de l'Église.

Mais il allait donner davantage. La mort prématurée de son père fit reposer sur sa mère toute la sollicitude de son éducation cléricale; or, pour rester fidèle à sa vocation, il consentit à la voir beaucoup travailler et peiner pour subvenir à l'entretien de sa jeunesse lévitique. « O ma mère, disait-il plus tard sur la tombe de celle qui s'était ainsi dévouée pour le consacrer à Dieu, jamais ma voix ne pourra exprimer ce que mon cœur vous a voué d'admiration, ce qu'il vous doit de gratitude, au souvenir de ces années de souffrance, durant lesquelles l'amour maternel vous a soutenue dans un héroïque labeur[2]. »

L'état plutôt précaire de sa santé personnelle accroissait encore le prix de son sacrifice.

Avec quel généreux dédain il repoussa la proposition flatteuse qui lui était faite d'entrer dans l'Univer-

[1] Oraison funèbre, p. 7. — [2] Histoire, t. I, p. 34.

sité : « On venait trop tard, la place était prise et trop bien occupée pour n'être pas imprenable. Le fidèle enfant de l'Église répondit comme saint Paul : *Quis me separabit*[1] ? »

L'Église, certes, lui donna plus de gloire que le monde ne lui en aurait procuré ; mais il n'eut jamais cure de jouir de cette gloire en égoïste, n'y trouvant qu'un mobile plus puissant pour se dépenser davantage.

Son zèle infatigable pour soutenir la vraie doctrine et assurer le triomphe du Saint-Siège contre les fauteurs du libéralisme et les ennemis du pouvoir temporel des Papes, lui attira beaucoup de croix des faux frères qui blâmaient son esprit tout romain, aussi bien que des gouvernements dont il démasquait les projets sataniques. Plus d'une fois il eut à subir les risées des impies ; il fut longtemps l'objet de la malveillance de l'autorité civile ; on essayait de faire le vide autour de lui en frappant les fonctionnaires qui osaient l'approcher. Et cependant il resta intrépide dans le combat aussi longtemps que la sentinelle du Vatican ne donna pas le signal du silence. Il réalisait ainsi cette magnifique péroraison de l'Homélie qu'il prononça dans la solennité de la béatification de plusieurs jésuites martyrs.

« Mes frères, je ne sais à quelles épreuves le ciel réserve votre foi, ou celle de vos enfants élevés ici sous l'aile de l'Église. Mais ce que nous devons tous savoir, c'est qu'il est des rencontres où il n'y a pas de milieu entre l'héroïsme et l'apostasie, et que le courage du chrétien n'est pas assez haut quand il ne va pas jus-

[1] Oraison funèbre, p. 15.

qu'au mépris de la vie. Et ce que nous devons savoir aussi, c'est que s'il plaît à Dieu d'émonder sa vigne, c'est parce qu'il veut en obtenir plus de fruits. Courage donc, mes Révérends Pères et mes bien-aimés Frères dans le sacerdoce ; et vous aussi, jeunes lévites, courage ! Notre lutte de tous les jours nous place alternativement tantôt en face de l'incrédulité, tantôt en face du schisme et de l'hérésie ; et si les mœurs moins sanguinaires de notre société civilisée ne nous laissent pas espérer le mérite du martyre, d'amples tribulations, de la large souffrance nous sont néanmoins prodiguées. Efforçons-nous de dire avec François Xavier : « Encore plus, Seigneur, encore plus, » sachant que plus la branche sera coupée, plus elle sera riche et féconde en œuvres de salut pour le temps et pour l'éternité[1]. »

Un exemple entre bien d'autres. C'était après le célèbre Mandement qui se terminait par cette apostrophe visiblement à l'adresse de Napoléon III : « Lave tes mains, Pilate ! » Le Mandement fut saisi, l'Évêque traduit comme *coupable d'abus* devant le Conseil d'État, au milieu du déchaînement de toute la presse gouvernementale. Journaux, hommes politiques, ministres ne respiraient que fureurs et menaces. On eût dit un volcan en éruption.

« Mgr Pie, en face de cette conjuration et de ses conséquences possibles au point de vue des relations de l'Église et de l'État, pouvait hésiter sur la conduite à suivre, sur le terrain à choisir pour se défendre devant des juges prévenus, et il ne dissimulait qu'avec peine les émotions et les inquiétudes de son esprit.

[1] Œuvres, t. II, p. 264-265.

Sa mère l'observait, réfléchissait et gardait le silence.

« Un soir, elle entendit, de sa chambre située au-dessous de celle du prélat, le bruit de ses pas qui se prolongea assez avant dans la nuit. Quand il entra chez elle le lendemain matin, suivant son usage, pour l'embrasser et lui souhaiter le bonjour, elle lui dit gravement :

« Vous vous êtes couché bien tard hier soir. Pour-« quoi? » Et comme il tardait à répondre : « Votre « conscience vous reproche-t-elle quelque chose? « Dans ce que vous avez fait, obéissiez-vous à un « mobile autre que le désir du bien, l'amour de « l'Église et la gloire de Dieu?

« — Certes non, répondit-il avec vivacité.

« — Eh bien ! alors, pourquoi ce trouble et cette « agitation? Attendez en paix le résultat de tout « ceci, et reposez-vous sur la justice de Dieu. »

« A ces fortes paroles, l'Évêque ému jusqu'aux larmes, se sentit redevenu petit enfant devant sa mère. Il s'agenouilla près de son lit, l'embrassa plus tendrement, plus respectueusement que jamais, et il reprit avec calme et sérénité son travail accoutumé. »

Ce fait, rapporté par le marquis de Ségur [1], montre quelle était la force d'âme de la mère et du fils, et l'accord de leurs dévouements pour la cause de l'Église.

Mais Mgr Pie était trop éclairé pour méconnaître qu'il faut servir l'Église comme elle veut être servie, et qu'en agir autrement est prétendre, non la servir mais la dominer. Aussi, après s'être tenu toujours à l'avant-garde du bataillon sacré, eut-il l'abnégation de se

[1] *Petits et Grands Personnages*, p. 174-175.

réduire à un rôle plus effacé sous l'influence des directions de Léon XIII, qui, espérant par là profiter davantage de l'influence du Cardinal auprès des représentants de la France, lui demanda de garder une grande réserve à l'égard des agissements des pouvoirs publics. Mgr Pie obéit à la voix du représentant de Dieu, sans se soucier de ce qu'en penseraient les hommes.

Ne le voyant pas paraître, comme à l'ordinaire, sur le front de la bataille, on se prenait à douter de lui. « C'était donc, écrit son historien, sa réputation, son ancienne gloire militante, sa dignité d'Évêque qui subissaient une éclipse. Mgr Gay nous déclare qu'il ne croit pas que jamais l'Évêque de Poitiers ait eu à faire un sacrifice plus héroïque et plus méritoire aux yeux de Dieu. Mais il témoigne en même temps qu'il en était bien capable : et nous en avons la preuve. Il n'en est pas de meilleure que cette note intime, plaintive et résignée, que nous trouvons dans ses papiers, et que tout nous permet de placer à cette époque.

« Là, le Prince de l'Église s'exhorte à tout souffrir et à tout attendre de la justice divine : « *Sustine sustentationes Dei :* supporte les épreuves de Dieu, » se dit-il à lui-même. *Ne festina in tempore obductionis.* Ne t'impatiente pas lorsqu'un nuage passe sur ton nom. Oui, il y a un temps où nous sommes méconnus et comme enveloppés d'ombre. Ne te hâte pas trop de croire, pendant ce temps-là, que tu as le dernier mot de Dieu sur toi et ta destinée. Dieu se lèvera, il approche, la lumière se fera sur toi ; ce seront flots de lumière ! Tiens-toi donc uni à Dieu et comme collé à lui : *Cunjungere Deo et sustine.* Ces épreuves

humiliantes te préparent une phase meilleure, et une gloire croissante couronnera les années de la fin de ta vie : *Ut crescat in novissimo vita tua*[2]. »

Une année à peine alors le séparait de la couronne ; mais ses prévisions étaient justes, car l'accueil fait à son Histoire, le réconfort qu'elle apporta aux âmes craintives et hésitantes, l'orientation plus accentuée vers Rome qu'il continuait de la tombe à promouvoir par ses œuvres, n'étaient-ce pas là des fruits excellents et multiples du grain de froment qui, à la fin de sa vie, avait été comme enfoui sous terre ?

Mgr Pie disait, en juillet 1885, à l'ouverture du second synode diocésain : « S'il est un symptôme consolant et rassurant au milieu de tous les sujets de douleur et d'effroi qu'offre l'état actuel du monde, c'est assurément le lien chaque jour plus étroit d'obéissance et d'affection qui attache le clergé et tous les vrais catholiques à la chaire de Pierre. Les preuves de cette docilité filiale éclatent de toutes parts, et les quelques dissonances que nous avons dû blâmer sont à peine dignes d'être remarquées au milieu d'un concert si universel[2]. Un des grands avantages et des grands bienfaits de cette confiance et de cette soumission envers le chef suprême de l'Église, c'est le dénouement pacifique des questions qui viennent, de temps à autre, surtout dans un pays aussi ardent que le nôtre, passionner et diviser les esprits[3]. »

Or, combien cette parole est davantage vérifiée aujourd'hui, alors que la loi inique de la séparation de l'Église et de l'État a jeté tout l'Épiscopat fran-

[1] Sa *Vie*, t. II, p. 691. — [2] Concil. Rupellen. c. I, III, IV, V, VI, VII. — [3] Œuvres, t. II, p. 319-330.

çais si complètement dans les bras et sur le cœur du Vicaire de Jésus-Christ!

Puisse l'Évêque de France qui s'est montré Romain entre tous obtenir du ciel, en son centenaire, et que la persécution s'éteigne dans notre malheurenx pays, et que l'union à la Chaire de Pierre, resserrée par cette persécution, lui survive!

Détachons du Traité complet écrit par Mgr Pie sur l'Église, sa nature, sa constitution, ses privilèges et ses droits, les pages les plus belles et les plus propres à nous pénétrer de cet amour pour l'Épouse du Christ qui nous fera concourir à l'efflorescence de gloire par la sainteté de notre vie. C'est là ce que le Pontife demandait à ses prêtres.

« Mes vénérables Frères et mes chers Fils, aucune autre génération, nous aimons à le reconnaître, n'a montré plus d'intérêt, plus de zèle, plus de générosité, plus d'ardeur que la nôtre pour la cause sacrée de l'Église. Rome, dans ses revers, a vu affluer vers elle, de toutes les parties du monde et sous toutes les formes diverses, les dévouements les plus héroïques et les plus touchants. Aujourd'hui encore, l'honneur de l'Église, le triomphe de ses doctrines, l'exercice plénier de sa liberté, le fonctionnement régulier et paisible de ses principes et de sa discipline, le déploiement de sa force, le rayonnement de sa puissance de sanctification au sein des nations, tel est le vœu ardent de nos cœurs, l'objet constant de nos efforts et de nos prières : *Surge, Domine, in requiem tuam, tu et arca sanctificationis tuæ... tu et arca fortitudinis tuæ.*

« Mais, comprenons-le bien, notre sainteté, la sainteté du sacerdoce est pour l'Église de Jésus-Christ

une condition sans laquelle ni la splendeur matérielle du temple, ni aucun élément de liberté ou de prospérité sociale ne sauraient suffire : « *Sacerdotes tui, Domine Deus, induantur salutem... induantur justitiam* : Que vos prêtres, ô Seigneur Dieu, soient revêtus du salut, soient revêtus de la justice ! »

« Jamais, peut-être, un prêtre de vertu médiocre, à plus forte raison un mauvais prêtre, n'a causé plus de préjudice et, par suite, n'a été plus à charge à l'Église que dans nos temps actuels. Aux siècles de foi, on savait distinguer l'homme de la fonction, et le mépris ou le blâme qui tombait sur ses fautes respectait encore son ministère. La religion aujourd'hui, n'étant plus guère envisagée qu'avec des yeux humains, encourt la responsabilité de tous les actes de ses ministres. Si l'un d'entre eux, par de molles condescendances, vient à dévier des lignes exactes de la doctrine, c'est contre l'Église elle-même que les partisans du mensonge en veulent aussitôt prendre avantage ; il leur suffit d'un seul membre de la tribu sainte donnant des gages à l'erreur, pour qu'ils fassent au corps entier l'injure de se le donner comme complice. « Que vos prêtres, ô Seigneur Dieu, soient donc « revêtus de la justice » par excellence, qui est la foi, puisque c'est de la foi que vit le juste ! Qu'aucune complaisance envers les idées ou envers les puissances du jour n'altère en eux ce que notre saint Docteur appelle « la chaste virginité de la vérité » : *Sacerdotes tui induantur justitiam.*

« Ce n'est pas assez que leurs mœurs soient d'accord avec leurs doctrines, que la perfection de leur vie réponde à celle de leurs enseignements. Car si le prêtre enseigne d'une façon et agit d'une autre, il devient

une pierre d'achoppement pour ses frères, lors même que ceux-ci seraient assez parfaits pour entendre la parole du Maître : « Faites ce qu'ils disent et n'imitez « pas leurs œuvres : car ils sont de ceux qui disent et « qui ne font pas[1]. » Hélas ! étant données les conditions de la nature humaine morale, et l'abus de la liberté étant toujours possible, « il est inévitable que des scandales se produisent : *Necesse est enim ut veniant scandala ;* mais malheur à cet homme par qui le scandale est venu ; il lui vaudrait mieux d'avoir une meule de moulin suspendue au cou et d'être précipité dans la mer[2]. » Oui, certes, « il eût été bon à cet homme de n'être pas né[3] ». Entendez-vous ce qui se dit autour de lui ? Le champ confié à ce prêtre avait été cultivé par des mains habiles et soigneuses, et il produisait alors une moisson satisfaisante. Désormais tout est frappé de stérilité ; tout va en dépérissant, tout est mort : les âmes fidèles sont désolées, consternées. Cet homme que rien n'a pu changer et corriger, cet homme est de trop : *Ut quid terram occupat*[4] ? Mieux vaudrait cent fois pour la contrée de n'avoir pas de prêtre que d'en avoir un pareil : *Bonum erat ei, si natus non fuisset homo iste*[5].

« O Seigneur Dieu, le malaise, la souffrance de ce peuple, n'est-ce pas le malaise, la souffrance de notre propre cœur ? N'est-il donc point temps que vous vous reposiez de ce long tourment, vous et le temple et l'autel, et le tabernacle d'où ne devrait sortir que la sanctification : *Nunc igitur consurge, Domine Deus, in requiem tuam, tu et arca sanctificationis tuæ !* Que vos prêtres soient revêtus du vêtement de la justice,

[1] Matth. XXIII, 3. — [2] *Ibid.*, XVIII, 6, 7. — [3] *Ibid.*, XXVI, 24. — [4] Luc. XIII, 16. — [5] Matth. XXXVI, 24.

qu'ils soient ornés de la parure de la grâce et du salut! Vos saints en éprouveront, non pas seulement du soulagement, mais un véritable tressaillement, et ils seront transportés de joie en voyant renaître des biens de toutes sortes : *Sacerdotes tui induantur salutem, et sancti tui lætentur in bonis*[1]. »

Le premier motif qui doit nous faire aimer l'Église, c'est l'amour que Dieu lui-même lui porte, en tant que continuation de son Fils bien-aimé. Écoutons Mgr Pie exposer cette doctrine dans le Panégyrique de Jeanne d'Arc :

« Prince de Bourgogne, écrivait Jeanne la Pucelle « à l'ennemi de son Roi, je vous fais assçavoir, de par « le Roy du ciel, pour votre bien et votre honneur, « que vous vous ne gaignerez point bataille à l'en-« contre des loyaulx Français, et que tous ceulx qui « guerroyent audit saint royaulme de France guer-« royent contre le Roy Jhésus, roy du ciel et de tout « le monde : s'il vous plaîst à guerroyer, allez sur « Sarrazin : » Vous l'entendez, Messieurs, le saint royaume de France, le royaume des loyaux Français, c'est le royaume de Dieu même : les ennemis de la France, ce sont les ennemis de Jésus. Oui, Dieu aime la France, parce que Dieu aime son Église, rapporte tout à son Église à cette Église qui traverse les siècles, sauvant les âmes et recrutant les légions de l'éternité; Dieu, dis-je, aime la France, parce qu'il aime son Église, et que la France, dans tous les temps, a beaucoup fait pour l'Église de Dieu. Et nous, Messieurs, si nous aimons notre pays, si nous aimons la France, et certes nous l'aimons tous,

[1] II Paralip. vi, 41. — Œuvres, t. X, p. 78-80.

aimons notre Dieu, aimons notre foi, aimons l'Église notre mère, la nourrice de nos pères et la nôtre. Le Français, on vous le dira du couchant à l'aurore, son nom est *Chrétien*, son surnom *Catholique*. C'est à ce titre que la France est grande parmi les nations; c'est à ce prix que Dieu la protège et qu'il la maintient heureuse et libre. Et si vous voulez savoir en un seul mot toute la philosophie de son histoire, la voici : « *Et non fuit qui insultaret populo isti, nisi* « *quando recessit a cultu Domini Dei sui* : Et il ne « s'est trouvé personne qui insultât ce peuple, sinon « quand il s'est éloigné du Seigneur son Dieu[1]. »

Ailleurs, le pieux Prélat développe cette pensée que Dieu ne voit l'Église que dans le cœur de son Fils : « Il est certain, mes Frères, par les Écritures, et il est de foi définie que « Dieu a fait toutes choses « pour lui même : *Universa propter semetpisum ope-* « *ratus est Dominus*[2] ». L'anathème a été récemment prononcé contre quiconque nierait que la raison finale des œuvres créées soit la gloire de Dieu[3]. Et parce que la gloire de Dieu s'est personnifiée et rendue visible sur la terre dans celle de son Fils unique : *Et vidimus gloriam ejus, gloriam quasi Unigeniti a Patre*[4]; et parce que le sort de son Fils est indissolublement uni à celui de l'Épouse qu'il a acquise au prix de son sang[5]; de là, pour Dieu, la nécessité de tout rapporter à son Église, à son Église envers laquelle il s'est engagé par des promesses solennelles, à son Église qui porte dans ses flancs les destinées de son règne ici-bas et les chances de fécondité du sang de son Fils. De là ces interpellations cent fois

[1] Judith v, 17. — Œuvres, t. I, p. 17-18. — [2] Prov. xvi, 4. — [3] Conc. Vatic. c. i, can. 5. — [4] Joann. i, 14. — [5] Act. xx, 28.

reproduites dans les saints Livres, ces interpellations qui doivent être familières aux chrétiens, comme elles l'étaient aux juifs.

« O Dieu, venez à notre secours ; agissez et ne tar-
« dez pas à cause de vous-même, ô mon Dieu :
« *Exaudi, Domine; attende et fac, ne moreris propter*
« *temetipsum, Deus meus*[1] ; à cause de votre nom, ô
« Seigneur : *propter nomen tuum, Domine*[2] ; à cause
« de la gloire de votre nom : *propter gloriam nominis*
« *tui*[3] ; Seigneur, à cause de votre montagne de Sion :
« *propter montem Sion*[4] ; à cause de Jérusalem, votre
« ville : *propter Jerusalem*[5], » ce qui veut dire aussi
« à cause de votre maison[6], à cause de votre arche
« d'alliance[7] ; enfin Seigneur, à cause de votre parole,
« à cause de votre pacte : *propter verbum tuum*[8],
« *propter pactum tuum*[9]. »

« Et le Seigneur n'est jamais longtemps sourd à ces appels. « Pour moi, je le ferai ; pour moi, » entendez-vous, « pour qu'on ne me blasphème pas,
« et parce que je n'entends pas renoncer à ma gloire
« ni la céder à un autre : *propter me, propter me,*
« *faciam, ut non blasphemer, et gloriam meam alteri*
« *non dabo*[10]. »

« Rien de plus mémorable que l'avertissement donné par le Seigneur à son peuple, au jour où il l'introduisit dans la terre de promission : « Sache
« que ce n'est pas à cause de ta justice que le Sei-
« gneur ton Dieu t'aura donné cette possession si
« excellente, puisque, au contraire, tu es un peuple

[1] Dan. IX, 19. — [2] Ps. CXLII, 10. — [3] Ps. LXXVIII, 9. — [4] Thren. V, 18. — [5] Isa. LXII, 1. — [6] Ps. CXXI, 9. — [7] II Reg. VI, 12. — [8] *Ibid.*, VII, 21. — [9] IV Reg. XIII, 23. — [10] Isai. XLVIII, 11.

« d'une tête dure et inflexible[1]. » — « Ce n'est donc « ni à tes mérites ni à la droiture de ton cœur que « cette faveur est accordée;... mais c'est pour l'accom- « plissement de la parole que le Seigneur avait jurée « à tes pères[2]. »

« Le même langage se trouve sur les lèvres du Seigneur aux jours de la captivité de son peuple : « Vous saurez que je suis le Seigneur, quand je « vous aurai fait du bien à cause de mon nom, et « non pas selon vos voies qui sont toujours mau- « vaises et criminelles[3]. » — « Je ne le ferai point « à cause de toi, ne l'ignore pas, ô maison d'Israël, « et sois couverte de confusion et de honte en com- « parant ta conduite à mes bienfaits[4]. »

« C'est à ce titre, mes très chers Frères, c'est tout le bénéfice de cette doctrine que nous attendons intrépidement, malgré notre indignité persévérante, l'avènement du secours divin. Il s'agit bien ici de nous ! Il s'agit du nom et de l'établissement chrétien. O Dieu, vous avez envoyé votre Verbe sur la terre; il y a laissé après lui son Épouse, la sainte Église, chargée de la double mission de procurer votre gloire et de sauver les âmes. Elle tient en ses mains le dépôt de la vérité que vous avez annoncée au monde par la bouche de votre saint Fils Jésus; elle a pour fonction de recruter les élus jusqu'à la fin des âges dans tous les pays du monde, et, à cet effet, de servir aux âmes, dans la coupe du Sacrifice et par le canal des sacrements, les gouttes vivifiantes du sang rédempteur. Et maintenant voici que cette Église qui, pour faire son œuvre, doit être à jamais une société visible,

[1] Deut. IX, 6. — [2] *Ibid.*, 5. — [3] Ezech. XX, 44. — [4] *Ibid.*, XXXVI, 32.

cette Église dont les pieds posent nécessairement sur le sol, voici qu'elle a perdu tous ses points d'appui. La pierre angulaire et fondamentale que vous avez placée sur la montagne préparée depuis des siècles a été arrachée de ses assises, et le miracle qui la tient présentement en l'air et dans le vide n'est évidemment pas la condition permanente de sa durée ni la loi ordinaire de votre Providence. « *Exaudi, Domine,* « *attende et fac, ne moreris propter temetipsum* : Écou- « tez, Seigneur ; regardez, et faites ; ne tardez pas, à « cause de vous-même. » *Fac, ne moreris* : Faites, et faites vite, « à cause de la montagne de Sion, qui « nous échappe et qui va être perdue pour nous : « *propter montem Sion quia disperiit*[1]. » Faites, et faites vite : *fac, ne moreris*, « à cause de votre œuvre, « que vous aviez opérée depuis l'origine des temps : « *opus quod operatus es in diebus antiquis*[2], » et qui menace de disparaître. Faites, et faites vite, afin qu'on ne dise pas parmi les nations dissidentes et apostates : « Où est donc leur Dieu : *Ubi est Deus eorum*[3] ? »

« Il est vrai, répond le Seigneur, « je protégerai « cette cité et je sauverai cette nation, à cause de « moi : *Protegam civitatem illam, ut salvem eam* « *propter me*[4]. »

« Mon Jésus lui-même, le Prince des pasteurs, le Pontife des biens futurs, l'Évêque de nos âmes, a aimé l'Église, et la mesure de son amour, ç'a été de ne point connaître de mesure et de se livrer lui-même tout entier, de se dévouer, de se sacrifier pour elle sans réserve. Il a aimé l'Église, c'est-à-dire il a aimé

[1] Thren. v, 18. — [2] Ps. XLVII, 2. — [3] Ps. LXXVIII, 10. — [4] Isa. XXXVIII, 35. — Œuvres, t. VII, p. 301-304.

cette grande société des âmes qu'il était venu créer sur la terre, et qu'il a fondée sur la foi et sur l'amour ; il a aimé à ce point que pour elle il a donné sa vie et versé tout son sang[1]. »

L'Église exulte de cette charité du Sauveur, qui est sa richesse et sa gloire : « Se félicitant du fils qui lui a été donné en la fête de Noël, *Filius datus est nobis*[2], elle remplit les airs de ses chants de louange et d'actions de grâces. Tandis que la Synagogue ancienne des Juifs a divorcé avec l'Époux, périt et se morfond dans sa détresse morale, ne tenant plus entre ses mains d'autres titres de gloire et de richesse que l'acte de répudiation, voici que l'Église est toujours en possession de la dot intègre et totale qu'elle a reçue de son Époux. Qui pourra énumérer tant de sortes de grâces, tant de genres de vertus, et toute la vérité de nos ressources spirituelles : les subsides des sacrements, les enseignements des mystères, les délices de la parole sainte et des saintes Écritures, les fruits du ministère sacré de tous les degrés et les ordres du sanctuaire? Chez tout âge, tout sexe, toute condition, toute nation, toute langue, tant de trophées de martyrs, tant de palmes des confesseurs, tant de couronnes des vierges?

« Si vous vous étonnez de toute cette multitude de richesses, de toute cette abondance de gloire, l'Église vous répond : « Ah ! c'est qu'un petit enfant nous est « né, qu'un fils nous a été donné : *Parvulus natus* « *est nobis, et filius datus est nobis*. Comment le « Père, nous ayant donné le Fils, par qui et en qui « toutes choses subsistent, comment ne nous eût-il

[1] Œuvres, t. I, p. 229-230. — [2] Isa. IX, 6.

« pas donné tout avec lui : *Quomodo non omnia* « *nobis cum illo donavit*[1] *?* »

« L'Église est, ici-bas, la personnification de la Sagesse éternelle qui est incarnée dans le Christ et, dès lors, elle a droit à ne pas être enseignée par le premier venu. Les profanes n'ont pas grâce pour ce ministère. La lumière n'a pas coutume de partir d'en bas, pour éclairer la cime des monts. L'Esprit-Saint qui réside en elle est appelé l'Esprit de conseil. Elle a autorité et lumière pour se diriger ; elle ne peut ni se laisser river par le bras séculier à des doctrines qui ne sont pas les siennes, ni se jeter prématurément elle-même dans toutes les voies où il plaît à l'esprit humain de se hasarder[2]. »

Avec quelle circonspection et quelle exquise charité Mgr Pie essayait, dès lors, de mettre en garde les membres de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul contre certaines tendances sujettes à caution, manifestées par quelques-uns d'entre eux : « Pour être d'utiles ouvriers dans le champ du Père de famille, il faut, Messieurs, que le vrai et sincère christianisme triomphe non seulement dans vos mœurs, mais encore dans vos esprits. Entendez bien ce que je vais dire. Nous ne pouvons rien sans la grâce; or la grâce a fait une alliance indissoluble avec la doctrine. L'apôtre doit donc veiller et se tenir en garde contre les entraînements de son siècle. Le prêtre incomparable sous la bannière duquel vous êtes enrôlés, saint Vincent de Paul, vous a donné à cet égard un exemple trop peu remarqué. Dès qu'il aperçut les erreurs qui commençaient à poindre et à

[1] Rom. VIII, 22. — Œuvres, t. X, p. 480-481. — [2] *Ibid.*, t. IV, p. 428-429.

s'insinuer, il les eut en horreur : *Serpentes errores, quos simul sensit et exhorruit*[1]. Il y a eu, Messieurs, et il y aura dans tous les siècles d'habiles tentatives de l'enfer pour introduire dans l'Église des courants d'idées que l'Église repousse. Plus les derniers temps approcheront, plus l'erreur sera déliée et sa trame difficile à démêler. Le divin Maître n'a pas négligé de nous en avertir : le mensonge deviendra si spécieux, que les élus eux-mêmes, s'il est possible, céderaient à la séduction : *Ita ut in errorem inducantur, si fieri potest, etiam electi*[2]. Des étoiles brillantes tomberont du ciel; les vertus mêmes des cieux seront ébranlées; des colonnes puissantes de l'édifice chancelleront. « En ces jours-là, dit le Seigneur, si « certains prophètes, parlant en leur propre nom, « viennent vous dire : le Christ est ici, ou, le Christ « est là, ne le croyez point : *Nolite credere*[3]. » Quand il s'agit de trouver le Christ, de reconnaître le Christ, de prononcer où il est et ce qu'il est, n'en croyez qu'à l'Église. Saint Paul n'a-t-il pas déclaré que quand même un ange du ciel vous évangéliserait autre chose que ce qu'évangélise l'Église, vous ne devriez pas l'écouter[4]. L'apôtre qui aurait conquis le plus d'âmes à Jésus-Christ par la puissance de sa parole, s'il venait à enseigner une autre doctrine que celle de l'Église, ne laisserait plus à ses néophytes éplorés que le cruel devoir de se séparer de son enseignement. Oui, si le zèle inconsidéré des particuliers s'oubliait jusqu'à dire et jusqu'à écrire que l'Église hiérarchique ne s'entend qu'à procurer l'impopularité de la doctrine de Jésus-Christ, si par eux-mêmes ou par quelques

[1] Brev. Rom. Lect. 2 Noct. S. Vincentii a Paulo. — [2] Matth. XXIV, 24. — [3] *Ibid.*, 23. — [4] Galat. I, 8

panégyristes complaisants, ils s'érigeaient en oracles de l'enseignement et en redresseurs de l'Église ; s'ils attribuaient au coup d'œil de leur génie le droit et la mission de décider de la mesure dans laquelle la religion est tenue de faire le sacrifice de ses principes et de ses traditions aux prétendus besoins des temps nouveaux ; si, dans le dessein avoué de populariser davantage l'institution divine et de faire un christianisme plus moderne et plus libéral, tout un système d'assertions et de propositions réprouvées formellement par l'Église était incessamment prôné et obstinément implanté : oh ! alors, Messieurs, reportez-vous à la vie de votre illustre patron saint Vincent de Paul. Entouré de novateurs pleins d'habileté, dont quelques-uns même avaient pu lui paraître sincères, dès qu'il aperçut leurs tendances, il les prit en horreur ; et il n'eut plus qu'une pensée, qu'une ardeur, ce fut d'assurer partout l'obéissance due à l'autorité des jugements Apostoliques. Par la miséricorde de Dieu, Messieurs, les germes mauvais que je dénonce ici n'arriveront pas à tout le développement que des germes semblables ont atteint autrefois. Le mal, d'ailleurs, existe à peine dans cette contrée. Mais l'erreur est une plante qui doit être coupée dans sa racine. Et l'Évêque, qui a reçu du ciel l'ordre de reprendre, de blâmer, parfois même de condamner, ne doit jamais oublier que son premier devoir est d'avertir à temps[1]. »

L'Église, étant la continuation de Jésus, doit, comme lui, monter au Calvaire. Elle y vit en permanence, les souffrances étant la condition de sa vita-

[1] Œuvres, t. III, p. 415-417.

lité. Avec quelle vigueur apostolique le Pasteur fortifiait son troupeau par ces grandioses accents où passait toute sa foi :

« Nous devons ouvrir nos cœurs au sentiment de la confiance, et nous rassurer pleinement sur le dénouement final de la crise que subit en ce moment la société chrétienne dans les diverses parties du monde. Du milieu de ses angoisses, le Pontife romain nous encourage, et sa noble voix invoque la voix de notre grand Hilaire pour relever les cœurs qui seraient tentés de défaillir. Ce n'est pas sans une émotion particulière, mes très chers Frères, que vous avez entendu ces paroles de la dernière Allocution pontificale[1] ! Nonobstant un bouleversement si profond des temps et des choses, au milieu de ces attaques acharnées contre l'Église et de cette violation effrontée de tous les droits divins et humains, en face de ce mépris jeté de toutes parts au sacerdoce, ne laissons pas fléchir notre courage, vénérable Frères. Le ciel et la terre passeront ; mais les paroles et les promesses de Dieu ne passeront point, vous le savez ; les empires les plus florissants, les royaumes, les nations, les villes et les provinces peuvent être détruits, renversés, anéantis ; mais l'Église fondée par Jésus-Christ Notre-Seigneur, et constamment soutenue et éclairée par sa vertu puissante, ne peut jamais en aucune manière être déracinée ni ébranlée : elle n'est ni vaincue ni amoindrie par les persécutions, elle en tire au contraire de nouveaux accroissements et de nouveaux triomphes. « *Car c'est le* « *propre de l'Église,* dit saint Hilaire de Poitiers[2], *de*

[1] Alloc. du 13 Juillet MDCCCLX. — [2] De Trinit. l. VII, 4.

« *vaincre quand elle est blessée, d'être mieux comprise*
« *quand elle est accusée, de tout gagner quand elle est*
« *abandonnée.* »

« Fort de ces paroles, nous osons vous le prédire, nos très chers Frères, les blessures faites en ce moment à l'Église sont un gage de ses prochaines victoires : *ut tunc vincat, cum læditur;* l'insolence avec laquelle toutes ses doctrines religieuses et sociales sont incriminées n'aboutira qu'à remettre mieux en lumière et qu'à faire mieux accepter de tous les bons esprits la vérité, la nécessité et la haute portée de ces doctrines : *tunc intelligatur, cum arguitur;* enfin, la lâcheté avec laquelle elle est trahie et délaissée par les puissants du siècle nous est un signe qu'une part considérable lui sera bientôt rendue dans la direction du monde : *tunc obtineat, eum deseritur.* Qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, et quelques efforts qu'on fasse pour procurer de nouvelles temporisations, la force désormais inévitable des choses ne tardera pas désormais à poser, des pays de l'aurore à ceux du couchant, une foule de questions que l'Europe, dans son organisation actuelle, n'est pas de taille à résoudre. Il est vrai, dans les grandes luttes qui sont pendantes, le démon croit s'être assuré le succès par la rage qu'il a communiquée en même temps à ses séides de l'Orient et de l'Occident contre tout ce que ces contrées renferment de plus pur et de plus noble. Mais nous, au contraire, qui savons le prix du sang des fidèles et des soupirs du juste, nous disons avec notre saint Docteur : « Victoire,
« victoire à l'Église, puisque l'Église est momenta-
« nément en souffrance! Elle va rallier les intelli-
« gences à sa cause et à son autorité, puisque la

« conspiration du dénigrement a été hautement
« fomentée et patronnée contre elle. Elle est à la
« veille de reprendre son influence dans les conseils
« des nations, puisque les nations l'ont aban-
« donnée. »

« Et quand nous parlons ainsi le langage de l'espérance, notre voix aura d'autant plus de poids auprès de vous, nos très chers Frères, que vous nous savez étranger à cette disposition optimiste qui rêve pour la terre des destinées indéfinies que la parole divine ne lui a point promises. Non, nous ne nous exagérons point à nous-même les symptômes de dégénération qu'offre le monde actuel, et nous nous ne dissimulons aucune des conquêtes profondes que l'esprit du mal a obtenues sur la société chrétienne. Toutefois, nous croyons avoir l'esprit de Dieu en nous quand, en comparant les éléments de bien et de mal qui s'agitent et se remuent à cette heure, nous osons prévoir encore le retour d'une ère de prospérité pour l'Église de Dieu ici-bas. Dans tous les cas, nous vous l'avons déjà dit, c'est et ce sera jusqu'à la fin le devoir des vrais chrétiens, des hommes de foi et de courage, de travailler sans relâche au triomphe du règne de Dieu sur la terre. Le découragement ne doit jamais atteindre notre apostolat; et quand l'univers croulant nous engloutira sous ses ruines, nous devrons tomber ayant encore la parole de salut sur nos lèvres, et dictant aux princes et aux peuples les conditions et les lois de la vie des nations[1]. »

On sait si notre Pontife fut fidèle à ce programme.

[1] Œuvres, t. IV, p. 4, 5, 6.

Citons, en finissant ce chapitre, cette page de l'Oraison funèbre de Mgr George-Massonnais, Évêque de Périgueux, où le successeur de saint Hilaire exalte, à l'honneur du vertueux Prélat, son attachement pour l'Église de Rome.

« La sainte Église romaine ! Ah ! vous savez, Messieurs, combien il s'y tenait uni par le fond des entrailles ! Aucune menace ne s'était montrée encore à l'horizon, et déjà, était-ce secret pressentiment, était-ce surabondance de précaution, il ne cessait de prêcher l'union des membres au chef. « Aux seuls « noms de schisme et d'hérésie, s'écriait-il, noms « sinistres, précurseurs des orages et des tempêtes, « tremblons et attachons-nous plus fortement que « jamais à cette chaire de Pierre, que les promesses « d'un Dieu soutiendront jusqu'à la fin des temps. — « Notre bâton pastoral, disait-il encore, ce « bâton qui fait notre soutien, se serait déjà brisé « entre nos mains, comme le roseau, et il les aurait « transpercées, si nous le tenions d'un autre que du « Prince des pasteurs[1]. »

« Le premier des Évêques français, il avait reçu la bénédiction de Pie IX. J'ose dire que, plus qu'aucun autre, il a souffert des douleurs de ce grand Pape. Ce n'est pas assez ; votre Évêque, Messieurs, votre Évêque, mes Frères, est mort des douleurs de l'Église. Je crois vous l'avoir montré, il avait l'âme virile et résolue autant qu'aucun autre : sa nature l'inclinait à l'espérance plus qu'à la frayeur. Mais il trouvait à la crise actuelle un caractère de profondeur, des symptômes de gravité qui le jetaient dans des transes

[1] Mandement pour l'église d'Espagne, n° 12.

inexprimables. Depuis plusieurs mois, les larmes jaillissaient de ses yeux à tout instant : sa sensibilité ne pouvait être contenue. Ses allocutions au clergé, ses instructions au peuple n'avaient plus, pour ainsi dire, qu'un seul objet. Croyez-moi, ce n'étaient point les défaillances d'un cœur pusillanime, ce n'était point l'affaiblissement d'une sénilité hâtée : c'étaient les prévisions d'un esprit ferme et éclairé. Sans doute, il ne redoutait rien pour l'Église : c'est un vaisseau que les orages conduisent au port; la dernière catastrophe du monde sera pour elle le triomphe définitif. Mais s'il ne craignait rien pour l'Église, il craignait tout pour la France, pour l'Europe, pour la société[1]. »

Vingt ans plus tard, Mgr d'Anthédon rendra, presque mot pour mot, un pareil hommage à la mémoire du Cardinal Pie. Il écrivait d'ailleurs, en juillet 1859, à un ami, quelques lignes qui nous montrent combien le cœur du Cardinal Pie faisait écho à celui de Mgr de Périgueux :

« Le Père Lavigne, notre prédicateur de retraite, est ravi de notre Évêque, qui a été vraiment admirable pendant cette retraite. Le premier jour, à son premier mot, qui fut très court, il ne put parler d'autre chose que de ce qui remplissait son âme, c'est-à-dire des douleurs et des craintes de l'Église. Les larmes lui montaient aux yeux : c'est à peine s'il put se dominer et continuer son discours. Après ce mot, il me prit à part, dans sa chambre, et me dit : « Je ne sais ce que j'ai d'être ainsi poussé aux « larmes depuis quelques jours. Je ne puis plus

[1] Œuvres, t. IV, p. 136-137.

« penser de sang-froid à ce pauvre Pape, et vrai-
« ment je ne vis plus. Vous m'avez vu, d'autres fois,
« faiblir un peu devant mes prêtres (cela voulait dire
« pleurer) en parlant de pauvres enfants qui me
« causaient de grandes douleurs ; je m'aperçois que
« le sentiment filial n'est pas moins vif, chez les
« Évêques, que le sentiment paternel[1]... »

[1] Ier vol. des Correspondances, p. 254.

CHAPITRE VII

LES BONNES ŒUVRES

« Toute bonne action, faite en état de grâce et par un motif surnaturel, augmente la grâce sanctifiante, c'est-à-dire notre vie chrétienne, et nous vaudra une augmentation de gloire dans les cieux : ce que chacun aura semé, il le moissonnera jusqu'au dernier épi. La carrière qui s'ouvre devant le mérite est infinie, l'échelle des ascensions dans la gloire n'a point de terme. Le Rémunérateur ne sera jamais vaincu ni dépassé par les droits de sa créature[1]. »

Sous ce titre : « Bonnes œuvres, » nous pourrions donc comprendre tous les actes de vertu, toutes les souffrances méritoires des hommes constitués dans la grâce ; mais nous préférons, pour nous conformer au point de vue du Cardinal, nous renfermer dans les œuvres inspirées par la charité et allant directement au service du prochain.

Constatons, d'ailleurs, tout d'abord, avec notre Docteur, que ces œuvres ne sont pas les seules dont bénéficie l'ensemble de l'Église.

[1] Œuvres, t. III, p. 72.

« Les mérites de chaque fidèle, dit-il, les fruits des sacrements, des bonnes œuvres et des pratiques pieuses, ne sont pas si exclusivement personnels que, par une certaine convenance et moyennant l'intervention de la prière, ils ne puissent profiter simultanément au prochain... De même que le pied ne se meut pas seulement à son usage, mais aussi à l'usage des yeux, et que les yeux pareillement ne voient pas seulement pour leur propre utilité, mais pour celle de tous les membres, ainsi toutes les œuvres pénitentielles et satisfactoires (et elles le sont toutes ici-bas, dans une certaine mesure) peuvent être considérées comme profitables à tous les membres nécessiteux de la communauté chrétienne[1]. »

Concentrant néanmoins notre attention sur les œuvres de charité proprement dites, écoutons l'Évêque de Poitiers exalter la faveur que Dieu fait à l'homme en l'associant, dans la mesure qui lui convient, à sa libéralité infinie : « Notre divin Sauveur, Jésus-Christ, durant les jours de sa vie mortelle, a proféré une sentence mémorable, que la tradition nous a transmise par l'organe de saint Paul[2], et qui nous a été certifiée de nouveau par le pape saint Clément[3] : « C'est qu'il y a plus de bonheur à donner « qu'à recevoir : *Oportet meminisse verbi Domini « Jesu, quoniam ipse dixit : Beatius est magis dare « quam accipere.* » Oui, la bonne part est du côté de celui qui donne ; car donner est le fait de la richesse et de la libéralité, c'est l'apanage de la puissance, c'est la marque de la bonté, c'est la source du mérite, c'est un droit acquis à la gratitude et à la récompense.

[1] Œuvres, t. III, p. 84-85. — [2] Act. xx, 35. — [3] Constit. apost. L. IV, c. III.

Disons mieux : donner est l'un des plus nobles attributs de la divinité. Il n'appartient qu'à l'essence divine de toujours verser de son abondance et de ne jamais recevoir. Ou bien, s'il en est autrement, on peut dire que cela même est un des actes les plus généreux de la munificence de Dieu envers nous. Si grand est le besoin qu'il éprouve de faire du bien à la créature, qu'il a voulu l'initier aux joies les plus intimes de sa propre nature; et, sentant tout le tressaillement qu'excitait en lui le bonheur de donner, comprenant tout l'avantage qu'a celui qui donne sur celui qui reçoit, il s'est porté à cet excès d'amour de se dessaisir de son privilège; il a daigné intervertir les attributions et transférer à l'homme le rôle de donner, en acceptant pour lui-même le rôle de recevoir. A cet effet, il s'est constitué ici-bas, soit en la personne de son Église, soit en celle de l'humanité souffrante, dans des conditions de besoin et de dénûment; et son Évangile nous apprend qu'il considère comme un don, ou plutôt, comme un prêt fait à lui-même, tout acte de miséricorde et de soulagement accompli par ses créatures[1]. Bien plus, il a résolu de n'admettre dans la béatitude de son royaume que ceux qui lui auront fait sentir durant l'exil les marques effectives de leur dévouement; il n'exercera éternellement sa libéralité qu'envers ceux qui l'auront temporairement pratiquée envers lui[2] : la première et pour ainsi dire l'unique condition pour recevoir de lui, ce sera de lui avoir donné. Les Actes et les Canons apostoliques ont donc été merveilleusement inspirés de nous conserver une si belle maxime, qui n'avait

[1] Matth. x, 42. — [2] *Ibid.*, xxv, 35-40.

pas été consignée dans l'Évangile. Oui, vraiment, « il faut se souvenir de la parole du Seigneur Jésus « qui a dit : Il y a plus de bonheur à donner qu'à rece- « voir : *Oportet meminisse verbi Domini Jesu, quoniam « ipse dixit : Beatius est magis dare quam accipere*[1]. »

Et quels fruits abondants sortent de cette béatitude ! « Dieu est fidèle, mes très chers Frères, disait notre Pontife dans une Instruction pastorale, et il ne laissera pas périr le chrétien racheté par le sang de son Fils, qui aura accompli le grand précepte de la charité fraternelle, précepte si semblable à celui de la charité envers Dieu que les deux n'en font qu'un. « Celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, nous dit « saint Jean, comment peut-il aimer Dieu qu'il ne « voit pas ? C'est de Dieu même que nous avons reçu « ce commandement : Que celui qui aime Dieu, aime « aussi son frère[2]. » Notre foi, notre religion, selon la parole de saint Jacques, est une foi morte, une religion feinte, si nous nous contentons de « dire « à ceux de nos frères ou de nos sœurs qui n'ont ni « le vêtement, ni la nourriture de chaque jour : Allez « en paix, réchauffez-vous, sans leur donner ce qui « est nécessaire au corps[3]. » Au contraire, « comme « la miséricorde s'élève au-dessus du jugement[4], » les décrets de la justice divine ne sauraient atteindre celui qui exerce la miséricorde. Pratiquez la charité selon l'Évangile, et vous aurez assuré votre salut.

« Par la charité et par l'aumône, nous obtiendrons aussi du Dieu tout-puissant qui gouverne à son gré les volontés perverses des hommes, qu'il refoule au fond des cœurs ces vouloirs mauvais, ces passions

[1] Œuvres, t. V, p. 518-519. — [2] I Joan. IV, 20. — [3] Jacob. II, 15 et seq. — [4] *Ibid.*, 13.

furibondes qui ne cessent de mettre en péril la société tout entière. Nous préviendrons du moins ces récriminations, fondées sur des besoins réels, qui s'ajoutent si dangereusement à d'autres mécontentements plus injustes et plus criminels. Nous ôterons ainsi tout prétexte aux accusations des méchants, « et nous triompherons du mal par le bien, au lieu « d'être vaincus par le mal[1]. »

« Enfin, mes très chers Frères, nous attirerons les bénédictions de Dieu sur notre terre si désolée depuis de trop longues années. La « terre a été maudite » au commencement « dans le travail de l'homme[2] », quand celui-ci eut désobéi à Dieu ; mais le travail de l'homme sera de nouveau béni, quand Dieu nous verra obéir au plus grand de ses commandements, à celui de l'amour de l'homme pratiqué par l'aumône faite pour l'amour de Dieu. « Ne vous lassez donc « pas de bien faire, » vous tous, nos bien-aimés Frères, qui êtes notre consolation, notre orgueil et notre joie, et qui accomplissez avec tant de zèle et d'amour tous les devoirs de la charité chrétienne. Ne regardez pas en arrière pour compter des aumônes déjà si abondantes, nous le savons, mais que votre main gauche a dû ignorer lorsque votre main droite les répandait dans le sein du pauvre. N'est-ce pas, d'ailleurs, aux Anges de Dieu à en conserver le souvenir pour le jour des récompenses ? Si votre mémoire vous les rappelle, que ce soit pour rappeler en même temps les bénédictions qui les ont accompagnées. Ne scrutez pas l'avenir avec trop d'inquiétude. L'avenir sera ce que vous l'aurez fait. Semez

[1] Rom. XII, 21. — [2] Genes. III, 17.

beaucoup pour recueillir beaucoup. La semence de nos mains, répandue avec profusion dans les sillons, a peu rendu, parce que l'aumône que nos cœurs devaient semer dans le sein des malheureux n'a pas été encore assez abondante. Faisons-en l'expérience. Quand toutes les autres ont échoué, quand nous avons vu toutes nos industries en défaut, tous nos procédés vaincus, essayons de ce remède divin. Demandons non plus seulement à la terre, mais à Celui qui a fait la terre et qui souffle à son gré sur nos guérets et nos vignobles la stérilité ou l'abondance, demandons-lui par nos œuvres de mettre un terme aux calamités qui nous affligent[1]. »

Dans l'Homélie prononcée au grand séminaire de Poitiers à la Messe d'ouverture du Congrès des Directeurs d'Associations catholiques d'ouvriers, Mgr Pie revient sur les heureux fruits de la charité et montre comment l'union dans les œuvres est une condition de succès, thèse bien opportune à méditer alors que l'initiative catholique multiplie tant de saintes entreprises : « Vous, Messieurs, qui croyez en Dieu et qui croyez à Dieu, vous qui, croyant à Dieu, croyez au Christ son Fils et son envoyé; vous qui, croyant au Christ Fils et envoyé de Dieu, croyez à l'Église gardienne et continuatrice de la mission du Christ sur la terre; vous qui, possédant dans votre âme toutes les croyances chrétiennes, sentez vos cœurs embrasés de toutes les ardeurs divines; hommes du sanctuaire et hommes du monde, laïques de toutes les conditions et de toutes les professions, vous vous êtes adjugé à vous-mêmes le département et le ministère

[1] Œuvres, t. II, p. 620-622.

des œuvres de charité et de dévouement. En cela, vous n'avez point commis d'usurpation; car le sceptre des bonnes œuvres appartiendra toujours de droit aux hommes religieux : *ut curent bonis operibus præesse, qui credunt Deo*. Le monde lui-même vous en devra de la reconnaissance; car il y a là une grande source de bien et d'utilité pour la société humaine : *hæc sunt bona et utilia hominibus*.

« Sans nul doute, ceux à qui ces œuvres seront bonnes et utiles, c'est avant tout à vous-mêmes, Messieurs; Dieu, le sauveur des âmes et le sauveur des peuples, a des grâces de choix pour ceux qui se font ici-bas les auxiliaires de sa miséricordieuse Providence. Quelques-uns de vous, depuis vingt ans et au delà, se sont voués au service de toutes les indigences morales ou corporelles. Qui pourrait dire le profit qu'ils en ont retiré pour le bien de leur âme et pour la dignité de leur vie? Ne craignons point de le proclamer : le travail et le fruit de la grâce ont été communément plus sensibles encore chez ceux qui se sont employés à ces œuvres que chez ceux qui en étaient l'objet. De là sont sorties de grandes et fécondes vocations sur lesquelles la religion et la société fondent de justes espérances. De là sont nées aussi des vertus toujours grandissantes et qui nous ont donné le spectacle d'une perfection laïque pouvant servir de modèle à notre vie sacerdotale.

« Mais, en gagnant cela pour vous-mêmes, Messieurs, n'allez pas croire que vos travaux aient été stériles pour les autres. N'eussiez-vous ouvert la porte du ciel qu'à une seule âme devant laquelle le ciel serait demeuré fermé, vous seriez déjà surabondamment payés de toutes vos peines. Or, croyez-moi,

vous avez fait plus que cela ; et si la société peut encore être relevée, ce qui n'est pas douteux, elle le sera par cet ensemble et par ce concert d'efforts en vue desquels vous êtes ici réunis de tous les points de la France. Ceci me conduit à expliquer le second texte que j'ai allégué et qui forme le complément du premier.

« Après avoir dit qu'il appartient aux hommes religieux de présider aux bonnes œuvres : *ut curent bonis operibus præesse qui credunt Deo,* saint Paul ajoute qu'ils sont tenus d'apprendre à présider utilement et fructueusement à ces œuvres : *discant autem et nostri bonis operibus præesse* [1].

« Toute prérogative impose des devoirs. Conduire, diriger les œuvres, c'est une science, c'est un art : comme toute science, comme tout art, il faut l'apprendre, et il est nécessaire que les nôtres s'adonnent à cette étude.

« Les nôtres, » j'aime et vous aimerez, Messieurs, cette parole d'Apôtre. Oui, encore que ceux-là même qui ont déserté les voies de la religion restent pour nous des frères, des frères chéris, à la poursuite desquels nous ne cessons jamais de courir, vous, Messieurs, qui marchez dans ces sentiers bénis que d'autres ont abandonnés, vous qui êtes les fils dociles et soumis de l'Église, vous êtes et nous vous appelons « les nôtres ». Étant à Jésus-Christ et à l'Église, par la docilité de votre esprit comme par celle de votre volonté, vous êtes à nous et nous sommes à vous.

« Eh bien donc, il faut que les nôtres apprennent à présider aux bonnes œuvres. Et voici que, confor-

[1] Tit. III, 14.

mément à cet oracle apostolique, j'aperçois ici devant moi les représentants des diocèses, les délégués de leurs Évêques, les directeurs et les principaux membres d'une foule de patronages, les promoteurs et les organisateurs de cette œuvre capitale du moment qui est l'œuvre des cercles ouvriers. Et tous, prêtres séculiers ou réguliers, magistrats, guerriers, publicistes, commerçants, industriels, tous viennent s'instruire réciproquement, mettre en commun leurs observations, leur expérience, dans le but d'arriver à des résultats plus puissants.

« Le premier objet de cette réunion, c'est d'opérer et de cimenter l'union des œuvres. Chacune, sans rien perdre ni changer de son caractère propre, en deviendrait plus forte pour sa part, et leur faisceau constituerait une des grandes forces sociales du pays.

« Trop souvent les œuvres particulières languissent, se dessèchent, et la stérilité des efforts isolés ne tarde pas à enfanter le découragement. Au contraire, si restreinte ou même si ingrate que soit la sphère dans laquelle chacun se meut, le courage renaît quand on sait, quand on sent qu'on fait partie d'un grand tout, qu'on est membre d'un grand corps, et quand on a la conscience de participer, dans une proportion quelconque, à un ensemble d'opérations dont la résultante générale compense les insuccès particuliers.

« Ces insuccès, d'ailleurs, peuvent tenir à l'inexpérience d'une action jusqu'ici trop solitaire. Abandonné à soi tout seul, il arrive aisément qu'on tombe dans l'esprit de système, qu'on se passionne et parfois qu'on s'entête dans ses propres conceptions, enfin qu'on s'attache exclusivement et qu'on cherche à con-

quérir les autres à une idée fixe, juste peut-être à plus d'un égard, mais qui a le défaut de ne pas correspondre aux grandes et principales nécessités du moment. Le congrès est un apprentissage et un noviciat où l'on doit surtout apprendre à choisir, parmi les œuvres, celles qui sont le plus topiques par rapport aux besoins présents, et, parmi les moyens, ceux qui conduisent le plus sûrement au but. Entendez les paroles de l'Apôtre : *Discant autem et nostri bonis operibus præesse, ad usus necessarios.*

« Le christianisme, qui est éminemment doctrinal, n'excelle pas moins par le côté pratique. Le congrès sera donc très profitable s'il fait que nous ne nous égarions pas dans les fantaisies ou seulement dans les préférences de l'esprit propre, mais que nous nous posions au cœur de la question contemporaine, et que nous demeurions toujours dans les choses vraiment pratiques, usuelles et nécessaires : *ad usus necessarios*. Le congrès enfin atteindra pleinement le résultat désiré s'il produit, avec l'union déjà existante des esprits et des cœurs, l'accord dans les principes, dans les moyens, dans les règles, et, autant que possible, dans les procédés et dans les méthodes. A ce prix, Messieurs, une assemblée comme celle-ci, une élite si considérable d'hommes de foi, d'hommes de cœur, d'hommes de dévouement et de sacrifice, ne peut pas ne pas porter de grands fruits.

« Il le faut bien : car, si l'action des vrais chrétiens demeurait impuissante, notre pays serait perdu. Où trouverez-vous aujourd'hui, en dehors de la religion, une force sur laquelle il soit permis de compter ? Combien donc il importe, Messieurs, que nous ne soyons pas « infructueux », comme parle

l'Apôtre : *Discant autem et nostri bonis operibus præesse ad usus necessarios, ut non sint infructuosi !*

« Sachons-le bien : Dieu ayant créé l'homme pour la société, Jésus-Christ son Fils ayant fondé une Église catholique et universelle, la vie humaine, la vie chrétienne est une vie très appauvrie, une vie tronquée et incomplète, là où elle n'est pas la vie utile, la vie active, la vie fructueuse. Ne rien faire pour le bien public, pour l'édification générale, c'est n'être ni un vrai chrétien ni un vrai citoyen.

« Et quand je dis ne rien faire, je ne dis pas ne rien entreprendre, mais ne rien entreprendre dans les conditions d'efficacité, faute d'avoir étudié les véritables conditions d'efficacité. Il y a des hommes de bien qui se morfondent toute leur vie dans des essais toujours malheureux, dans des efforts toujours stériles. Pourquoi cela ? Saint Paul nous l'a dit. La conduite, la direction des bonnes œuvres est une science qu'il faut apprendre : *Discant autem nostri bonis operibus præesse.* Ne l'ayant pas apprise, ils ne font pas les choses appropriées et opportunes, et ils ne portent point de fruit. Vous le savez mieux que moi, Messieurs : l'étudiant qui s'est traîné sans succès sur les bancs de l'école est qualifié d'une épithète : ces non-valeurs sont appelées parmi nous des fruits secs. Ah ! Messieurs, dans cette grande école de l'Église militante du Christ, ne soyons pas des fruits morts, des fruits desséchés ; soyons, au contraire, des fruits substantiels, des fruits pleins de vie et de suc, selon le vœu de l'Apôtre : *Discant autem et nostri bonis operibus præesse ad usus necessarios, ut non sint infructuosi*[1]. »

[1] Œuvres, t. VII, p. 418-422.

Mais notre Prélat a surtout excellemment parlé de la charité dans les pages de sa troisième Instruction pastorale qu'il a consacrées à l'aumône. Il indique ses merveilleux effets et précise les conditions dans lesquelles nous devons la pratiquer pour qu'elle soit utile à nos âmes : « Il importe, mes Frères, que chacun de vous, en faisant du bien aux autres, ne soit pas privé du fruit qui doit lui en revenir à lui-même ; et, pour cela, il est bon de se pénétrer du caractère et du mérite des œuvres de bienfaisance accomplies selon les pensées de la foi. En cette matière nous laisserons parler l'Esprit-Saint lui-même, et nous nous contenterons de reproduire les magnifiques éloges qu'il a faits de la charité et de l'aumône dans nos Livres sacrés.

« Qu'elle est belle et mémorable cette sentence de l'apôtre saint Jacques, qui nous dit que, « devant les « yeux de celui qui est à la fois le Dieu tout-puis- « sant et le Père de ses créatures, il y a une religion « pure et immaculée qui consiste dans le soin des « orphelins et des veuves affligées par la tribula- « tion[1] ! » Oui, nous acceptons ce mot dans le sens que lui ont donné plusieurs saints Docteurs, et nous disons que l'exercice de la charité chrétienne est toute une religion et un culte très pur de Dieu.

« En effet, si l'on cherche quels sont les éléments principaux de la religion, on les trouvera sans doute dans la prière, dans le sacrifice qui est la plus haute expression de la prière, dans la rédemption de nos âmes par le sang de Jésus-Christ, dans les sacrements qui appliquent cette rédemption, enfin, dans

[1] Jacob. I, 25.

l'Indulgence qui procure la rémission des peines qui n'auraient pas été remises par le sacrement. Or, la charité, l'aumône faite dans un esprit de foi, revêt tous ces divers caractères. Elle est une prière et un sacrifice, une rédemption et un sacrement, un jubilé et une rémission; elle porte avec elle toutes sortes de fruits, elle ferme les portes de l'abîme, et elle ouvre la porte du ciel. Entendons la voix des Écritures.

« Déposez votre aumône dans le sein du pauvre, « et elle priera pour vous[1], » dit le livre de l'Ecclésiastique. Admirable prosopopée qui personnifie l'aumône, qui lui donne la vie et le sentiment, qui nous la représente s'échappant de la poitrine du pauvre et s'avançant vers le trône de Dieu, comme une reine toujours sûre d'être agréée. Notre saint Évêque et Docteur a imité cette figure de langage quand il a dit des grandes œuvres de la charité chrétienne, qu'elles sont « de solennelles ambassades de la richesse « humaine députées vers la majesté divine, d'élo- « quents plaidoyers et de puissants suffrages auprès « du Très-Haut[2] ». Mon Frère, vous avez le malheur d'être étranger jusqu'ici à l'habitude et à l'esprit de prière; vous oubliez le matin d'adresser vos hommages à celui qui vous accorde le bienfait de la lumière; vous laissez tout le jour s'écouler sans envoyer un tribut d'honneur et d'amour à l'auteur de tous les biens. Je vous plains profondément. Toute la création s'étonne de votre coupable indifférence, s'indigne de votre monstrueuse insensibilité; vous êtes le scandale de la nature; et, si ce désordre ne cesse, vous me forcez à désespérer de votre salut.

[1] Eccli. XXIX, 15. — [2] S. Hilar. Tract. in Ps. LI, 20.

Mais pourtant, si je puis apercevoir parmi vos œuvres de la journée une œuvre de charité; si je vois vos mains, qui ont désappris à se lever vers le ciel, s'abaisser du moins et s'ouvrir vers le pauvre, alors je reprendrai confiance, puisque je sais de l'Esprit-Saint que l'aumône prie en faveur de celui qui la fait : *et hæc pro te exorabit.* Oui, j'ai ce doux espoir que les quelques pièces de monnaie échappées de votre coffre-fort iront frapper à la porte des miséricordes infinies du Seigneur, et qu'elles en feront descendre bientôt dans votre âme cet esprit de grâce et de prières[1], sans lequel vous ne pouvez rien. Et vous qui priez, mais qui vous plaignez de n'être point exaucé, de ne pas obtenir ce que vous demandez, voulez-vous que je vous enseigne la condition d'une prière efficace? Eh bien! donnez un renfort à votre prière; joignez-y l'aumône; toutes deux, de compagnie, arriveront plus sûrement au terme de la route. Souvenez-vous de la maxime de l'ange Raphaël : « La prière est bonne, accompagnée de l'aumône : « *Bona est oratio cum... eleemosyna*[2]. » Croyez-moi, cette prière froide et glacée a besoin d'être ranimée, d'être réchauffée par le feu de la charité; à cette prière rampante et sans essor, il faut ajuster les ailes de l'aumône; alors l'ange de Dieu vous dira comme au centurion Corneille : « Vos prières et vos aumônes « sont montées jusqu'en la présence de Dieu[3]. » — « Écoute-moi, dit le Seigneur, partage ton pain avec « celui qui est affamé, introduis dans ta maison les « indigents et les malheureux sans asile; quand tu « verras un homme nu, donne-lui un vêtement; alors

[1] Zach. XII, 10. — [2] Tob. XII, 8. — [3] Act. X, 4.

« tu invoqueras le Seigneur et il t'entendra, tu « crieras et il répondra : Me voici : *Tunc invocabis,* « *et Dominus exaudiet; clamabis, et dicet : Ecce* « *adsum*[1]. » C'est ainsi, mes très chers Frères, que l'aumône est unie par d'étroits rapports à la prière.

« Mais la prière à sa plus haute puissance, c'est le sacrifice. Il n'y a pas de religion sans le sacrifice. C'est une vérité que nous nous proposions de mettre cette année dans tout son jour, parce qu'elle est le complément naturel et nécessaire de nos Instructions pastorales sur le dimanche. Cet enseignement, que nous sommes forcés d'ajourner, aurait servi à éclairer ce que nous allons dire.

« Le grand Apôtre, dans le dernier chapitre de son admirable épître aux Hébreux, après avoir parlé divinement du sacrifice de Notre-Seigneur Jésus-Christ, déclare aux chrétiens qu'ils ont, de leur côté, deux sacrifices à offrir en union avec celui de l'auguste Victime : le sacrifice des lèvres et le sacrifice des mains; en d'autres termes, le sacrifice de la prière et le sacrifice de l'aumône, les actes de piété et les œuvres de charité. « Nous avons un autel où Jésus-« Christ s'immole[2]; donc, poursuit-il, offrons in-« cessamment par lui une hostie de louange à Dieu, « c'est-à-dire le fruit de nos lèvres qui glorifient son « nom. Et veuillez ne pas oublier la bienfaisance et « l'aumône; car c'est par de telles victimes que l'on « se rend Dieu favorable[3]. » S'appuyant sur ce texte et sur plusieurs autres passages du Livre sacré, les organes les plus autorisés de la Tradition se sont

[1] Isa. LVIII, 7, 9. — [2] Hebr. XIII, 10. — [3] *Ibid.*, XIII, 13.

plu à faire ressortir les analogies entre l'aumône et le sacrifice. L'aumône est une oblation : le riche prélève sur ses biens une part d'élite qu'il offre à Dieu dans la personne des pauvres. L'aumône est une immolation : car, de toutes les choses d'ici-bas, il n'en est aucune à laquelle le cœur s'attache comme à la fortune qui est la source et le moyen de toutes les autres jouissances ; tel qui n'est pas avare de prières, est un peu plus avare de son or ; celui-là se sacrifie, qui donne ; celui qui donne avec le plus de bonheur immole encore, croyez-le bien, tel désir, telle fantaisie qu'il lui eût été agréable de satisfaire. L'aumône est donc une oblation et elle est une immolation ; elle renferme aussi la communion. « Remarquez, dit saint Jean Chrysostome : à la « table eucharistique, c'est Dieu qui nourrit l'homme ; « par l'aumône, c'est l'homme qui nourrit Dieu. « — J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, « j'ai eu soif et vous m'avez donué à boire[1]. — Car, « si c'est le propre du sacrifice de s'adresser à Dieu « et de ne s'adresser qu'à Dieu seul, la charité évan- « gélique possède ce caractère, puisque Dieu tient « pour fait à lui-même tout ce qui est fait aux « pauvres en son nom : *Quamdiu fecistis uni ex his* « *minimis, mihi fecistis*[2]. » Enfin, c'est une des conditions du sacrifice d'être offert par les mains d'un ministre compétent ; or d'après les saints Docteurs, toute main qui donne aux pauvres de Jésus-Christ devient une main consacrée, une main sacerdotale. Saint Paul, parlant de quelques simples fidèles qui s'étaient livrés aux œuvres de miséricorde, les appelle

[1] Matth. xxv, 35. — [2] *Ibid.*, 40.

« ses collègues, ses coadjuteurs[1]; » il dit « qu'ils se « sont conféré à eux-mêmes une sorte d'ordination « pour le service des saints : *Qui in ministerium sanctorum ordinaverunt seipsos*[2]. » — « Il y a dans le « temple deux tables, dit saint Jean Chrysostome, « et, après lui, notre saint Paulin de Nole : la table « de l'oblation eucharistique, et c'est l'autel où le « prêtre seul a le droit de monter; la table des oblations pour les pauvres, et à ce second autel tout « chrétien peut offrir le sacrifice; là tout homme est « sacrificateur, selon la parole de l'Esprit-Saint : « *Qui facit misericordiam, offert sacrificium*[3]. » — « O vous donc qui avez assisté aux adorables mystères, après avoir été témoins de la charité d'un « Dieu qui s'immole, comprenez qu'un grand devoir « vous est imposé, et que vous n'aurez pas sérieusement participé au sacrifice si vous ne vous rendez « pas conformes à la divine hostie en sacrifiant « quelque chose de votre substance au profit de vos « frères. Encore une fois, n'oubliez pas de faire part « de vos biens aux autres; car c'est par de telles « victimes qu'on se rend Dieu propice[4]. »

« L'aumône, en effet, est une rédemption. La rédemption, dans sa signification religieuse, c'est le rachat de nos âmes par le sang de Jésus-Christ. « Or, « dit saint Augustin, ce rachat peut aussi, dans une « certaine mesure, s'opérer par l'argent. » Vous vous récriez et vous dites : Qui donc sera assez osé, assez impie, pour comparer l'or et l'argent au sang de Jésus-Christ? L'apôtre saint Pierre n'a-t-il pas proclamé que « nous n'avons point été rachetés par des

[1] Rom. xvi, 3. — [2] I Corinth. xvi, 15. — [3] Eccli. xxxv, 4. — [4] Hebr. xiii, 16.

« matières corruptibles, par l'or et l'argent, mais par « la valeur infinie du sang de l'Agneau immaculé, « Jésus-Christ[1] ? » Oui, et cependant elle est vraie aussi la parole de Daniel au roi de Babylone : « Sui- « vez, ô roi, le conseil que je vous donne : rachetez « vos péchés par les aumônes, et vos iniquités par « des œuvres de miséricorde envers les pauvres ; « peut-être que le Seigneur vous pardonnera vos « offenses[2]. » Elles sont vraies les paroles de l'ange à Tobie : « L'aumône délivre de la mort, et c'est elle « qui efface les péchés et qui fait trouver la miséri- « corde et la vie éternelle[3]. » Elles sont vraies les paroles de Tobie lui-même à son fils : « L'aumône « délivre de tout péché, elle préserve de la mort et « elle ne laissera point tomber l'âme dans les « ténèbres[4]. » La rédemption par le sang de Jésus-Christ est donc, en quelque sorte, acquise aux âmes rachetées par l'aumône. Celle-ci, vivifiée par les vues surnaturelles, devient un principe de grâces puissantes et abondantes. L'Écriture lui attribue une propriété souveraine qui n'appartient rigoureusement qu'au sacrement : celle de laver l'âme de la tache du péché : *Eleemosyna purgat peccata.* Qui ne connaît l'étonnante parole de Jésus-Christ aux pécheurs de son temps : « Donnez l'aumône en « proportion de ce que vous possédez, leur dit-il, et « voici que toutes choses vous seront pures[5]. » Non pas, assurément, que l'aumône confère la justification à celui qui s'obstine dans le péché. Ce serait supposer à l'aumône une vertu qui ne réside pas dans le sacrement même. Il faut lire, sur ce point,

[1] I Petr. I, 18. — [2] Dan. IV, 24. — [3] Tob. XII, 9. — [4] *Ibid.*, IV, 11. — [5] Luc. XI, 41.

un remarquable chapitre du livre de la *Cité de Dieu,* dans lequel le grand Évêque d'Hippone, prédicateur incessant des mérites de l'aumône, ramène cette doctrine à la vraie limite de la précision théologique, et renverse la persuasion de ceux qui pensent n'avoir rien à redouter des péchés qu'ils persistent à commettre tout en faisant l'aumône[1]. « Qu'on se garde « de croire que ces crimes horribles, qui excluent du « royaume des cieux quiconque s'y abandonne, « puissent être commis tous les jours et rachetés « autant de fois par l'aumône. Non, il faut apaiser « Dieu par l'aumône pour les péchés passés, et ne « pas prétendre qu'on puisse en quelque manière « lui lier les mains et acheter le droit de commettre « toujours impunément le péché[2]. » Et ailleurs : « Si vous donnez aux pauvres dans le but de pouvoir « continuer de pécher impunément, vous ne nour« rissez pas votre Dieu, mais vous voulez corrompre « votre Juge. Faites vos aumônes dans le but d'ob« tenir que vos prières soient exaucées et que le Sei« gneur vous aide à changer votre vie en mieux[3]. » Ce qui est donc vrai, nos très chers Frères, c'est que l'aumône, inspirée par un mouvement pieux, attire une abondance de bénédictions qui préparent et qui opèrent la conversion[4]. »

Mais le grand service que chacun doit rendre à la société, service, certes, plus appréciable que l'or ou l'argent, c'est celui de s'acquitter exactement et chrétiennement de ses devoirs d'état. L'Évêque de Poitiers a exposé magistralement cette doctrine à la bénédic-

[1] De Civ. Dei, lib. xxi, 27. — [2] S. August. Enchirid., lxx, 19. — [3] S. August. Serm. xxxix, 6. — [4] Œuvres, t. IV, p. 378-385.

tion des hauts fournaux de la vallée de la Gartempe, près Montmorillon. Il a emprunté, d'ailleurs, son enseignement à une page de l'Ecclésiastique : « Dans ce passage, dit-il, nous apprenons que chaque art, chaque industrie a sa noblesse et son importance; que tout homme qui excelle dans sa profession concourt au bien public et mérite la considération et l'estime de ses concitoyens. Le bon sens populaire n'a fait que traduire, un peu vulgairement, un adage de la sagesse antique, quand il a dit qu'il y a de sottes gens, mais pas de sots états. A la vérité, dans l'ordre des connaissances et des occupations humaines, comme dans tout le reste, il existe une gradation hiérarchique. Chaque chose a ses conditions d'existence et de développement. Les recherches du savant et du philosophe, les méditations de l'écrivain demandent du recueillement, exigent du repos de corps et d'esprit : *Sapientia scribæ in tempore vacuitatis*. L'activité physique est peu conciliable avec la poursuite et l'acquisition du savoir : *Et qui minoratur actu, sapientiam percipiet*[1].

« Qu'on ne jalouse pas, qu'on ne dispute point aux doctes, aux lettrés, cette exemption du travail manuel : les hautes spéculations de la science, outre qu'elles sont la gloire et l'ornement de la société humaine, ont coutume de se résoudre en applications pratiques profitables à tous les arts et métiers. La plupart des industries seraient encore à l'état d'enfance, si le travailleur avait dû seul opérer leur perfectionnement. Car, je vous le demande avec le fils de Sirach, de quelle sagesse et de quelle doctrine

[1] Eccli. xxxvii, 25.

pourra s'enrichir celui qui fait son étude de tenir la charrue, de piquer les bœufs, de tracer des sillons, et dont toutes les conversations et les veilles se rapportent à la propagation, à l'élevage ou à l'engraissement des bestiaux : *Qua sapientia replebitur qui tenet ararum?* Ainsi du charpentier et du constructeur, ainsi du graveur et du potier[1]. Pareillement, continue l'auteur inspiré, comment l'artisan qui prépare le fer pourrait-il trouver le temps et donner l'attention indispensable aux études spéculatives et aux arts libéraux? Le voyez-vous, assis près de l'enclume ou du creuset, le regard attaché sur la matière qu'il va mettre en œuvre : *Sic faber ferrarius, sedens juxta incuden, et considerans opus ferri?* La vapeur du feu a desséché sa chair : tous les muscles de son corps, toutes les facultés de son être sont en lutte permanente avec l'ardeur de la fournaise : *vapor ignis uret carnes ejus, et in calore fornacis concertatur.* Rien ne retentit à son oreille que le bruit sans cesse renouvelé du marteau, et il a toujours devant les yeux la forme à donner à son ouvrage après les évolutions successives qu'il aura subies : *vox mallei innovat aurem ejus, et contra similitudinem vasis oculus ejus.* Ce n'est point trop de toute sa présence d'esprit, de toute la puissance et l'intensité de son énergie, pour conduire à bien son travail; et, après les longues fatigues du jour, il consacrera encore sa veillée nocturne à lui donner le poli, le fini de la perfection : *cor suum dabit in consummationem operum, et vigilia sua ornabit in perfectionem*[2].

« Or tous ces ouvriers divers ont conçu une juste

[1] Eccli. xxxviii, 25-28. — [2] *Ibid.*, 29-31.

estime de leur profession. « Ils ont espéré dans leurs « mains, » dit le texte sacré. C'est-à-dire, non seulement ils en ont attendu le gain rémunérateur qui doit pourvoir à leur subsistance et à celle de leur famille; mais ils ont eu le sentiment du mérite qui appartient, de l'honneur qui revient à tout homme sage et habile dans son art : *Omnes hi in manibus suis speraverunt, et unusquisque in arte sua sapiens est.*

« Sans eux, en définitive, nulle ville ne serait bâtie, ni fréquentée, ni entretenue; ils sont nécessaires au commerce et aux usages de la société humaine : la vie de cité n'est possible que par eux : *sine his omnibus non ædificatur civitas*[1].

« Et toutefois, il est d'autres exigences sociales d'un ordre plus élevé, auxquelles ces mêmes hommes ne pourraient satisfaire. On ne leur confiera pas les rênes du gouvernement, et ils ne passeront point dans les assemblées : *et in ecclesiam non transilient*: ils ne s'assiéront pas sur le siège des juges; ils ne figureront ni parmi les magistrats et les jurisconsultes, ni parmi les docteurs et les moralistes. A chacun ici-bas sa mission. La leur, et elle est honorable aux yeux de la religion comme de la société, c'est de pourvoir au service temporel de la créature humaine : *et creaturam ævi confirmabunt*. En étant ce qu'ils sont, ils seront grands et nobles devant Dieu et devant les hommes, s'ils savent élever et grandir leur profession par les actes, par les sentiments, par les vues de la foi : *et deprecatio illorum in operatione artis*; s'ils n'asservissent point leur âme à la matière,

[1] Eccli. XXXVIII, 35-36.

et si, dans la pratique perfectionnée de leur art, ils s'appliquent à vivre selon la loi du Très-Haut : *accommodantes animam suam, et conquirentes in lege Altissimi*[1].

N'est-ce pas parce qu'il fut lui-même partout et toujours fidèle à sa mission d'Évêque que Mgr Pie rendit à l'Église de si éminents services? Nous avons eu l'occasion de le suivre dans l'exercice de ses principaux devoirs. Ici comment ne pas dire, puisque le sujet nous y amène, comment il s'acquitta de cette obligation de la bonté, que saint Thomas d'Aquin assure être, pour les supérieurs, une obligation de justice? « Que ce grand Pasteur était père! dit Mgr Gay. « Je suis Évêque : je serai donc père, « s'écriait-il, le premier jour qu'il monta dans sa « chaire cathédrale; je vous aimerai comme le père « aime ses enfants... Quels cœurs que ceux que j'ai « vus rayonner aujourd'hui sur vos fronts et dans « vos sourires!... Il me semble que je ressens en « moi dès ce jour ce que la sainte Écriture appelle « les « entrailles de la dilection », et que je n'aurai « aucun effort à faire pour vous chérir et vous en « donner toutes sortes de témoignages[2]. » Qu'il tint parole! — « Je déteste promettre et ne pas tenir, » disait-il quelquefois. — O père! que vous avez été fidèle en ceci, et qui n'a compris, constaté, qui n'a goûté souvent toutes les bontés de votre cœur? Vous ne redoutiez rien tant que de faire de la peine, et si ferme sur les autres points, on vous voyait parfois faiblir en celui-ci. Au contraire, vous aimiez tant à

[1] Eccli. xxxviii, 37-39. — Œuvres, t. VII, p. 458-461. —
[2] Œuvres, t. I, p. 131.

faire plaisir, et ce qui faisait plaisir, vous le deviniez toujours si bien! Vous étiez en toute manière si affable, si indulgent, si charitable[1]! »

Dans combien de circonstances cet Évêque au grand cœur, comme au vaste esprit, exerça-t-il cette vertu de charité qui ne pense pas le mal, qui le pardonne et sait même au besoin secourir celui qui l'a fait, sans cependant céder aux illusions et tomber dans la faiblesse, ainsi que Mgr Pie l'a écrit de saint François de Sales: « L'Évêque de Genève, cet homme si doux, fut à la fois très pénétrant, très perspicace, et il se distingua par cette qualité très rare que l'idiome chrétien a nommé le discernement des esprits. Si grande que fût sa charité, elle n'était point cette bienveillance banale qui met tout au même rang et sur la même ligne : sa douceur était plus fine que la prudence des plus prudents. Il avait le don de scruter les pensées, de démêler les intentions, de lire dans les cœurs; c'est pourquoi il estimait chacun dans un degré différent, selon la proportion de ses mérites; et il savait employer chacun selon sa mesure et le caractère de ses aptitudes[2]. »

« Le caractère distinctif de Mgr Pie, a écrit Mgr Baunard, était la fidélité : il a été fidèle à sa mère, à sa famille, à sa paroisse natale, à Chartres, à son vieil évêque, à ses premiers maîtres et ses premiers bienfaiteurs, à Saint-Sulpice, à ses condisciples, à ses confrères, à ses élèves, à ses amis de la première comme de la dernière heure, à ses foyers, à ses autels. Il a été fidèle à Poitiers et à son diocèse qu'il n'a pas voulu quitter, à ses frères dans

[1] Oraison funèbre, p. 54-55. — [2] Œuvres, t. VII, p. 497-498.

l'épiscopat, à ses conseillers et à ses auxiliaires, à ses serviteurs et à ses protégés[1]. »

Quelle sollicitude pour écarter, fût-ce au prix de grands sacrifices, de ceux qui avaient été ses bienfaiteurs ou qui exerçaient à son égard l'autorité divine, toute épreuve qui pourrait leur nuire ! C'est l'histoire de son dévouement pour Pie IX et Léon XIII, et des démarches multiples auquelles il se livra pour éviter à l'évêque de Chartres des censures trop méritées, à la fin de sa vie, par des écrits peu conformes à l'esprit de l'Église et irrespectueux pour le Pontife romain. Quelle douceur à l'égard de ceux de ses frères dans l'épiscopat qui ne partageaient pas ses vues, et blâmaient ouvertement les écrits par lesquels il avait confondu le naturalisme et le libéralisme. Il écrivait à l'un d'eux qui lui avait déclaré que l'avenir n'était point avec le parti dont il se faisait le champion, lequel, quant à lui, il considérait comme plus dangereux encore que le rationalisme :

« Je ne puis mettre mon âme à nu devant vos yeux, cher Seigneur ; mais s'il plaisait à votre bon ange de s'adresser au mien qui voit toute ma pensée et de vous redire ensuite à l'oreille du cœur tout ce qu'il y a en moi de vrais et profonds sentiments de respect et d'attachement pour votre personne, de disposition à ressentir avec vous toute injustice dont vous seriez l'objet, à partager avec vous toute peine qui vous surviendrait, enfin l'ardeur avec laquelle je demande à Dieu qu'il guide et règle lui-même, dans le sens qu'il sait le plus utile à son Église, l'emploi de vos belles et riches facultés, j'ai la con-

[1] Histoire, t. II, p. 689-690.

fiance que toute apparence de nuage entre vous et moi s'évanouirait, et que vous me considéreriez comme uni aussi intimement que possible à vous, dans le lien de la vérité comme de la charité[1]. »

N'est-ce pas là cette charité que l'on puise seulement dans le divin Cœur !

Enfin quelle indulgence évangélique pour ceux qui le poursuivaient de leurs dénonciations et de leurs dérisions ! A la suite de la trop fameuse affaire Gicquel, qui fut certainement, eu égard aux circonstances qui la mirent en relief, l'une des croix les plus pesantes qu'eut à porter Mgr Pie, le généreux Prélat ouvrait ainsi son cœur à ses prêtres : « Vous ne vous y êtes pas mépris, Messieurs, toute cette misérable affaire enflée à plaisir, toute cette levée de boucliers, ce n'était au fond qu'une question de personne. L'Évêque qui s'efforce d'être Évêque en des jours de crise et de convulsion, doit se résigner à toutes sortes de représailles. Vous êtes témoins que celles-ci ne nous ont pas arrêté un instant dans l'exercice de nos fonctions, qu'elles ne nous ont point dérangé dans nos courses, pleines de consolations de tout genre, et que nous n'en avons pas été plus troublé que de tant d'autres mesquines vexations multipliées autour de nous. Nos devanciers, plus courageux, il est vrai, et plus hardis que nous, en ont enduré bien d'autres. La période finale du monde amènera des épreuves beaucoup plus graves encore : elles nous ont été prédites, et nous devons toujours nous tenir prêts comme si elles nous étaient destinées à nous-mêmes. L'important, c'est que la charité ne défaille point

[1] Histoire, t. II, p. 20.

dans nos cœurs. Or, quand je descends dans le plus secret de mon âme, je déclare n'y trouver aucune amertume pour ceux qui se sont faits gratuitement mes adversaires. Je m'explique même leurs colères, et je les considère d'un regard de commisération et d'indulgence. Comme ils sont souverainement impressionnés par des considérations terrestres qui ne nous impressionnent que secondairement, comme ils comptent pour rien les réalités supérieures qui sont tout à nos yeux, comme ils sont étrangers à nos convictions, à nos affections, à nos devoirs, nous sommes et nous devons être pour eux un scandale et une folie. Ma disposition d'esprit me rend donc facile l'observation du précepte de Notre-Seigneur Jésus-Christ : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux « qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous « persécutent et vous calomnient. » Nul de ceux qui ont pris feu contre moi à propos de ma façon d'entendre et d'accomplir les obligations de mon état ne se plaindra d'avoir reçu une offense personnelle. Si cela était, je ne me le pardonnerais pas à moi-même, et je ne monterais pas à l'autel avant de l'avoir réparée. Il ne nous reste donc qu'à prier Dieu et qu'à remplir notre devoir selon la lumière de notre conscience, jusqu'au jour des grandes et nécessaires solutions qui, en raffermissant l'assiette de l'Église et du monde, peuvent seules procurer la tranquillité des choses extérieures et l'apaisement des esprits[1]. »

Le Cardinal Pie, nous n'en doutons pas, a éprouvé, au tribunal de Dieu, la vérité de ces paroles par

[1] Œuvres, t. I, p. 350-351.

lesquelles il annonçait les suprêmes récompenses promises à la charité : « Au dernier jour, l'aumône, — et en général toute action inspirée par la charité, — sera le sujet d'une grande confiance devant Dieu pour tous ceux qui l'auront faite : *Fiducia magna erit coram summo Deo eleemosyna omnibus facientibus eam*[1]. L'expérience justifie cette assertion. « Nulle « part, écrit saint Jérôme à Népotien, je ne me sou« viens d'avoir lu que celui-là ait fait une mauvaise « mort, qui s'était porté volontiers à la pratique des « œuvres de charité; cet homme a pour lui d'innom« brables intercessions, et il est impossible que des « suffrages si multipliés ne soient pas exaucés[2]. » Or ce n'est pas seulement la mauvaise mort qui est évitée à l'homme miséricordieux; ce sont des grâces sensibles, exceptionnelles, qui lui sont accordées à l'heure du terrible passage. Et tandis que d'autres chrétiens, d'ailleurs exemplaires et réguliers pendant leur vie, mais plus resserrés et moins généreux, sont agités par des appréhensions toujours croissantes à l'approche du jugement, on voit au contraire les âmes les plus timorées, celles qui se faisaient peur de toutes leurs œuvres à cause de l'implacable justice du Seigneur[3], celles qui avaient peine à porter le poids de Dieu et qui le redoutaient comme des flots suspendus au-dessus d'elles[4], concevoir tout à coup des sentiments de confiance et revêtir une sérénité que rien n'aurait fait présager. Ainsi se réalise la parole du Psalmiste : « Bienheureux celui qui a souci « du pauvre et de l'indigent, Dieu le protégera au « jour mauvais[5]! » — « Dieu, est-il écrit ailleurs,

[1] Tob. XIV, 12. — [2] Epist. ad Nepot. — [3] Job IX, 28. — [4] *Ibid.*, XXXI, 23. — [5] Ps. XL, 2.

« a l'œil ouvert sur celui qui exerce la miséricorde ;
« il s'en souviendra à l'heure du danger, et le misé-
« ricordieux trouvera un appui au temps de sa chute[1].
« Mon fils, poursuit le Sage, ne privez pas le pauvre
« de son aumône et ne détournez pas votre visage
« de celui qui vous sollicite. N'attristez pas le cœur
« du malheureux et ne différez point de donner à
« celui qui souffre. Rendez-vous affable à l'assemblée
« des pauvres, prêtez-leur l'oreille de bonne grâce,
« faites-leur part de vos largesses, et répondez-leur
« avec douceur des paroles bienveillantes. Devenez
« pour les orphelins comme un père miséricordieux,
« et tenez lieu de mari à leur mère. Et vous serez,
« vous, comme un fils à l'égard du Très-Haut, et il
« aura compassion de vous, plus qu'une mère : *Et*
« *eris tu velut filius Altissimi, et miserebitur tui*
« *magis quam mater*[2]. » Or c'est surtout au lit de
mort que cette promesse s'accomplit et que le visage
de Dieu devient maternel envers ceux que l'imitation
de sa miséricorde a rendus plus spécialement ses
fils[3]. »

[1] Eccli. III, 34. — [2] *Ibid.*, IV, 1-11. — [3] Œuvres, t. IV, p. 385 387.

CONCLUSION

Dans l'Évangile que l'Église nous fait entendre en la fête des Docteurs, nous lisons ces paroles du divin Maître : *Qui autem fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in regno cœlorum*[1]. Dans le royaume des cieux, ne sera reconnu comme ayant été vraiment docteur et vraiment grand que celui qui aura joint ici-bas l'exemple au précepte. « Que votre doctrine, disait l'Évêque de Poitiers à ses prêtres, soit une médecine spirituelle au peuple de Dieu, et que l'odeur de votre vie soit un parfum délectable pour l'Église du Christ[2]. » En vue d'achever le portrait que nous voulions tracer du Cardinal Pie, comme Docteur de la vie chrétienne, nous devions donc le montrer suivant lui-même la voie royale où le chrétien, « dirigé par la loi, soutenu par la grâce, enrichi et sanctifié par la vertu, marche vers sa fin dernière qui est la béatitude[3]. »

Sans doute, selon la judicieuse remarque du R. P. Mercier (*La Vierge Marie et le Cardinal Pie*,

[1] Matth. v, 19. — [2] Œuvres, t. X, p. 81. — [3] Œuvres, t. VI, p. 353.

Préface), il ne nous appartient pas de nous prononcer sur la sainteté de la personne, et nous professons le plus grand respect pour toutes les réserves qu'impose l'Église en cette délicate matière; mais il nous était bien permis de constater, — et nous avons essayé de le faire, — qu'avant tout le grand Pontife eut souci de sa sanctification personnelle, et Marie, qui lui avait vraiment tout obtenu, comme à son fils de prédilection, et les dons de l'intelligence, et les nobles sentiments du cœur, et les destinées les plus glorieuses, ne pouvait manquer de le diriger sans cesse vers ces sommets de la perfection où la Vierge immaculée a fixé sa demeure : *in plenitudine sanctorum detentio mea.*

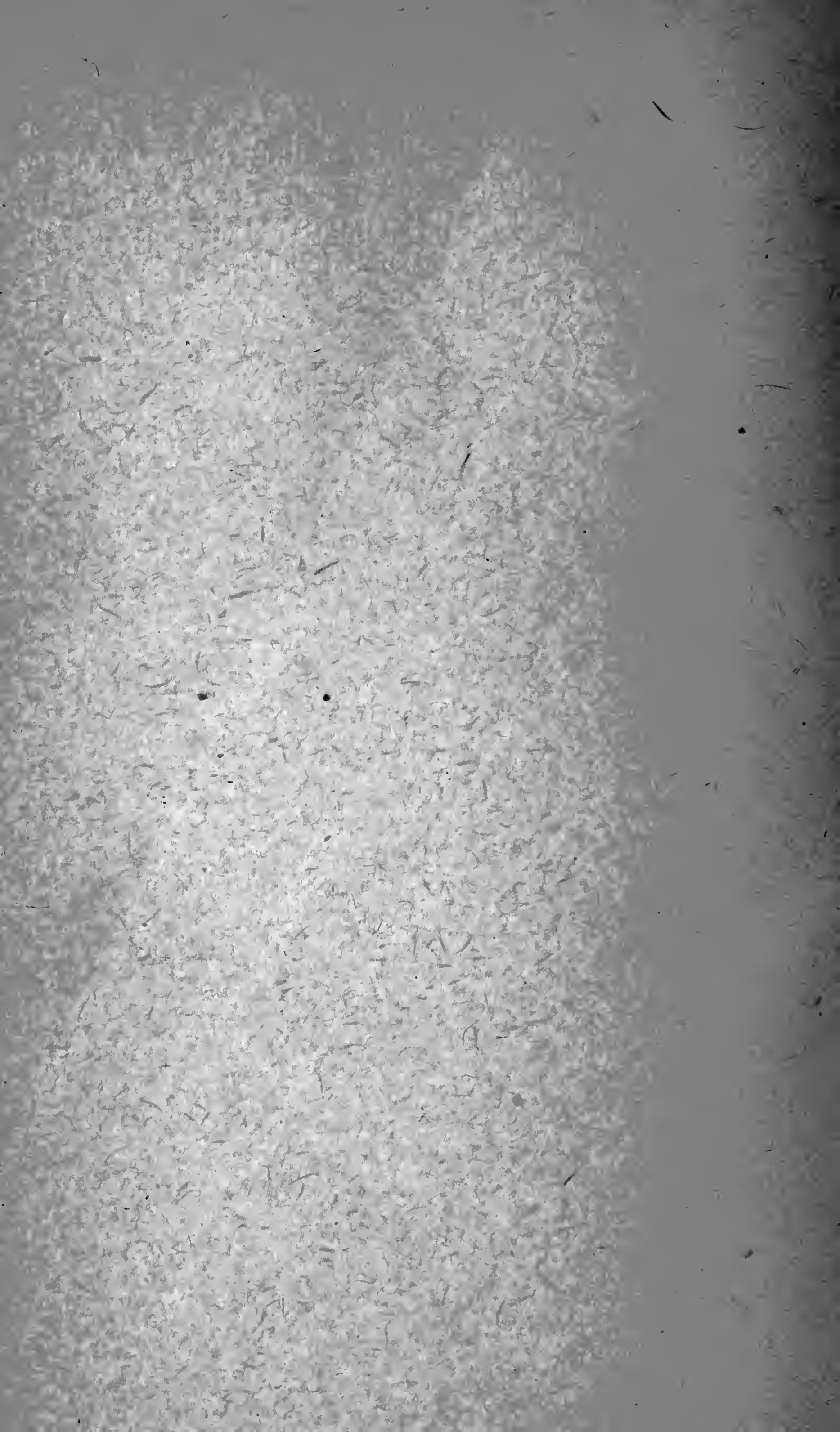
L'abbé de Ségur écrivait à l'Évêque de Poitiers en 1855, presque au début de son épiscopat : « Quand donc aurons-nous la joie et la gloire de voir un saint sortir de notre épiscopat? Voici bientôt cinq ou six siècles que l'Église ne trouve plus en France un Évêque ou un Docteur à placer sur les autels. Les chefs semblent abandonner la gloire aux simples soldats, et l'on ne trouve plus à canoniser que de pauvres religieux, des frères convers, des bergères ou des frères cuisiniers. Quelle humiliation pour nous autres prêtres de Dieu, dépositaires de la science suréminente de son Fils, posés dans la sainte Église comme des lumières ardentes et comme la source de toute la vie des âmes! *Mitte, Domine, quem missurus es*[1]. »

Mgr Pie le comprenait : « La vertu de l'abbé de Ségur se perfectionne dans l'infirmité, écrivait-il. Il

[1] Hist., p. 560.

m'adresse des lettres qui me font pleurer et prier. » Cette ouverture nous prouve à quel point l'Évêque de Poitiers partageait les sentiments de son saint ami, et le désir intense qui l'animait à cette époque le pressa toute sa vie de seconder pleinement en lui-même comme dans les autres l'action de l'Esprit-Saint.

FIN



TABLE

PREMIÈRE PARTIE

NATURE DE LA VIE CHRÉTIENNE

CHAPITRE I

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

DEUXIÈME PARTIE

OBSTACLES A LA VIE CHRÉTIENNE

CHAPITRE I

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

TROISIÈME PARTIE

LES AUXILIAIRES DE LA VIE CHRÉTIENNE

CHAPITRE I

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

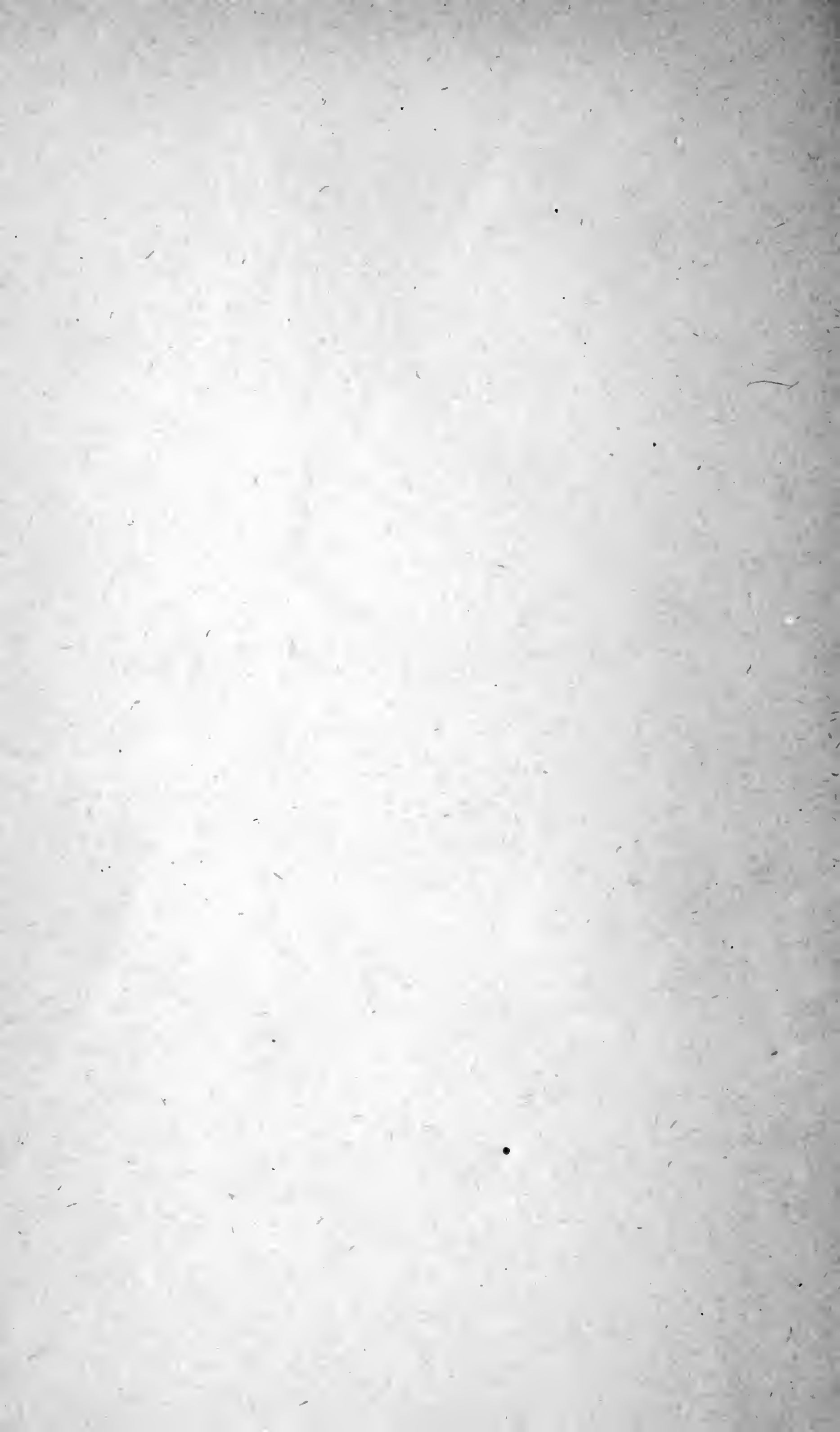
CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

38 664. — TOURS, IMPR. MAME







Cardinal PIE, *évêque de Poitiers.*

Pages choisies, avec une Introduction par M. le chanoine Vigué. 2 vol. in-12.

Tome I. L'ordre surnaturel. — Dieu. — Jésus-Christ. — La Vierge Marie. — L'Église.

Tome II. Le sacerdoce. — La vie chrétienne. — La société chrétienne. — Les hommes et les choses de son temps, etc.

Mgr BAUNARD, *recteur des Facultés catholiques de Lille.*

Histoire du cardinal Pie, évêque de Poitiers. 2 forts vol. in-8° ornés d'une gravure. 6e édition.

R. P. TEXIER, *de la Compagnie de Marie.*

Manuel de la Confrérie de Marie, Reine des Cœurs. Vol. in-32.

Les Paroles de la sainte Vierge, ou l'âme à l'école de Marie. 3 forts vol. in-12. Chaque volume se vend séparément.

Un Apôtre de la Croix et du Rosaire. Le Bienheureux L.-M. Grignion de Montfort. Un volume petit in-8° illustré.

LHOUMEAU, *S. S. M., aumônier.*

La Vie spirituelle à l'école du Bienheureux L.-M. Grignion de Montfort. Un vol. petit in-8°.

La Vierge Marie et les apôtres des derniers temps. Un vol. in-12.

Élévations mariales. Un vol. in-12.



38664. — Tours, impr. Mame.